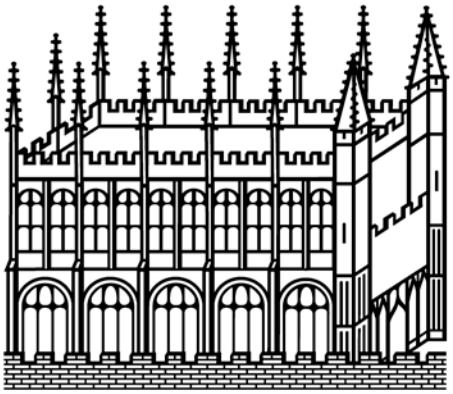


Bodleian Libraries

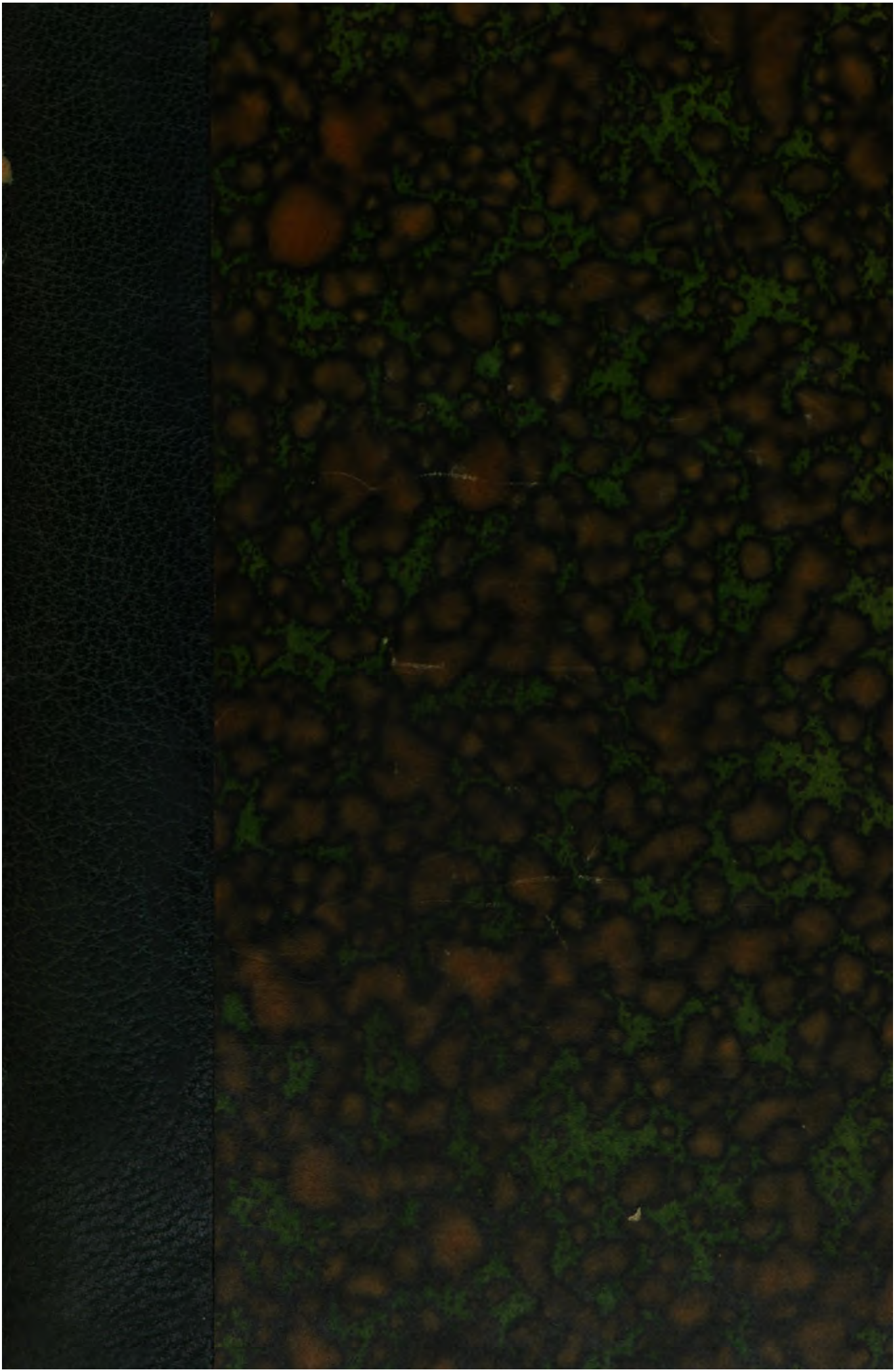
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



NS. 6. c. 29.

1/H 2249 A.4

NS. 6 c. 29

LETTRES

IV

CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ.

X. DOUDAN

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE Cte D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY ET CUVILLIER-FLEURY

IV

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

LETTRES

I.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 février 1866.

Puisque la lecture de M. Sainte-Beuve charme vos loisirs de Montpellier, vous pourriez, chère madame, quand les *Lundis* seront épuisés, prendre les cinq volumes de son histoire de Port-Royal, et particulièrement la dernière édition, qui contient beaucoup de choses nouvelles. Vous serez là chez vous, dans un monde d'esprits élevés, graves, un peu rebelles, des âmes romaines retravaillées par une religion savante et profonde. M. Sainte-Beuve a peint tous ces sentiments d'un autre siècle comme s'il était de la famille Arnauld. Ceux qu'il aura édifiés durant cette lecture auront été un peu surpris de voir, dans quelques notes ajoutées à la fin des volumes, qu'il n'est pas de la famille et qu'il est loin de partager les idées de M. de Saint-Cyran et de M. de Sacy; mais enfin, c'est déjà beaucoup que de peindre dans leur fierté native ces sentiments mêlés de Corneille et de saint Augustin; il est même impossible aux grands tragiques de partager les impressions de tous leurs personnages.

Je sais que Philippe de Champaigne a dessiné deux religieuses de ce même Port-Royal dans le même esprit de révolte pieuse et hautaine qui avait animé ses modèles ; mais peut-être que Rembrandt eût encore mieux fait, sans avoir besoin de cette communauté d'opinions, et de passions car enfin, si l'homme ne comprenait que ce qu'il éprouve, les sentiments de chacun se hérisseraient probablement à la vue de son prochain, et il faudrait un grand fond de patience pour ne pas se manger les uns les autres. J'ose espérer que cette disposition à la tolérance que je hasarde ne m'expose au courroux de personne, et que je ne serai pas rangé pour cela parmi les cousins de la *Famille Benoîton* ou d'*Henriette Maréchal.*

J'espère que les étrangers qui vous ont dit tant de mal du ton qui règne par tout Paris, n'entendent pas très bien le français, sans quoi ils auraient cru de leur justice de faire d'assez nombreuses exceptions à cette déchéance qu'ils prononcent contre notre société. Il est certain qu'il y a moins d'esprits finement cultivés depuis que l'activité s'est tournée vers les sciences d'application. La plupart des jeunes gens des classes moyennes savent mieux le jeu d'une machine à vapeur que les ressorts délicats d'une pièce de Racine. Il paraît bien qu'il y avait autrefois au parterre de la Comédie-Française plus de gens curieux de ces raffinements d'esprit et de passion qu'il ne s'en rencontre aujourd'hui dans les loges, et j'admets volontiers que la vulgarité de beaucoup de pièces de théâtre tient à la vulgarité naturelle des auditeurs qui arrivent là, riches, pressés de le devenir davantage, ignorants des subtilités de l'intelligence et des sentiments, n'ayant au théâtre qu'envie de rire et de s'intéresser à des drames où l'on frappe fort pour

être mieux compris et plus vite; mais si l'aristocratie intellectuelle a diminué comme nombre, il n'est pas aussi certain qu'elle se soit abaissée autant que le veulent croire les Alsaciens ou les Wurtembergeois ou les Iroquois. Les étrangers sont toujours un peu sévères; ils se laissent dire que nous sommes en décadence, et on trouve bien vite la preuve apparente de ce que l'on imagine. Les idées des étrangers sont quelquefois étranges. Un de mes amis dînait à Constantinople chez un Turc qui avait passé du temps à Paris, et, à la fin du dîner, se peignant la barbe sans cérémonie avec sa fourchette, il disait : *J'adore la civilisation française et les bonnes manières;* amis ou ennemis, c'est ainsi qu'on est apprécié par les étrangers; ils n'entendent pas plus nos mœurs que notre langue, et j'avoue que, pour l'ordinaire, nous le leur rendons bien. Un Allemand citait la fin d'une lettre de l'*Héloïse :* « La roche est escarpée, l'eau est pro- « fonde, et je suis au désespoir; » mais il lisait ainsi la fin de la phrase : « et j'*en* suis au désespoir; » et il n'en admirait pas moins cette vive expression du désespoir de Saint-Preux. Il n'est pas impossible que nous fassions de ces bévues sur la poésie de Gœthe... On peut dire, et je crois qu'il faut dire beaucoup de mal de son gouvernement (en 1866), mais il n'est pas juste de médire de son temps.

II.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 mars 1866.

Vous êtes bien fier, mon cher ami, vous ne parlez plus que sur signification d'huissier. Je suis cepen-

dant porté à croire que vous n'en pensez pas moins, et si vous me dites que vous n'avez rien à raconter, vous aurez tort. Vous en voyez bien autant que Bernardin de Saint-Pierre dans son voyage à l'île de France : *le 7 à midi, une hirondelle est venue se reposer sur notre beaupré*, et je trouve cela pour le moins aussi intéressant que toutes les histoires de M. Capefigue. Si un homme d'esprit tenait un journal de tous les petits événements de la campagne autour de lui, j'en lirais dix volumes sans ennui.

Ici, nous n'avons pas encore d'hirondelles, assurément, mais nous avons eu un excellent discours de M. Thiers ; il n'a pas eu le succès des précédents, mais le monde est comme le vent qui souffle d'où il veut, suivant l'Évangile. Il a d'abord bien montré que ces principes de 1789, dont le gouvernement fait une déclamation, obligeaient ceux qui s'en vantent à plus qu'ils ne croyaient. Il en a fait une épine dans le pied pour ceux qui en faisaient un simple ornement à leur couronne. L'excès de clarté de sa démonstration a agi, dit-on, à la lecture. C'est un catéchisme très utile qui enseigne avec efficacité l'insoumission au pouvoir arbitraire.

4 mars. Comme je disais ces mots, à la dernière page, mon cher ami, je reçois votre lettre et vous voyez si je suis de votre avis. J'allais vous dire aussi que la seconde partie du discours est certainement ce qu'on a dit de plus tranquillement hardi depuis les quinze ans, bientôt, où nous jouissons de la liberté de tout dire, pourvu que nous n'offensions jamais ni grand-père ni grand'mère. C'est la première fois qu'on a dit à ces grands parents-là que non seulement ils ne faisaient que des entreprises assez sottes et fort dangereuses, mais qu'ils les faisaient dans le dessein per-

vers de nous jeter de la poudre aux yeux et de nous escamoter ce qui nous appartient en fait de liberté.

Les beaux esprits disent que nous savions tout cela, mais M. Thiers l'enseigne avec force à ceux qui ne le savaient pas encore et qui peuvent, dans leur simplicité, mettre cette nouvelle connaissance à profit et voter en conséquence dans toutes les occasions. M. Rouher est bien hardi et aussi bien prudent de n'avoir pas répondu à ce discours-là. L'obligation où l'on a mis la commission de l'Adresse de parler du Danemark est une marque du progrès de l'esprit public. A la prédication de M. de La Valette, on s'était laissé dire qu'il n'y avait que les vieilles bêtes qui s'occupassent encore de la balance des pouvoirs en Europe. On commence à sentir que l'Europe deviendrait un bois si chacun, même avec le suffrage universel, pouvait changer la borne de tous les États; mais je conviens qu'il est désagréable pour l'Empereur d'être obligé d'avoir maintenant un avis sur les procédés de ce singulier gentilhomme qu'on appelle M. de Bismark. Quand on n'est pas obligé de se décider, on jouit de toutes les hypothèses; on croit qu'on reprendra la rive gauche du Rhin, ou qu'on se fera céder la Belgique, ou qu'on se jouera de la Prusse avec l'Autriche, ou de l'Autriche avec la Prusse. On se donne même dans le vide tous ces triomphes contradictoires. C'est sur ce champ de bataille que les gens incertains font leurs orges. Les hommes décidés ne jouissent pourtant que d'une chose à la fois. Il est vrai qu'ils finissent par l'avoir en chair et en os, tandis que les fous, qui courent dix lièvres à la fois, les voient passer sans avoir jamais occasion d'en manger. Enfin, la marée monte d'un millimètre par jour, mais cette petite crue fait

un mètre en deux ou trois ans, et trois mètres d'eau mettent les plus grands potentats à la raison, parce qu'ils dépassent de beaucoup la hauteur moyenne d'un homme et d'une couronne.

Avez-vous reçu, le 20 du mois dernier, une lettre de moi? Il faut accuser réception par ces temps de curiosité administrative. J'ai idée qu'on aime à savoir qui vous écrit et à qui vous écrivez.

III.

AU MÊME.

Paris, 9 mars 1866.

Ces deux discours académiques ont fait comme un événement dans Paris. On s'arrachait les billets deux ou trois jours avant la séance. Une grande dame, et très jolie et très brillante, avait promis d'embrasser sur les deux joues quiconque lui apporterait un billet d'entrée. Il faut que quelqu'un ait été embrassé, car la belle dame était à la séance. Vous avez à présent les deux discours sous les yeux et vous en savez autant que nous. Celui de M. Paradol avait été bien accueilli, mais sans trop d'applaudissements, jusqu'au passage sur César, mais cette revendication des lois de la morale, supérieures à la prétendue mission des grands hommes, a causé des trépignements, des bravos, des approbations qui tenaient de l'ivresse. J'imagine que vous trouverez comme moi que ces transports sont bien indiscrets et par trop compromettants. Où est en effet l'apparence que M. Paradol ait songé à fronder dans ce morceau? Il n'y a que des malavisés et malintentionnés qui puissent se figurer et dire qu'on a

voulu attaquer la préface de la *Vie de César* par l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, les avis sont partagés sur la question de savoir si l'on trouvera cela mauvais à la cour. On dit que, à la séance, madame de C. s'exprimait avec la plus extrême sévérité sur ce qu'elle nommait la témérité criminelle du jeune académicien. Le *Moniteur* me paraît de sens plus rassis. Il a inséré les deux discours sans commentaires d'aucune sorte, et cette insertion est plutôt hors des habitudes de ce journal dans les circonstances ordinaires. L'Empereur, qui ne s'émeut pas volontiers, non plus que le *Moniteur*, pourra bien ne pas prendre garde à ce passage controversé par les beaux esprits, et il se pourrait bien qu'il reçût M. Paradol, dans sa visite obligée, avec toute bonne grâce. On attend avec curiosité les articles des journaux officieux, comme *le Constitutionnel* et *la France*.

Personne, dans la lecture préliminaire du discours, deux jours avant la séance, n'avait semblé trouver ce passage scandaleux. M. Sainte-Beuve avait loué les deux discours avec effusion, et il disait, en sortant de cette commission, que la séance serait mémorable.

M. Guizot a eu encore plus d'applaudissements que le récipiendaire, mais ils portaient sur tout. On était touché de la manière dont il accueillait son jeune confrère ; ce vieux soldat des grandes guerres avait singulièrement bon air en louant le jeune soldat, après ses premières campagnes ; il parlait aussi d'Ampère, avec une vive intelligence de ses qualités élevées ou aimables, de son ardeur à tout savoir, de son désintéressement, de la profondeur de ses attachements. On était ému par tous les senti-

ments naturels aux honnêtes gens, exprimés dans un langage qu'on entend plus rarement qu'autrefois. Les souvenirs du passé bien endormis, mais qui se réveillent quelquefois ; le sentiment de la petite crise où l'on voit l'esprit public et qui peut ramener un peu de dignité dans la vie publique ; ce jeune homme plein de talent, honnête et hardi à l'entrée de ses voies ; ce vieillard dont rien n'a dompté ni l'énergie morale ni l'énergie intellectuelle, qui vit de son travail à soixante-dix-huit ans, après avoir gouverné l'État durant des années, tout cela mêlé, avait enlevé les imaginations aux misères de la vie courante pour les transporter un moment aux montagnes ; mais je ne compte pas que ces imaginations élèvent pour cela leur domicile permanent sur ces montagnes.

Probablement, de son côté, la race officielle méditera de faire le siège de la petite citadelle où vivent armés les sentiments honorables ; mais cette humeur guerrière n'aura aussi qu'un moment. L'Empereur écoutera leurs doléances en frisant sa moustache, et tout s'en ira de cette petite colère avec la fumée du cigare du maître, qui est encore plus sensé que les siens.

Adieu, mon cher ami, qu'aviez-vous donc l'autre jour? Vous parlez bien vaguement de votre santé. Je finis pour vous donner ce bulletin de l'Institut en même temps que les discours.

IV.

AU MÊME.

Paris, 24 mars 1866.

Mon cher ami, il est des sages un peu froids qui trouvent que la session du Corps législatif n'a rien

ou presque rien donné dans le débat sur l'Adresse. Je prends la liberté de n'être pas de leur sentiment. M. Lanjuinais d'abord a attaché le grelot de la responsabilité où personne n'avait encore osé se hasarder. Ce diable d'homme a une hardiesse polie qui est originale. Après lui, on s'est accoutumé à manier cette responsabilité, à la regarder de près. Il ne reste plus qu'une chose à faire, selon moi, c'est d'attirer l'orateur Rouher par un artifice quelconque à se couvrir pour un cas pressant de cette responsabilité et lui demander alors, en termes fort simples, comment on peut appliquer, le cas échéant, cette responsabilité. S'il peut répondre, il sera plus malin que je ne le crois : s'il ne répond pas, il faudra commenter son discours en langage clair et intelligible à tous. L'autre conquête de la session est cette voie d'eau qui s'est faite à la hauteur de la flottaison dans la majorité, et cette voie d'eau est de nature à s'étendre par sa propre force, ce que ne font pas toutes les voies d'eau. Quant au grand discours de M. Rouher, c'est une machine de guerre de carton dans laquelle on aurait bien dû donner quelques bons coups. Elle n'aurait pas résisté longtemps. Il est insolent de prendre des airs d'un grand mécanicien en décrivant ce tournebroche auquel il ne manque que des contrepoids et qui n'est bon qu'à brûler le rôti, car il est évident, de sa description, que le suffrage universel épuise toutes les forces même du despotisme pour le contenir, et que l'État ne peut accorder aucune liberté particulière parce que sa forte main ne peut être au four et au moulin et a déjà assez à faire pour contenir cette liberté stérile du suffrage universel qui, selon le même M. Rouher, ne produit rien par elle-même et rend tout impossible. Il me semble entendre

Éole dire : *Je tiens les vents captifs, et voilà pourquoi je ne vous laisse pas d'air à respirer*. On n'a jamais parlé si bien que M. Rouher du suffrage universel. C'est le génie de ce gouvernement-ci de donner les embarras qu'il nous a créés pour des principes, et de déraisonner là-dessus avec autorité pour continuer ses sottises et ses dénis de justice. Il a rendu à plaisir toutes les forces de la démocratie plus dangereuses; il a mis dans Paris trois ou quatre cent mille ouvriers comme une garnison menaçante, et puis il nous dit : *Mes amis, convenez que si je ne vous protégeais par mes turcos, par mes zouaves, par mes lois contre la liberté de la presse, contre la liberté d'association, contre la liberté individuelle, par la soumission de la justice à mes fantaisies, par l'arbitraire de ma police, de mon article 75, etc., etc., convenez que ces populations redoutables à cause de leur concentration vous mangeraient en un quart d'heure.*

La réponse de l'Empereur à l'Adresse ne nous laisse pas beaucoup d'espérance, du moins de notre vivant. Je dirais même qu'à le lire attentivemement, ce petit morceau est gros de menaces ; mais il est juste de faire la part de la rhétorique et cette invocation à l'armée, ces souvenirs du coup d'État du 2 Décembre, peuvent bien n'être que des ornements du discours. Toutefois, peut-être, l'allusion à un coup d'État n'est-elle pas d'un goût irréprochable. Les fondateurs d'empires ont toujours cherché à faire oublier aux peuples cette origine tout à fait terrestre de leur pouvoir. On remarque même que le premier Empereur n'a jamais réveillé, dans ses harangues d'apparat, les souvenirs du 18 Brumaire. Il n'est pas bon qu'un arbre montre ses racines ; ce n'est pas sain pour lui et pas agréable à la vue des autres. Enfin, ne comptez

désormais que sur des libertés bien élevées qui ne font pas de bruit et pas de mal à une mouche. Cela ressemble à la chemise d'un homme heureux qui devait guérir de tous les maux ; à la fin on découvre que le seul pauvre diable qui soit heureux n'a pas de chemise. Nous chercherons longtemps ces tambours qui ne fassent pas de bruit et qui soient bons à quelque chose.

Comme je vous le disais d'avance, l'Empereur a été très poli pour M. Paradol : « Monsieur, je regrette qu'un homme d'autant d'esprit que vous ne soit pas de mes amis ; » et puis une petite méchanceté de bonne guerre sur ce que M. Paradol a été plus favorable à César, dans son *Histoire universelle*, qu'il ne l'a été dans son discours. L'oncle n'a pas été si bien élevé avec M. de Chateaubriand.

Si les *Travailleurs de la mer*, de M. Victor Hugo, vous tombent sous la main, gardez-vous bien de les lire. L'ennui que cause cette lecture est vraiment prodigieux. Mon témoignage peut compter, car je trouvais du talent et une certaine vigueur assez rare même dans beaucoup de pages des *Misérables*. Ceci dame le pion à tous les ennuyeux de quelque nature qu'ils soient.

26 mars. Voilà qu'on annonce la mort de la pauvre reine Marie-Amélie. Elle a fini tout à coup, sans lutte et sans souffrances, au moment qu'on s'y attendait le moins. C'était le dernier grand témoin d'un passé qui ne méritait pas d'être oublié si vite par les aimables bourgeois de Paris et des provinces. Il n'y a déjà plus de place dans cette crypte que de braves Anglais ont prêtée à cette race qui n'a plus de droits en France, pas même le droit des étrangers.

V.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 4 avril 1866.

M. de Bismark n'est pas, à beaucoup près, aussi altier avec l'Autriche que vous l'êtes avec un pauvre habitant obscur de Paris, chère madame. Comme il n'y a pas de diète de Francfort pour régler nos différends et prendre en considération mes humbles explications, j'attendrai que vous soyez à Paris, pour vous supplier de m'entendre sans colère sur tout ce qui touche au théâtre moderne et à l'esprit des provinces....

Pour *Corinne*, je comprends bien que vous n'y trouviez pas tout le plaisir que vous attendiez de cette lecture sur ce qu'on vous en avait dit. Le temps fait sur les romans ce que le soleil fait sur les plus belles étoffes. On ne peut pas conserver les couleurs de l'arc-en-ciel. Cela fait son effet à un jour donné et seulement ce jour-là. Quand tout a changé, mœurs, habitudes, tour d'esprit, tour d'imagination, formes de langage, le vent a emporté la pluie, le soleil a changé de place, il n'y a plus d'arc-en-ciel que dans le souvenir des contemporains. Les romans se ressentent plus de ces révolutions du goût que les autres parties de la littérature, par cela même que leur plus grand agrément consiste à mêler l'idéal à la vie de tous les jours. Quand le costume a vieilli, que les yeux, accoutumés à de nouvelles modes, le trouvent aisément ridicule, le pauvre idéal est un peu embarrassé de sa personne, et il prend l'air gauche comme l'homme le plus distingué

de manières serait gauche s'il était tout seul habillé à la mode de Louis XIV dans un salon d'aujourd'hui. Les tragédies de Sophocle ou de Racine, l'*Iliade*, l'*Odyssée* ne sont point exposés à cette décadence, parce que les mœurs mêmes sont des temps héroïques et qu'on n'est pas tenté de les rapprocher de la vie privée qu'on connaît ; là, les personnages ne courent pas risque de vieillir ; ils ne sont pas de la même étoffe que nous ; aussi ne sommes-nous jamais portés à un retour sur nous-mêmes ou sur ceux qui nous environnent en les voyant ; nous savons bien qu'ils vivent dans le pur éther. Ce qui rend les romans dangereux, c'est que la vie qui les anime ne nous paraît pas impossible à atteindre. Nous avons affaire à des gens comme nous. Une jeune demoiselle qui voit Achille au bord du Scamandre, dans l'*Iliade*, n'a pas pour lui la même curiosité ni le même genre d'intérêt qu'elle éprouverait pour un jeune officier des guides qu'elle rencontrerait en grand uniforme dans un roman ; mais, dans cinquante ans, l'officier des guides aura vieilli dans la fiction comme il vieillirait en réalité. Son uniforme passera de mode ; ses manières deviendront surannées ; les nuances de ses sentiments auront été remplacées par d'autres nuances qui prévaudront dans une nouvelle société. Achille parlait au cœur de moins près, mais il vit toujours de la même jeunesse dans les froides régions de l'*Iliade*.

J'espère que, malgré tant de changements dans la société depuis la publication de *Delphine*, cet autre roman de madame de Staël vous frappera par l'abondance et la finesse des pensées. Je n'ai jamais vu nulle part une connaissance si profonde des ressorts de la société, et de ces ressorts qui ne changent pas plus que le fond de la nature humaine. Ni la Rochefou-

cauld ni la Bruyère n'ont été si avant dans cette anatomie, mais je crois bien que Léonce ne vous plaira pas plus qu'Oswald, que vous trouverez le ton d'enthousiasme qui règne dans le livre trop haut de deux ou trois notes. Tout cela était et devait être au diapason de la fin du XVIII[e] siècle. Les sentiments s'habillaient alors d'une façon plus voyante. Nous sommes faits à quelque chose de plus contenu, peut-être parce que nous avons aussi moins de vivacité intérieure.

Comment n'êtes-vous pas plus touchée de la simplicité élégante du discours de M. Paradol ? Vous avez le goût terriblement superbe, chère madame. Le faste vous déplaît, la simplicité délicate vous semble un peu monotone. Je vois que le vent d'est souffle sur Montpellier... Ne touchez pas du bout du doigt au livre des *Travailleurs de la mer*. Il vous rendrait assurément malade. Personne, à ma connaissance, n'a pu en achever la lecture, mais beaucoup, qui ne l'ont pas ouvert, assurent qu'on y voit des choses admirables.

Vous êtes-vous promenée dans *Pompéi* avec M. Boissier ? Il a fait dans la *Revue des Deux Mondes* un joli dessin de cette municipalité romaine et de sa vie politique. C'est un dessin et non pas une aquarelle, et il a tenu à n'avoir pas de couleurs dans ce tableau. On a tant de fois barbouillé des vues de cette côte de Naples que les yeux sont fatigués de ces oripeaux bruns, rouges et bleus. Le même M. Boissier a publié précédemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, une vie de Cicéron qui est la seule qu'on puisse lire et qui fait un récit très attachant. J'ai toujours aimé à voir les grands hommes descendre de leur piédestal, et aller et venir dans leurs maisons. C'est le contraire d'un roman, car on les retire de l'idéal où l'histoire

les avait placés, et pourtant on y trouve, dans ces récits terre à terre, le même intérêt que dans les romans. Je voudrais beaucoup que quelques-uns de mes amis tentassent, dans ce genre, une vie de M. Rouher. Les choses contemporaines agissent si fortement sur les esprits que sans doute beaucoup de personnes graves trouveraient plus de plaisir à suivre M. Rouher dans son palais d'Asnières, s'il demeure à Asnières, que Cicéron dans sa petite maison de Frascati.

VI.

A M. PISCATORY.

Paris, 18 avril 1866.

Mon cher ami, il me semble que je vous ai écrit l'autre jour avec un peu de hâte et que je n'ai pas répondu à tout ce que vous me demandiez. Je tiens que qui ne répond pas n'écrit pas. Pour une conversation, il est certain qu'elle serait insupportable si on la menait comme on fait la plupart des lettres, répondant à droite quand on vous parle à gauche. La vérité est que j'ai depuis quelques jours une jolie petite ophtalmie qui ne me permet d'écrire qu'une dizaine de minutes de suite. Si donc il n'y a pas beaucoup de suite dans ce que j'écris, n'en soyez pas très surpris. J'écris quelques lignes et je me promène en long et en large.

Le duc de Broglie m'avertit quelquefois que je deviendrai aveugle. Mais ne me fait pas peur qui veut. Je ne sais guère que moi qui puisse me donner des craintes de tout genre. Cela n'a qu'un avantage, c'est que je ne dépends de personne en fait d'inquiétude.

Dans ce genre, je n'entends que le bruit que je me fais à moi-même.

Je cherchais dans mes souvenirs si vous aviez relu l'histoire de Macaulay ; je l'ai relue récemment pour la troisième fois, au moins, avec un nouveau plaisir ; je suis pour ce livre comme M. Royer-Collard était pour l'histoire constitutionnelle de Hallam. J'en radote comme il en radotait, chacun selon la mesure de son esprit. Je trouve que ce lord Macaulay n'a pas, en France, la renommée à laquelle il a droit pour l'étendue du savoir, la culture délicate et profonde de l'esprit, l'éclat, un peu savant, je l'avoue, de l'imagination, l'abondance d'idées droites et de bon sens qui règle ses sentiments politiques, la connaissance détaillée des hommes, un singulier mélange d'impartialité et de passion qu'on ne trouve guère que chez lui. Que nous serions prospères aujourd'hui si le Français moyen avait eu, à l'état confus, ces idées et ces sentiments qui font la vie de cette histoire de Guillaume III ! Et puis, cette grande et minutieuse connaissance que Macaulay a de toute l'histoire et de toute la littérature du monde, depuis leurs origines, inspire une sécurité sur ses jugements et ses lectures que ne donnent en aucune façon ces beaux esprits qui, comme M. Cousin, se jettent sur le XVII^e^ siècle et madame de Longueville, sans savoir grand'chose du reste de l'univers. Reprenez donc ce Macaulay. Si je ne me trompe, vous trouverez un grand plaisir dans cette lecture un peu suivie.

Savoir ce qui sortira des querelles de M. de Bismark et de l'empereur d'Autriche, personne n'en sait rien. Tout change tous les jours. Le hasard a fort à faire dans ces temps, car c'est lui qui décide de tout. Il n'est personne, sur aucun trône, qui ose le regarder en face

et dire : *Je sais tous les chemins par où je dois passer.* Chacun attend qu'il se fasse un trou à la muraille pour se mettre en route. Frédéric II et Napoléon dans son petit logis des Invalides, doivent jurer contre leurs représentants dans l'univers des vivants. On n'a jamais tant parlé de volonté et on n'a jamais tant attendu que l'occasion vienne vous prendre par la main.

M. Guizot est parti le 25 pour le Val-Richer. Je crois que son volume théologique paraîtra prochainement. Il a vécu ici dans une étonnante activité, prêt à tout, causant sur tout avec une liberté d'esprit merveilleuse, poussant à Martin Paschoud, à Renan, allant à Londres, faisant des visites à l'Empereur à propos des affaires de l'Église protestante. Les journaux lui ont prêté à cette occasion une conversation aux Tuileries sur M. Thiers, qui n'a nulle probabilité. Il en a levé les épaules quand on lui en a parlé. A sa place, je mettrais nettement dans le journal qu'il est faux, de toute fausseté, que j'aie blâmé l'attitude politique de M. Thiers quand je me suis entretenu avec l'Empereur. La morale de cela est qu'il ne fallait pas vouloir la mort religieuse de ce pauvre Martin Paschoud et ne pas en parler au pouvoir séculier. Ce Martin Paschoud n'a l'air ni de Luther, ni de Mélanchthon ni de Zwingle. Il fallait le laisser louer l'esprit des Coquerel, tant qu'il aurait vécu. Il y a de la place pour tout le monde à l'Oratoire. Je vois que beaucoup de méthodistes même pensent tout bas qu'il valait mieux laisser tomber ces doctrines hétérodoxes. Je crois que ce diable de Calvin ne songerait pas de nos jours à brûler Servet. Il est vrai qu'on proposait à M. Martin Paschoud une pension de six mille francs, ce qui est plus doux que le bûcher dressé sur

Champé, en face du lac de Genève, mais nous sommes, grâce à Dieu, devenus plus délicats que nos terribles parents du XVI^e^ siècle.

En voilà bien long pour une ophtalmie qui m'empêche d'écrire lisiblement. Pardon et mille amitiés. Qui est donc avec vous au désert?

VII.

AU MÊME.

Paris, 10 mai 1866.

M. Necker racontait qu'il avait un ami qui, entre 1789 et 1800, avait invariablement répondu à sa question : « Qu'y a-t-il de nouveau? » *Mais rien, mon cher ami!* Je ne ferai pas comme ce monsieur, et je reconnais qu'il s'est passé ces jours-ci plus d'une chose curieuse. Pour le discours de M. Thiers, vous l'aurez admiré comme toute la majorité et toute l'opposition. Je ne sais pas si on a jamais produit un si grand résultat oratoire. Je dis un si grand résultat, car il n'est pas sûr que cet exposé si net d'une sottise et d'un complot n'ait pas contrarié le jeu de la mécanique et rendu difficile de la faire travailler aux yeux des peuples. C'est pourtant un joli don de pouvoir entraver une guerre, quand ce ne serait que pour un temps, et les belles dames de Vienne qui se moquaient, il y a une vingtaine d'années, du gouvernement constitutionnel, doivent convenir aujourd'hui que les derniers morceaux en sont bons. Le jeune Hamlet, qui est ici, c'est-à-dire le prince de Danemark, a couru chez M. Thiers pour le remercier de la manière hono-

rable dont il a caractérisé son pays, et il a bien fait, car ce croquis d'un petit État honnête, courageux et malheureux est d'une main savante. Il donne envie de prendre les armes pour les opprimés ; mais chacun son tour, en fait de gloire. L'Empereur n'a pas produit moins d'effet par son discours d'Auxerre que M. Thiers à Paris. Ce ne sont pas des impressions du même genre, à la vérité.

Je ne sais pas si ces impressions guerrières contre les traités de 1815 ont réjoui le cœur de ceux parmi lesquels l'Empereur respire à l'aise, mais la canaille qu'on nomme les classes moyennes et les classes supérieures, à l'ouïe de ces paroles n'avait pas, à beaucoup près, la respiration aussi libre que son souverain. Tous ces gredins qui sont hors du cercle des classes laborieuses se regardent avec stupeur. Ce sentiment n'est pas encore dissipé. Ils sont si bêtes qu'ils ont cru voir dans cette harangue passionnée un appel à la guerre d'une part, et de l'autre une excitation à la haine entre les diverses classes, crime prévu par un article bien connu du Code pénal. Au fond, les journaux qui ont un plus long usage de la cour expliquent très bien que les vives paroles de l'Empereur sont l'expression de la joie bien naturelle à un monarque en vacances qui vole et bondit sur l'herbe. Il faut remarquer que M. Rouher n'y est directement contredit sur rien, et il serait bien susceptible s'il allait voir là un démenti de ses déclarations pacifiques. Quand on est hégélien, on sait qu'il y a la thèse, l'antithèse et la synthèse, qui est la conciliation des contraires. Un empereur ne peut être qu'une synthèse.

La diète de Francfort en viendra-t-elle à cet extrême acte de justice envers ce gentilhomme qui veut la guerre de Trente ans, quand personne n'y

songe? je n'en saurais rien dire. En attendant, voici que cette diète a donné raison à la Saxe et demandé à M. de Bismark de faire des excuses. Les gens qui ont en politique le même génie que M. Le Verrier en astronomie prétendent qu'il faut supposer, pour expliquer toutes ces perturbations, qu'une planète cachée fait graviter le ministre de Prusse comme nous voyons, et que, s'il n'avait pas promesse d'être aidé sur cette grande route où il attend la diligence, il n'oserait s'attaquer à l'Autriche et aux 200,000 hommes de la Confédération qui la suivront probablement. Mais ces géomètres sont des insolents. Le passé n'est-il pas là pour leur montrer, par des exemples fameux, que la planète dont ils parlent n'a jamais manqué à sa parole, que son oui est oui, selon les règles de l'Évangile, et que son satellite ne nous aurait pas parlé comme il a fait, s'il y avait une ombre d'incertitude dans la neutralité si nettement promise?

Tout va bien ici; madame de Staël est partie; elle avait reçu votre lettre avant son départ. Nous sommes en souci pourtant d'un de nos amis, que vous connaissez sans doute, M. Verdet. On le dit bien malade à Avignon. Ce serait une grande tristesse si l'on ne pouvait conjurer ce terrible mal. Il a un esprit rare qui s'est porté sur tout avec une grande supériorité. Il préparait en ce moment la publication des œuvres de Fresnel qui, lui aussi, a succombé au travail avant cinquante ans. Quand M. Verdet se portait bien, il avait la rage de toutes les connaissances et de tous les plaisirs de l'esprit, depuis Newton et Leibniz, jusqu'à la musique du Conservatoire. Voltaire a vécu de cette fureur de savoir; d'autres risquent d'y périr. L'homme et la Providence sont bien singuliers; on meurt de sottise, on meurt d'ardeur d'esprit, et

quelquefois l'inertie conserve ou l'activité entretient les ressorts de la vie.

Dites donc quelque chose de votre vie. Je sais que madame T. va passer quelques jours à Gênes ; mais je suis un peu refroidi pour cette Gênes de Garibaldi. Les Romains ne criaient pas tant que ces Liguriens.

Mille amitiés ; je suis malade des pieds à la tête.

VIII.

AU MÊME.

Paris, 19 mai 1866.

Le temps est calme et on ne voit plus bouger une feuille dans le monde politique. Quelquefois c'est le signe d'un grand orage, quelquefois aussi c'est une marque de beau temps pour l'avenir. Depuis quelques jours il plaît aux imaginations de croire à la paix, sans autre raison sinon que la guerre serait absurde et désastreuse ; mais ce peut être une bonne raison. Le discours de M. Thiers a peut-être bien réveillé les consciences de quelques-uns et encouragé les autres à manifester leur indignation. Il a aussi fait dire à la statue du Commandeur quelques mots sinistres qui ont fait réfléchir les gens qui n'ont pas envie d'aller *souper chez Pluton* avant l'heure, qui ne se soucient pas de voir tuer leurs enfants pour des combinaisons dangereuses et sans doute absurdes, qui n'aimeraient pas non plus à être ruinés dans les secousses de l'Europe. Il faut être un chimiste consommé pour jouer avec des substances inflammables. Je me défie des garçons apothicaires qui ont l'esprit d'entreprise. Un Machiavel de raccroc qui fait l'entendu et qui ne de-

mande conseil à personne peut faire encore plus de mal qu'il n'en médite. Vous voyez bien, j'espère, que je parle de M. de Bismark. Ce Bismark ne sera pas surnommé, comme Titus, les délices du genre humain. Les Prussiens eux-mêmes ont peu d'attrait pour lui, à ce qu'on dit. Si une demi-douzaine de gens hardis l'enlevaient et le conduisaient les yeux bandés à Botany-Bay, tout le bruit que nous entendons tomberait comme par enchantement. Deux douzaines de zouaves bien choisis seraient très propres à cette expédition, mais nous respectons trop les traités et le droit des gens pour nous permettre de pareilles escapades. Je voudrais pourtant voir ce qui arriverait si ces douze démons happaient *sous les tilleuls* ce réformateur de la Confédération. Les Prussiens ne sont certainement pas poltrons, mais ils pensent et se décident plus lentement que les zouaves de Changarnier, par exemple.

Un heureux téméraire
Confond, en agissant, celui qui délibère,

comme dit Voltaire dans le *Triumvirat*.

Que fait le triumvirat bienveillant de Russie, de France et d'Angleterre? Nous n'en savons rien, bien que cela nous regarde. Je comprends le secret nécessaire à la diplomatie, mais il est bien singulier qu'aujourd'hui, après que nous nous sommes mêlés trente ans de nos affaires, un homme qui peut avoir la migraine ou l'esprit mal fait, ou un accès d'humeur, décide dans une conversation du sort d'une centaine de millions d'hommes pour une trentaine d'années peut-être. Quand le gouvernement est agencé de façon que la nation se mêle efficacement de tout, hor-

mis des transactions diplomatiques, le cercle de ces transactions devient si étroit que ce qu'on y décide est d'une bien moindre importance. On est bien sûr en Angleterre que des ministres responsables ne viendront pas parler à la Chambre des communes d'une guerre qui déplairait aux communes, tandis que dans des pays d'une constitution moins saine, M. *** peut venir annoncer d'un jour à l'autre au Corps législatif que l'État a besoin d'un milliard ou deux pour faire une sottise avec l'efficacité désirable, et cette sottise peut avoir poussé comme un champignon dans une seule tête et dans une seule nuit. Un cauchemar en peut décider, à l'abri de toutes les contradictions, de tous les avertissements, puisqu'on ne dit rien à personne, et voilà comment aussi, en politique comme en médecine,

L'ignorance en courant fait sa ronde homicide.

Tout ce qu'on entrevoit dans cette obscurité du cabinet, c'est qu'il s'agirait peut-être de donner la Silésie à l'Autriche, en échange de la Vénétie, et de laisser à la Prusse les duchés de l'Elbe, apparemment pour son droit de commission dans cette affaire où M. de Bismark a montré un si grand esprit d'équité et de conciliation ; mais il n'y aurait à cela qu'une petite difficulté, à savoir, que la Prusse aimerait mieux garder les duchés et la Silésie, et ne veut pas entendre parler d'abandonner cette conquête de Frédéric II, tandis que l'Autriche ne peut pas souffrir qu'on lui parle d'abandonner ces bords de la Brenta, qui lui ont coûté tant de sang déjà. Les bavards répètent que le ministre de Prusse aurait dit : « Nous

aimerions mieux tuer jusqu'au dernier Silésien que de céder la Silésie, » et réciproquement. L'Autriche dit : « Si vous voulez mettre fin à toute conversation, parlez-moi d'abandonner Venise. » Ce seraient là de singuliers préliminaires de paix. Les malveillants, qui ne respectent rien ni personne, ajoutent à tout cela que ce semblant de conférences n'aurait pour but que de se donner prétexte à dire aux peuples : « Nous avons tout fait pour les empêcher de se battre, ils n'ont voulu entendre à rien ; » mais ces soupçons ne sont qu'une abominable calomnie, car M. de la Valette les a démentis, je crois, dans un avertissement, et, vous me croirez si vous voulez, mais je me suis fait un code constitutionnel en réunissant tous ces avertissements de M. le ministre de l'intérieur aux témérités de la presse, et j'y trouve avec joie l'assurance, et partant la certitude, que le genre humain n'a jamais connu ni un gouvernement plus libre, ni plus habile, ni plus sincère ni plus calme. Il me semble que demander plus pour le moment, c'est demander l'impossible. On dit qu'il y a un M. Paradol qui pousse l'impiété jusqu'à soutenir le contraire. Je ne lis pas les blasphèmes.

20 mai. On commence à croire à la guerre; quelqu'un de bien informé écrit de Berlin : *Dans quinze jours, les hostilités auront commencé.* Je suis pourtant comme vous, mon cher ami, et je n'y crois pas encore. Si les choses sont ainsi, je croirai que le diable a le dessus dans les affaires du monde. C'est bien le cas de dire, comme M. de Malesherbes après sa condamnation : *Encore si cela avait le sens commun !* Il est étrange que cette grande machine de l'Europe soit livrée à des mécaniciens si peu expérimentés. Quelqu'un disait l'autre jour qu'on pouvait appliquer à M. de

Bismark, entre autres, ces vers de la parodie d'*Hernani*, qui font dire à Charles-Quint :

Si je tenais en main le monde et la nature,
Et si je les laissais tomber, quelle aventure !

Suivez donc Taine, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il a fait deux ou trois jolies pages dans le dernier numéro sur Léonard de Vinci ; mais que cela est rouge, bleu, vert, orange, noir, nacré, opale, iris et pourpre !... C'est une boutique de marchand de couleurs. Il y a lieu de dire avec Mirabeau le père : Quel tapage de couleurs ! Lisez donc aussi le morceau de M. Reclus. Il y est plus question de gymnastique que de spectacle de la nature, mais il est intéressant de voir ce que les Anglais font de leurs muscles. Adieu, mon cher ami, comment vous portez-vous, vous et votre cheval?

IX.

AU MÊME.

Paris, 12 juin 1866.

Mon cher ami, les gens qui ont l'habitude de parier aux courses peuvent bien se donner un plaisir analogue sur les questions de savoir : 1° par où commencera la guerre ; 2° qui tirera le premier ; 3° qui se mêlera et qui ne se mêlera pas de l'affaire dans les six mois. Ici, nous sommes comme dans le palais de la Belle au bois dormant. Il paraît qu'on ne remue pas un canon, qu'on n'appelle pas un soldat, qu'on ne fait pas une cartouche de plus que de coutume.

Vous voyez que nous laissons vendre nos chevaux à tous les partis. Ils surchargent les wagons des chemins de fer; de plus, on raconte qu'un officier général, prenant l'autre jour congé de l'Empereur, lui dit avec l'ardeur militaire qui est d'uniforme : « J'espère que Votre Majesté voudra bien me donner une petite place au feu dans la guerre prochaine? — Quelle guerre, monsieur? lui répondit sèchement l'Empereur, » et l'officier général se retira tout triste. Je dois dire que, pour l'affaire des chevaux, les militaires avaient fait quelques remarques sur l'inopportunité de ces ventes devant des chances de guerre, mais que l'enthousiasme de la liberté du commerce a prévalu. Pourquoi la liberté, proprement dite, n'a-t-elle pas autant de fanatiques que la liberté du commerce?

Le pauvre M. Verdet dont je vous avais parlé est mort, il y a huit jours, à Avignon ; il n'a heureusement pas connu la gravité de son état, et il a été emporté en luttant avec persévérance et espérance contre le progrès du mal. Newton aurait pu dire de lui comme d'un jeune géomètre de ses amis, qu'il avait perdu : *Si Lutts avait vécu, nous saurions quelque chose.* Ce n'était pas seulement un esprit puissant et étendu, il était un homme excellent, et d'une indépendance douce et invincible. Le monde a un spectateur intelligent de moins, et il n'y en a pas beaucoup.

Savez-vous que l'intrépide Haussmann nous chasse de notre logis? Nous n'étions pourtant pas des *nomades*, comme cet insolent appelle les Parisiens. Il y a plus de quarante ans que la même famille vivait sous ce toit. Il n'y a pas beaucoup d'indemnités qui vaillent pour des honnêtes gens les souvenirs de quarante années. Figurez-vous que quelqu'un soit assez

hardi pour vous proposer de faire passer une rue par la bibliothèque et le salon de Chérigny ! Vous pouvez regarder en pensée tout à travers l'histoire, vous verrez que ce sont toujours de singuliers personnages qui renouvellent ainsi les villes de fond en comble et par des coups de baguette ; Voltaire disait de Rome :

Un poltron, tyran de l'État,
L'embellit de sa main sanglante ;

celui-là est Octave qui, du moins, l'a laissée de marbre après l'avoir trouvée de boue. Néron a renouvelé Rome, après Auguste ; et quand on se promène dans la Rome ecclésiastique, on trouve Sixte-Quint à la tête des démolisseurs. Au fait, quand vous voyez un jeune homme renverser le château de ses pères pour en faire un plus beau, vous pouvez presque compter à coup sûr que ce monsieur finira mal et qu'il a mal commencé. Les braves gens réparent, embellissent peu à peu ; ils respectent dans leurs petites rénovations la chambre de leur père ; ils font çà et là un petit parterre et une petite tourelle qui a vue sur tout le passé ; mais il y a des gens qui n'aiment pas le passé. Pourquoi ? je n'en sais rien.

Adieu, mon ami. Si les Italiens ont enlevé le quadrilatère avant le départ du courrier, je vous le dirai.

X.

AU MÊME.

Paris, 30 juin 1866.

Ces premiers coups des Autrichiens à *Custozza* ne sont pas de bon augure pour l'Italie, seulement, s'il

faut en croire encore des rapports bien confus, les Italiens se sont défendus avec acharnement. S'ils en prennent l'habitude, cela vaut bien une victoire; mais, sauf la défaite, qui est certaine, il est difficile de faire concorder les bulletins des trois nations. Il y en a au moins un qui n'a pas la clarté et la candeur des bulletins du duc de Wellington, en Portugal. Je ne comprends absolument rien à ce qui s'est passé le 27 en Bohême, du côté de Josephstadt. Les deux adversaires se donnent absolument la victoire. Quoi qu'il en ait été, ce ne sont que des préliminaires, l'artère est ouverte et je ne vois pas, dans l'état de l'Europe, un Nélaton pour la lier. Le Corps législatif aura beau ne rien dire et éviter de donner, par ses commentaires, une précision dangereuse au texte de la lettre impériale, son silence n'empêchera pas l'avalanche qui tombe de suivre son chemin. Une sentinelle suffit pour empêcher de mettre le feu à un magasin à poudre, mais quand la petite étincelle a fait son office meurtrier, tous les congrès du monde ne peuvent rien aux suites. Ce n'est pas le cas de dire, comme la Fontaine à la duchesse de Bouillon qui se tirait toujours des suites de ses étourderies,

> Vous avez cent secrets pour combattre l'orage.
> Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir ?

Vous avez vu qu'on a essayé à la Chambre de reprendre ce sujet qui seul a de l'intérêt aujourd'hui. La Chambre a une poire d'angoisses dans la bouche et il me paraît qu'il faut une patience d'ange pour supporter ce petit instrument de torture. On se fait visiblement à tout. L'autre jour M. Picard répondait à un de ses collègues qui lui disait : « La session va marcher vite maintenant. » *Je crois bien, vous êtes déjà*

ventre à terre! Il ne tarit pas en bons mots hardis, et il ferait mieux encore si on lui laissait la parole. Quand il a mordu son homme, il le regarde d'un air de moquerie intrépide qui met bien des gens mal à l'aise, mais tout cela n'empêche pas que les nations ne soient aux prises pour longtemps.

Qu'auraient dit de tout ce que nous voyons M. Rossi, M. Gonfalonieri, et toute cette élite de l'Italie qui n'est plus de ce monde? S'ils ont souhaité cette unité, qu'en penseraient-ils en la voyant sous sa forme réelle? Ils ne pourraient pas dire sans doute :

Ce que j'ai tant rêvé apparaît à mes yeux.

Mais personne n'a vu ses rêves. La révolution française n'a pas non plus répondu au vœux de la génération qui l'avait préparée dans de si pures espérances. On ne s'étonne pas assez, en théologie, de ce que les aspirations des honnêtes gens soient habituellement bafouées par les destinées. Il semblerait que, quand la Providence se mêle des choses, elle devrait encore y ajouter un petit grain de sel de plus qu'il n'y en a dans les imaginations les plus élevées. Assurément il n'est pas difficile à l'évêque d'Orléans de montrer dans ses catéchismes que le diable a une grande part au gouvernement du monde.

De tout temps, je ne sais quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence!

Quand Oreste parle ainsi, il a de l'humeur, j'en conviens, mais il serait de sang-froid qu'il le pourrait dire encore; ce sont ces scandales du gouvernement du monde qui ont fait penser aux derniers hégéliens qu'ils étaient bel et bien des dieux et qu'ils étaient les

seuls dieux, car, disaient-ils, nous seuls rêvons le bien pendant que le mal est partout ailleurs. Cette conclusion des hégéliens est sans doute précipitée, mais on comprend ce qu'ils veulent dire.

Ce n'est pas tout de commenter les gazettes, il faut cultiver son jardin. Il est bien heureux qu'il y ait beaucoup de livres dans ce trou où nous sommes. J'ai mis la main, l'autre jour, sur un petit volume publié par madame de Lagrange, ayant pour titre *Lauretle de Malboissière*. Ce sont des lettres trouvées dans les papiers de la grand'mère de M. de Lagrange, écrites à cette dame, alors mademoiselle de Meilhan, en 1762-1766. Ce sont proprement les lettres d'une inconnue d'il y a cent ans, qui était jeune, jolie probablement, riche certainement, ayant la rage du savoir, rage assez répandue alors, écrivant, lisant, un peu amoureuse successivement de deux jeunes gens qu'elle doit épouser : le premier fait des sottises et reçoit son congé ; l'autre meurt tout à coup de la rougeole pourprée, et la jeune demoiselle meurt un an après. Sans tragédie, par le cours des choses, vous voyez, c'est la vie commune d'il y a cent ans. Nous ne connaissons que les grands personnages. Des gens *d'à tous les jours*, comme disent les paysans, on n'en voit que de son temps. Je ne sais pas si vous avez remarqué dans beaucoup d'écrits de Cicéron le nom de quelque cousine de Caton, de quelque belle-sœur de Brutus, de quelque tante d'Hortensius, dont l'histoire n'a jamais rien dit et ne dira jamais rien. J'aimerais singulièrement à lire leur journal ou leur correspondance pour voir la vie courante de ce temps. Je ne suis pas aristocrate; les petits et les inconnus m'intéressent autant et plus que M. Rouher ou M. Jubinal ou même M. Belmontet, aussi ces lettres

insignifiantes, après tout, m'attachent. Je dois dire qu'Albert de Broglie n'est pas de mon avis et les a trouvées fort médiocres. On n'est pas obligé de regarder avec intérêt un nid abandonné que les faucheurs trouvent dans les hautes herbes. En tout cas, ne vous attendez pas à retrouver là mademoiselle de Guérin. C'est plutôt le contraire; c'est une personne de son temps, sans originalité, une créature humaine, un bon cœur, un esprit sage, une jolie personne du milieu du dix-huitième siècle.

Quelque chose de plus curieux pour les curieux, c'est la correspondance secrète du comte de Broglie avec le roi Louis XV. C'est un monsieur des archives de l'Empire qui publie cela. Il faut qu'il y en ait plus d'une copie, car elles sont aussi, à ma connaissance, aux archives des affaires étrangères, et les archives des affaires étrangères ont pour règle de ne rien communiquer à personne. Les dépêches y sont voilées et il est plus aisé de voir le visage d'une carmélite que de lire la première page d'une correspondance datant de trois cents ans. Le directeur devrait bien être un eunuque noir qui montrerait ses dents blanches à qui voudrait approcher de celles appartenant au sultan.

Le duc de Broglie est entré à la section de philosophie de l'Académie des sciences morales, dont il n'était que membre libre, comme vous savez. Il s'est prêté à cet arrangement pour préparer, je crois, la nomination prochaine de Casimir Perier, qui aurait été renvoyée aux calendes grecques. En attendant, M. de Broglie a eu six jolis billets blancs qui viennent sans contestation de l'escouade de Troplong. J'avoue que je n'étais pas d'avis de ce passage de la section des académiciens libres à la section de philosophie

pour M. de Broglie, mais le génie de Cousin l'a emporté, ce qui est naturel.

Je vous supplie très instamment de commencer vos notes sur les *Économiques*. Vous me les enverrez et je vous dirai naïvement mon avis. Vous verrez que je ne suis pas un si méchant critique que le croit madame Piscatory.

Pour concilier les dépêches contradictoires des Prussiens et des Autrichiens, il est probable d'abord que M. de Bismark ment comme un arracheur de dents, au moment de ses élections. Un rapport très simple de M. de Mensdorff établit que le but de séparer les armées prussiennes a été atteint; c'est là la victoire des Autrichiens, et que le corps autrichien qui s'est posé en muraille pour empêcher cette jonction a beaucoup souffert ; c'est là l'avantage dont se parent les Prussiens. Adieu brièvement, faute de place, mon cher ami.

XI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 7 juillet 1866.

Je suis sûr qu'à présent Saint-Cyr vous rend plus attentive à tout ce vacarme de la guerre et que les bulletins de Custozza et de Sadowa vous intéressent plus qu'ils n'eussent fait autrefois. Voilà cette terrible guerre arrêtée du moins pour un moment, quoiqu'on attende avec une certaine inquiétude la réponse du futur empereur de la Germanie, c'est-à-dire de M. de Bismark. Quels singuliers dénoûments à toutes choses dans les temps où nous sommes! Qui aurait

attendu ce découragement si prompt dans cette maison d'Autriche qui avait donné tant d'exemples d'une invincible obstination? Je tiens que le télégraphe électrique a ôté aux hommes la patience et la réflexion. Quand on est inquiet, on n'y tient plus, et, se sentant un moyen d'en finir à l'instant, on fait soudainement ou une imprudence ou une platitude. Si Frédéric II avait eu le télégraphe sous sa main, peut-être qu'il aurait écrit à Marie-Thérèse ou à Louis XV pour arranger ses affaires au lieu de se roidir contre la destinée et de s'obstiner *à penser, vaincre ou mourir en roi.* Seriez-vous assez bonne pour demander à M. Donné si les physiciens expliquent cet effet de l'électricité comme affaiblissement des volontés?

J'ai vu un élève de Saint-Cyr ces derniers jours et je n'ai pu m'empêcher de lui demander s'il était en relation avec M. votre fils, mais c'est un *ancien* qui, dans sa dignité, ne connaît qu'un petit nombre de *conscrits.* Il me dit que les nouveaux ne sont plus tourmentés à l'école militaire que très modérément par leurs anciens. C'est un progrès que j'ai toujours souhaité, n'ayant jamais bien compris qu'il fût utile à un jeune militaire de s'accoutumer aux mauvais procédés, même de la part de ses supérieurs. Cette jeunesse va sans doute faire connaissance avec le maniement du fusil à aiguille. Bien que nos commissions d'armement n'aient pas voulu, l'année dernière, entendre parler de cette arme un peu bizarre, nous voilà en train d'en faire la fabrique et, jusqu'à ce que nos soldats en soient pourvus, il ne sera pas prudent de chercher querelle aux Prussiens. Les affaires n'ont pourtant pas l'air d'aller sur des roulettes comme nous l'avons cru avant-hier. Ni les Italiens ni les Prussiens ne sont si dociles que nous l'a-

vions espéré à la voix de l'*arbitre* de l'Europe.

Je ne sais si je vous ai recommandé un petit livre intitulé *Laurette de Malboissière*? On voit au net dans cette correspondance la vie de la seconde moitié du dix-huitième siècle. J'ai souvent souhaité de voir faire une histoire avec des correspondances privées enfilées les unes aux autres. On y trouverait la vie de chaque époque. Les grands personnages, les seuls que nous connaissions, ont une certaine originalité qui ne donne pas une idée exacte de la moyenne du temps. Nous ne voyons, dans l'histoire comme elle est faite, que les grands hommes, les rois, les ministres tout au plus. Ce que nous ignorons et ce qu'il y a plaisir à connaître, c'est la condition médiocre, l'existence moyenne des bonnes gens de chaque temps. Mademoiselle de Malboissière en est un agréable échantillon.

Adieu, chère madame; je suis très souffrant d'un odieux mal de gorge, et je crois que je suis d'un style assez maussade. Je vous prie de me le pardonner.

XII.

A M. PISCATORY.

Paris, 9 juillet 1866.

Nous avons beau dire : *Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* les courriers de M. de Bismark ne se montrent pas, et l'on ne sait guère s'il n'entend pas aller à Prague et à Vienne, avant que de régler les conditions de l'armistice. Le premier secrétaire de la légation de Prusse, ici, disait hier : « *C'est bien difficile*, » et à quelqu'un qui lui représentait que trop d'achar-

nement de la part de la Prusse mécontenterait beaucoup l'opinion en France, et pourrait amener la guerre, il répondait avec une fermeté tranquille : « *Sans doute, mais nous aurions une belle défensive, avec toute l'Allemagne derrière nous.* » Vous voyez les sentiments qu'inspirent ces fusils à coulisse et la journée de Sadowa. Nous n'avons pas encore cette arme qui enfle les cœurs quand on la serre sous son bras gauche, mais on en fabrique à force.

L'avenir est encore plus obscur devant nos yeux qu'il ne paraissait avant cette bataille et cette cession de la Vénétie à la France. L'Empereur des Français se voit sur les bras toute l'Europe en morceaux, et, au milieu de ce chaos, la Prusse et l'Italie qui font des soubresauts et qui n'entendront pas beaucoup plus raison l'une que l'autre. L'Italie pourtant ne fera pas la même difficulté. Il faudra bien qu'elle se résigne à son bonheur et que, pour l'avoir trouvé sans peine, il ne lui en paraisse pas moins doux ; mais je crois que la vivacité de M. de Bismark va égaler, durant quelque temps, l'orgueil du premier Bonaparte. Les bons esprits d'ici tiennent que finalement les Tuileries ne voudront pas rompre avec Potsdam et l'esprit de la révolution, et que l'auguste arbitre, après avoir fait quelques efforts pour rendre plus douce la chute de l'Autriche, l'abandonnera à son mauvais sort. J'avoue que j'ai l'impression contraire et j'ai l'idée que l'excès d'arrogance de la Prusse forcera la main à la sagesse de notre prince et l'obligera, pour satisfaire l'opinion des masses, à envoyer ses zouaves pour rappeler les jours d'Iéna aux vainqueurs de Sadowa. Mais je conviens qu'il faut se garder de prédire rien dans un pareil désordre des éléments. J'ai cru depuis quinze jours tant de choses qui

n'avaient pas le sens commun; j'ai vu avec un tel étonnement l'Autriche tout lâcher après le premier coup ; je me suis attendu si peu à voir cet entêtement couronné qu'on nommait l'Empereur d'Autriche, apporter l'Italie sur un plat d'argent le lendemain d'une défaite, que je sais assez clairement que je ne suis pas né prophète. Il faut que ce conseil aulique ait l'esprit bien lent. S'il sentait certainement sa faiblesse entre le 24 juin et le 2 juillet, entre Custozza et Sadowa, pourquoi n'a-t-il pas rendu la Vénétie dès le 25, pour rappeler en Bohême les cent quatre-vingt mille hommes de l'Adriatique ? Pourquoi, sachant ce qu'il devait savoir de l'infériorité de ses armées, a-t-il refusé la conférence ? Pourquoi enfin, même après Sadowa, n'a-t-il pas pensé comme Guillaume III, qu'après tout on avait toujours la ressource de mourir dans un fossé ? Il semble bien qu'on est roi pour avoir de ces sentiments-là, et c'est même pour cela que les rois méprisent les bourgeois qui ne sont pas tenus à cet héroïsme, bien qu'ils l'aient pratiqué quelquefois. Après cela et pour être équitable, il faut dire que ces pauvres Autrichiens, en recourant à l'Empereur, n'entendaient pas demander grâce à M. de Bismark, mais se débarrasser seulement du fardeau de l'Italie. Il reste toujours qu'ils s'y sont mal pris. Les nations en guerre sont obligées de tapisser sur la rue, et de ne rien laisser d'incertain sur les questions de point d'honneur. J'espère que vous plaignez un peu ce pauvre feld-maréchal Bénédek. C'était un soldat de fortune et l'empire n'en a pas souvent employé dans ce rang suprême. Il avait supplié l'empereur François-Joseph de ne pas lui imposer ce fardeau : « *Je crois pouvoir conduire assez bien cinquante mille hommes*, avait-il dit, *mais je ne suis probablement pas de force à*

en faire manœuvrer trois cent mille. » On a insisté et il a cédé. Ah ! qu'il faut savoir dire *non* aux puissants ! et le voilà pour toujours l'objet de la risée et de l'injustice publiques.

Qu'est-ce que dirait le vainqueur d'Austerlitz, s'il voyait refaire cet empire germanique qu'il avait détruit à coups de canon, et un empire germanique qui aura bien plus de cohésion que le premier ? Celui-ci sera un régiment, l'autre était une machine dont tous les ressorts se contrariaient les uns les autres. L'unité de commandement n'avait pas reçu les perfectionnements que nous lui avons donnés. A côté de cet empire prussien, que n'aurait pas osé rêver Frédéric II, une monarchie italienne de 25 millions d'hommes ! J'avoue que M*** nous a enseigné que jamais l'Italie ne s'associerait à l'Allemagne. C'est dommage pour sa démonstration que Victor-Emmanuel soit déjà si intimement lié avec le futur empereur d'Allemagne, qu'il déclare à la France qu'il ne veut pas l'écouter pour le moment, ayant avec M. de Bismark des liens plus étroits qu'avec elle. Pour nos frontières du Rhin, tant rêvées, il est difficile de voir qui nous les offrira ou qui nous les laissera prendre. En attendant, un banquier prussien a parié l'autre jour au Jockey-Club, et parié une assez forte somme, que nous n'aurions pas même un village de l'Allemagne. Ce qui est singulier c'est l'instinct politique des gens d'affaires de France, qui raisonnent assez bien sur tout autre sujet ; hier, l'un d'eux disait dans un chemin de fer, en parlant de l'empereur Napoléon d'aujourd'hui : « *Ce diable d'homme est admirable ? Il vous renverse en un tour de main tous ces petits États d'Allemagne, dont son oncle n'avait jamais pu venir à bout.* » Voilà qui est connaître à fond la

politique de l'histoire; on devrait faire ce monsieur ministre des affaires étrangères.

Quoiqu'on ne puisse guère parler que de la politique extérieure, je recommande pourtant à votre attention un petit morceau de M. Vitet, inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, sur le nouveau Louvre : c'est un chef-d'œuvre de bon goût et aussi de témérité. Je n'espère pas qu'il soit invité à dîner à Fontainebleau, s'il y avait cette année un Fontainebleau; mais on dit que l'Empereur reste à Paris jusqu'à nouvel ordre. Atlas ne pouvait pas beaucoup se promener quand il avait le monde sur les épaules.

Avez-vous entendu ces discours de M. Disraëli et de M. Gladstone, au dîner donné par le lord maire au roi des Belges? Il paraît que du moins l'Angleterre ne veut pas que M. de Bismark dispose de la Belgique, comme appoint dans ses arrangements territoriaux, mais toutefois on a beau faire; avec ces instruments nouveaux qui sont si chers, et avec le mouvement absurde qui porte à faire de grands États, c'en sera bientôt fait des petits peuples. Où voulez-vous qu'un pauvre diable de Suisse se procure des canons et des fusils à la dernière mode qui sont hors de prix? Dorénavant le duc de Bourgogne sera vainqueur à Morat et à Nancy.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres regrets à madame Piscatory. Apprenez à votre petit-fils l'exercice du fusil à aiguille et à coulisse.

XIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 12 juillet 1866.

Comment vivez-vous dans cette Europe suspendue en l'air ? M. de Bismark ne veut pas cesser de tirer de ses jolis fusils que personne n'a que lui, pour le moment ; les Italiens veulent exterminer les Autrichiens qui ne sont plus là pour être massacrés ; ils ne veulent pas d'une Vénétie qu'on donne à la France et que la France leur offre. On sera obligé de la mettre en cachette dans la poche du roi Victor-Emmanuel pour l'obliger à l'accepter. Ils passent avec insolence le Mincio et le Pô, entrant ainsi chez nous sans frapper. M*** avait trop bonne idée de la nature humaine, quand il disait que nous avions dans cette Italie une fille reconnaissante et dévouée. Elle a déjà pour M. de Bismark un sentiment filial, pour M. de Bismark qui dansait, il y a quinze jours, sur ses idées libérales, et qui ne lui a pas payé ses mois de nourrice par la bataille de Solferino. Je ne sais pas de quel air M. de Cadore va prendre possession de Mantoue, de Vérone et de Venise. Les Italiens sont capables de l'attaquer tout seul à la tête de 120,000 hommes. Je suis fâché que ces bons Italiens, qui avaient fait très bonne contenance à Custozza, prennent maintenant des airs de matamore qui ne répondent pas à la circonstance. On disait que le prince Jérôme allait les haranguer et tâcher de refroidir un peu cette ardeur exagérée ; mais, je ne sais pas s'il cherche ses gants ; toujours est-il qu'il n'est pas parti.

Vous avez vu qu'on va mettre la constitution dans l'Arche et que ceux qui en parleront ou qui y regarderont mourront de mort. Il est bien clair que si nous la jugeons nous serons jugés. Il ne manque que d'établir un tribunal d'inquisition pour l'extermination de ceux qui viendraient à en mal penser dans le silence de leurs cabinets. Le rapport dit qu'il n'y a rien et personne dans l'Empire qui pût se soutenir si on le pouvait examiner avec liberté. Toutefois, il paraît que le Sénat espérait bien n'avoir pas à faire cette exécution.

Non, je n'ai rien à lire les soirs, si ce n'est les divers rapports du Sénat; mais comment n'avez-vous pas songé à quelque ouvrage de M. Troplong? Lui, qui les a lus, dit qu'ils devraient le mener tout droit à l'Académie française. Mais, pour parler de quelque chose de plus sérieux, prenez le roman de M^ess^. Trollope intitulé *Orley farm*. C'est Albert qui en a fait la découverte. J'y ai trouvé aussi de belles scènes et toutes sortes de jolies aquarelles de la vie anglaise, qui sont très vraies sans être très originales.

Albert vous aura dit ce matin qu'il s'acheminait vers Nancy pour aller dîner philosophiquement parmi des académiciens de province, sans qu'un ordre du préfet arrivât qui interdisait des réunions si contraires à la sûreté et à la décence publiques. Ce préfet, après tout, leur a rendu service sans le vouloir. Albert et M. Saint-Marc Girardin, obligés par les convenances les plus étroites à ne faire aucune mauvaise plaisanterie, auraient peu brillé aux yeux des provinciaux qui attendaient le lendemain l'Empereur, l'Impératrice, dans le tourbillon des magnificences d'une grande cour, avec ces idées de guerre, de paix, de partage de l'Europe, de frontières du Rhin, de fusils

enchantés. Un cent-garde, du haut de son cheval, trouve que c'est bien peu de chose qu'un petit lézard vert d'académicien, et la demoiselle qui les regarde, l'un et l'autre, est de l'avis du cent-garde.

Adieu, mille tendres respects. Je suis plus malade que de coutume.

XIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 18 juillet 1866.

Je ne sais pas, mon cher ami, pourquoi nous trouvons que les affaires marchent lentement, quoique ce soit bien réellement l'impression de tout le monde. Autrefois, il fallait des années de guerre ou de négociations, pour décider la plus petite question; on va probablement bâcler en cinq ou six semaines le changement total de l'Europe. M. Raynard a bien raison de dire, dans *la Revue des Deux Mondes*, que le pas gymnastique est à présent l'allure naturelle du monde et que la gloire est pour ceux qui vont vite. Notre civilisation ne ressemble pas mal, par conséquent, à cette fille de Louis XV, qui, sur son lit de mort et dans son délire, disait : *En Paradis, en Paradis, au galop, au galop !* Nous avons bien l'air parfois, du pas dont nous marchons, d'aller à tous les diables.

Toujours est-il que l'Autriche est encore dans les balances de l'Empereur, avec la Prusse et l'Italie dans l'autre plateau, comme Jupiter faisait dans Homère avec les Troyens et les Grecs; mais, ni les Prussiens, ni les Italiens ne se tiennent avec l'air de

déférence que doivent avoir des gens dont on pèse la destinée. On parle de prochaines batailles sur le Danube, par delà Vienne. Il est probable qu'on se sent bien malade quand on va chercher un champ clos si loin de l'ennemi. L'aigle autrichienne a à peine l'air de battre d'une aile. Le roi de Prusse se promène dans les provinces de François-Joseph aussi tranquillement que l'Impératrice en Lorraine. Tout m'étonne depuis quelque temps, bien que les gens ne soient pas bien étonnants, j'en conviens. Je voudrais seulement savoir des nouvelles du pauvre maréchal Benedek. On ne prononce plus ce nom qui remplissait toutes les bouches. Les hommes sont des maîtres bien rudes. Il faut réussir sous peine de mort. Quand j'entends les bourgeois de Paris mépriser Benedek, je voudrais avoir quatre hommes et un caporal à leur confier pour une demi-heure, pour voir ce qu'ils en feraient avec leurs beaux raisonnements sur les défilés de la Bohême. On croirait que le maréchal autrichien leur a grossièrement manqué en étant battu.

Je vous avoue que je n'ai pas trouvé dans le *Courrier du Dimanche* que le fusil de M. Paradol portât aussi loin et aussi juste que de coutume. Je sais bien que les grands événements ont cela de désagréable pour un journal que les paroles languissent auprès d'eux, et il est certain que tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on verra prochainement dépasse toute imagination. Tout cela dit, je regrette le couteau pointu et tranchant des sarcasmes de Prévost-Paradol. Son artillerie a plus de gravité sans doute, mais peut-être moins d'efficacité.

On m'a dit tout à l'heure que M. Villemain était fort souffrant. On est inquiet chez lui de son état.

Jeudi dernier, il fit une chute dans son cabinet et se blessa un peu à la tête. Il n'assista point à la séance de l'Académie. On avait regardé cet accident comme assez peu grave. J'irai chez lui pour en savoir davantage.

Pour M. Cousin, il admire, dit-on, le génie de notre Empereur dans tout ceci. Selon ses fortes impressions, il s'incline devant le plus grand politique de nos jours ; c'est ainsi qu'il parlait l'autre jour à M. Vuitry. A la fin de sa vie, son esprit sera bien fatigué de toutes les gambades qu'il aura faites dans le fini et dans l'infini. Socrate aura quelque chose à lui dire, dans l'autre monde, sur les devoirs de la profession de philosophe.

Je sais de Suisse qu'on y va très bien, seulement le duc de Broglie ne veut plus lire les journaux. Il n'a pas plaisir à contempler en ce moment les voies de la Providence.

19 juillet. On disait hier au soir que l'armistice allait bientôt se conclure. Cela me paraît bien douteux. Est-ce que les Prussiens ne doivent pas devenir de plus en plus exigeants à mesure qu'ils approchent de Vienne ? M. de Bismark doit être bien tenté de coucher dans le lit des empereurs de la maison de Lorraine. Marie-Thérèse avait bien raison d'être enragée contre Frédéric II.

XV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 24 juillet 1866.

Ces fleurs de Coppet étaient charmantes et elles le sont encore, car je les ai mises dans une petite humi-

dité qui leur convient. Le bouquet avait une grâce et un naturel qu'on ne trouverait pas chez les fleuristes de Paris. Malgré tout cela, j'aurais mieux aimé encore, de beaucoup, voir ces œillets sur pied dans les plates-bandes du jardin et voir le Jura par-dessus la muraille, et même entendre le sifflet du chemin de fer. Si je m'étais porté un peu moins mal, je serais pourtant là à cette heure, et je n'y songe pas sans enrager beaucoup. Le ministère de la guerre, en face de la maison, n'a pas la teinte rose de votre cour à l'heure où le soleil tombe. On ne voit pas du tout votre cabinet, ni la chambre des demoiselles, ni l'entresol de Morel. Si j'avais les ailes de la colombe, je serais demain dans la chambre du fond du petit corridor, regardant le Jura par la fenêtre du petit cabinet de toilette. Je ne prétendrais pas au vaste établissement que s'est fait, à ce qu'on me dit, madame d'Haussonville dans la galerie attenant à sa chambre à coucher. Cela est bon pour les grands biographes qui préparent une vie de lord Byron.

26 juillet. Je vous écrivais avant de recevoir votre aimable petit billet, comme vous voyez. Comme vous dites vous-même, il y a bien des difficultés à ce voyage. Mes nerfs ne sont pas présentement en état de faire ce coup de force. Quelle horreur que des nerfs malades ! Enfin, je vais prendre un ou deux jours de délibération. Aujourd'hui je vais dîner chez M. Sainte-Beuve avec M. Scherer, M. Prévost-Paradol et M. de Sahune. J'ai la fièvre des dîners en ce moment, c'est-à-dire la crainte absurde qu'il m'arrivera quelque catastrophe en chemin. Voilà vingt ans que je traîne avec moi cette agréable inquiétude.

Albert partira lundi pour Broglie, où il voudrait m'emmener.

XVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 31 juillet 1866.

Mon cher ami, je crois qu'en effet il vaut mieux ne plus parler de ces affaires germaniques. La conduite de l'Autriche est pour moi de l'allemand, que je n'entends pas, et celle de la diplomatie française, pire que de l'iroquois que j'entends encore moins. Cela donne la crainte d'être fou ou imbécile, quand on comprend si peu à ce que font, ou approuvent, ou souffrent les autres. Il faudra, tôt ou tard, bien des fusils à coulisses pour réparer le mal qu'on laisse faire aujourd'hui. Comprenez-vous quelque chose, par exemple, à cette rage qui prend à tout le monde de se faire, de ses plus belles mains, des voisins plus puissants que soi ? L'instinct de conservation le plus élémentaire inspire et a toujours inspiré le besoin contraire. Les trois quarts des guerres que le monde a vues n'avaient pour but que d'empêcher ce que nous voyons, et penser qu'on répond à cela par l'espérance idiote que les peuples qui sont contents de leur sort ne songent jamais à chercher noise aux autres ! Comme si les choses humaines étaient faites de cette façon qu'on ait jamais tout ce qu'il faut ; comme s'il n'y avait pas toujours chez les voisins quelque chose qu'on convoite. M. Roy, qui pouvait vivre en paix avec ses quinze cent mille francs de rentes, n'avait-il pas sans cesse des procès pour ses murs mitoyens ? S'il n'y eût pas eu de tribunaux, nul doute qu'il ne fût entré en armes chez les pe-

tits propriétaires de ses environs. Or il n'y a point de tribunaux entre les nations et le tribunal c'est la force. De là prévalait autrefois le principe qu'il fallait sans cesse regarder si les rois voisins n'avaient pas les ongles trop longs. C'est ce qui a poussé Guillaume III à couper les ongles à Louis XIV. C'est ce qui a amené l'Europe à Paris, et puis à Waterloo, pour arracher enfin à l'empereur Napoléon ces longues dents dont il mordait tous les peuples. Qu'il est singulier de voir l'esprit de ce temps, si positif en toutes choses, se laisser dire ces bêtises romanesques !

XVII.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 4 août 1866.

Mon cher ami, vous avez lieu de vous plaindre de moi, du moins en apparence. Je suis parti sans vous dire gare et c'était bien le moins que je vous disse *gare*, mais je ne savais pas moi-même, cinq minutes avant que de partir, ni si je partirais, ni où j'irais. Il est à la lettre que je ne me suis décidé qu'à dix heures et demie et que je suis parti à onze ; encore m'étais-je laissé l'option, jusqu'à l'entrée du chemin de fer, par toutes sortes de petites combinaisons qui allaient à deux fins et même à trois : rester, partir pour Versailles, partir pour Broglie. Mes sensations maladives sont telles, qu'elles eussent rendu Caton l'Ancien, si têtu qu'il était, incertain dans ses voies. J'ai fait route, parmi les angoisses, en face d'une jolie dame blonde d'une vingtaine d'années et d'un jeune officier, son mari, qui n'avaient l'air, ni l'un ni l'autre, d'être li-

vrés au démon des nerfs et à l'agitation des incertitudes. La jeune dame avait dans son estomac un joli petit chien qu'elle dérobait dans cette retraite à l'inquisition des surveillants du chemin de fer, et le petit chien avait la mine aussi résolue et aussi contente de la vie qu'eux deux. Enfin me voilà sous ce climat un peu froid de Normandie. Il faut qu'il y ait bien longtemps que je n'y suis venu, car j'ai trouvé le parc et la maison plus petits que je ne les avais présents en imagination ; c'est probablement parce que M. Haussmann ayant prodigué le gigantesque à mes yeux, tout languit auprès de ces formidables vilenies. Je suis, d'ailleurs, si détraqué dans ma santé que l'instinct stupide de conservation me rend un peu indifférent au souvenir de ces lieux où j'ai vécu si longtemps. Rien n'avilit l'homme comme l'état de valétudinaire Je trouvais dures autrefois les doctrines de Rousseau contre ceux qui en sont réduits à se préoccuper de leur santé. Je commence à croire, comme lui, qu'il vaut mieux être mort que de ne s'appliquer qu'à ne pas mourir. Peut-être faudrait-il faire une Saint-Barthélemy des médecins qui nous donnent la tentation de nous soigner et de guérir; mais j'excepterai certainement M. Pondevaux.

Dites-moi de vos nouvelles, des nouvelles de M. votre père. Est-il irrité de la future géographie qui se prépare pour la France ? Est-ce qu'à la prochaine session la Chambre et la commission de la Chambre surtout seront assez hardies pour louer le gouvernement de ces négociations et de ces résultats : « Grâce aux soins de Votre Majesté, une puissance militaire, qui renouvelle l'empire germanique avec plus de force et d'unité, va couvrir la France de son ombre et de son glorieux voisinage. » Bien des gens trouveront

que cette phrase doit être applaudie, et les peuples s'en iront de la séance royale en racontant des merveilles, comme disait M. de Chateaubriand.

Voulez-vous m'excuser auprès de l'amiral, de M. de Viel-Castel, de M. Galos et de M. Marmier, sur la façon malhonnête pour eux dont j'ai quitté Paris ? Dites-leur bien que je ne savais pas un mot de mon départ un quart d'heure avant de m'en aller. Je leur écrirai d'ailleurs, pour leur demander pardon, mais ceux qui n'ont point les nerfs exaspérés par dix ans de tortures, que savent-ils d'un pauvre animal comme moi ? Si vous trouvez M. Sainte-Beuve chez lui, vous lui direz de tout cela ce qui ne nuit pas trop à ma considération.

M. de Broglie est très content d'être ici, nageant dans le loisir, c'est-à-dire dans le travail libre, au milieu d'une armée de livres en bon ordre. Il me semble qu'il va s'enrhumer un peu par le nouveau froid, mais je suis sujet à me faire des chimères sur la santé.

Adieu, mon cher ami. J'ai mal à la tête si vous voulez le savoir.

M. Pondevaux va-t-il les soirs vers le petit château de madame de Sévigné ? Je lui écrirai bientôt, mais un homme d'esprit qui habite Livry doit avoir toujours envie d'écrire le premier. Il est vrai que cet homme d'esprit a une dizaine de lits de malades sur les épaules, ce qui ne lui laisse pas toute la liberté de ses mouvements.

XVIII.

A MADAME DONNÉ.

Broglie, 9 août 1866.

Nous allons avoir un voisinage qui demandera un peu de surveillance et de bonnes armes. Pour moi, je suis bien tranquille depuis qu'on m'assure que les peuples voisins sont toujours satisfaits dès qu'ils sont contents et que les Prussiens, étant placés dans des conditions géographiques qui leur conviennent, seront les voisins les plus aimables dont l'histoire fasse mention. Il saute aux yeux, en effet, que notre premier empereur n'est allé en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Italie et n'a voulu aller en Angleterre que parce que la France n'avait pas ses frontières naturelles. Enfin, quiconque a observé les hommes, n'a pas pu ne pas remarquer que plus un homme est fort, plus il est modéré, comme nous le voyons dans l'histoire romaine et dans la grecque, dans Alexandre, dans César, dans Louis XIV et tant d'autres. Et puis, tout cela me manquerait, qu'il me resterait un appui qui ne peut pas plus se dérober que le rocher des siècles, c'est la sagesse de l'Empereur. Je ne crains rien derrière ce bouclier. J'applique à celui qui nous gouverne ce que Bossuet disait de Dieu, avec moins de force et d'autorité : *Est-ce que l'Empereur craint les multitudes?*

Au seul son de sa voix, la mer fuit...

Les Prussiens tiendraient garnison à Metz et à

Strasbourg, que je ne cesserais pas de me confier à ces deux principes : L'Empereur ne saurait se tromper, ni me tromper et M. de Bismark, quand il aura tout ce qu'il veut, n'aura pas envie d'autre chose.

XIX.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 21 août 1866.

M. de Bismark a une façon de parler qui vaut sa façon d'agir. C'est vraiment un homme en parfait équilibre. Il coupe paisiblement dans l'Allemagne avec un grand couteau de cuisine. Il prend les morceaux pour le dîner d'aujourd hui, il en réserve d'autres pour les besoins futurs de la maison de Prusse, et il donne à tous l'espoir d'être mangés prochainement. Saint Louis, sous son chêne, avait une autre figure, mais n'avait pas plus d'autorité. Puisque les Anglais ne font plus, en politique, que des caricatures, ils ont de beaux sujets dans le présent moment. Lord Chatham et M. Pitt se seraient peut-être réjouis de ce qui se passe, mais s'en seraient mêlés davantage, à ce qu'il me semble.

Je me figure que Royat est un charmant pays. Je ne sais pourquoi il me reste dans les yeux une gravure que je regardais avec admiration dans ma jeunesse. C'était « les sources de *Royat* ». Il y avait là une splendeur et une richesse de vie extraordinaires. Il est vrai qu'il faut se défier des admirations de la jeunesse ; elle met partout le feu qu'elle a en elle-même, et nos souvenirs d'alors, ou plutôt ce qui en

fait l'objet, étaient colorés par une lampe ardente qui s'est éteinte ou qui, du moins, a furieusement baissé. Quoi que j'en dise, je suis pourtant de l'avis du marquis de Posa, dans le *Don Carlos* de Schiller : *Il ne faut pas oublier les rêves de sa jeunesse*. Seulement, il faut s'entendre. La jeunesse a la couleur, l'âge mûr a le dessin. C'est dommage qu'on ne puisse pas faire un peintre avec les deux.

L'Empereur a l'air triste, et il y a de quoi. Il a soulevé le monde et l'a laissé tomber. Tous les morceaux sont un spectacle pénible pour qui aime l'ordre.

. . . . . .

Vous avez suivi les pas de *Vercingétorix*. L'Empereur aussi avait beaucoup pensé à ce défenseur des frontières et de l'indépendance de son pays. Cela l'a peut-être distrait plus que de raison des affaires présentes.

Vous ne me dites rien de la société que vous trouvez à Royat. Y vit-on à la table d'hôte, comme à Dieppe ? Ce genre de vie est une loterie de chaque jour. On y gagne quelquefois ; mais on reperd vite. Lisez-vous ou du moins avez-vous des livres ? Par ce temps de chemins de fer, on peut toujours emporter une bibliothèque avec soi. J'ai connu un chirurgien anglais, c'était, je crois, le chirurgien du duc de Wellington, qui avait fait toutes ses campagnes avec deux cents volumes de littérature grave, ancienne et moderne. Voilà un homme par qui on aimerait être soigné dans ses maladies, et par qui on se ferait volontiers couper la jambe. En voyage, les livres tiennent compagnie, même quand on ne les lit pas. Ils sont là. Ce sont alors des amis à qui on ne dit rien pour l'instant, mais avec qui l'on s'entend.

Les livres sont des gens de mérite, moins les défauts des gens de mérite.

J'ai médité tristement sur ce que vous dites de l'inconstance des amitiés, — et de ce qui fait souffrir instinctivement quand on ne les retrouve plus.

Adieu. Quels sont vos projets futurs? Dites quand vous revenez à Paris. J'ai peur que votre congé ne soit pas bien long.

XX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 21 septembre 1866.

Je passe des journées si pénibles que je ne veux pas m'ébranler trop souvent les nerfs par la fatigue d'écrire. Il plaît au médecin de nommer tous ces maux, dont la nomenclature vous fatiguerait, une *névrose ;* à la bonne heure. Je ne voulais que m'excuser de mon silence.

Vous voyez, de reste, ce qui résulte pour nous des exploits et des conquêtes de M. de Bismark... C'est un trait de la politique moderne de dire naïvement : J'ai besoin de ce Hanovre, donc, je le prends. Quand Louis XIV faisait de ces choses-là, il rendait cet hommage au bon droit qu'il prenait des prétextes ; il disait du moins : Vous n'avez pas payé la dot de ma femme, ou autre chose semblable, et, malgré cela, Guillaume III et toute l'Europe se sont levés contre lui et ne l'ont quitté qu'après lui avoir rogné les ongles et limé les dents. Aujourd'hui l'Angleterre regarde tranquillement prendre le Hanovre qui est le berceau de ses rois, et serre cordialement la main du

roi de Prusse. Il est vrai qu'elle est bien dédommagée par l'affaiblissement qui résulte pour nous de ce bouleversement de la géographie politique. Les gens tant soit peu éclairés sont indignés de la hardiesse de M. de La Valette à nous donner des phrases dépourvues de sens pour excuser ce qu'on a aidé à faire aux bords du Rhin ; mais il n'y a encore qu'un petit nombre de gens tant soit peu éclairés. Le gouvernement se sent pourtant mal à l'aise. L'un de ses amis, M. Granier de Cassagnac, lui conseille ouvertement dans son journal de prendre la Belgique pour s'indemniser, toujours par cette maxime nouvelle, qu'on professe hardiment, qu'il est libre à chacun d'arrêter la diligence quand la diligence transporte des valeurs dont on a besoin. Le même M. de la Valette n'est pas tendre pour les petits États, comme vous ne l'avez que trop lu, sans doute. Il vous dit avec candeur que le mouvement nouveau va supprimer l'existence de ces petites gens...

Paul est-il encore fatigué? Que Dieu le préserve de tomber entre les mains de ses nerfs ! Ce sont d'abominables tyrans et dont on ne se défait pas par la volonté, tandis qu'on peut secouer les autres par la volonté. Mille tendres respects.

XXI.

A M. PISCATORY.

Broglie, 22 septembre 1866.

Avez-vous vu comme toute la terre de France s'est mise à trembler de tous ses membres? Il y a bien

de quoi et visiblement les esprits qui sont au centre de la terre sont informés de ce qui se passe à la surface. On a probablement entendu dans ces régions une chanson comme celle de l'*Apocalypse* : « *Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone!* » Voilà en effet la pauvre Babylone au second rang des nations, jusqu'à nouvel ordre du moins. Y aura-t-il quelqu'un d'assez effronté, à la prochaine session du Corps législatif, pour répéter que la Restauration et le gouvernement de Juillet avaient abaissé l'idée de la France en Europe et dans le monde? Il est vrai qu'il ne faut jurer de rien, en voyant le sang-froid avec lequel M. de La Valette nous affirme que nous sommes au comble de la gloire et aussi de la sécurité. Il faut recevoir de l'État un traitement bien considérable pour prendre son courage à deux mains et nous dire de ces choses-là.

Vos moissons n'ont pas dû vous laisser beaucoup de temps pour la lecture et la composition de vos *Économiques*, que j'attends toujours. Écrivez, je vous prie, car il faut des livres nouveaux. Il est bien vrai qu'on peut relire, mais nous sommes si drôlement faits que si les formes de la vérité ne varient, nous devenons insensibles à la vérité. L'habitude nous a été donnée sans doute pour notre bien, mais elle a cet inconvénient qu'elle émousse nos impressions. A la longue on s'accoutume à un chant d'Homère, à une ode d'Horace, à une oraison funèbre de Bossuet, et ce qu'ils disent des grands et beaux lieux communs de la vie humaine n'agit plus sur nous, parce que l'air et les paroles nous sont trop familiers. Il est nécessaire que ces vérités qui ne passent pas nous soient redites sur un nouveau mode. C'est pourquoi David, dans ses psaumes, dit sans cesse : *Chantons un*

nouveau chant, bien qu'il se borne à dire la même chose sous une autre forme. Or, à cette heure, personne ne chante plus une nouvelle chanson ; on n'écrit plus par ces temps où l'on doute de tout, où l'on a peur de tout, et où l'on a raison d'avoir quelque peur des autorités. Il faut donc en revenir aux anciens livres. J'ai trouvé que, pour les rajeunir, il fallait y chercher chaque fois autre chose. Je lis en conséquence Virgile, pour y recueillir toutes les peintures du monde extérieur, et Cicéron, pour y suivre la trace des règles morales qui étaient le catéchisme des Romains.

XXII.

AU MÊME.

Broglie, 5 octobre 1866.

J'aurais en effet grand besoin du point d'appui dont vous parlez pour soulever les névroses ; mais il y a de plus grandes affaires que celle-là en Europe, et si vous savez un point d'appui pour restituer à cette Europe l'équilibre qu'elle a perdu dans un accès d'ivresse, j'ai idée que vous rendrez un grand service à la France en particulier. Je vous avoue que je suis comme le pauvre marmiton de qui Voltaire disait : « *Il y avait autrefois un garçon pâtissier qui se donnait les airs d'aimer son pays.* » Je ne peux pas regarder du côté de l'Alsace et de la Lorraine sans me sentir comme une épine dans le pied. Je ne comprends pas certains profonds politiques qui se consolent en se disant que l'Empereur a eu là du désagrément. Je me

rends cette justice que je n'avais pas une ombre de regret à ce qu'il acquît pas mal de renommée militaire en faisant rentrer ce torrent de Bismark dans ses anciennes rives ; mais si l'on dit que les truites remontent le torrent, il n'en est pas de même des hommes. On détruit en un jour aisément ce qui a demandé deux ou trois siècles d'efforts et une succession de grands hommes de toutes sortes. Je radote sur ce sujet, et je me dis, pour m'accuser d'en parler tant, que vous en êtes aussi préoccupé que moi ; mais ce qui me dépasse, c'est l'insouciance avec laquelle la nation française regarde cette destruction du rempart à l'abri duquel elle a vécu si longtemps en sécurité. Les Hollandais pousseraient bien d'autres cris si on touchait à leurs digues. Il y a peine de mort chez eux contre qui travaille, de près ou de loin, à les renverser.

Je vous avoue, mon cher ami, que j'attendais de quelque honnête homme de talent quelque brochure énergique qui mît ces monstruosités à la portée de toutes les intelligences. D'ici à la session, il se sera fait de fausses membranes sur la sensibilité publique, et on est capable de penser, pour lors, à tout autre chose, comme l'Exposition de 67, en face du pont d'Iéna. On devrait bien, par parenthèse, changer le nom de ce pont, et le nommer, par reconnaissance pour nos amis, le pont de Sadowa.

Adieu, mon cher ami, je tiens qu'à Chérigny, comme ici, on dit encore ce qu'on pense.

XXIII.

A M. MASSON.

Broglie, 6 octobre 1866.

Êtes-vous seul encore au Vertbois? Madame Masson est-elle revenue d'Orléans ? Il me semble que la vie est aujourd'hui plus agitée en tous sens que je ne l'ai connue autrefois. Personne ne peut rester quinze jours tranquille à la même place. La terre a perdu son équilibre; les royaumes sont en danse; les saisons sont devenues comme folles; le génie de l'Empereur qui semblait, il y a quelques années, nous promettre des digues aux inondations, n'a pas pu dire aux eaux : *Vous n'irez pas plus loin.* Les Prussiens sortent aussi de leur lit et sont aussi sourds que les flots. Si tout cela était arrivé en l'an 1000, on aurait vu là de nouvelles raisons de croire à la fin du monde ; mais le monde a la vie beaucoup plus dure que les particuliers. J'espère que vos bois sont moins tristes que ceux qui m'entourent. On nage dans un brouillard qui obscurcit tout et vous casse bras et jambes par son humidité tiède. Par ces températures malsaines, l'esprit aussi fait le gros dos comme ces oiseaux qui n'ont cœur à rien. C'est dans un temps pareil que madame Sand s'écriait dans les *Lettres d'un voyageur :* Voici l'hiver, la nuit, la mort !

Enfin, vous avez la consolation de lire tout ce que la littérature a de plus brillant dans toutes les langues à mademoiselle votre fille. Jouit-elle beaucoup de cet autre Delille de l'antiquité qu'on nomme Ovide ? Il a encore plus d'éclat, plus de fécondité de

développements, et, par moments, plus de force de style que l'auteur de l'*Imagination*. Je ne méprise ni l'un ni l'autre de ces brillants faiseurs d'aquarelles, mais je cherche pourquoi vous ne vous êtes pas plutôt arrêté à Virgile. Il est, dans l'*Enéide*, d'une lecture aussi facile qu'Ovide, et il est un bien plus grand maître pour instruire l'imagination, l'orner et la diriger. A votre place, je ne serais pas sorti de l'*Enéide* que je n'en eusse terminé la lecture. La jeunesse, d'ailleurs, ne sait pas, en France, ce que c'est qu'un livre de l'antiquité lu d'un bout à l'autre. La mémoire des jeunes gens ressemble aux deux volumes des extraits de littérature de Noël. On leur montre un œil de Virgile, un nez d'Ovide, une main d'Homère, un bras de Sapho, une jambe de Cicéron, un sourcil d'Horace, et on nomme tout cela la littérature grecque et latine. Ne voilà-t-il pas une belle connaissance des figures de l'antiquité? Ils n'ont pas la moindre idée de l'économie et des proportions d'un livre chez les anciens. Il est vrai qu'on en agit de même avec eux pour la plupart des livres français, sauf les grands ouvrages ennuyeux comme Rollin, qu'on les oblige à lire intégralement. Ce n'est pas à vous, au moins, que j'adresse tous ces reproches ensemble, mais je me laisse, à ce qu'il paraît, emporter par mon sujet. Ce que je veux vous adresser directement, c'est une prière de parler dorénavant d'*Alzire* avec plus d'égards. Quel plaisir avez-vous à chasser un pauvre homme que poursuivent toutes les vieilles dames du faubourg Saint-Germain à qui leur confesseur a commandé cet exercice salutaire ? Que vous a fait

L'appareil inconnu pour ces mortels nouveaux
De nos châteaux ailés qui volent sur les eaux ?

Après tout, les trois quarts des vers de cette pièce sont restés dans la mémoire des hommes, et c'est quelque chose. Il n'en est point tout à fait de même du *Siège de Calais*, que vous lui comparez, mais j'abuse de ce que la solitude vous fait goûter de tout *dente superbo*.

Je crois bien, comme vous, que l'Adresse du commencement de la session n'est point praticable. On trouve plus simple de la supprimer que de subir les *moxas* de M. Thiers sur des points déjà si douloureux. L'opposition elle-même sera embarrassée. Il est grave de paraître commencer la guerre quand on n'est pas prêt pour la guerre. C'est le génie de ce gouvernement-ci d'amener les choses à des crises où les adversaires n'ont plus envie de s'en mêler.

Adieu, mon cher ami. Si vous voulez le savoir, je me porte toujours très mal.

XXIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 octobre 1866.

Je voudrais bien que mes lettres ne fussent pas si monotones, chère madame ; elles commencent toujours par des lamentations sur l'état de ma santé. Il faut certainement qu'elle soit en bien méchant état pour que j'aie tant tardé à vous écrire et à vous demander de vos nouvelles. Je ne sais plus où vous trouver à cette heure...

Pour la guerre, vous la cherchez, madame, car je n'ai pas dit du tout et jamais que la guerre était mauvaise en soi. J'en suis si loin, que je tiens qu'il nous

faudra quelque jour aller demander aux Prussiens d'être moins familiers et de ne pas tant s'approcher de nous sans permission. C'est à ce point que nous ont amenés les savantes combinaisons de notre politique extérieure; mais je n'aurais pas le goût que j'ai vu naître en France de la guerre pour la guerre. Depuis que nous avons découvert que la guerre était un sacerdoce et que rien ne ressemblait plus à un bon prêtre qu'un sous-lieutenant de dragons, nous avons facilement admis qu'on pouvait faire la guerre sans beaucoup de motifs, comme un exercice utile à la santé de l'âme et du corps. A entendre M. de Molènes après M. de Maistre, il semble qu'il manque quelque chose à un homme, si vertueux qu'il soit, s'il n'en a pas tué cinq ou six autres de sa main sur le champ de bataille. Il est possible que les âmes s'amollissent dans les douceurs de la paix, mais elles paraissent bien s'endurcir dans les rigueurs de la guerre. L'emploi habile de la force donne le goût de la force. Les Français, qui ont particulièrement le génie militaire, sont obligés de se tenir à quatre pour ne pas admirer la force qui les écrase. Les Anglais sont bien le contraire. Ils n'aiment pas le militaire; ils ont bataillé deux cents ans pour n'avoir pas de troupes réglées, et ils ont gardé le souvenir du droit que nous avons à peu près perdu. Tout cela se tient plus étroitement qu'il ne paraît. Il n'est pas bon de faire trop sentir aux peuples la poésie de la force régulière. Le premier Empereur était surtout admiré chez nous parce qu'à toute objection il disait : *Mon cheval est à la porte tout sellé et vous aurez de mes nouvelles avant peu.* Beaucoup regardaient comme un demi-dieu un homme qui pouvait ainsi fouler le bon droit sous le sabot de son cheval. Vous surprendrez encore ce

sentiment et cette sensibilité même désintéressée pour le plus fort, le plus hardi, le plus au-dessus de tous les scrupules dans l'emploi des armes, parmi beaucoup de nos compatriotes. C'est une des raisons pour lesquelles les demoiselles n'hésitent guère entre un officier et un avocat; mais tout cela dit, une bonne cause est bonne. A ce point que je compte avec quelque anxiété le nombre de fusils à coulisses que nous faisons fabriquer.

Sans nom n'a que l'intérêt, c'est-à-dire le dernier des plaisirs littéraires, mais, comme vous le dites mieux que moi, il y a bien du talent à faire croire l'impossible possible... Lisez-vous M. de Lagardie ? Il avait ou elle avait l'autre jour un article plein d'esprit sur la différence entre les romans anglais et les romans français, la différence entre ceux qui disent ce qu'ils sentent et les autres qui disent ce qu'ils croient devoir sentir pour faire effet. M. Topffer, de Genève, dont vous avez peut-être lu les romans, a fait une suite de caricatures qui rendent bien cette préoccupation misérable d'agir et même de penser comme le monde. C'est ce *croit devoir* qui est la plus grande maladie de la race humaine, mais elle est providentielle et elle a pour but de maintenir l'ordre dans la société et la subordination du tout sur les parties.

XXV.

A M. PISCATORY.

Paris, 6 novembre 1866.

Mon cher ami, c'est un peu trop que d'avoir un grand chagrin et d'être souffrant comme vous l'avez

été. Le distributeur des biens et des maux n'est pas toujours, à ce qu'il semble, d'humeur clémente. Je dis à ce qu'il semble, car je crois qu'il faut être extrêmement sobre dans l'explication des desseins de Dieu. On s'expose à dire beaucoup de sottises quand on en parle avec assurance. Voici les temps prédits par la Sibylle qui s'accomplissent, et, le mois prochain, il n'y aura vraisemblablement plus un Français sur les sept collines vaticannes. Comme le Pape paraît le moins décidé des hommes, en même temps qu'il est assez libre, il est probable qu'il n'en sait rien lui-même et que les événements s'arrangeront tout seuls, comme ils font, du reste, depuis quelque temps presque par toute l'Europe. Quand les chats sont sortis, les rats dansent. Il n'y a que M. de Bismark qui ait l'air d'un chat, mais il n'y a que six mois qu'il a cette mine-là et il n'a eu affaire qu'à des imbéciles, si la constitution me permet de le dire tout bas. Pour M. Prévost-Paradol, il le dit tout haut sans hésiter dans sa préface et ses lettres extraites du pauvre défunt *Courrier du Dimanche*. C'est un joli trait d'audace et aussi de talent; mais je m'impose, et on doit s'imposer, de n'en pas dire grand'chose jusqu'à ce que les délais raisonnables soient passés pour M. le procureur général. Il fallait pourtant bien que quelqu'un dît les choses et les dît ouvertement, car une nation ne doit pourtant pas souffrir un pareil affront et se laisser exposer à de si grands périls sans rien dire; mais les Français sont pour la plupart attaqués de la maladie de la race porcine, comme on dit dans les concours régionaux; ils ne sentent rien. Cela se nomme, n'est-il pas vrai? la ladrerie, et c'est, je crois, un cas rédhibitoire. J'espère que vous avez ce dernier petit volume de Paradol avec l'article sur Sardou,

qu'il a mis dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes;* cela fait un bouquet à Chloris, qui la fera éternuer si elle n'est pas *ladre* aussi, ce qui pourrait bien être. Pour l'auteur de l'article sur le *Parti libéral*, j'avoue que je m'attendais à mieux. Je n'ai jamais reçu de douches d'eau froide sur la tête; je me figure que c'est une sensation pareille que j'ai éprouvée en lisant ces pages; je comptais que l'iniquité et la sottise allaient recevoir quelques bons coups de fouet, comme l'occasion le demandait, et, à ma grande consternation, j'ai lu que quand tout le monde avait tort, tout le monde avait raison et l'on m'a fait remonter jusqu'au déluge pour me montrer qu'il était bien simple que les Prussiens occupassent toutes les forteresses qui nous menacent du côté du Levant :

Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !

Je vous jure que j'ai été consterné de ce froid et indifférent discours dans des circonstances si pressantes et si pénibles.

Je ne me savais pas si disposé que je me trouve à une sorte de chauvinisme. Je pense à chaque heure du jour que les Allemands sont en face à la porte de Metz, de Strasbourg, de Belfort. Il faut maintenant que la commission des maréchaux frappe du pied la terre et en fasse sortir un million d'hommes armés. Cela se peut, mais cela ne se fera pas sans douleur. Après tout, il est nécessaire que la nation sache de quoi il s'agit; les idées les plus simples ne lui montent pas très vite à la tête, si on ne lui demande des hommes ou de l'argent Il paraît que les termes de la convocation de la commission : *pour aviser à la défense du territoire*, ont été pris par beaucoup en Algérie pour une

menace prochaine d'invasion des Prussiens. Il est certain que le tour de phrase n'est pas heureux, mais il était certainement inspiré par des égards pour la Prusse, et à l'effet de dire nettement qu'il ne s'agissait pas de lui faire la guerre. Ne pas lui faire la guerre aujourd'hui, je le veux bien, mais je tiens que nous n'avons qu'une chose à faire en prenant notre temps, c'est de prendre sans cérémonie la rive gauche du Rhin.

Le Rhin lui seul peut retremper nos armes,

et quand nous aurons cette barrière dans toute sa longueur, nous serons moins en sûreté qu'aux jours où l'Empire germanique était bigarré de pièces et de morceaux qui ne lui permettaient pas, à beaucoup près, de se mouvoir comme un seul homme. Et de penser qu'il y a des sots en France, des sots de tous les rangs, qui ont conseillé bénévolement à l'Allemagne de se ramasser en un corps plus souple et plus agile afin de pouvoir plus aisément nous donner une volée dans l'occasion ! L'Empereur avait bien raison de dire, en d'autres termes, dans un de ses beaux discours aux Chambres : *Il n'y a qu'en France qu'on ait de ces belles lubies désintéressées!*

Comme vous dites, on tient que la commission n'aura guère à délibérer et que le plan pour la nouvelle organisation de l'armée est tout arrêté. C'est probablement M. le général Fleury dont le génie a présidé à cette rénovation. On se rassure quand on pense qu'il est vraisemblablement l'ange gardien de la France. De quoi aurions-nous donc peur ?

On dit bien que la Prusse et la Russie sont disposées à entrer en affaires. Cela doit redoubler le sentiment de notre sécurité.

Oui, les savants disent que le *Cosmos* est une revue exacte des sciences modernes, mais assurément elle n'est bonne qu'à ceux qui en savent autant que l'auteur. Le livre ressemble à sa conversation; quand il parlait de quelque histoire scandaleuse de Paris, il enveloppait son récit dans des parenthèses qui embrassaient les femmes du pôle sud et du pôle nord, et du Spitzberg, et de la Guinée, et de la mer d'Azof. Il faudrait tout savoir pour bien entendre seulement les cent premières pages du livre. J'ai lu attentivement une revue des peintres de la nature depuis Homère; cela, où j'entends quelque chose, m'a paru léger et commun. J'ai admiré ce que je n'entends pas.

M. de Broglie vous dit bien des amitiés. J'ai fait votre commission auprès de lui. Il sait bien que vous n'êtes pas indifférent à ce qui lui arrive.

Adieu, mon cher ami. Pardon de ce manque de papier.

XXVI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 6 novembre 1866.

Si vous aviez le temps de lire, dans ces jours de paquets et de visites, je vous dirais de faire prendre à Genève une dernière publication de M. Prévost-Paradol, intitulée *Lettres politiques*. C'est le recueil de ses derniers articles dans *le Courrier du Dimanche*. Ceux-là, vous les avez peut-être lus, mais il a fait précéder ces articles d'une préface composée de vitriol et de vin de Champagne qui ne sera pas une boisson rafraîchissante pour les pouvoirs constitués. Les événements de cette année, dans la politique extérieure,

y sont jugés avec une sincérité qui peut se nommer de l'intrépidité. Il y a les deux signes que Bossuet donne à Luther comme la marque de la bête : *la violence et la moquerie;* mais c'est une violence selon la sagesse, qui permet les saintes colères, et une moquerie qui ne brûle que l'orgueil, la vanité et la sottise de ceux qui ont laissé venir à nos frontières un million d'hommes qui obéissent à une seule puissance et qui ont un million de fusils que d'autres n'ont pas.

On a nommé, ainsi que vous l'avez vu, une commission de maréchaux, de ministres, etc., pour aviser à la sûreté de notre territoire. Il faut dorénavant un million d'hommes armés à la France. C'est beaucoup plus du double de ce qui nous était nécessaire autrefois. Je suis porté à croire que, de quelque temps, on ne nous dira plus que les gouvernements précédents n'ont eu nul souci de la sécurité de la France. Je suis d'avis que si un homme est assez hardi pour nous complimenter aux dépens de nos devanciers, on lui donne une couronne murale ou obsidionale ou civique pour ce trait d'audace. Il ne faut pourtant jurer de rien, et il y a des hommes bien intrépides dans la platitude.

La maison d'ici est toute triste de l'idée qu'elle sera renversée le 15 avril prochain. Jouissez un peu de ce que Coppet n'en est pas là et n'a pas cet Haussmann à sa porte pour dire : *dans quarante jours Ninive sera renversée.*

XXVII.

A. M. PISCATORY.

Paris, 18 novembre 1866.

Mon cher ami, ces chiens de froids qui commencent ne sont pas pour vous remettre ; ils vous crispent les gens des pieds à la tête, comme les événements du monde politique. Bossuet dit quelque part : *l'homme laisse passer l'hiver du siècle*, nous engageant ainsi à prendre patience ; mais probablement les hivers de Bossuet étaient des printemps en regard de ce que nous voyons. D'une part, les gens du dix-septième siècle avaient la peau dure (sauf madame de Longueville, suivant le hardi témoignage de M. Cousin) ; 2° les gens du dix-septième siècle n'avaient pas douze cent mille hommes armés de fusils d'un nouveau goût établis à notre porte. Marlborough et le prince Eugène n'étaient que des giboulées passagères en comparaison de ce corps bien bâti qui a deux millions quatre cent mille bras obéissant sans contrôle à une seule volonté. Il faut être vraiment bien malin pour avoir amené un pareil état des affaires ! c'est là quelque chose de bien distingué dans le genre bête.

C'est dire assez que nous ne pouvons pas grand' chose pour les pauvres Grecs. Ils ne sont pas heureux, mais enfin ils ont eu l'esprit de n'être pas encore en servitude et on ne peut pas en dire autant de tout le monde.

A ce propos, je crois voir d'ici ce que l'on nous dira le mois prochain sur cette révolution de territoires qui s'est faite à notre vue et à notre nez dans l'Europe.

Ce n'est pas une œuvre facile que de rendre ses comptes sur ce sujet-là, mais la rhétorique, même la plus vulgaire, a des ressources vulgaires dans son sac. Qu'avez-vous à répondre et à redire si l'on vous dit : « La Prusse a sans doute beaucoup engraissé cette année et sa force musculaire s'est fort améliorée ; la France n'a pas voulu la faire maigrir, parce que les idées nouvelles ne permettent pas de procurer le mal des autres pour son bien ; la France peut voir sans les craindre les progrès de toutes les nations voisines ; ses héroïques soldats sont des digues que nulle inondation ne pourrait surmonter? » Après quoi, le discours peut passer aux inondations du département de l'Isère ou du Cantal et tout le monde applaudira. La France peut bien se battre pour des idées, même pour des lubies, mais elle n'a plus la bassesse nécessaire pour se battre pour ses intérêts. Ce sont les pures doctrines de Télémaque ; Machiavel prescrit aux princes de parler beaucoup de la vertu et du désintéressement quand ils ont manqué leur coup.

On délibère à Compiègne sur l'organisation de l'armée. Je ne sais si la combinaison nouvelle pèsera assez sur la nation pour lui faire comprendre où en sont arrivées ses affaires étrangères. Elle n'entend pas à demi-mot, ne se souciant pas, d'ailleurs, d'entendre ni de prendre des partis. Ce qui est certain, c'est que l'idée du génie qui présidait à nos destinées ne tient plus tant de place dans les imaginations. Les poissons qui se trouvent dans ces longs filets qu'on tend sur la mer de Naples perdent quelque chose de leur enthousiasme pour les chefs qui les ont guidés jusque-là en partant du golfe du Mexique, comme font les thons et autres bêtes. Un ver luisant regardé au grand jour n'impose pas beaucoup. Il renaît donc une certaine

liberté de jugement autour des vers luisants. Ces drapeaux qui reviennent de Rome et du Mexique, cette attitude altière de l'Italie devant nous, ce pas régulier de douze cent mille hommes qui font l'exercice sur les deux rives du Rhin, tout cela ébranle les faibles qui ne peuvent pas croire qu'un homme a encore des tours dans son sac quand son sac est retourné : *Ah! ah!* dit Voltaire à M. de Pompignan, *vous ne m'aviez pas dit que vous n'étiez qu'un sot!* Un homme qui a l'air robuste prend un enfant dans ses bras ; il le fait sauter, le lance en l'air, le rattrape une première fois et l'enfant est fou de joie et rit de tout son cœur; mais si le monsieur finit par le laisser tomber, l'enfant devient pour le moins extrêmement sérieux.

Je parle par similitude parce que les temps sont durs. M. Thiers ne parlera probablement pas par similitude. Les avis sont partagés sur la question de savoir si l'on supprimera l'adresse; suivant moi, les gens battus de l'oiseau remettent les décisions au lendemain, et, de jour en jour, on arrivera à faire comme l'an dernier, comptant sur la voix puissante de Démosthène Rouher qui a dit l'année passée d'une voix puissante que nous ne souffririons jamais que Bade, par exemple, fût militairement aux ordres de la Prusse, à bien plus forte raison probablement le Hanovre, la Saxe, la Hesse, le Nassau, la Bavière tout ensemble.

XXVIII.

AU MÊME.

Paris, 2 décembre 1866.

Je vous trouve un peu froid pour M. Beugnot. Il n'est certes pas de la race des héros, mais il a le don

de remarquer le côté comique des choses et de les rendre avec fidélité, et, si on peut dire ainsi, avec une certaine lourdeur fine. Je dis *lourdeur*, car son style est pesant; ce n'est certainement rien qui ressemble au tour des Mémoires du chevalier de Grammont, mais nous n'avons pas le droit d'être difficiles par la prose qui court. Ne trouvez-vous donc pas toute l'histoire du collier bien racontée; et le conseil tenu à Gand lorsque M. de Talleyrand répond à M. le comte d'Artois : *Je le crains, mais la vérité l'emporte;* et l'anecdote de la pauvre femme dont la maison brûle à peu près sous les yeux du roi Louis XVIII, qui ne pense qu'à un coulis de lapins, et toutes les scènes du ministère Fouché; et les postes assurées personnellement par le même Louis XVIII à M. Beugnot et promises dans le même quart d'heure à M. de Vitrolles; et Jean Bon Saint-André sur le Rhin; et la mort de Clavières à la Conciergerie, je crois? J'avoue que la délibération sur la Charte est ennuyeuse, mais je voudrais bien ravoir cette Charte. A ce propos, les sages conseilleraient à notre Empereur de prendre ce moment pour donner l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire qui en ont bien besoin. C'est en effet le cas ou jamais de détourner les idées de ses peuples des énormes bévues qu'il a poursuivies et menées à fin dans ces dernières années. Des ministres responsables, une certaine liberté de presse, une certaine liberté de discussion, adouciraient les esprits chagrins et les détourneraient des lamentables contemplations que leur offrent les bords du Rhin, le golfe du Mexique, la toute-puissance de M. de Bismark, un Empereur qu'on cherche, comme une épingle dans sa fuite, et une pauvre Impératrice folle à Miramar des suites de nos savantes manœuvres

politiques. Le conseil des sages me paraît bon ; seulement, les malades ne se décident pas aisément à avaler la drogue qu'ils détestent le plus au monde. Il y faut être contraint par la nécessité, cette garde-malade impérieuse. On croit et on nie également le prochain voyage de l'Impératrice à Rome. La démarche serait un peu singulière sans avoir beaucoup d'inconvénients. Ce ne serait guère qu'un pèlerinage et une visite à un malade à qui on n'a pas de secours à apporter, mais le clergé serait sensible peut-être à cette attention. M. votre oncle[1] est, dit-on, d'une humeur de dogue en voyant que rien n'avance ni dans la commission ni dans les sous-commissions pour l'armée. Il n'est pas probable que Minerve sorte tout armée de ces délibérations qui se tiennent à la cour du roi Petaud. J'imagine que le premier soin sera de ne pas prendre de mesures assez énergiques pour laisser voir à la foule que nous sommes dans de grandes difficultés de politique extérieure. L'augmentation du chiffre de recrutement ne réjouira pas le cœur des agriculteurs. Un trait commun à toutes les enquêtes sur l'agriculture dans les départements, c'est : 1° une plainte uniforme contre l'élévation du chiffre de l'armée, 2° la désertion des ouvriers des campagnes pour le travail d'embellissement ou d'enlaidissement des villes, 3° l'énormité des droits d'enregistrement.

Voilà M. de Barante mort. Il ne reste pas beaucoup de gens d'autant d'esprit, et de ce tour d'esprit, et de cette grande éducation faite par les événements où il avait figuré. Le sous-préfet de l'arrondissement de Thiers a interdit sans cérémonie la

1. M. le maréchal Baraguey d'Hilliers.

publication du discours d'Albert de Broglie. Voilà un homme bien vigilant.

Ne m'avez-vous pas dit que vous lisiez Gröte? J'ai mis la main sur trois gros volumes in-8° en petits caractères qui sont l'analyse des dialogues de Platon. On voit que les Grecs étaient occupés à bien des choses qui n'intéressent ni M. Pereire, ni M. Rouher, ni le prince Napoléon, ni l'Empereur. Adieu, bien des tendres respects à toutes celles qui ont un peu vécu sous le ciel de la Grèce.

XXIX.

AU MÊME.

Paris, 17 décembre 1866.

Mon cher ami, quoique vous soyez en bonne et aimable société, ces jours noirs de l'hiver sont bien longs à passer dans les solitudes assez désolées de la campagne, et je suis sûr que vous vous abrutissez dans les lectures, comme disait un brave homme du faubourg Saint-Germain à des hobereaux de province : *mon fils cadet s'abrutit à lire, mais l'aîné est un joli buveur*. Les lectures bonnes ou mauvaises ne vous auront pas manqué ces temps-ci ; le beau traité sur l'athéisme, par Mgr Dupanloup ; les *Odeurs de Paris*, par l'élégant défenseur de l'Église qu'on nomme M. Veuillot et le roman de madame de Boigne. Quant à M. Veuillot, je ne suis pas surpris que son livre ait un grand succès ; les mères en interdiront peut-être, et avec raison, la lecture à leurs filles, mais les jeunes gens y puiseront toutes sortes de renseignements sur Paris, qui peuvent leur être agréables s'ils

ne leur sont utiles. Comme le goût a abandonné tous les partis et qu'on ne sent quelque chose que sous la forme d'un coup de poing ou d'assommoir ou de casse-tête, bien des gens de tous les partis tiennent à rendre cette justice à M. Veuillot qu'il est un écrivain puissant. Pour moi, n'ayant pas visité les égouts de Paris, que vont pourtant admirer les belles dames, je tiens que je les ai vus, ayant lu ces *Odeurs de Paris*, mais avec un petit pot de chlorure de chaux à côté de moi, durant cette lecture.

Je voudrais laisser une page de blanc avant d'arriver à madame de Boigne, de peur que sa robe ne soit ternie par ce singulier voisinage. Pour commencer par tout le bien que je pense (et je voudrais en penser beaucoup l'ayant toujours trouvée aimable), ce roman a bien la marque d'un esprit juste, élégant, sensé; les peintures de ce pinceau mesuré, nuancé, sont éclaircies par une lampe d'albâtre d'un jour très doux; mais cette machine qu'on nomme un roman dans le vrai sens du mot demande plus que le goût délicat et timide d'une maîtresse de maison qui reçoit bien tout le monde en faisant acception des personnes. Les plafonds ne vont pas sans une certaine *furia francese* que ne réclament pas les miniatures, c'est-à-dire les portraits qu'on regarde exclusivement en famille. Il manque à *Une passion dans le grand monde*, l'invention, la nouveauté des caractères, ou des nouvelles observations dans les caractères. Il n'y a là ni feu ni lieu, c'est-à-dire ni passions ni personnes qui restent dans l'imagination; si on ôtait tout ce qui est traditionnel, ou très imité, ou très connu, il ne resterait que ce que je vous dis en commençant, quelque chose de juste, de fin et de mesuré. Ce n'est peut-être pas assez. Le jugement du public est assez partagé.

Quelques-uns sont frappés de la hardiesse des opinions, de l'indépendance contre les idées du beau monde, de ces figures de bonapartistes prises par le beau côté et de beaucoup de témérités contre l'esprit ancien. Pour moi, j'avoue que j'attendais un peu plus de pénétration sur la société et dans le style, qui, d'ailleurs n'est pas mauvais, quelque reflet de la manière d'écrire d'il y a cinquante ans. On loue volontiers dans mes environs cette mort de madame de Romivrière que vous aimez et la présentation de Romuald au roi, au comte d'Artois, à madame la duchesse d'Angoulême ; enfin, de toutes ces opinions, il résulte que l'ouvrage n'est pas mal pris et, ce qui est plus décisif, on me dit qu'il s'en est vendu beaucoup d'exemplaires.

Vous voyez que nous allons accoucher de douze cent mille hommes. C'est un accouchement laborieux. Bien qu'on dise que la loi sera sans efficacité, je l'aime mieux que pas de loi du tout, par cette raison que la population ne saura pas que sa situation en Europe est changée et sa sécurité elle-même en cause si elle ne sent sur elle le joug de l'armée active, de la réserve et de la garde nationale mobile. Aussi tout le monde, pour se dérober à la nécessité, commence-t-il à dire que c'est avoir peur de son ombre que de craindre les entreprises des Prussiens. L'opposition elle-même sera portée à profiter de ce que la loi est mal tournée pour la repousser et éloigner de soi l'obligation de réclamer une armée qui puisse fixement regarder ce téméraire de Bismark. C'est par ces faux-fuyants, ces gaucheries et ces temporisations qu'un jour on sera étonné d'avoir une querelle dangereuse sur sa frontière de l'Est ; en attendant, il est probable que Jonhson n'a pas ménagé notre amour-propre sur le Mexique. Je le conclus de plusieurs choses et en particulier du

soin de remettre à demain pour nous la communication des passages du discours du président des États-Unis qui nous concernent. Le discours est pourtant arrivé par bateau.

Adieu, mon cher ami, on va bien dans nos quartiers. Dites-moi quelque chose de cette chienne de fièvre qui vous tracasse sourdement.

XXX.

AU MÊME.

Paris, 30 décembre 1866.

Mon cher ami, je vous souhaite une bonne année, où il n'y ait point d'affaires de Prusse, ni du Mexique, ni de Gorée, ni du Japon, ni de Chine ; où il n'y ait point, comment dirai-je pour parler suivant les lois? Ah ! je sais : où il n'y ait point lieu, pour le suffrage universel, de changer la dynastie ; où vous n'aurez pas la fièvre ; où vous ne verrez pas le zèle de M. de Moustier pour empêcher les Hellènes de déranger en Crète ce bel équilibre européen que nous maintenons si fermement dans notre Occident. Ici, l'on n'a point le verbe haut ; on sent qu'on a fait quelques petites fautes ; on voit bien qu'on ne peut plus dire, comme Titus, dans la *Bérénice* de Corneille :

> Pour envoyer l'effroi sur l'un et l'autre pôle,
> Je n'ai qu'à faire un pas, qu'à hausser la parole.

Les peuples et les princes étrangers ont perdu un peu le respect, et la loi sur l'armée n'a pas accru celui des Français. Mairan, le savant, disait : *Je voudrais bien trouver un beau problème qui ne fût pas difficile à*

résoudre. Il faut pourtant avouer qu'au dire des gens qui s'y entendent, le projet de loi n'a ni pieds ni pattes. En attendant, voilà l'heure de la session qui s'avance. Les grands pouvoirs n'aiment pas à voir cette marée qui monte, si bénigne qu'elle soit encore. Il faudra entendre quelques petites vérités désagréables, trouver des réponses qui persuadent les sots; cela n'est pas difficile, mais il faudrait que les gens d'esprit ne pussent pas répliquer, et c'est une sorte de difficulté. M. Rouher doit être soigné à cette heure dans les établissements de l'empire, comme l'est dans son écurie le cheval de course d'où dépend la fortune de son maître. Les autres chevaux des stalles voisines ne sont bons tout au plus qu'à traîner des tombereaux, mais ils ne sont pas rétifs par exemple. M. Thiers regarde ce troupeau d'un œil oblique comme pourrait faire le cheval qui a emporté Mazeppa dans lord Byron ; mais tout cela n'empêchera pas les Prussiens. Il est vrai que tout le monde à peu près a pris son parti de ces Prussiens. On dit qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. C'est le langage des meilleurs esprits et qui ne sont pas mauvais citoyens. Je ne sais pas ce qui pourra me faire prendre mon parti de la frontière d'Alsace et de Lorraine.

Adieu, mon cher ami.

XXXI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 9 février 1867.

N'êtes-vous pas triste de la mort de M. Cousin, chère madame ? Madame de Sévigné dit quelque part de la mort de son jardinier : « Le jardin en est tout triste. » Cette vie si puissante de M. Cousin, en

s'éteignant, rend le jardin tout triste. Il avait, sans doute, l'esprit bien mobile, mais il n'a jamais souffert qu'on lui offrît le prix de ses changements d'opinions ou de sentiments. Il avait porté dans l'esprit de la philosophie, dans l'enchaînement des vérités morales, quelque chose du génie de Corneille. Il avait donné comme une âme romaine aux abstractions. Il avait réuni l'émotion à la rigueur des démonstrations. Avant lui, et depuis Platon, la philosophie avait toujours eu l'air d'un glacier dans l'ombre. M. Cousin avait éclairé tous les sommets de la métaphysique de cette lumière que vous avez vue de Divonne, vers l'heure du coucher du soleil, sur toutes les hauteurs des Alpes.

Vous avez dit une chose profonde comme vous en dites souvent avec négligence : On pense toujours à quelqu'un à propos de quelque chose. Ces liens des idées générales et des sentiments particuliers seraient bien curieux à étudier. Par exemple, quand on remonte jusqu'à son enfance ou à sa première jeunesse, on trouve que les sentiments moraux sont indissolublement unis à l'image d'une personne ou quelquefois d'un paysage. L'homme est fait avec un artifice singulier.

XXXII.

A M. PISCATORY.

Paris, 15 février 1867.

Que vous dirai-je, mon cher ami, sinon que je vous remercie de votre très bonne et aimable lettre; qu'en vérité, j'ai maintenant quelque embarras de mes plaintes et que je vous prie de les oublier.

Qui n'est pas embarrassé, c'est l'Empereur. Il a débité hier d'un front serein les plus incroyables folies. On a écouté ce délire froid avec un morne silence et les bras tombaient à ses plus zélés partisans de cette politique étrangère, étrangère surtout aux premiers éléments du bon sens. Je ne crois pas qu'il y ait dans les archives d'aucun royaume un document émané du souverain qui ait ces marques d'aberration. Quand Georges III, s'adressant à la Chambre des communes, disait : *Messieurs et Paons*, il avait une maladie aiguë et, après tout, le reste de son discours était plus sensé que ces considérations d'hier au matin sur l'état de l'Europe. Il est vrai qu'il est très difficile d'en déterminer le sens précis, et on n'y voit clairement qu'une chose, que ce sont les rêves de l'écolier de Faust. Pour la partie qui touche à l'intérieur, les concessions (puisqu'il faut accepter des concessions en fait de liberté), les concessions sont assez nettes, et on les croit sincères dans un certain sens. Je ne suis pas de ceux qui commencent déjà à en avoir peur, mais je comprends ce que disent les gens ultra-prudents : mettez deux chevaux de renfort sur une pente, quand il n'y a pas de cocher, que dis-je, quand il y a un cocher qui tire à droite au lieu de tirer à gauche, et réciproquement, cela n'est pas encourageant pour s'endormir dans la voiture. Quand Casimir Perier était dans l'agonie en 1832, il disait d'un air sombre et d'une voix triste : quel malheur ! le président du conseil est fou ! ! !

Les flambeaux sont allumés et la messe du Corps législatif va commencer. J'attends beaucoup le discours et j'attends beaucoup du discours de M. Thiers, au prône de cette cérémonie. Il n'a que trop beau jeu, et il n'aura que trop raison, c'est là la difficulté.

Vous vous faites aisément l'idée du découragement de tous ceux qui n'ont pas renoncé à la qualité de citoyen français quand ils ont entendu ces vues idiotes, romanesques, sur les rapports de la France avec l'Europe, et sur ces plans d'une fédération universelle, et sur cette réunion des petits États aux grands. Quel malheur ! Le président du conseil est fou ! ! !

Quelles nouvelles avez-vous de Grèce ? Voilà que les pauvres sept îles sont secouées par un tremblement de terre. Saint-Marc Girardin ne me répond toujours pas. Si les reines déchues me faisaient des compliments, je ne serais pas si lent à leur répondre. On dit que les deux volumes de ce journaliste négligent sur les fables de la Fontaine sont charmants. Il ne me les a pas envoyés, comme de raison, mais Albert, qui les a achetés, dit qu'il y a beaucoup d'agrément, d'esprit, d'observations fines et beaucoup de la simplicité de style qui manque à M***, le héros littéraire du jour. Il paraît que depuis dix-huit ans, presque personne n'a plus l'oreille juste et que le sentiment des sept notes primitives de la musique et des sept rayons du prisme sont perdus, avec le bon sens. Figurez-vous le roi Louis-Philippe faisant, il y a vingt ans, le discours de l'Empereur. L'auditoire serait tombé à plat de surprise. On s'accoutume lentement à l'absurde ; pourtant cet absurde d'hier a été trop fort.

> Si je tenais en main le monde et la nature,
> Et si je les laissais tomber, quelle aventure ! ! !

Et nous y voilà cependant !

XXXIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 11 mars 1867.

J'ai toujours cru et j'ai toujours vu qu'il y avait des lacunes singulières, en fait de lectures, dans les esprits les plus cultivés. Je n'aurais pourtant pas pensé à vous recommander l'*Allemagne*. Du reste, c'est un avantage que ce petit retard. Si vous aviez rencontré ce livre dans vos premières études de littérature, vous n'eussiez probablement pas éprouvé le sentiment si vif et si juste que vous en avez. Il est bien vrai que l'esprit en jaillit de tous côtés. Ce sont bien des eaux jaillissantes, non pas comme à Versailles, mais comme j'en ai vu dans un certain ravin du Jura que vous avez peut-être rencontré dans vos promenades du côté de Genollier, sur la route de Saint-Cergues. Il y a là, sous de beaux arbres, cinq ou six masses d'eaux qui sortent de la roche avec une sorte de joie tumultueuse en arrivant à la lumière. C'est une image de l'*Allemagne*. Rien ne donne plus l'idée de la jeunesse dans son éclat que les chapitres que vous citez, et, avec cette prodigalité d'un jour de fête, la justesse, la mesure et une tristesse aimable qui vient de l'espérance de la vie et de la douceur de l'âme. Il faut bien accorder qu'on n'y trouve pas l'art d'écrire à un degré supérieur, je veux dire que la parfaite clarté, la sûreté du dessin, la précision n'y sont pas toujours. Les tours ne se gravent pas dans la mémoire avec ce cachet de pierres dures dont M. de Chateaubriand scelle ses idées et

ses images ; mais le jet brillant, l'inspiration naturelle, l'abondance négligée, la profonde sincérité des impressions et des pensées valent, pour le moins, les éclats de voix impérieux du Talma de la littérature, je veux dire de M. de Chateaubriand.

Oui, le *Corsaire rouge* est intéressant, bien qu'il ait les terribles défauts de Cooper, l'obscurité et la lenteur embrouillée des dialogues et le vague des descriptions, malgré l'excès un peu assommant des détails ; mais il sait donner une vie réelle à ses héros, et il excelle à peindre la *bataille de la vie* contre les vents, les eaux, les sauvages, la solitude des déserts. Il peint supérieurement ce que font courageusement les Américains du Nord. Les trois ou quatre romans où il déroule la longue vie d'un *batteur d'estrade*, le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, etc., sont d'un intérêt extraordinaire. Malheureusement on n'y trouve rien de la verve des conversations de Walter Scott ou de Cervantes, pas un trait des nuances délicates de l'*Abbé* ou des *Puritains*. Je n'ai jamais compris comment ou pouvait se faire lire avec autant de plaisir, alors qu'on a la main si lourde, la parole si embarrassée et la vue si trouble.

Et voilà de ma fine écriture un trop long traité sur le Cooper que j'ai connu à Paris. Il était cruel pour les États-Unis et racontait bien le désert.

XXXIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 1er avril 1867.

Avez-vous entendu comment le désordre se met jusque dans le conseil des princes ? Voilà M. Walewski

qui succombe sous les coups de M. Rouher qui prend, à ce qu'on assure, des airs de maire du palais. Avez-vous vu comme le *Moniteur* fait de secs et froids adieux au président de la Chambre? En vérité, je lui porte quelque intérêt. Je dirai qu'il ne présidait pas bien, mais il avait le désir d'être impartial. Les relations avec lui étaient agréables et faciles. Il n'a jamais beaucoup abusé de sa position ; il tombe pour avoir été du bon côté du gouvernement, si le gouvernement a un bon côté. On dit qu'il ne veut pas rentrer au Sénat, ni être envoyé comme ambassadeur à Rome, à moins qu'on ne lui donne une compagnie pour défendre le Pape au besoin. Le malheur est qu'il n'est pas accoutumé à vivre sur les pauvres douze mille francs du Corps législatif. La vie est bien difficile à présent pour ceux qui ne savent pas vivre de l'air du temps. Quoi qu'il en soit, le petit discours de M. Walewski est un signe particulier des temps. Il accuse une manière de penser de quelqu'un, ce qui n'est pas de coutume sous les gouvernements absolus; il fait allusion au secret des coulisses de ce théâtre de marionnettes, et cela n'était encore jamais arrivé. Il est visible pourtant que la discorde se glisse dans cette machine dont on avait graissé les rouages à si grands frais. On se sent affranchi par l'incapacité du moteur. La honte de tout ce qui vient d'arriver au dehors a pénétré dans le sein du gouvernement et paraît sur son front. Tous les étages de fonctionnaires en ont une conscience vague, et le public est aussi travaillé d'une certaine inquiétude. Seraient ce des giboulées de mars ou des signes de tempêtes? Il est probable que ce ne sont encore que des giboulées. Les grandes masses ne se réchauffent et ne se refroidissent que très lentement. Il faut quinze jours à certains boulets

pour refroidir tout à fait. On prend ce renvoi de M. Walewski comme un commencement de réaction contre le pauvre petit mouvement libéral du 19 janvier, mais, bien que Dieu ne nous ait pas donné la loi de la presse qui n'est pas encore votée, et que le diable ne nous l'ôtera pas, la honte fait perdre l'audace et quand nous montrons M. de Bismark à nos maîtres, ils baissent les yeux et nous passent quelques fantaisies pour nous faire taire sur leurs méfaits.

Aurons-nous ou n'aurons-nous pas Luxembourg? devrons-nous ou ne devrons-nous pas démanteler la citadelle après y être entrés? Tout ce qui ne serait pas possible en d'autres temps se peut très bien à cette heure, mais le public prend la chose en moquerie et quelqu'un disait l'autre jour à propos de cette acquisition : *quand un chasseur novice n'a rien tué dans la journée, en rentrant au logis il achète un lièvre d'un braconnier pour qu'on ne se moque pas de lui à la maison.* C'est un jeune fonctionnaire qui parlait ainsi et on lui doit de ne pas le nommer.

L'écrit du général Trochu est tombé comme une bombe devant le projet de loi et l'Empereur a pourtant déclaré, l'autre jour, à des députés, qu'il fallait ce projet ou rien, et qu'il fallait qu'il fût bien convaincu de sa nécessité puisqu'il bravait l'impopularité qu'il ferait tomber sur lui. Il y a du Catinat et du maréchal de Saxe dans ce général Trochu. Il ne ménage rien ni personne et tout cela avec une vraie modération dans le fond comme dans la forme. Cette sortie en faveur de la vérité est un beau fait d'armes; elle ne l'aidera pas néanmoins à devenir maréchal de France. Il a fait cela comme on monte à l'assaut, non pour son plaisir mais parce qu'il y a dans ce livre bien des vues originales et profondes. Les effets d'un

service trop prolongé sur le soldat, la nécessité de renouveler souvent, sinon les cadres, du moins le gros d'une armée permanente, tout cela est d'une analyse et d'une observation singulièrement sagaces.

On dit M. Villemain malade. J'espère qu'il ne va pas faire une nouvelle vacance à l'Académie. Faites donc vos *Économiques*. Faites des notes tous les jours, les plus développées qu'il se pourra et, un beau jour, avec un bout de fil, vous coudrez ces feuillets et ce sera un livre intéressant et original. Le général Trochu n'a pas procédé autrement; ce sont des notes faites en Crimée, où le papier était rare; en Italie où on était pressé d'affaires; en Afrique, du côté d'Isly. Je crois que les hommes qui écrivent sont ceux qui profitent des petits moments. On n'a jamais son temps devant soi comme une ménagère a une longue pièce de toile. La vie ne donne que des petits carrés d'étoffe, mais les gens industrieux font avec cela de belles courtes-pointes qui sont pourtant tout d'un tenant.

XXXV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 12 avril 1867.

Vous avez grand'raison de trouver que l'excès de la fatigue ne prépare pas du tout à supporter de nouvelles fatigues. Il est bien singulier que l'homme naturel ait un certain penchant à excéder ses forces en tout. On dirait que cet effort lui fait sentir la vie avec un peu plus d'intensité. Les moralistes ont beau lui prêcher la modération, il aime à trop marcher, trop travailler, trop dormir, trop veiller. Étant mécontent

de son lot et du petit capital que la nature lui a fourni à son entrée dans le monde, il cherche sans cesse s'il ne pourrait pas se mettre au-dessus des lois de cette nature, et, à vrai dire, je crois que ces efforts contre la raison sont pourtant l'un des plaisirs les plus nets et des plaisirs les plus profonds des âmes énergiques. C'est pourquoi M. Soumet fait dire quelque part à son Saül, fort mécontent des procédés de Dieu à son égard :

Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.

Malheureusement, à ce combat on est toujours battu. La nature a un fusil qui tire six coups par minute au moins et bien supérieur à notre pauvre armement de la volonté humaine. Il faut donc tâcher de mettre son plaisir à se ranger et s'agencer modestement dans l'harmonie des choses. L'obéissance volontaire a aussi ses joies comme celles de la lutte, et on n'a pas beaucoup d'embarras d'amour-propre à obéir à l'empereur de là-haut, qui veille avec autorité et avec sagesse à ses frontières, et qui ne craint ni M. de Bismark ni les coalitions d'ouvriers, et qui ne perd la tête dans aucune occasion. J'espère que cet éloge de Dieu et des lois de la nature ne blessera personne. Je le répéterais, au besoin, dans le Sénat et devant M. Troplong.

Je vois bien que la politique sous toutes ses formes vous ennuie terriblement, et il faut que vous ayez lu avec bien des distractions la bataille entre M. Rouher et M. Thiers pour hésiter entre les deux combattants. Je voudrais bien que M. Thiers eût mille fois tort dans cet exposé de nos affaires étrangères ; nous n'en serions pas où nous en sommes. Si, il y a deux ans, on nous eût annoncé que nous allions avoir la guerre avec la Prusse, nous aurions reçu très pai-

siblement cette nouvelle ; mais depuis que la Prusse, encouragée par nous, a étendu ses frontières et est devenue le plus puissant empire du continent, nous ne sommes pas du tout à l'aise quand on nous parle d'une guerre avec elle. Il est vrai que cela ne nous empêche pas d'engager cette sotte affaire du Luxembourg sans rime ni raison, sauf à nous en dédire au dernier moment. Nous n'avons certainement pas le don de l'à-propos depuis quelque temps.

Personne ne veut croire ici que nous n'aurons pas bientôt la guerre. Pour moi, je me confie au petit discours pacifique de M. de Moustier au Corps législatif et au Sénat. Après ces paroles, qu'il le veuille ou non, le gouvernement est tenu de ne pas chercher la guerre avant quelques mois. Ce n'est sans doute qu'une affaire de temps, et il faudra bien se battre un jour ou l'autre au point où en est arrivée la géographie politique de l'Europe; mais le temps est beaucoup quand on n'est pas prêt et qu'on n'a pas les engins nécessaires pour réprimer les caquets de ses voisins.

XXXVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 13 avril 1867.

Mon cher ami, vous avez lu le petit discours de M. de Moustier. Il l'a débité d'un air moitié Louis XIV en habit de chasse. Il était vêtu d'une petite veste à la dernière mode, mais n'avait pas un front d'airain. La majesté de ces grands corps de l'État trouble les esprits les plus fermes. Enfin, je prends ce discours pour bon et je tiens que, après cet engagement, le

gouvernement ne peut pas se mettre en campagne sans fusils et sans argent, avant de nous prévenir quelques mois d'avance. Le malheur, c'est que personne n'a la même confiance que moi. Je vis très retiré, de manière que j'ignore si, par le passé, le gouvernement ou l'Empereur auraient manqué une fois ou l'autre à leurs engagements et auraient manqué de candeur en quelques occasions. Quoi qu'il en soit, chacun s'imagine que cette déclaration du ministre des affaires étrangères est une feinte et que la guerre n'en est pas moins résolue. Mais, quand même je ne me confierais pas dans mon gouvernement, comme un fils s'assure en son père, j'ai encore pour garantie la force des choses, l'état de l'armée et des armements, et je suis décidé à ne pas blinder ma chambre à coucher contre les bombes avant deux ou trois mois.

Les affaires publiques, l'anxiété qui agite plus ou moins tous ceux qui sont dans les affaires privées, l'état passablement anémique du gouvernement, comme on dit aujourd'hui en médecine des gens affaiblis, tout cela n'empêche pas de s'occuper de la succession de M. de Barante et de M. Cousin. Voici sur les rangs probablement M. Jules Favre, M. de Lavergne, le père Gratry, M. Théophile Gautier, M. de Champagny. Cela fera une grande mêlée. Je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'il faut que cette Académie se fasse un peu de nouveau sang, sans quoi elle ressemblera à un certain moment à sa sœur l'Académie des Inscriptions, alors que M. de Sacy, l'orientaliste, et M. Quatremère de Quincy n'y laissaient entrer que leurs plus proches. C'est à cette Académie que Courier a adressé sa fameuse brochure. J'accorde qu'aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de gens capables de faire la brochure de Courier.

Vous savez que le 15 du présent mois, nous allons voir reparaître l'*Univers* et M. Veuillot. Voilà un beau spectacle et consolant. On dit que le dessein de ce théologien est d'évangéliser par l'injure, l'invective, le sarcasme, l'outrage. Il se propose d'avoir l'esprit de Voltaire, de Lucien, de Swift, au service de la bonne cause.

XXXVII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 15 avril 1867.

Mon cher ami, je voudrais bien aller vous remercier, mais je ne puis pas aspirer à monter assez haut pour arriver juqu'à votre palais, *templa serena*. J'ai maintenant pour devise : *quò ascendam* et non *quò non ascendam*. Je serais présentement bien incapable de suivre Garibaldi qui peut monter bientôt soit sur un trône, soit à une potence, mais il ne gardera pas le trône, tandis que si on le pend, se sera fait pour toujours. Remarquez-vous qu'il n'y a que le mal qui soit définitif en ce bas monde ? C'est le bon seul qui est passager. C'est pourquoi la chanson dit : « Mais la laideur ne passe pas. » Le pauvre Pape sera bien exposé si Garibaldi entre dans le fort de l'Œuf et dans Saint-Janvier. Vous savez que je suis bien dévoué au Pape pour l'instant, mais cela est si récent que je suis comme Cymodocée (sans comparaison), laquelle jurait encore de temps en temps comme une païenne dans ses conversations avec saint Cyrille, Eudore, etc.

Adieu, mon cher ami, ne m'en voulez pas si je ne puis ni marcher, ni monter, ni danser sur la corde

comme pourraient le faire la plupart des fonctionnaires de l'empire qui ont tous bon pied, bon œil.

Bien des amitiés et des remerciements.

P. S. Je suis contre *my letters* en lettres d'or. C'est le seul défaut de ce portefeuille si élégamment coupé. La nature ne met jamais le nom des objets sur rien. Est-ce qu'elle écrit *femme* sur le front d'une jeune dame? Et pourtant bien peu de gens s'y méprennent, sauf ce monsieur qui, se trompant de porte et entrant dans la salle de bain de madame*** au moment où elle sortait de l'eau, lui dit avec un salut profond: « Est-ce à M. le comte que j'ai l'honneur de parler ? »

XXXVIII.

A. M. PISCATORY.

Paris, 29 avril 1867.

J'ai dévié de quelques jours de ma belle exactitude, ayant été pris d'un rhumatisme qui ne me donnait d'agrément ni assis, ni debout, ni couché. Je n'en suis pas encore très bien remis, mais on s'accoutume à tout. Il paraît que nous n'avons pas encore à nous accoutumer à la guerre. Nous sommes plus heureux que sages à cette fois. Toutes les dêpêches de Pétersbourg, de Vienne, de Londres, sont d'accord pour garantir à peu près la paix. Voilà comme on peut fumer une cigarette sur un tonneau de poudre tout ouvert, sans sauter ni faire sauter ses voisins, je veux dire ses sujets. La philosophie de l'histoire est donc une science passablement impossible, car les poiriers n'y portent pas toujours des

poires, ni les énormes folies des désastres ; mais il ne faut peut-être pas encore crier victoire, car le temps bien employé permet de faire bien des fautes. Il y a dans la sottise active un fond d'originalité qui surprend aisément les sages. En tous cas, ce repos et ces délais, qui nous sont bien nécessaires, auront leur fin, et je doute qu'il ne faille pas finir un jour par essayer de couper les ailes à cette aigle prussienne dont on a si imprudemment laissé pousser les serres et le bec. Tous ces derniers jours avaient été des jours d'alarmes. Il y avait longtemps qu'on n'avait eu à songer si Metz et Nancy étaient fortifiées. Nos petits canons qui renversent quarante fois à la minute le front d'un bataillon n'étaient qu'une bien faible consolation, pour les gens d'affaires en particulier, mais aussi pour tous. Dieu veuille que nous ayons au moins six mois devant nous pour nous bien armer et nous bien ranger. J'espère, après tout, que les Prussiens ne renverseront pas ce que vous faites bâtir aujourd'hui. C'est pourtant dommage, quand on a de grandes affaires sur les bras, d'être sous un gouvernement plutôt *idiocratique*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Tous les efforts d'un certain bon sens général peuvent être refoulés en un moment par une lubie d'un seul homme qui excelle à se taire, qui rêve sans cesse, ne consulte et ne voit personne et n'en est pas moins obéi comme le destin. Il est bien entendu que c'est de M. de Moustier que je parle.

L'autre jour, quelqu'un disait drôlement de la sagesse silencieuse qui nous régit, qu'elle avait fait présent à la Prusse d'une belle frégate blindée qui pouvait servir efficacement contre nous, et que, pour balancer les forces, cette même sagesse avait inventé un petit canon pour essayer de détruire la frégate. Il faut

être bien hardi pour parler ainsi des princes de son peuple.

Mille et mille amitiés d'un homme tout perclus.

XXXIX.

AU MÊME.

Paris, 29 mai 1867.

Mon cher ami, vous qui aimez l'ordre comme moi, ne déménagez jamais. Cette confusion, la poussière, les ouvriers qui frappent et refrappent, l'amas d'objets qui paraissent inutiles dans l'encombrement des culbutes, tout cela a fait que, dans un mouvement d'impatience, j'ai donné aux gens les trois quarts de mes pauvres choses pour n'avoir pas l'ennui de les voir dans la confusion. Ajoutez que ce qui reste a l'air tout triste. J'ai une idée vague que les objets matériels ont quelque sentiment et qu'ils sont capables d'habitude et d'une sorte d'attachement aux lieux qu'ils ont longtemps habités. Joignez-y que mon mobilier n'est pas brillant et qu'il apparaît dans sa misère dans ce dépaysement, si l'on peut dire ainsi. Songez que le soleil ne m'a pas suivi, ni ce grand pan de ciel où voguaient les hirondelles. Un trou à fumier a remplacé cette perspective. Enfin, je soignerai le baron Haussmann jusqu'à la fin de mes jours, pour m'avoir chassé de quarante années de souvenirs. Donnez-moi quelques avis pour lui nuire avec efficace.

Les princes foisonnent ici, comme vous voyez. La plupart n'ont pas donné de grands exemples de gravité. Si j'étais de l'Empereur (quelle supposition !) je

me choquerais qu'on vînt chez moi pour faire des orgies publiques. Le premier Empereur, qui n'était pas délicat, aurait certainement fait une algarade à ces jeunes libertins, et Louis XIV aurait froncé le sourcil du haut de son Olympe.

Il est naturel qu'on en prenne à son aise chez nous. Après cela, je conviens que les fêtes royales sont tout aussi brillantes qu'au temps de Louis XIV. On peut dire, avec quelque petite altération de sens :

> Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes
> Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
> Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;

seulement, les vainqueurs sont les Prussiens qui dansent avec nous. La princesse Metternich, cependant, a un courage de lion. Elle donna hier à danser aussi et cela pendant qu'une archiduchesse s'est brûlée l'autre jour à Vienne ; qu'une archiduchesse encore est folle de l'excès de ses terreurs au Mexique ; que l'archiduc, à son tour, peut être fusillé un de ces matins, à côté des mines de la Sonora, et cela à moins d'une année de Sadowa. Le courage de l'empereur du Mexique est d'un autre genre. Je pense qu'il faut ménager pour ce brave soldat un trône en Europe. Si on met les sceptres au concours, dans ces jours de *cancans*, il y a certainement droit. Je lui recommande seulement de ne plus prendre le maréchal Bazaine à son service. Savez-vous que les Anglais ont autrefois fusillé l'amiral Byng pour une bagatelle.

Oui, oui, le sultan vient. J'espère qu'il fera remarquer ici, comme un homme qui compte une longue suite de despotes expérimentés parmi ses aïeux,

que le nœud de l'autorité est un peu trop serré autour de notre cou. M. de Laval, qui habitait Beaumesnil, auprès de Bernay, tracassait tous les pauvres diables de son entourage pour les pratiques de la religion ; ces pauvres diables disaient : *Quand ces messieurs sont ici, M. le duc est plus raisonnable*, et *ces messieurs* n'étaient autres que deux jésuites assez fanatiques, mais qui savaient pourtant qu'il y a une mesure en toutes choses.

Je compte sur l'influence du sultan pour faire que le baron Haussmann ne renverse pas nos toits sur nos têtes quand il en a la fantaisie et qu'il vient faire de vilaines rues et de belles spéculations pour la ville.

Adieu, mon cher ami ; je n'ai ni bras ni jambes ; le déménagement m'a rompu le peu qui m'en restait, mais vous qui ne déménagez pas, tâchez de n'être plus malade. M. Haussmann a écrit sur la porte d'entrée de Paris le verset de saint Paul : *On n'a pas ici de cité permanente !*

XL.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 5 juin 1867.

Je ne puis pas vous dire, chère amie, qu'il n'y a rien de nouveau ici. Nous vivons, au contraire, dans les plus beaux changements de décorations. C'est tous les jours un nouveau potentat qui nous arrive et Paris n'a jamaisété à pareille fête. Il faut faire ici le contraire de ce qui est dans l'Écriture, et si l'on vous dit : *Voici qu'un prince arrive du côté du désert*, il faut y aller voir, car c'est, ou l'empereur de toutes les

Russies, ou le roi de toutes les Prusses, ou la reine de toutes les Espagnes, etc. L'empereur de Russie n'a pas été plus tôt arrivé, qu'il est allé à la messe grecque après avoir été aux Variétés voir la *Grande Duchesse de Gérolstein* qui n'est pas du même style que la messe. Dès le matin de son arrivée aux frontières de France, un télégramme expédié au directeur des Variétés avait retenu, par l'ordre du maître de soixante-dix millions de sujets, une loge pour le soir même à ce petit théâtre. Le pauvre Maximilien n'a pas pu expédier de ces télégrammes. Si la Providence ne le tire pas de ces filets où il s'est jeté par honneur, il sera bien difficile d'expliquer pourquoi ; mais il me paraît, vu ce qu'il vient de faire, un des souverains de ce jour les plus dignes de régner. Les nouvelles qu'on reçoit du Mexique sont sinistres. Il reste certainement possible et même un peu probable qu'il a été fusillé ; malgré ces probabilités, je m'obstine à croire qu'il s'en tirera, car notre temps n'est pas à ces actions violentes de sang-froid. Il est vrai que ces Mexicains ne sont pas de notre temps. Je plains beaucoup l'Empereur et l'Impératrice avec le nombre d'hôtes d'un rang distingué dont il faut soigner les plaisirs honnêtes et les vanités contradictoires ou contraires. C'est l'entreprise de mener dans les rues de Paris une voiture à vingt chevaux de file ; l'Empereur mène bien deux chevaux aux Champs-Élysées, mais c'est tout. On commence déjà à crier *Vive la Pologne* dans les oreilles de l'empereur de Russie. Trois ou quatre avocats ont été assez mal élevés pour lui faire cette petite avanie sur l'escalier du Palais de justice. Quelques-uns disent que le Czar a levé la canne sur eux et que son aide de camp a été obligé de lui arrêter le bras, mais il n'en faut rien dire, car tout cela serait

très choquant de part et d'autre. Ce pauvre autocrate est probablement venu ici sur la confiance du despotisme, mais les mœurs sont encore plus insolentes que le despotisme n'est fort. Il est certain que cela n'arriverait pas à Saint-Pétersbourg. Quelle singulière idée d'inviter tant de monde le même jour! Il y a ici jusqu'à deux princes chinois. Voici le roi de Prusse et M. de Bismark qui arrivent à quatre heures. Nous sommes voisins de ce M. de Bismark, mais je ne compte pas aller lui faire de visite ni, non plus, lui crier des injures. Il faut être poli, presque avant tout, mais il est plus commode de ne pas se voir.

Je ne vous fais qu'une petite gazette aujourd'hui, pour commencer à causer... Victor est allé, dans un beau manteau vénitien, au bal de M. de Doudeauville hier et n'est rentré qu'à trois heures et demie. M. de Broglie est à Issy en ce moment, et rentrera avant trois heures et demie du matin.

XLI.

A M. PISCATORY.

Paris, 11 juin 1867.

Que vous dites bien à propos du dernier volume de M***, sur cet art d'exposition qui peut donner l'air de vérités aux plus graves erreurs. Vauvenargues avait déjà dit : la lumière de leurs expressions les trompe sur l'erreur de leurs pensées. Relisez Vauvenargues. Le monde en parle avec une approbation froide et sans le lire. Ces premiers chapitres sont d'une psychologie confuse dans les termes ; on n'y comprend rien, mais quand il entre dans l'analyse de

l'homme et dans le jeu de ses instincts et de ses passions, il a une profondeur d'observation, une énergie d'expression, une couleur si vive et si harmonieuse que quelquefois ni la Bruyère, ni la Rochefoucauld, ni même Pascal ne l'ont égalé. Il a sur Pascal la supériorité de l'équilibre. Il tient compte de tout, tandis que Pascal, pour avoir regardé trop fixement l'idée de Dieu, n'a plus rien vu d'autre dans ce tragique éblouissement. Vous y verrez, dans Vauvenargues, des pages languissantes et confuses, mais, tout à coup, comme dans la campagne de Rome, vous trouverez, parmi des roches brûlées, le lac de Némi tout environné de verdure, réfléchissant le ciel et servant de miroir à Diane. C'est un travail qui aurait sa récompense que de le lire pour en noter les grandes pensées et les belles images qui souvent les encadrent. Je ne sais pas si l'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince Humbert, le petit Taïcoun, lisent Vauvenargues à Paris avant de sortir. Ils courent comme des perdus. Hier au soir les Tuileries resplendissaient de tous les feux de l'électricité. Cela avait l'air des palais étincelants de la Sagesse dont parle Lucrèce, et non pas du tout des Petites Maisons ouvertes. Les peuples respectueux encombraient en silence les quais, la place Louis XV, la rue de Rivoli, mais tous ces gens qui dansaient à l'intérieur n'en voyaient pas beaucoup plus clair à la lueur de ces cinquante mille becs de gaz, hormis M. de Bismark qui regardait en souriant par les fenêtres tous ces feux éclairant au loin le pont d'Iéna, le pont d'Austerlitz et la colonne Vendôme avec ses Prussiens captifs en bas-reliefs. Cette nuit n'était pas favorable aux revenants, sans quoi l'ombre de Bonaparte aurait pu avoir une conversation un peu vive avec son neveu.

XLII.

AU MÊME.

Paris, 17 août 1867.

L'Empereur aurait bien dû, mon cher ami, me nommer un petit quelque chose pour l'accompagner à Saltzbourg. J'aurais une curiosité infinie d'entendre ces conversations sur des épines. Un spectateur bienveillant de plus ou de moins ne gênerait pas ces princes. Représentera-t-on cette rencontre au musée de Versailles, dans les salles du nouvel Empire? L'empereur des Français se bornera-t-il à dire en entrant : *Il n'y a plus de Maximilien!* comme Louis XIV disait : *Il n'y a plus de Pyrénées!* mais ce serait une imitation maladroite d'une assez belle parole. Saint-Simon devrait bien revenir de l'autre monde pour aller à Saltzbourg, dresser un de ces procès-verbaux comme il en savait faire ; mais c'est M. Paulin Limayrac qui nous racontera cela et ce n'est plus le genre de Saint-Simon.

Vous faites bien de *cultiver votre jardin* et de rentrer vos gerbes, et de tâcher de vendre votre blé assez cher. Pour moi, n'ayant point de jardin, je ne pourrais que m'appliquer à arracher les mauvaises herbes dans le jardin des autres. Je travaillerais avec plaisir à la journée dans le jardin de M. Janvier, préfet de l'Eure. Il n'y resterait plus un brin de végétation, bien entendu. A-t-on l'idée d'un gouvernement qui permet à des préfets des manières si indécentes! Ce monsieur a été de village en village, dans le canton de Broglie, se moquer de la vie politique du duc de

Broglie. Ce ne sont pas là les mœurs d'un pays civilisé. M. de Broglie revient demain à Paris ; il fera bien de se cacher en rentrant en Normandie. Les habitants, à la voix de leur préfet, pourront bien le siffler pour avoir autrefois mal présidé son conseil général, avoir négligé les intérêts de son endroit, n'avoir pas fait faire de grandes routes, avoir fomenté l'esprit de révolution dans son pays, etc., etc. Voilà comme la justice des hommes vient tôt ou tard. Vous ne vous doutiez pas que le fils de notre ami Janvier serait chargé de cette exécution. Je cherche quel intérêt a ce jeune préfet à détruire la bonne renommée des honnêtes gens et des bons citoyens. Il me semble que j'entrevois les motifs qui le conduisent. C'est probablement une affaire de conscience entre Dieu et lui, et bien des gens qui le connaissent ne s'étonnent de rien de ce qu'il fait. Si jamais il est candidat pour le conseil général et qu'il ait affaire à un préfet actif, il en entendra de belles.

Madame de Staël m'écrit que M. de Broglie veut partir aujourd'hui même de Coppet. Albert lui avait demandé jusqu'au 25, pour, en passant à Paris, présider je ne sais pas bien quelle séance de la société protectrice des noirs. Mais, comme les noirs sont présentement plus libres que nous, on devrait plutôt fonder une société protectrice des blancs et les soustraire au joug du planteur Janvier, de ses pareils et de ses supérieurs. C'est nous maintenant qui sommes *l'Oncle Tom*, et Haussmann, Janvier et Février nous enverront prochainement travailler sur la *Rivière rouge*.

C'est égal, je ne pense qu'à l'entrevue de Saltzbourg.

XLIII.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Versailles, 21 août 1867.

Grâce à votre bonté, je suis arrivé dans un état assez tolérable à Versailles. J'aurais voulu profiter de cette demi-santé pour aller à Saltzbourg. Il est vrai que je ne pourrais y tenir que le journal de Dangeau. C'est dommage que Saint-Simon ne soit plus de ce monde et ne soit pas chambellan de l'Empereur. Il aurait fait de belles gravures à l'eau-forte de cette entrevue. Tacite n'y serait pas de trop non plus pour raconter les destinées du monde livrées au hasard de ces petits calculs de petits esprits finassiers.

N'êtes-vous pas scandalisé de cette lettre monumentale sur les chemins vicinaux? C'est un charlatanisme bien insolent, surtout en considérant qu'on en a déjà usé une fois pour endormir les paysans. J'avais cru que les princes qui aiment l'*ordre* lisaient au moins Machiavel, mais ceci est tiré des tours de Guzman d'Alfarache. M. le ministre de l'intérieur dit que de pareilles conceptions dépassent l'esprit humain. Il est certain qu'elles ne viendraient pas à l'idée d'un homme simplement sensé; mais, après tout, comme un bon avocat est celui qui gagne les causes, il est possible qu'ici aussi les moyens soient adaptés à l'intelligence des auditeurs; mais l'ensemble reste d'avoir un tel mépris de ceux à qui l'on parle.

Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* était un article de M. de Rémusat sur l'exis-

tence et les attributs de Dieu qui montre une fois de plus que dans la métaphysique il est peut-être le premier de nos jours pour une fécondité de preuves que lui seul connaît, et pour le grand bon sens mêlé aux procédés toujours un peu bizarres des sciences philosophiques. C'est proprement un homme s'inquiétant des problèmes qui pèsent sur l'homme et non pas un dialecticien qui pèse des formules sans se soucier ni de l'objet dont il s'agit ni des résultats qu'il trouvera. Presque tous les philosophes d'à-présent sont des écoliers de Faust qui jouent avec des formules.

Mais vous n'aimez pas la métaphysique. Vous êtes à l'histoire et vous dites comme les Romains : C'est le gouvernement des hommes qui est notre affaire : *Regere imperio populos*.

XLIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 1er septembre 1867.

C'est le jour anniversaire de la mort de Louis XIV qui nous avait donné une bonne frontière et qui, à cinquante-huit ans, menait fort bien nos affaires ; à cet âge-là il ne disait pas au maire d'Amiens « qu'il avait été battu au Mexique ; battu à Sadowa ; que les affaires allaient mal, etc. » Mais je conviens que, au temps de Louis XIV, ce même maire aurait dit comme aujourd'hui, que le Prince ressemblait à Dieu comme deux gouttes d'eau et qu'il unissait *la puissance et l'amour avecque l'intelligence*, ce qui est la perfection, ainsi qu'il le fait remarquer. Je compte qu'il y avait trois fauteuils pour cette trinité à l'hôtel de la préfec-

ture, sans quoi ces trois personnes en une n'auraient pas pu s'asseoir commodément. Voyez-vous pourquoi, au retour de Saltzbourg, il a pris à notre souverain maître ce besoin de dire qu'il a été un peu frotté par la fortune; que M. de Bismark nous a joué un mauvais tour, etc? Ces promesses de paix administrées dans un langage qui porte un peu bien à désirer la guerre sont assez dans le genre de la diplomatie impériale; mais, vu que l'esprit de mon maître n'est pas de droit fil, il n'est pas sûr encore que ce soit une manière de nous chatouiller sournoisement pour nous faire battre l'an prochain. Ce n'est pas un logogriphe aisé à déchiffrer qu'un esprit mal fait.

Victor de Broglie vient de partir pour l'Amérique. Ce n'est pas le pays des esprits alambiqués; son père eût préféré qu'il fît ce voyage en société de quelques camarades, mais les pères de famille en France n'ont pas grande ambition pour leurs enfants; j'entends l'ambition pour l'intelligence et le développement, et peu de jeunes gens dans ces derniers temps se sont rencontrés qui voulussent équiper à leurs frais une frégate pour porter secours aux Américains du Nord. Victor trouvera pourtant là-bas des amis qui l'attendent et qui le guideront dans ses six mois de courses. Je ne sais pas s'il n'est pas un peu tard pour faire le voyage des lacs vers le Canada, mais c'est le moment où, dans chaque État, les députés rendent un compte public de leurs votes à Washington dans la dernière session. Il verra là des choses qu'on ne verra pas encore la semaine prochaine en France, bien que l'Empereur ait dit au maire d'Amiens qu'il n'est pas de toute impossibilité qu'on n'allonge un peu notre chaîne.

Je viens de lire dans les œuvres posthumes de lord

Macaulay un commencement de roman sur la conspiration de Catilina. C'est une œuvre de jeunesse, il n'avait que vingt-trois ans, aussi cela ne vaut rien du tout. César, par exemple, est César dès la première page, le César des Gaules, du Rubicon et de Pharsale, où il n'est assurément pas allé à l'époque de Catilina. Il faut aux vrais romanciers quelque chose de la patience de la nature qui fait sensément les hommes et ne fait pas éclore les qualités comme un coup de pistolet. Le Bonaparte de Brienne n'est pas le Bonaparte d'Austerlitz, ni même d'Arcole ; le temps n'a pas encore fini son grand homme. Par exemple, je crois bien que le Napoléon d'aujourd'hui avait toutes ses mêmes lumières à l'âge de six ans ; mais c'est par miracle, comme l'expliquent le maire et l'évêque d'Amiens.

Je m'en vais prendre la route de Normandie et me placer sous le gouvernement tutélaire de M. Janvier. On va bien dans cette Normandie, malgré la malveillance du préfet. Autrefois on mourait de maigreur et de dépérissement quand on était excommunié ou disgracié des puissants de ce monde ; à présent le roi d'Italie se porte comme un charme, et M. de Broglie va bien, quoiqu'il déplaise à M. Janvier. M. Veuillot dirait que cela montre à quel point l'harmonie du monde est rompue, et le triomphe de l'individualisme et de cette indépendance criminelle qui n'est pas selon Dieu.

Vous ne me dites rien d'un excellent article de M. de Rémusat sur la Religion naturelle que j'avais recommandé à votre sagesse et à votre goût délicat pour le bon sens élevé, mais Xénophon a bien des affaires dans son exil. Il cultive ses champs, il écrit peut-être ses vues sur la vie rurale pour les hommes qui ne sont pas seulement ruraux ; il étudie la loi sur les

chemins vicinaux, cette loi que M. de la Valette croit descendue du ciel.

XLV.

AU MÊME.

Broglie, 21 septembre 1867.

Mon cher ami, me voici enfin dans les terres de l'obéissance de M. Janvier de la Motte. J'aurais pu faire en arrivant des questions comme en faisait le beau-père du prince Soutzo arrivant aux portes de Genève, quand il y demandait si le premier syndic de la République était sanguinaire. On passe à Evreux sans être insulté quand on n'est pas dans les jours d'élections. Malgré les mauvais traitements du préfet de l'Eure, j'ai trouvé M. de Broglie en bonne santé, bien que ce chien d'eczéma aux jambes ne lui laisse jusqu'à présent aucune liberté de se promener. Les médecins ne sont pas inquiets de cette incommodité et c'est à peine s'ils n'en sont pas contents. C'est pourtant un *Diaple de Ponheur*, comme disait cet Allemand. Paul est ici et M. de Viel-Castel, et madame d'Haussonville. Cela fait à M. de Broglie une petite société comme il l'aime. On parle, on discute, il écoute, ou il est distrait à volonté, ou il y prend part quand il lui plaît, mais voici que la fin des vacances approche et Paul va entrer à Saint-Sulpice. Quand je regardais dans ma jeunesse ce grand bâtiment qui a l'air d'une citadelle, je ne me figurais pas qu'un de mes amis y serait un jour en garnison.

Albert est à Paris pour le quart d'heure, mais pas pour longtemps. Je compte qu'il nous rapportera au-

jourd'hui les nouvelles qui courent, mais par là nous ne saurons pas grand'chose. Il n'y a de nouvelles pour les rats que quand les chats sont au logis et l'Empereur est à Biarritz. C'est là qu'on a médité la solution de toutes nos grandes affaires. C'est Tusculum que Biarritz, mais César avait une petite maison à Tusculum avant de détruire la puissance des Gaules.

Bonjour, mon cher ami ; donnez-moi des nouvelles de tout votre Tusculum à vous.

XLVI.

A MADAME DONNÉ.

Broglie, 22 septembre 1867.

Comment ! M. Donné préfère la chasse en Picardie à un voyage avec vous, chère madame, dans le Midi ? Je ne retrouve pas là le goût supérieur et délicat de l'Université. Vous devriez l'exiler à quarante lieues de votre résidence.

.... Nous menons aujourd'hui une vie pressée ; les hommes se poussent avec impatience et bien qu'on ait fixé pour les juges et les généraux la mort à soixante-deux et à soixante-cinq ans, je compte qu'un de ces jours on prendra des mesures contre les pères de famille dont la succession se fait attendre : *Marche, marche, lui dit la mort !* Les Anglais sont plus patients et ne s'en trouvent peut-être pas plus mal ; mais je vois qu'il n'est pas nécessaire de vous exciter contre le train du monde, puisque vous protestez volontiers par *le bleu contre la mode du violet.* La mode est, en effet, un animal étrange, mais on peut discerner dans ses mouvements l'effet de quelques lois providen-

tielles. Si l'instinct d'imitation n'était pas si général parmi les hommes, les liens de la société seraient fort relâchés. Cette contagion qu'on nomme la mode, l'usage, etc., tient la foule dans une certaine discipline qui contribue à maintenir le tout en ordre. On se mangerait probablement si on ne s'imitait pas les uns les autres et la douceur des relations tient sans doute plus qu'on ne croit à ce penchant des gens médiocres à faire comme tout le monde, à penser, à parler, à marcher, à s'habiller comme son voisin et sa voisine ; à aimer, sans savoir pourquoi, la pièce qu'un autre trouve intéressante, à s'irriter, se scandaliser, s'édifier auprès du prochain ; mais il est bon que quelques personnes d'élite protestent contre la tyrannie de l'usage ; elles préparent par là, d'autres modes et d'autres usages, et c'est ainsi que le monde ne se pétrifie pas trop et que se modifient les crinolines, les mœurs, les lois et les gouvernements.

Avez-vous été bien touchée du tableau de la Vendée par madame Sand ? Cela n'est pas bien neuf, sauf ce qui est d'un très faux romanesque dans ce tableau de fantaisie. Les Mémoires de madame de la Rochejaquelein, écrits par M. de Barante, ont un peu plus de vérité et de vivacité que ce drame. Le malheur de madame Sand, à présent, est de poursuivre des idées. Cette rage d'avoir des idées en a perdu plusieurs qui avaient du talent et une imagination heureuse. Elle déforme les traits de ses personnages pour les faire, bon gré mal gré, entrer dans les lignes de ses systèmes. Il n'y aurait pas tant de vivants dans Shakespeare s'il avait suivi ces procédés de philosophie. La nature, ayant des vues plus larges que l'esprit de l'homme, fait des êtres qui ne sont pas uniquement un républicain, un royaliste, un officier ou un prêtre.

L'homme a, dans tous les sens, un superflu qui répond probablement à des plans plus larges que nos conceptions. C'est même pour cela que les gens qui ont trop l'empreinte de leur profession ont aussi l'air assez sot.

XLVII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 27 septembre 1807.

J'ai certainement reçu les jolies fleurs de Coppet. Kiener ne me trouvant pas à Paris a pris le soin de me les envoyer ici. Elles étaient fraîches comme une demoiselle qui sort le dimanche pour aller à la promenade. C'est un tour de mon esprit que le moindre petit objet me fait revoir tout ce qui l'a environné. J'ai donc revu la cour de Coppet avec ses tons roses à une certaine heure du jour, et le mur du potager et, derrière, le Jura, et surtout un certain quelque chose qui est comme l'esprit de chaque lieu, qui n'est nulle part précisément et qui est partout. C'était probablement cet esprit qui faisait quelquefois déserter les Suisses quand ils songeaient à leurs petites demeures aux montagnes; mais cette bise n'est pas le plus beau de Coppet. De quoi s'avise-t-elle de renverser les beaux chênes du ravin et la cheminée de la salle à manger! Je n'ai jamais vu de si beaux chênes nulle part, ni, non plus, une si belle salle à manger, bien que celle de madame Duchâtel soit plus *splendide*, comme on dit mal aujourd'hui. Cette bise n'est pas pour remettre l'estomac ; je suis pour l'avis de M. de Broglie qui voudrait vous voir à Paris. Enfin, et ceci est un peu trop dans mon intérêt, Broglie est plus près de Paris

que de Coppet. De plus, quand on est souffrant, il faut partir ; on risque toujours de se laisser faire prisonnier pour des semaines par une petite aggravation de son mal. Voilà bien des conseils et j'ai peut-être tort car, quand je suis dans un accès de demi-fièvre, par exemple, il y a tels avis, même raisonnables, qui, ne cadrant avec ce que je sais pouvoir et ne pouvoir pas, me mettent dans un état d'exaspération.

Paul est parti hier et il n'a pas dessein de revenir jusqu'à la fin des vacances qui, en effet, n'est pas bien loin. J'ai rencontré l'autre jour dans un chemin de fer un jeune ecclésiastique que j'ai interrogé sans façon sur Saint-Sulpice et qui aura cru que j'étais un abbé égaré dans les voies du monde. Il m'a dit qu'on n'était pas mal logé dans cette maison et qu'on n'y était pas aisément malade. J'ai juré si peu dans ma conversation avec lui qu'il doit me croire pour le moment sur la route de Rome, portant des consolations au Pape à qui vous avez envoyé Garibaldi pour l'égorger. On dit que c'est à Coppet que ce Garibaldi a pris la résolution d'attaquer le Vatican, mais, le voilà dans Alexandrie, et, puisque le Pape n'a plus besoin de moi, me voilà revenu.

J'avais pourtant envie de me faire exorciser, tant mes nerfs sont malades.

On fait ici ses délices du *Manuscrit d'un ex-officier*, et il est vrai que les campagnes et la fin de l'empire y sont racontées avec une simplicité savante. L'auteur doit être un très brave homme et d'un bon esprit. Qu'est-ce qui a fait que je ne l'ai jamais entendu prêcher ? On me dit qu'il se nomme M. Martin, mais je voudrais plus de détails sur lui... On devrait aller à la chasse des plaisirs innocents des autres. Adieu, madame, mille tendresses et mille respects.

XLVIII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 9 octobre 1867.

Mon cher ami, vous êtes bien aimable d'avoir répondu si promptement à ma question « *Comment vous portez-vous ?* » C'est, à la vérité, la plus grave de toutes les questions qu'on peut faire à ses amis. On devrait toujours, au péril de ses jours et de sa santé, faire tout pour se bien porter. Probablement si l'Empereur s'était soigné convenablement depuis seize ans, il aurait trouvé dans sa sagesse d'autres conseils que ceux qu'il a donnés aux Prussiens quand il leur a dit : voyons donc, fortifiez-vous un peu contre nous. C'est la vraie politique chrétienne, à la vérité, mais je préfère la païenne.

Il vaut mieux parler de l'idéal quoique ce soit une transition bien brusque. *Les Voisins* vous ont donc fait plaisir. Mais vous avez bien raison, la partie romanesque est détestable. C'est singulier dans un écrivain qui sait si bien trouver les traits aimables du réel et du simple. Quoi qu'il en soit, cet agrément est au comble de la perfection dans les bons romans anglais de ce temps. Si vous pouviez lire à votre aise, je vous reprocherais de n'en pas lire assez. Comme mon approbation et mon admiration ne signifient pas grand'chose, je vous dirai que M. Guizot est tout à fait de ce sentiment, car il aime les romans et en lit beaucoup. On ne s'y attendrait pas dans une vie si sérieuse et si laborieuse. Mais c'est pourtant un grand signe de facultés supérieures

que ce goût vif pour les plaisirs désintéressés. Garder la jeunesse d'imagination est une grande marque de la force de l'esprit. Je suis sûr que M. Rouher n'avait plus à trente ans que des occupations utiles ; les esprits ordinaires deviennent extrêmement sérieux avec l'âge, et aussi tous les animaux.

Prévoyez-vous quelque chose de ce qui va nous arriver ? La nation est bien inquiète et pourtant ne se permet pas une indiscrétion ni une question déplacée. Elle a l'air de dire comme le philosophe chrétien que « qui s'endort dans les bras d'un père n'est pas, après tout, en souci du réveil. » J'admire cette piété filiale, mais du diable si un homme de sang anglais se fierait à son père à ce degré-là. Je n'ai jamais beaucoup approuvé Isaac qui allait si docilement chercher les fagots dont il avait lieu de croire que son Abraham de père voulait faire un bûcher à son usage. Louis XVI ou Louis XV demandait à un évêque : *Monsieur, combien avez-vous de revenu ? — Je n'en sais rien, répond l'évêque, mais si le Roi désire le savoir, je le demanderai à mon intendant.* Il y a ni intendant, ni père qui tienne, il faut savoir soi-même ses affaires. Il n'y a pas trop de soi-même à un homme sensé pour y veiller. La conclusion de tout ce qui précède est assez simple, mais elle pourrait m'amener à entrer en relations au moins avec la police correctionnelle.

Est-ce que vous ne craignez pas que Garibaldi ne fasse encore promener les armées par l'Italie ? Qu'il est bizarre que les destinées du monde dépendent en ce moment de deux ou trois cerveaux aussi bien et aussi fortement agencés que celui-là ! Le monde connaissait depuis longtemps les abus du plus fort, mais il n'y avait pas encore eu de professeurs armés

soutenant que le besoin qu'on peut avoir d'une chose vaut un titre de propriété et appliquant au droit la théorie du capitaine Rolando comme Descartes a appliqué l'algèbre à la géométrie. M. de Bismark a dû être reçu docteur dans cette science par toutes les universités de l'Allemagne. Je ne sais pas dans quelle université a été reçu celui qui ressemble à un volume mal relié renfermant une moitié de Don Quichotte et une bonne partie de Machiavel. Celui-là n'est pas un grand clerc.

Nous vivons ici parmi les pluies et les brouillards, le duc de Broglie, M. d'Haussonville, M. de Viel-Castel et moi. Albert de Broglie fait un petit voyage dans la Prusse rhénane sans nulle intention de casser les vitres, car il va inspecter les établissements de Saint-Gobain qui sont dans les terres et l'obéissance du roi de Prusse. J'ai idée qu'un pauvre diable de Français doit être regardé de haut en bas dans cette vaste caserne. L'homme naturel se sent bien porté à la guerre dans ces temps-ci, mais il ne faut pas toujours écouter l'homme naturel, parce que le monde a ses petites difficultés et qu'on doit prendre son temps.

XLIX.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Broglie, 18 octobre 1867.

Ma chère Marie, je vois que, tout en courant sans cesse, vous travaillez et lisez sans fin les romans anglais et les constitutions des Bénédictins, les aventures tragiques de M. Raousset-Boulbon, etc., etc., sans compter probablement le dessin et la musique. Les

pédants disent qu'il faut suivre une veine d'études sans s'en écarter. Je crois contre eux que dans les esprits étendus, originaux et bien faits, l'unité se fait dans l'intelligence avec les plus étranges diversités. La terre, le vent, le soleil, la pluie, apportent un peu pêle-mêle au rosier ce qu'il faut pour faire l'éclat et le parfum de sa fleur, mais il y a dans le rosier un instinct qui ramène tous ces éléments épars à l'unité de la rose. Quand un orateur puissant, non pas comme M. Rouher, commence à s'animer, le torrent confus de tous les souvenirs mêlés, études, incidents de la vie, impressions, passe et repasse devant lui. C'est dans ce chaos mobile qu'il saisit au passage tout ce qui fait la vie et le feu de son discours, et il ramène sévèrement à l'unité de son dessein toutes ces substances hétérogènes étalées devant son souvenir. C'est pour cela que Cicéron a dit qu'il fallait que l'orateur sût de tout. Il savait bien que dans la fièvre oratoire toute cette prétendue confusion serait ramenée à l'ordre. Je penche donc pour l'extrême diversité des études, parce que tout sert dans le ménage de l'esprit et tout sert aux fins les plus différentes. Il faut convenir cependant qu'il y a un genre de plaisir inconnu à la curiosité nomade; le plaisir sévère de voir le fond de quelque chose; le plaisir qu'avait le grand botaniste de Candolle quand il voyait dans sa bibliothèque et aussi dans sa mémoire, tout ce qui avait été écrit sur les plantes. M. Hase, le professeur de grec, avait, dans un autre genre, la même raison de croire qu'il savait toutes les aventures de chaque mot de la langue grecque. Quand on est arrivé à ce compte sur un point des connaissances, on voit, comme les plongeurs au fond de la mer, des spectacles inconnus aux yeux qui se promènent sur

la variété des choses, et on dirait que la satisfaction qu'éprouve l'intelligence ressemble en quelque chose aux joies de la conscience après un devoir difficile accompli. Maintenant ne pourrait-on pas réunir les deux supériorités, savoir de tout, et savoir le tout possible de quelque chose ? Il est besoin pour cela des grands yeux intelligents de *mademoiselle*, mais il faut aussi que ces yeux ne soient point sujets à la fatigue.

En attendant, avez-vous lu *Two marriages*, d'une miss... qui porte aujourd'hui un autre nom ? Ces deux mariages sont deux histoires séparées. La seconde seule est charmante, mais charmante par endroits comme les pages les plus pathétiques de *Simple histoire*, comme les plus aimables tableaux du *Voyage sentimental*. Je ne sais comment font les romanciers anglais. Sauf Thackeray, Dickens et quelques autres, les auteurs des meilleurs romans, des peintures les plus fines et les plus exactes de la nature humaine sont de pauvres femmes qui n'ont pas vu le monde et qui mènent à peu près la vie de mademoiselle Brontë, c'est-à-dire dans les quatre murs d'un presbytère de village. Le secret est probablement que, quand on ne cherche pas, comme en France, midi à quatorze heures, quand on ne s'applique qu'à peindre exactement le jeu naturel de l'âme et la diversité des sentiments et des caractères, un œil attentif trouve ses modèles aussi bien dans un cercle restreint que dans la foule des grandes villes et des salons. La matière de l'histoire de l'homme est partout. Il n'est pas nécessaire de vivre à Londres ou à Paris pour la trouver. Ajoutez qu'on regarde mieux et plus longtemps son modèle dans la tranquillité d'un village. La main du dessinateur ne tremble pas

par l'ébranlement des voitures et la rage de faire effet qui est la maladie des grandes villes. On dit qu'à l'Observatoire le passage incessant des charrettes et des wagons fait dévier les instruments d'observation et peut changer d'un degré la position d'une étoile.

L.

A M. PISCATORY.

Broglie, 20 octobre 1867.

Eh bien, voilà les vaisseaux qui s'arment; les régiments que les chemins de fer emportent vers Toulon; les compagnies d'ingénieurs qui viennent de Douai pour faire sauter au besoin le mur d'Aurélien, si Menotti était déjà dans Rome. Quand on a mené longtemps ses affaires à la diable, il vient un moment où on n'a que le choix entre les périls. Si on laissait le Pape livré à l'insolence des garibaldiens, en dépit de la convention du 15 septembre, on devenait la risée de toute l'Europe; on allait ressembler à ce chasseur que son chien abandonnait voyant qu'il ne tirait jamais sans manquer son coup, et, au contraire, si nous nous brouillons avec les Italiens, il est bien probable qu'ils ne tarderont pas à faire un pacte avec ce Bismark pour abattre l'ours et partager sa peau, et reprendre sa peau, et reprendre la Savoie et le comté de Nice. Un petit caniche qu'avait Newton mit le feu à ses papiers en renversant les bougies et lui brûla un manuscrit précieux. Newton dit à ce caniche : *Fido! tu ne sais pas ce que tu as fait!* Croyez-vous que le Fido qui a fait un tel dégât dans nos affaires extérieures, pour ne parler que de celles-là,

sache ce qu'il a fait ? J'en doute, quoiqu'on dise qu'il ait la tête assez basse et la queue entre les jambes. Quand on ne voit que ses domestiques, il est bien rare qu'on sache que le monde nous tient pour un idiot, et il est bien rare aussi qu'on se dise ces choses à soi-même. Il paraît que nous allons, d'entrée de jeu, faire une perte énorme. M. de La Valette veut sortir, dit-on, puisqu'on décide la guerre. M. Duruy voulait faire la même chose, mais, toutes réflexions faites, il veut continuer d'élever les générations.

M. Rouher a été pour la descente à Civita-Vecchia. On ne dit pas encore quel sera le général de cette armée. Il serait bien à désirer qu'il fût aussi modéré que le général qui commandait dans ces quartiers-là en 1796. Enfin, comme vous dites, mon cher ami, les spectacles ne vont pas manquer à la curiosité publique. Malheureusement, il s'agit de savoir si nous serons mangés ou non au cinquième acte dans cette pièce jouée dans le grand cirque. Peut-être devons-nous dire en entrant au théâtre à notre puissant Empereur : *Ave, Cesar, morituri te salutant.* Je conviens toutefois qu'aujourd'hui il peut presque dire : *Ce n'est plus ma faute.* Quand un homme a mis le feu à une poudrière, il peut se repentir avant l'explosion, mais du diable si les lois qui président au soufre, au charbon et au salpêtre s'arrêteront pour cela.

J'espère que vous avez beaucoup à faire dans vos champs, car il n'y a pas grand'chose de nouveau à lire. La *Revue des Deux Mondes*, sauf un ou deux articles, est bien languissante.

LI.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 22 octobre 1867.

Je comprends bien les ennuis que vous cause votre travail dans ce qui n'est pas la pure narration. On ne peut guère donner des conseils à ses amis, même à ceux qu'on connaît le mieux, sur la manière de diriger l'esprit et l'économie du travail intellectuel. Chacun est obligé de traiter avec ses singularités qui tiennent à toutes sortes de choses morales et aussi physiques ; toutefois, on peut donner aux autres à essayer les recettes qui vous ont réussi dans des cas analogues, s'il y a des cas analogues. Quand, par hasard, j'ai eu quelque chose de difficile à écrire, j'ai commencé à l'écrire tout d'un trait et sans ratures, bien résolu de ne le tenir que pour première épreuve. En y revenant le lendemain pour une nouvelle façon, en transcrivant, je m'étonnais du chemin qu'avait fait mon esprit après cette première épreuve. Ce canevas grossier avait servi à fixer les points d'examen et avait empêché mon esprit de vagabonder. Par un travail sourd et instinctif, j'avais trouvé le véritable ordre et les expressions appropriées que je n'aurais point atteints sans cette esquisse rapide et négligée qui me montrait en même temps ce qu'il fallait éviter et ce qu'il fallait faire. Quand on essaye, ligne à ligne, dans un écrit un peu long, d'arriver du premier effort à une rédaction définitive, on n'a point le tout devant les yeux, et pendant qu'on tasse les objets dans un coin de la malle, l'autre côté se soulève et empêche

de la fermer. Essayez d'attaquer ainsi dix pages par dix pages, en faisant les coupures dans le joint des idées et des divisions naturelles des idées, et peut-être déchirerez-vous moins de papier. Ma pratique est fondée sur la remarque que, si on ne parlait pas, on ne dirait jamais de sottises, mais on les garderait toutes en soi. On n'a pas plus tôt mal parlé qu'on en est averti par la voix intérieure, mais cette voix ne se ferait pas entendre si l'on n'avait pas dit la sottise. Le brouillon premier est destiné à exciter cette voix qui vous suggère la réponse au bas de l'escalier, quand il n'est plus temps, s'il s'agit de conversation ; mais, dans le métier d'écrire, l'inconvénient n'est pas le même, et le brouillon ne vous fait de tort aux yeux de personne. Il est des livres de recettes médicales où on lit au bas de la prescription : *Essayez*. Je vous conseille modestement d'essayer.

Les eaux paraissent se calmer aujourd'hui. Nous ne sommes plus à la tempête et nous avons l'air d'espérer que le roi d'Italie dira son *Quos ego*... à l'orage formé par ses sujets. Ce calme ne sera pas probablement définitif, et l'Europe est si mal dans son lit qu'il n'est guère probable qu'elle ne remue pas d'un jour à l'autre. Je me trouve moi-même très mal à l'aise dans mon petit lit sur les bords du Rhin, et les savants chirurgiens ont beau me dire qu'il ne faut pas remuer, je ne peux pas répondre d'un mouvement d'impatience.

LII.

A M. L'ABBÉ [1] DE BROGLIE.

Broglie, 26 octobre 1867.

Mon cher ami, j'aurais voulu t'écrire depuis longtemps, mais un peu de bronchite, un scrupule de paralysie, un poids de cent livres d'inquiétudes sur toutes choses, font que je me promène en long et en large dans ma chambre, comme faisait autrefois l'ours du Jardin du roi, et que je n'écris pas beaucoup plus que lui. Eh bien, voilà votre barque singulièrement agitée ! Ce ne sera pas la faute de Garibaldi si Saint-Pierre de Rome ne devient pas une écurie pour la cavalerie italienne. Je ne saurais blâmer le gouvernement français de la résolution qu'il avait prise l'autre jour. Il va probablement être obligé d'y revenir, car rien ne se fait dans le royaume d'Italie de ce qu'on promettait. Cialdini ne peut venir à bout de former un cabinet, et le général Garibaldi harangue son monde sur les places publiques avec une grande liberté et une singulière insolence. Qui arrivera d'abord à Rome des chemises rouges ou de nos petites aigles françaises ? Il ne serait pas impossible qu'il fallût une seconde fois attaquer avec du canon le mur du Janicule. Je reconnais que l'honneur oblige l'Empereur, après tant d'engagements publics, à ne pas laisser insulter le Pape avec ce degré d'audace et d'injustice. Vous lui en voudriez beaucoup, avec raison, s'il laissait ravager le Vatican.

1. M. Paul de Broglie avait quitté la marine pour entrer dans les ordres.

Ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum,

mais quelles affaires aurons-nous après, avec cette Italie sans gouvernement, mais non sans passions puissantes ? Avec cette Prusse qui nous guette et qui tient du chat et du lion ? J'entends bien que, des hauteurs où vous êtes, vous dites qu'on ne risque rien quand on travaille pour la bonne cause, que Dieu ne craint pas les multitudes,

Sed quid Typhoeüs et validus mimas,
Quid Rhœtus evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax,
Contrà sonantem Palladis ægida
Possent ruentes ?

« Qu'est-ce que Ratazzi, et le gros roi d'Italie, et Ricasoli, et » l'audacieux Garibaldi destructeur de la maison de Naples, » peuvent contre la robe blanche du Pape ? Ils ont beau monter » à la brèche du fort Saint-Ange. »

Tout cela est fort bien quand on a devant soi quelque chose comme l'éternité, mais nous autres laïques dont les royaumes sont de ce monde, nous ne nous soucions pas de perdre l'Alsace et la Lorraine un de ces jours. Quoi qu'il en soit, nous tombons d'accord avec vous, mais par d'autres considérations : *L'honneur parle, il suffit.*

Vous êtes donc plongé dans cet océan de la théologie qui s'enfonce autant sous la philosophie que le ciel s'élève au-dessus de la terre ? j'espère qu'on vous fait lire le Paradis du Dante. C'est la plus belle *Somme de théologie* que je connaisse. Il est vrai que je n'en connais pas un grand nombre. Dans ma première jeunesse, je lisais quelque chose de saint Thomas d'Aquin dans un grand volume in-folio plus grand que moi.

Quand tu en seras à tes sermons durant les repas (et j'approuve fort cet exercice), il faudra prêcher contre les néologismes dans la langue ecclésiastique. Tu prouveras, par des exemples, que cette mode ôte toute gravité au langage. Ces façons de Vert-Vert dans des sujets si sérieux ne sont pas selon la sagesse. Je crois que saint Athanase préférerait les archaïsmes aux néologismes. En tout cas Bossuet était, au début, tout hérissé des tours d'il y avait cinquante ans. Son grand goût lui disait que qui parle au nom de l'antiquité chrétienne doit avoir une langue surannée, je le dis hardiment, surannée comme la sagesse des aïeux.

Adieu, mon cher ami. Bien des amitiés.

LIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Broglie, 27 octobre 1867.

Il faut être à Paris, je le vois bien ; la moitié de vos amis vous laissent dans votre coin et ne vous écrivent point. Ce n'est plus le temps ni des longues correspondances à jour fixe, ni des longs séjours des amis à la campagne ; on ne voit personne et on ne reçoit guère de lettres dès qu'on est à quarante lieues de la cité de M. Haussmann. Les chemins de fer ont donné à tout le monde une inquiétude fébrile ; chacun a des affaires par-dessus la tête, et il me semble qu'on fait tout plus vite et plus mal qu'autrefois et qu'on ne va plus nulle part depuis qu'on a tant de facilité pour aller et venir ; il n'y a guère que Dieu qui puisse bien faire les choses en étant partout à la fois.

Je regrette bien de n'avoir pas vu ce jeune empe-

reur d'Autriche, puisque vous lui avez trouvé l'air si royal. Je serais aussi curieux de savoir ce que les deux princes se sont dit, s'ils ont causé de l'état de nos affaires en Italie et de l'aisance avec laquelle Garibaldi s'avance à la conquête du Vatican et du peu de cas que font les Italiens de nos remontrances. Il paraît clairement qu'il ne faut pas s'appliquer à se donner pour voisin un corps de nation de vingt-cinq millions d'hommes, quand, à sa place, on avait cinq ou six petits États qui, différant souvent de volontés, n'étaient pas disposés à faire avec ensemble des sottises ou des violences qui nous sont dangereuses. Il paraît qu'il n'est pas sain pour un souverain d'avoir l'imagination à moitié socialiste, avec une grande disposition à appliquer toutes les utopies qu'il peut avoir lues seul dans le loisir de ses prisons. Un esprit faux et actif qui commande à cent légions peut bien perdre un grand empire en quelques années, surtout quand il n'aime pas à perdre son temps, alors qu'il a une sottise à faire.

Il vaut bien mieux lire des romans de madame Gaskell que des traités sur les nationalités latines, slaves, grecques, etc. J'aurais volontiers donné un empire à gouverner à madame Gaskell, tant elle avait, dans la conversation, de simplicité aimable, d'esprit pénétrant, d'élévation morale et de fermeté d'intelligence. La Providence aurait bien dû la laisser un peu plus longtemps dans ce monde, pour y faire des livres comme les Mémoires de miss Brontë ; mais les gens de talent s'en vont avec une singulière rapidité.

M. de Moustier vient d'écrire une bien singulière dépêche télégraphique à ses agents à l'extérieur. Il y dit, dans un style laconique, que l'Empereur a consulté son conseil d'État et fait sonder les préfets à l'effet de savoir s'il doit exiger l'exécution du traité

du 15 septembre. Ce sont de ces consultations qu'on fait peut-être quelquefois, mais il est bien rare qu'on les raconte au public qui vit sur l'idée qu'un traité est obligatoire, quoi qu'en puissent penser les préfets. Veuillez cacher ce jugement à M. votre frère qui est obligé de me croire un téméraire quand je parle avec si peu de précaution du ministre des affaires étrangères.

Oui, M. Sainte-Beuve est très aimable. Sa conversation est charmante ; elle est vive, variée, facile ; il n'a point, comme quelques hommes du premier rang de nos jours, le besoin du monologue ; il se prête aux idées des autres; il discute et ne pérore pas avec empire. On dit qu'il a parfois des violences soudaines, mais je ne l'ai jamais vu dans ces dispositions. Je lui dirai certainement tout le cas que vous faites de ses écrits, et il en sera flatté et reconnaissant.

LIV.

A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 6 novembre 1867.

Chère madame, je voudrais bien accompagner M. de Sahune à Gurcy,

> Mais à quitter Paris je ne dois plus prétendre.

Les voyages me sont devenus à peu près impossibles. J'ai failli m'évanouir quatre ou cinq fois entre Broglie et Paris. Il est clair que je ne suis pas destiné à faire les voyages du capitaine Cook. Je voudrais pourtant bien revoir l'allée verte, la petite vallée de Bescherelles et la grande avenue qui mène à Nangis, et votre potager, et surtout votre salon. Je suis fort

triste de redire la chanson des Écossais : *Nous ne reviendrons plus! nous ne reviendrons plus!*

J'espère que vous continuez à avoir de bonnes nouvelles de Sainte-Eusoge et que l'arrière-petite nièce de saint Bernard grandit à vue d'œil. Je serais curieux de voir une jeune personne du nom d'Aleth. Je compte qu'elle aura goût à la théologie dogmatique. N'a-t-elle encore rien témoigné en faveur du Pape, et murmuré quelque petit anathème contre Garibaldi? Le pauvre homme est probablement assez malheureux pour le quart d'heure. Il a été battu par les troupes du Pape dont il croyait sans doute qu'elles ne tiendraient pas devant lui. Il vaudrait mieux pour lui qu'il rêvât à Caprera que, si on le laissait faire, il monterait au Capitole. Nous avons été fort surpris ce matin de voir dans le *Moniteur* que l'armée italienne allait repasser la frontière et rentrer dans ses quartiers. Je ne puis m'empêcher de croire que cette résolution n'est pas de déférence pour la France, mais que nous avons promis quelque chose aux Italiens s'ils voulaient faire semblant de tenir compte de notre Empereur et du mécontentement de M. de Moustier. Du reste, nous ne tarderons pas à savoir ce qui en est, car ces chiens de *Parlementi* sont curieux et il faudra que M. Menabrea explique pourquoi ses troupes sont rentrées au pays, tant que celles de France restent à Civita-Vecchia et même à Rome. Nous avons fort admiré la dernière pièce diplomatique de M. de Moustier. A la vue des Italiens qui se moquaient de nous, il pleure comme un enfant sage à qui on fait du chagrin. Je n'avais jamais entendu ces vagissements-là en diplomatie. Il me semble que les aigles n'ont pas habituellement ce chant plaintif. J'en ai vu dans les Alpes qui n'avaient pas cet air doux et contrarié. On dit qu'on a entendu

des bruits étranges dans le tombeau de Napoléon aux Invalides le jour où M. de Moustier a poussé sa plainte sur l'affront qu'on nous faisait. Le premier Bonaparte s'est servi dans cette occasion d'expressions que je ne peux pas répéter.

LV.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 novembre 1867.

Mon cher ami, je suis sûr que vous ne pensez plus que par occasion à M. de Moustier, à Garibaldi, à Victor-Emmanuel; je ne dis pas à l'Empereur, parce que la religion, sinon la raison, vous fait un devoir de le nommer dans vos prières du matin et du soir; j'avoue que, pour moi, je m'endors quelquefois sans remplir ce devoir. Ce serait bien pis si j'étais à la campagne parmi les belles dames et le bruit des cors, des chiens, des chevaux. Ici, où on n'a pas toutes ces distractions à la fois, on pense à la session qui vient dans cinq jours; on se met à la place de l'Empereur; on trouve son discours bien difficile à faire; les délicats ont été extrêmement choqués de cette parole de M. le général de Failly : *les fusils Chassepot ont fait merveille.* C'était peut-être au gouvernement à effacer cette phrase dans le *Moniteur* et à y substituer quelque chose de moins soldat.

Je lis la nouvelle correspondance de Jacquemont. Je ne sais si ses lettres sur l'Amérique ont la même fleur d'esprit et cette gaieté de chèvre qu'on trouvait dans les lettres sur l'Inde, mais j'aime à retrouver ce jeune homme spirituel et intrépide, vivant parmi les dangers, les tristesses et les privations de toutes sortes

avec une sérénité moqueuse et une indomptable persévérance dans ses desseins. C'est le plus brillant échantillon de la nature française avec toutes ses qualités et pas beaucoup de ses défauts. C'est un jeune officier de l'armée du Rhin montant les 18,000 pieds de l'Hymalaya comme on monte à l'assaut, et, n'ayant que les quatre mille francs du Jardin des plantes, il pouvait bien dire de soi : *pieds nus, sans pain, sourd aux lâches alarmes.* Il était aussi sans Dieu, il faut l'avouer, mais il suit dans ces immenses solitudes le chœur des idées, pour ainsi dire ; il cherche les lois de la formation du globe, et retourne les pierres où nul n'avait osé mettre le pied pour y trouver des vérités. Tel va régulièrement à la messe de sa paroisse, même tous les jours, que Dieu regarde sans doute avec moins de bienveillance qu'il ne suit le jeune voyageur qui ne le connaît pas. Il aurait bien dû se montrer à lui sur ces sommets de l'Imaüs.

Voilà M. de Menabrea qui nous jette encore des bâtons dans les jambes avec sa circulaire dernière. Je ne peux pas m'accoutumer au droit des gens qui est dans ce petit morceau, ni au peu de cas qu'on fait de nous. La cigogne a eu bien tort de retirer l'os de la gorge à ce loup-là à Magenta, à Solferino et à Marignan. Il est vrai que le grec dit, je crois, que c'est une grue qui a fait cela, et je crois qu'Ésope a raison.

Voici qu'on nous annonce la mort de madame de Flahault. On ne peut pas faire moins de bruit par sa mort, ayant tenu une si grande situation dans le monde ; à peu d'exceptions près, ceux qui ont pris parti pour ce gouvernement-ci semblent être entrés dans l'ombre.

Mille amitiés, mon cher ami. Êtes-vous un peu

remis par ces quarante-huit heures de repos après m'avoir écrit?

LVI.

A M. GUIZOT.

Paris, 29 décembre 1867.

Monsieur,

J'ai reçu, peu après votre lettre, les charmants récits de madame de Witt. J'ai été ravi de cette lecture, et je suis bien fâché qu'il ne soit pas permis d'en remercier directement l'auteur. Le fond des tableaux, la partie historique, est peint avec une force secrète et une grande vérité; les scènes de famille du premier plan sont d'un singulier intérêt; tout est plein d'une vie morale et d'une imagination gracieuse qui ferait deviner assurément, je crois, le nom de l'auteur... J'avais toujours pensé qu'on ferait déjà une œuvre très intéressante en cherchant dans le fouillis de la Bibliothèque royale les lettres privées qui se rattachent aux grands événements, siècle par siècle, pour y voir seulement la vie des particuliers cheminer sur ces grands fleuves qui emportent tout avec eux. Madame de Witt a mieux fait avec sa baguette de fée. Elle a réalisé une image de M. de Lamartine parlant du mariage de ses parents dans les jours les plus terribles de la Révolution: « Je me souviens d'avoir vu un jour » une branche de saule séparée du tronc par la tem- » pête et flottant sur un débordement de la Saône. » Une femelle de rossignols y couvait encore son nid, » à la dérive dans l'écume du fleuve, et le mâle sui- » vait du vol ses amours sur un débris. » M. de Chateaubriand ne parle pas de sa famille à Combourg sur

un ton aussi gracieux, à beaucoup près: *Mon père était la terreur de sa maison; ma mère en était le fléau.*

On disait le pauvre M. de Lamartine bien malade à Mâcon, mais il paraît que ces bruits sont exagérés. Il est de retour à Paris, et, au rapport d'un de ses peu nombreux amis d'aujourd'hui, rien dans son état ne donne la crainte d'un danger prochain. M. Sainte-Beuve a eu récemment quelques accidents de santé qui donnaient du souci à ses médecins. On a eu raison de cette crise, et il semble marcher vers une sorte de convalescence.

M. de Broglie, sachant que j'avais le volume des *Scènes d'histoire et de famille*, m'a demandé quatre fois par jour si je pouvais les lui donner à lire. Il faudra bien que madame de Witt prenne son parti de ce concours de lecteurs dont elle ne veut pas.

Voulez-vous bien lui cacher le vif plaisir que m'a donné son livre et agréer l'expression de tous mes sentiments très dévoués et très respectueux ?

LVII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 14 janvier 1868.

Mon cher ami, j'espère que vous avez chassé ce refroidissement. Peut-être n'auriez-vous pas eu ce malaise désagréable si M. Haussmann, au lieu de nous dire combien il y a de pieds cubes de neige sur Paris, s'était occupé, lui ou le préfet de police, de nous débarrasser de tant de glaces; mais un homme qui poursuit les morts n'a pas beaucoup de temps à donner aux vivants.

Avez-vous vu la mort de M. Zamoyski ? C'était un soldat d'un tout autre genre que la plupart de nos maréchaux. On dit que la tristesse et la modestie de ses funérailles semblaient dire : *finis Poloniæ*. On n'y voyait ni la foule, ni la pompe, ni les canons, ni la forêt de baïonnettes, ni l'immense clergé qui menaient le deuil de M. de Morny. Bossuet remarque quelque part que les biens de ce monde sont singulièrement distribués. Pauvre grande âme que celle de M. Zamoyski ! Que d'héroïsme inutile ! Où sont les jardins de Pulasoï ? on dit que les Russes y ont fait passer la charrue.

Je me porte fort mal, si vous voulez le savoir. J'ai quelque idée que la nature a commencé d'attacher le mineur aux murailles de ma pauvre cabane.

Prenez une demi-heure sur votre vie pressée pour lire l'article de M. de Rémusat sur *les Idées de Platon*. M. Rouher n'a pas de ces idées-là, ni celles de Platon, ni celles de M. de Rémusat. Il appartient, comme beaucoup de ses collègues, à une autre secte philosophique. J'espère que ces grands seigneurs-là seront employés dans l'autre monde à panser les chevaux de M. Zamoyski, et encore ce serait peut-être bien de l'honneur.

Adieu, mon cher ami, réchauffez-vous malgré l'hiver de ce siècle. Vous êtes trop bon de m'écrire quand vous êtes souffrant et occupé.

LVIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 21 janvier 1868.

Je suis bien attristé, chère madame, en voyant par votre lettre que vous n'êtes pas sortie encore de cette lutte entre le quinquina et la fièvre. Ce terrible hiver n'est pas pour remettre de l'ébranlement des nerfs. Je ne me figure que trop bien la tristesse des pensées qui s'éparpillent comme des moutons qui se dispersent et que le chien ne peut pas réunir. Ce sont des impressions fort à l'usage des personnes que hante le démon des nerfs. Madame Necker de Saussure me disait, dans son extrême vieillesse, qu'elle avait beaucoup souffert de ce genre de malaise dans sa jeunesse ; un beau matin, tous les Djinns s'en vont comme dans je ne sais plus quelle pièce de M. Victor Hugo :

Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit.

Mais il ne faut pas forcer ses nerfs. Un de mes amis, savant physiologiste, me disait : « Il ne faut pas beaucoup d'actes de volonté quand on a le système nerveux agacé. » Il ne faut faire, dire et lire que ce qui amuse, et, quand on a besoin de la règle, régler sa journée d'une manière inflexible sur ce qui amuse et délasse, car je crois bien que certains esprits éprouvent aussi de la fatigue et de l'irritation à n'avoir point de cadre fixe dans leur journée.

Essayez de lire le petit roman de madame Sand, in-

titulé dans la Revue des Deux Mondes, *Mademoiselle de Merquem*. Mademoiselle de Merquem, bien qu'un peu trop longue de taille, me paraît une aimable personne, mais j'ai quelque crainte de ce qu'elle deviendra dans les numéros suivants, la sachant entre les mains du génie très irrégulier de madame Sand qui ne fait pas la vie simple aux enfants de son imagination. Elle est une providence fantastique qui aime dans le monde moral les aventures des *Mille et une nuits*.

Si la métaphysique ne passait pas pour une lecture laborieuse (bien à tort, à mon avis), je vous conseillerais de lire dans cette même Revue un article de M. de Rémusat, sur les *Idées de Platon*. Cette charmante dissertation est très claire et on n'a peut être jamais rien dit de mieux sur ce grand sujet auquel personne n'a jamais entendu grand'chose.

Je ne vous dirai pas si nous aurons la guerre au printemps prochain. Tout le monde le croit, mais par une disposition à croire ce qui fait de la peine. Probablement l'Empereur lui-même n'en sait rien. Probablement il défait un jour les Prussiens en imagination dans une autre bataille d'Iéna, et un autre jour il songe à remettre paisiblement la France dans son assiette ordinaire et à panser ses finances et son agriculture qui ne prospèrent pas du tout pour le moment. Je crois qu'il a le tempérament romanesque, qui n'est pas la même chose que le caractère héroïque, mais on peut se faire illusion à soi-même quand on est romanesque. C'est une diposition moins dangereuse dans les femmes de chambre que dans les chefs d'État.

J'ai passé misérablement ces dernières six semaines, avec une petite fièvre et un grand abattement. Je crois bien que je ne m'en tirerai pas avant l'hiver. Je n'ai

vu personne et je ne sais rien de M. de Sacy. M. Sainte-Beuve va mieux, après avoir été en grand péril il y a un mois. Il a une incroyable obstination au travail et, dans tous les moments de relâche, il recommence à dicter avec une sérénité intrépide. Il avait défendu, dit-on, en prévision de ses funérailles, qu'on prononçât des discours sur sa tombe, mais il avait écrit quelques pages d'adieux à ses amis qu'il prescrivait de lire après les cérémonies funéraires. Heureusement, ces tristes précautions seront inutiles.

LIX.

A M. PISCATORY.

Paris, 22 février 1868.

Mon cher ami, est-ce que l'extrême opposition ne vous cause pas beaucoup d'impatience? A propos de cette loi dont deux ou trois articles sont très bons à prendre et à garder, en présence d'une société qui déteste au fond du cœur la liberté de la presse, ils sont là, comme en Sorbonne ou dans une école de logique, à pousser tous les principes libéraux à leurs plus extrêmes conséquences et même aux plus folles exagérations. Ils demandent le droit d'insulter la morale, les religions, de nier l'existence de Dieu, etc. Dans une école de philosophie, je leur accorderais plusieurs de ces libertés, mais à quoi bon crier tout cela aux oreilles d'une vieille tante sourde, cousue de préjugés et de contradictions? Ils donnent beau jeu à ce déclamateur en chef de Rouher, l'occasion de parler morale et prudence et modération comme l'apôtre saint Paul. Ce n'est pas que j'approuve les articles de MM. de Cassagnac, père et fils, et j'ai rendu mon affec-

tion à M. Ollivier pour avoir traité ces grands écrivains selon la science et avec une colère très honorable dont M. le président Jérôme David avait tort de se scandaliser.

Pendant ces débats, nous ne savons pas tirer au clair si nous serons *table ou cuvette;* si nous serons de nouveau ou non mis au régime parlementaire. Bien que tous les journaux du gouvernement disent qu'il n'est pas question de responsabilité ministérielle, les gens qui de la Cour ont un plus long usage, tiennent qu'il est toujours question de ce changement de religion et que M. Rouher déclare toujours qu'on ne peut plus gouverner que selon le sens commun, c'est-à-dire selon le gouvernement parlementaire; et pendant ce temps aussi, M. de Persigny continue à s'offrir pour le Polignac qui seul peut sauver l'Empire et ses doctrines. Il tient à ses doctrines comme à sa propre invention, et je crois qu'en effet il peut réclamer cette gloire. Quoi qu'il arrive, il faut que la rivière change de lit. Les eaux, bien qu'un peu dormantes et d'un cours insensible, poussent contre l'obstacle et l'écarteront. Il n'y a pas de volonté aujourd'hui capable de faire écluse contre cette poussée sourde et obstinée.

Voyez-vous les premiers signes du printemps dans votre Touraine? Paris est tout sombre et tout triste, quoiqu'on y danse passablement; on y écrit peu, comme vous avez pu en juger. J'ai repris en conséquence l'*Odyssée*, et je vis avec les petits cochons d'Eumée.

LX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 février 1868.

Chère madame, je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir j'ai reçu votre petit mot. Je vois pourtant qu'il ne signifie pas que vous êtes tout à fait bien, mais seulement que votre volonté est plus forte que cette fièvre perverse. C'est bien la peine d'être à deux cents lieues de Paris, au milieu d'une grande Faculté de médecine et au quartier général de cette Faculté, si l'on ne peut pas vous y débarrasser d'une fièvre d'accès. Le mieux serait de revenir à Paris... Paris est une grande consolation pour tous les maux, quoi qu'on en dise dans les mouvements d'humeur.

J'ai cherché partout dans le *Journal des Débats* ce petit écrit dont vous voulez bien me parler et qui doit aller à la postérité, mais je n'ai rien vu et probablement il s'agit d'une lettre particulière. Ne pourrait-on pas avoir copie de cette réfutation des ennemis littéraires de M. de Sacy? Bien que je ne sois pas la postérité, je me sens quelque droit à la lire par mes sentiments pour l'auteur. On me dit que M. de Sacy fait en ce moment le rôle de la postérité et qu'il juge la littérature moderne. Il aura eu beaucoup à lire pour se mettre au courant, car il se faisait gloire de ne jamais lire d'ouvrages contemporains. Depuis le rapport de Chénier sur les prix décennaux, on n'avait point fait ce tableau officiel de l'esprit humain à une date précise. Chénier avait donné lecture de son travail devant le conseil d'État présidé par l'homme d'Arcole et de Marengo. Quand il arriva au chapitre des harangues

militaires, il parla des proclamations de l'Empereur avec une vivacité d'admiration qui toucha singulièrement le grand capitaine ; celui-ci s'inclina cinq ou six fois avec un air de modestie, d'émotion et de reconnaissance. La grande figure pâle de Chénier qui n'avait pas encore loué son maître et qui était bon juge littéraire troubla le général, accoutumé pourtant à tant d'admiration.

Je voudrais bien savoir un remède à l'agitation que donne l'incapacité d'agir, de suivre un fil, une pensée, dans les troubles qui précèdent ou suivent la fièvre. Il est fâcheux que Fénelon n'ait pas fait un petit livre sur la conduite de l'âme dans les maux nerveux. On voit par ses lettres de direction qu'il aurait excellé à endormir les agitations de ce genre par un régime approprié ; seulement, de son temps, on n'avait pas les nerfs malades de la même façon qu'aujourd'hui, mais j'imagine qu'une personne d'esprit peut trouver dans ces mêmes lettres de direction des préceptes utiles à l'imagination en les détournant de leur sens théologique. Fénelon est plein de recettes pour le gouvernement des âmes en trouble ; ne pourrait-on pas trouver là des règles générales d'hygiène morale même pour d'autres maladies que pour celles qu'il traite? J.-J. Rousseau avait médité un livre de ce genre, mais il eût été trop grossier pour vous. En somme, le temps est l'ennemi des malades. Il s'agit de le tuer sans le faire crier. Peut-être qu'on en vient à bout en le divisant par petits morceaux assignés chacun à une petite occupation ou à une petite attention particulière. C'est madame de Staël qui dit quelque part, et, je crois, dans *Delphine : le temps divisé n'est jamais long*. Il est vrai que c'est une personne triste et non une personne malade qui parle ainsi ; la maladie a des tristesses

sans nom qui ont des profondeurs sans fond, parce que la faiblesse s'y joint à l'irritation. Il devrait y avoir dans les facultés de médecine une chaire à moitié philosophique et morale où l'on traiterait des diverses manières de soulager l'esprit dans les maladies du corps; mais les médecins prennent de grands airs quand on leur parle de ces choses-là, et ils ne savent que vous offrir de la codéine, de la nafféine, du laudanum, soit de Sydenham, soit de Rousseau.

En attendant que ces messieurs nous proposent autre chose que de nous endormir, la littérature et les livres sont encore ce qui reste de mieux pour tuer ce terrible temps. Je ne puis guère, cependant, vous indiquer de romans anglais. Je n'en sais plus que vous n'ayez lu parmi les traductions. Je voudrais vous conseiller ceux d'Anthony Trollope, mais j'ai peur que personne ne les ait donnés en français. Pourquoi ne reliriez-vous pas les tragédies de Shakespeare, car, pour les comédies, il faut être Anglais et plus qu'Anglais pour les comprendre? Vous liriez peut-être avec plaisir une vie de Goethe, par M. Richelot, 4 volumes, et les romans du même Goethe, *Wilhelm Meister* par exemple, ou ses *Mémoires* par lui-même. Du nouveau, il n'y a que peu de chose. Ce n'est plus comme au temps de Louis XIV ; les gens ne pensent guère sous un gouvernement paternel.

LXI.

A M. MASSON.

Paris, 27 février 1868.

Mon cher ami, ne vous laissez pas décourager par la crainte du froid à Paris. Le thermomètre est depuis

quelques jours à 13 degrés centigrades, dans la journée. C'est une sorte de petit printemps, et un temps de carême, comme on dit dans certaines provinces de France pour signifier une jolie température. Il vous faut changer d'air. Je tiens celui de la Normandie pour trop pesant pour vous. Ici aussi, on a l'air de la tyrannie, mais une tyrannie assez douce et qui commence à se fondre comme du sucre dans l'eau. Si les gens de l'extrême gauche avaient du bon sens et de la mesure, nous pourrions cheminer, mais ils manœuvrent la machine constitutionnelle comme auraient pu le faire les sept chefs devant Thèbes qui n'avaient pas, sans doute, la main légère. Au fond des théories de cette gauche extrême est caché le goût de la force. Les lentes démarches du droit ont toujours pesé à ces animaux sauvages. On ne peut pas les atteler. Il est besoin de chevaux généreux, mais dociles, pour conduire le char de la liberté parmi les abîmes qui bordent les chemins. Ils n'ont fait que ruer pendant la discussion de la presse.

Je ne vous trouve pas encore assez en colère contre cette race indocile et maladroite.

Comme il y a du temps pour tout, bien que je ne décolère pas, je n'en lis pas moins, non pas Aristophane que je trouve difficile, mais Homère. Je vis depuis quelque temps avec Eumée et ses troupeaux. Je trouve que lui et ses troupeaux sont mieux élevés que la plupart de ceux parmi lesquels nous vivons. Les races primitives de la Grèce ont une politesse un peu pompeuse, mais très aimable. Ulysse, en habits de mendiant, est mieux reçu chez Eumée que nous ne le serions, vous et moi, si nous nous présentions chez M. Baroche. Au premier signe du maître de l'endroit, les chiens se conduisent mieux avec l'étranger dans

les étables d'Ithaque que les huissiers dans l'antichambre de M. Pinard. Je lis aussi un petit roman de Trollope, *The last chronicles of Barset.* Vous ne lisez pas encore assez de romans. La Providence a arrangé si agréablement la vie de chacun que, si on ne se réfugiait dans les fictions, on serait passablement malheureux. Il y a quelque chose de durement vrai dans cette parole de Montesquieu *qu'une heure de lecture console de bien des choses*. C'est la singularité de l'existence humaine qu'il faut tâcher de vivre hors de soi ; l'universel console du particulier. Il faut que l'homme ait quelque droit de propriété sur l'ensemble des choses, car il éprouve un sentiment de plaisir à savoir ou à croire que l'ordre, la beauté ou le bien règnent là où il n'est pas, alors qu'il n'est pas selon son goût là où il est lui-même ; comme un riche qui, n'étant pas content du lieu qu'il habite, songe qu'il a d'autres domaines qui sont plus selon son goût et cette pensée le réconcilie avec les ennuis du présent ; seulement, il n'y a de ces domaines à l'étranger que pour les esprits cultivés. Ceux-là seuls s'avisent, quand ils frissonnent dans le brouillard, qu'il y a pourtant au-dessus de leurs têtes, dans une vive sérénité, un Orion, des Pléïades, et le char de l'Ourse, et les armées des étoiles. Les bourgeois ne veulent pas que leurs filles aient de l'imagination ; ils les tiennent pour perdues si elles prennent trop tôt aux lettres ; s'ils lisaient les poètes, ils diraient :

Prœcipites altâ vitam sub nube relinquunt,

tandis qu'il est certain que les misères de la vie ne se traitent bien que par le dictame qui croît aux montagnes. Il faut donner de bonne heure des ailes aux enfants.

J'imagine que M. Haussmann a des ailes pour planer au-dessus du grand désordre de Paris, sans quoi la vue de ce grand gâchis et le cri des malédictions des hommes attristeraient trop son âme, s'il les voyait et les entendait de trop près. Il y a une chanson de Béranger, qui a pour titre *les Bohémiens*, qui est une allégorie rendant bien ce que je veux dire, *voir, c'est avoir*. Quand Bernardin de Saint-Pierre vous montre les rivages paisibles et ardents de l'Ile de France, avec l'aimable famille qui vit heureuse selon la nature au fond d'une jolie vallée entre la mer et les montagnes, il se fait un grand apaisement dans l'âme du lecteur, si mélancolique qu'il soit. Pourquoi sommes-nous faits ainsi? Il vaudrait la peine de le chercher.

Bonjour mon cher ami. Quel grimoire que mon écriture et ce que je vous dis.

LXII.

A M. PISCATORY.

Paris, 14 mars 1868.

Le gouvernement continue à avoir l'air paralytique. Il boite, il a la main faible, il parle avec hésitation. Je ne vous dirai pas que ce sont là les avant-coureurs des grandes maladies, de crainte de vous alarmer, et aussi de peur de me voir traduit devant la 1re chambre pour colportage de nouvelles alarmantes, vraies ou fausses. Vous avez bien raison sur l'article de M.***, mais il n'avait nulle mauvaise intention sur M. Thiers. Il pèche par excès d'entortillages. Il a toujours accablé l'Empereur de compliments pour se moquer finement de lui, mais les compliments restent et les moqueries s'évanouissent dans les détours de ses phrases. Il n'a

rien de l'ironie sanglante et transparente de Prévost-Paradol. Il faut faire couler un peu de sang quand on caresse ironiquement, afin de bien montrer qu'on n'entend pas raillerie quand on plaisante; mais le maniement de ces armes n'est donné qu'à un bien petit nombre. Quand Swift commençait ce terrible jeu avec un homme, la foule riait d'abord et puis on entendait tout à coup un cri : *Ah! mon Dieu! il l'a tué!!!* C'est la vraie ironie que l'auteur des lettres de Junius a bien connue aussi, quoiqu'il préférât l'invective.

Je n'aurais pas la moindre objection à voir entrer Spinosa ou Hegel à l'Académie des sciences morales parce que c'étaient de puissants esprits. Mais un copiste de Spinosa qui l'a dépouillé de sa force, de sa rigueur, de sa vigueur et de sa candeur ne me paraît pas devoir entrer de plein droit à l'Institut parce qu'il défend assez timidement des opinions absurdes. Tous les déistes et spiritualistes qui lui ont donné leur voix s'écrient : *Nous fondons par là la liberté de penser!* La liberté de penser est une chose que j'aime autant et plus qu'eux, car plusieurs, dans cette occasion, ont voté pour M. *** afin de n'être pas sifflés comme cléricaux par les jeunes philosophes du pays latin, et ce n'est pas ces ménagements-là qu'on nomme liberté de penser. Mais, d'ailleurs, cette liberté n'est pas la seule loi qui doive diriger dans le choix d'un académicien, sans quoi les opinions les plus extravagantes primeraient toujours les opinions sensées qui n'ont pas beaucoup de contradicteurs.

Il paraît bien avéré que nous allons avoir un écrit impérial; on en a vu des exemplaires, mais sous quelle forme? on l'ignore. Est-ce un compte rendu des miracles de l'Empire, depuis ses commencements,

ou simplement un recueil de pièces qui donne la marche des affaires depuis le bulletin d'Arcole jusqu'à celui de la Bérésina, de Waterloo et de Sadowa ? On n'en sait rien encore. Ce qui est sûr, c'est que vous devez préparer un mouchoir pour pleurer d'admiration.

LXIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, mardi 16 mars 1868.

Mademoiselle,

J'ai bien trois volumes d'une sorte d'histoire d'Italie de M. Quinet. Elle est remplie de généralités brillantes, sans nul détail suivi, et point exempte d'enthousiasme de parti. Son livre sur le *Génie des religions* a de très belles pages; mais vous seriez sans doute choquée de l'air hautain dont il juge toutes les croyances. Il a écrit aussi un récit de ses courses à travers la Grèce, à l'époque de l'expédition française en Morée. Vous y verriez de belles descriptions mélancoliques, tristes comme le fond de l'imagination de l'auteur qui tourne aisément au lugubre.

Je vois que vous causez présentement avec madame de Maintenon. J'ai toujours pensé d'elle : *Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.* Sa sagesse est triste. Si les pauvres filles de Saint-Cyr l'avaient crue sur parole, elles n'avaient guère qu'à se jeter à l'eau avant de retourner dans leurs familles. Elle leur fait des tableaux de la vie réelle qui les attend au logis qui sont pour donner un extrême désir de prendre la route de l'autre monde au lieu de celle

de leur pays natal. Elle ne sait pas montrer ce qu'il y a d'aimable dans les devoirs les plus tristes en apparence. Cette grande et sérieuse aventurière était fort sensée, mais peu poète, et, dans l'éducation, il faut savoir montrer le côté poétique de l'économie des devoirs, surtout à ceux et à celles dont la vie doit être dépouillée de plaisirs, au sens vulgaire du mot. Saint François de Sales entendait mieux les côtés riants du bien. Je ne comprendrai jamais comment Louis XIV a pu épouser ce volume dépareillé de morale étriquée. Je crois que M. Saint-Marc Girardin pourrait bien m'appeler en duel pour cette irrévérence.

Madame de Choiseul est une bien autre personne que cette mégère douce. Elle a du superflu dans l'esprit et dans l'imagination. Vous trouverez la plupart de ses lettres dans la correspondance de madame du Deffand qu'a publiée M. de Sainte-Aulaire.

LXIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 2 avril 1868.

Vous savez déjà que le pauvre M. Forcade a un accès de folie qui inquiète très sérieusement les médecins sur le sort de ses facultés et peut-être même sur sa vie. Quelques-uns croient à un ramollissement du cerveau.

La Providence en veut aux gens distingués depuis quelques années. M. Verdet, qui promettait tant, a été emporté sans rime ni raison; M. Foucault, qui avait au plus haut degré le génie de l'invention et des applications de la science aux choses usuelles, a été entraîné par une *ravine d'eau*, comme dit l'Écriture.

Voilà le polémiste à peu près le plus puissant de ce pays-ci désarmé de ses facultés. Personne n'avait plus que lui la connaissance détaillée des sciences économiques; nul ne connaissait mieux les finances et la politique intérieure et extérieure; d'ailleurs il était propre à tous les sujets, depuis la littérature jusqu'aux plus menus détails de la vie pratique des peuples, et avec cela un souffle robuste qui pouvait animer sans faiblir une longue suite de raisonnements comme une longue invective; un style simple, clair, énergique, coloré. Il n'a pas toujours fait le meilleur usage de ces dons, mais ce ne sont pas moins de grands dons et la nature en est probablement avare, bien qu'elle marche dessus sans y regarder. Pour le moment, la sagesse n'apparaît dans aucun gouvernement, à commencer par celui qui a la plus grande réputation parmi le genre humain; je le dis parce qu'il ne faut flatter personne. Pour passer et descendre jusqu'au gouvernement anglais, je ne sais pas où ce peuple a la tête. Cette Église anglicane d'Irlande n'a pas *grand sens commun*, mais cet abandon de tout le passé de l'Angleterre devant la peur qu'on a des Fenians est plus absurde encore. Ce Gladstone n'est probablement pas un grand anatomiste; il ne paraît pas savoir que ces amputations de fantaisie ont souvent les résultats les plus funestes. L'Angleterre a toujours vécu de régime et de palliatifs et non d'amputations, et ce régime ne lui allait pas mal. Pitt a gardé son pays de la contagion des idées générales et systématiques durant la révolution française et ça été son esprit après sa mort qui l'a emporté à Waterloo. Les chirurgiens de village qui soignent l'Angleterre à cette heure proposent pour leur pays des remèdes qui iraient peut-être au tempérament de la France, mais qui pourraient

bien tuer le génie très particulier de la Grande-Bretagne. La voilà au régime de la patrie de Robespierre, de Danton, du premier Bonaparte, du second Bonaparte, animaux dangereux et systématiques en divers genres. Cromwell, dans son bon sens profond et avec son intelligence de la santé de l'Angleterre, n'a jamais tenté de ces épreuves sur elle. Il est singulier que la Providence abandonne un pays qui représentait, par miracle, la puissance du sens commun, de l'expérience et de l'énergie des citoyens pour la défense des droits héréditaires et traditionnels. On dirait que le bon Dieu veut fermer tous les chemins aux hommes de bonne volonté sur la terre. Le gouvernement de Juillet a essayé de gouverner selon ces principes de la raison et de l'équité toutes nues et il a succombé. L'Angleterre vivait avec honneur sous la loi de préjugés de toutes sortes qui cachaient aussi une raison profonde et des instincts très nobles, elle va rendre les armes à son tour. Il n'y a plus qu'à crier: Vive l'Empereur! sur la ruine de la dignité humaine et du bon sens. Encore cet Empereur a-t-il livré ses peuples au désordre et à la corruption intérieure et, ce qui est plus poignant, aux Allemands qui campent en armes aux portes de France et dont Metz peut voir toutes les nuits les feux de bivouac à la portée de ses murailles. M*** aura bien de la peine à m'expliquer cette histoire universelle. On a fait de son mieux et voilà.

Adieu, mon cher ami, je ne sais pas si mon esprit se dérange aussi, mais je suis d'une humeur de dogue. Ma santé n'est pas d'un dogue, à beaucoup près.

Vous ai-je recommandé les Mémoires du comte de Gisors ? Picard disait de la dernière brochure de l'Empereur : « Ah ! mais, je ne croyais pas que ce petit prince impérial fît si bien ! »

LXV.

AU MÊME.

Paris, 6 avril 1868.

Prenez patience, mon cher ami, vous allez avoir des livres nouveaux qui seront comme l'ouverture d'une fenêtre dans une chambre où l'air devient rare. M. Paradol a donné, dit-on, un manuscrit à M. Michel Lévy. Ce sera un livre de politique générale. J'aimerais mieux que ce fût de la politique particulière. M. Guizot vous donnera bientôt une nouvelle partie de ses *Méditations religieuses*, et à l'autre côté de l'horizon se montrera la *Vie de saint Paul*, de M. Renan. Celui-là est une grande coquette dans l'ordre des théologiens et des savants. Sa coquetterie est mêlée d'impertinence, mais il donne aux hommes de sa génération ce qu'ils désirent en toutes choses, des bonbons qui sentent l'infini. Il est comme certains chimistes qui ont rendu l'huile de foie de morue une boisson très agréable ; seulement les principes actifs s'en sont allés du foie de morue, et les enfants restent tout aussi lymphatiques que devant. En le lisant, je me prends d'une certaine colère, trouvant que c'est pourtant me manquer d'égards que de me faire prendre ce qu'il dit pour des raisonnements, et, pour ne pas quitter ce sujet, vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi les femmes en particulier font presque toujours retourner les conversations sur la musique ? C'est, à mon sens, peu musical il est vrai, que, si elle a cette supériorité sur tous les autres arts et même sur la littérature de pouvoir dire encore quelque chose à l'âme, là où la parole se confond et expire pour ainsi dire, elle a, par contre, ce défaut inhérent d'être très vague et d'être moitié phy-

sique et moitié morale ; or le temps est extrêmement moitié physique et moitié moral ; il aime à être ému plus qu'à réfléchir. Il veut jouir de tout, sans se soucier de faire l'effort viril de chercher à concilier les choses. Il se berce donc dans la musique comme dans une escarpolette, en haut, en bas, sans jamais avancer et sans faire acte de volonté. Renan aussi donne aux lecteurs l'enivrement de la balançoire, avec ce style rêveur, doux, insinuant, tournant autour des questions sans beaucoup les serrer, à la manière des petits serpents. C'est une musique de chambre, de celles dont Platon ne voulait pas entendre parler dans l'éducation de la jeunesse. C'est aux sons de cette musique-là qu'on se résigne à tant s'amuser de tout, qu'on supporte des despotismes en rêvassant à la liberté ; et on oublie de ramer, se laissant aller au cours insensible des eaux, tout en songeant agréablement aux âmes énergiques qui ont changé et amélioré autrefois le monde, parce que, dit-on dans son orgueil insolent, ces âmes étaient étroites et ne comprenaient pas la complexité du monde. A la bonne heure !

Pour parler d'autre chose, avez-vous pourtant remarqué dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ces beaux vers qui prendront quelque place dans mon papier, mais qui valent mieux que ma prose de malingre :

... Lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'écureuil, en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeait les grêles en rosée,
La bauge au sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Ayant eu part à l'ombre avoir part au danger.

Il est singulier qu'il y ait là-dedans du La Fontaine et du Corneille, du Corneille pour le dernier vers, du La Fontaine pour ce détail aimable de la nature champêtre ; et puis quelle belle image de ce qu'emporte la chute d'un grand pouvoir ! Notez que cela ne s'appliquerait pas à la destruction de la caverne du capitaine Rolando.

LXVI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 8 avril 1868.

M. Guizot vient de publier un volume qui contient un certain nombre de biographies déjà publiées et que vous avez lues dans la *Revue des Deux Mondes*. Je crois pourtant que l'article sur la princesse de Lieven est plus nouveau, quoiqu'il y ait déjà eu quelque chose de tout cela dans les *Mémoires*. Nouveau ou non, ce livre est curieux. C'est tout un monde dont il ne reste plus guère que des souvenirs confus, peint par un homme d'esprit qui l'a bien connu. Il est singulier que, depuis 1848, la face de la terre ait beaucoup plus changé qu'elle ne l'était après la Révolution française. La société, proprement dite, vivait encore sous les traditions de ce qu'on appelait l'ancien régime ; les habitudes d'esprit, d'imagination, les principes moraux de la vieille société française gouvernaient encore le monde tout nouveau sorti d'un tremblement de terre. M. de Flahault, M. de Narbonne, madame de Boigne, madame d'Houdetot, madame de Rumfort, avaient les manières, les idées, les goûts du XVIII^e^ siècle ; mais aujourd'hui, à regarder et à écouter les nouvelles générations, on dirait que toutes les personnes que nous avons connues pourtant appartiennent à une histoire antédiluvienne

dont M. Cuvier devrait être aussi l'historien. Même dans les profondeurs du faubourg Saint-Germain, si les pères et mères dont les portraits délabrés sont là entendaient parler leurs enfants de littérature, de morale, de religion, de point d'honneur, des plaisirs et des agréments de la vie, même de politique, ils ne reconnaîtraient certainement pas leur sang. Tout le monde semble avoir été changé en nourrice. J'ignore si c'est pour le mieux ou pour le pire, mais la transition est désagréable. Peut-être que ce n'est que la disgrâce des enfants qui grandissent et qui perdent un moment toute harmonie. Il le faut croire pour rendre honneur à la Providence qui, j'espère, n'a pas abandonné toute idée de progrès pour les natures. Toutes choses sont tellement faites nouvelles, comme dit l'Écriture, que voilà l'Angleterre qui se transforme à la française par voie de logique et de formules générales. Elle m'a l'air de tenter des opérations qui peuvent bien lui réformer la taille, mais que les chirurgiens jugeraient, je crois, dangereuses. Jusqu'à présent, elle entretenait sa santé par des palliatifs, se fiant avec raison à sa bonne constitution ; à cette heure, ne se trouvant pas bien faite, elle tente de refaire ses membres un peu d'ensemble. Elle veut extirper l'Église anglicane d'Irlande, par exemple, et il est vrai que cette Église est étrange; mais qui osera décider si le travail des siècles n'a pas soudé cela au reste de telle façon qu'on emportera bien d'autres choses en y portant le fer et le feu. M. Gladstone a la hardiesse des esprits à l'envers ; c'est lui qui croit que les aventures de l'Odyssée se sont passées quelque part comme en Norwège.

LXVII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 22 avril 1868.

Mademoiselle,

Je lirai avec grand plaisir le roman de miss Braddon, *Dead-Sea fruit*, si vous avez la bonté de me le prêter. Elle n'emploie pourtant pas son talent selon la science. Elle a un certain art de peindre et elle s'en va, comme l'abbé Prévost dans *Cléveland*, cherchant uniquement l'intérêt dans la succession d'événements bizarres. *Robinson* ne cesse d'être intéressant que quand les grands événements commencent. On ne le suit avec curiosité que quand il est en tête-à-tête avec les plus simples difficultés de la vie. L'homme n'est attentif qu'à la manière dont les autres hommes gouvernent leurs passions et leur volonté.

Si vous n'êtes point sûre d'avoir lu la *Petite maison d'Allington*, c'est signe que vous ne l'avez point lue, je crois, car vous n'auriez pas oublié tant d'aimables peintures de caractères et de luttes tragiques contre l'iniquité d'un fort vilain petit monsieur.

Il est sans nul doute que notre grande et sèche dame connaissait parfaitement le monde par ses mauvais côtés, et, avec un esprit souple et ferme, elle s'est modelée sur ces mauvais côtés, ce qui fait qu'elle s'adaptait aisément à tout, comme le plâtre sur un visage défiguré. Le monde aime qu'on lui ressemble jusqu'à donner une couronne à ceux qui sentent comme lui. C'est le sens de « *si tu veux être mon serviteur, je t'établirai sur les royaumes de ce monde.* » Madame de Maintenon avait bien étudié ce langage du diable dans le verset de l'Évangile.

LXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 26 avril 1868.

Il me semble, mon cher ami, que je vous ai écrit bien peu et fort mal sur ce que nous voyons et ce que nous lisons. C'est qu'en vérité ma santé est détestable par ce temps de bourrasque intérieure. Avec une imagination un peu malade, on a bien de la peine à faire régner la stricte raison chez soi. L'homme est une barque difficile à mener parce que, ordinairement, l'équipage est insurgé et troublé aussi bien que les eaux et les vents à qui il a affaire. Je suis d'une part réellement malade et j'ai les nerfs inquiets et mutinés. Il en résulte que je ne fais pas la moitié de ce que je veux, et que, les trois quarts du temps, je ne dis qu'à moitié ce que je veux dire.

Enfin, je reviens sur ce que je vous disais. Ceux qui ont de l'humeur et aiment à voir en mal, disent que M. Jules Favre avait l'autre jour l'air d'un prince qui vient prendre, devant les siens et d'une voix impérieuse, possession de l'empire. Ils veulent qu'on eût dû dire en sortant de l'Académie, comme autrefois Sieyès : « Messieurs, nous avons un maître. » Quand je réunis et compare les témoignages, et aussi quand je lis le discours, je trouve cette expression exagérée. A tout prendre, il y a bien des égards et des concessions, et des précautions, dans le langage de ce superbe démocrate. Ce n'est pas de ce pied-là que les démocrates de vieille roche sont entrés aux Tuileries le 5 juin 1792. Ils ne disaient pas leur chapelet devant la Reine et madame Élisabeth. Il est bien vrai que

des fous ont déclaré à Jules Favre que s'il parlait de Dieu et de l'âme à l'Académie on le lui revaudrait aux élections, mais il est vrai également que Jules Favre les a envoyés au diable et leur a déclaré qu'il en ferait à sa tête.

27 avril.

Avez-vous l'idée de ces Fenians qui chassent les Anglais jusqu'en Australie et qui tirent sur le fils de leur Reine comme sur un lapin? J'avoue que je n'aurais pas la magnanimité de réformer l'Église établie d'Irlande en ce moment. J'avoue que je commencerais du moins par châtier très durement un certain nombre de ces nouveaux serviteurs du Vieux de la montagne. Mazarin, dans son meilleur temps, était un agneau en comparaison de ces messieurs-là. Guillaume III, qui n'était pas méchant et qui valait bien Gladstone, n'aurait pas poussé si loin la tolérance. Quand un homme change tout à coup de manière d'être on dit qu'il ne tardera pas à aller dans l'autre monde. La vieille Angleterre a bien l'air d'en arriver là. Les officiers qui étaient à la bataille de la Boyne, s'ils revenaient au monde, ne reconnaîtraient pas beaucoup le parlement d'Angleterre. Je suis généralement pour la douceur et j'aime mon temps pour la pitié qu'il a de l'homme sous toutes les formes, mais je trouverais qu'il n'eût pas été humain non plus de faire une pension à Fieschi ou à sa famille le jour où il avait renversé raides morts dix-sept personnes sur le boulevard. Je sais bien que *coup pour coup*, *dent pour dent*, ne mène pas loin les gouvernements, mais il ne faut pas non plus courir à un homme qui vous lâche un coup de pistolet pour l'embrasser tendrement. On doit attendre quelques jours au moins.

Vous avez donc relu d'Aubigné ? Ce ne sont pas des lectures frivoles. Je crois qu'il ne devait pas être d'un commerce agréable dans le particulier, à en juger par les traditions qu'il a laissées dans Genève. Un homme de son nom, Merle d'Aubigné, écrit une histoire du protestantisme qui est bien autrement rude que le très rude Agrippa d'Aubigné. En ouvrant ses volumes on croirait déboucher une bouteille de gaz acide. Fanatique du seizième siècle dans ses plus violents accès, l'ouvrage est curieux à lire pourtant. C'est ainsi qu'un mastodonte écrirait l'histoire du monde antédiluvien. Ce brave homme, que nous connaissons, nous parle rarement du catholicisme sans le nommer *la bête*, ou *la femme écarlate*, ou *la grande prostituée*. Ses coreligionnaires d'Amérique lui ont fait une fortune assez considérable en achetant des milliers sur milliers d'exemplaires de son *Histoire de la réformation*, et, à soixante-six ans, il a trouvé une jeune et jolie Américaine qui l'a épousé pour ses passions calvinistes. Voilà de la piété dans une fille de dix-huit ans ! D'ailleurs il a assez grand air et pourrait nous brûler vous et moi, dans l'occasion, comme Calvin a fait de Servet.

Voilà les hirondelles arrivées ; les avez-vous vues ? J'ignore si la guerre reviendra avec ces messagers du beau temps. Les avis sont très partagés, mais le fusil chassepot tue son homme à 800 mètres, tandis que le fusil prussien ne fait merveille qu'à 300 mètres. La question présente donne 800 : 300 : : etc., etc.

Mille et mille amitiés.

LXIX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 29 mai 1868

Je dirai certainement à M. Mézières que sur la lecture de son livre, vous avez fait un pèlerinage à Vaucluse. Quoique cet ouvrage ait eu beaucoup de succès ici, c'est votre voyage qui sera pour lui le témoignage le plus flatteur. Je voudrais bien avoir écrit sur le Dante un petit volume qui vous fît ainsi désirer de retourner à Florence et de visiter sur la place de *N. D. degli fiori* la plaque de marbre où on lit *Sisto di Dante*. Ces belles eaux claires et froides de Vaucluse dans ce grand désert de rochers ne ressemblent pas tout à fait au génie de Pétrarque. C'est dommage que ce ne soit pas le Dante qui ait mêlé son souvenir à la beauté âpre et aimable de ces lieux-là. Ses vers réfléchissent aussi la nature comme dans un miroir sombre et limpide. Pétrarque serait peut-être plus assorti avec les grands trumeaux des petits appartements de Versailles; mais je dois dire que M. Guizot, par exemple, ne souffrirait pas mon jugement téméraire sur Pétrarque. Il me disait un jour que tous les soirs, au milieu de ses travaux et de ses affaires, il lisait les *Sonnets* pour se rasséréner l'esprit. Je crois que les ministres d'aujourd'hui lisent bien rarement Pétrarque ou le Dante. Tout en menant leur train de guerre, lord Chatham s'enchantait de Virgile, M. Pitt des chœurs d'Eschyle, M. Fox des lettres de madame de Sévigné, M. Thiers des oraisons de Bossuet, mais aussi tous ces gens-là n'ont pas fondé une monarchie prussienne en face de leur pays, comme l'ont fait nos hommes

d'Etat de France d'aujourd'hui. L'esprit, pour garder sa force et sa pureté, a besoin d'aller souvent, peut-être chaque jour, respirer aux montagnes. J'imagine que, dans les âmes sincères et sérieuses, les religions ont des effets analogues à cette familiarité avec les grands esprits et les grandes imaginations du passé. Ce doit être même toute la poésie des classes où la culture de l'esprit est hors de portée. J'en dirais peut-être plus encore si, depuis quelque temps, la voix stridente des cardinaux et des évêques ne me prenait pas sur les nerfs.

Vous connaissez donc trop bien, chère madame, cette odieuse maladie de la fatigue? C'est certainement une invention du démon qui, considérant que l'activité est le grand remède à presque tous les maux, a cherché une rubrique qui parât à cet inconvénient. Encore si ce genre de fatigue chronique était comme la fatigue après une promenade, on aurait le plaisir du repos, mais ordinairement cet accablement est mêlé d'agacement nerveux. J'ignore si l'âme de Brutus ou de Caton, tout stoïciens qu'ils étaient, aurait résisté sans impatience à ce genre de captivité ; mais ces anciens ne connaissaient probablement pas ces désordres nerveux, et le diable n'avait pas encore fait sa découverte. Est-ce que la musique *bien choisie* n'y ferait pas quelque chose? Est-ce que la lecture d'un livre intéressant et pas poignant n'endormirait pas un peu ce mal? Malheureusement, il faut quelqu'un qui lise bien, et cela ne se trouvant guère à Paris, ne se trouve peut-être pas non plus à Montpellier. Un livre intéressant, quoique assez triste, c'est la *Vie de madame de la Fayette* par sa fille, madame de Lasteyrie. Le volume débute par une notice sur madame d'Ayen par madame de la Fayette elle-même, mais il est froid et un peu guindé, sans aucune nuance dans la pein-

ture des personnes, quelque chose de l'officiel du faubourg Saint-Germain, quoique cela ait été écrit dans les prisons de la Moravie, avec un cure-dent et de l'encre de la Chine, aux marges d'un volume de Buffon. Le singulier, c'est que cette même personne, dans ses lettres à Roland, le ministre de 1792, au roi de Prusse, à l'empereur d'Autriche, aux ministres de l'Empereur, a des nuances délicates, et au besoin une fierté, une âpreté, des ressources de langage vraiment remarquables. On ne se ressemble pas tous les jours en écrivant. La vraie madame de la Fayette est dans les lettres et dans le charmant portrait qu'en fait sa fille, madame de Lasteyrie. Ce sont des dames romaines sans le trop d'amidon qu'avaient sans doute les filles des héros de l'ancienne Rome. J'ai eu l'honneur de connaître madame de Lasteyrie. On ne pouvait avoir plus grand air de vertu simple et avec une douceur et une bienveillance naturelles qui manquaient probablement aux demoiselles de grande maison des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Je dois à la vérité de dire qu'elle ne brillait pas par le luxe de la parure. Elle n'aurait assurément pas porté de longues queues de satin à ses robes, ou les aurait bientôt coupées pour en faire des vêtements du dimanche aux petites filles pauvres. Je n'ai jamais vu prendre plus raisonnablement et plus héroïquement le christianisme au pied de la lettre.

LXX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 4 juin 1868.

Je ne sais pas si je vous écrirai bien au long. Je suis pris depuis trois semaines de ce que Molière nomme

le *vertigo*. J'ai la tête habituellement *étonnée*. Ce que je connais le mieux me paraît un peu nouveau ; je ne me sens pas très d'aplomb sur mes pieds et, dans certains moments, je ne comprends pas bien ce que je lis... Mais en voilà assez sur moi.

Je ne sais si vous recevez le *Correspondant*. Vous y verriez des vers de M. de Laprade qui sont une histoire de conscrit plus pathétique encore que celle de M. Erckmann-Chatrian. Il s'agit de deux fiancés dont le recrutement de 1813 vient empêcher le mariage. Le jeune homme, qui n'est pourtant pas poltron, mais qui est en colère, s'en va avec son fusil rejoindre les réfractaires dans les bois. La fiancée est charmante. La peinture des deux familles, les soucis de chaque jour, les détails du ménage, les conversations entre ces pauvres gens dans la peine, et le vieux médecin, et le vieux curé, qui sont leurs amis, tout cela est aimable et élevé et d'une poésie sobre, mais gracieuse et vive et forte. C'est Hermann et Dorothée plus naturels. Ce serait une jolie lecture du soir si vous aviez tous les numéros. Après cela je sais que les vers gâtent les idées et les sentiments pour des personnes spirituelles et cultivées. Cette langue un peu étrange ne leur paraît pas pour tout de bon. Pour Motley, je n'ai pas encore découvert la traduction à dater de la mort du *Taciturne*. Les deux volumes de M. Beulé, l'un sur Auguste et sa famille et ses amis, l'autre sur Tibère, sont curieux, bien que sur un ton un peu emporté et avec un désir d'amener des rapprochements un peu forcés avec notre temps, et puis, je ne réponds pas qu'il n'y ait dans le récit, par-ci, par-là, des énormités racontées un peu crûment. Les temps d'Auguste et de Tibère ne ressemblent pas beaucoup à la vie des premiers chrétiens de l'abbé Fleury, mais le re-

mède est que les dames bien élevées n'y comprennent presque rien.

Carra vous a-t-il fait le bien que vous en attendiez? Y avez-vous trouvé ce grand silence et ce grand repos qu'on trouve dans *Paul et Virginie : Mais vers midi, on n'entend plus aucun bruit ; un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière.* La littérature est bonne à quelque chose, quoi qu'en disent les esprits superbes ou les esprits chagrins, car elle redouble le plaisir des choses agréables, quand on en rencontre qui ont déjà été exprimées par les grands écrivains, comme l'écho des lieux où l'on a déjà vécu. Pour les rossignols de Coppet, je ne tiens pas leur chant pour un bruit désagréable et je voudrais bien les entendre. Je ne suis pas comme ce jardinier d'une grande maison qui répondait à un visiteur qui demandait s'il y avait des rossignols aux environs: « Oh! monsieur, sans doute, il y en a; ils ne font que beugler toutes les nuits. » M. Bunsen a donc fini par vous fatiguer? Je n'en suis pas fâché, n'ayant jamais eu grande admiration ni pour ses écrits, ni pour sa personne. Il avait cette grande abondance d'idées qui est plus facile aux esprits confus qu'à d'autres, parce que toute idée fausse trouve toujours une petite place dans les nuages. Je ne tiens pour de vraies idées que celles qui trouvent naturellement leur place. Dans les vides de ces cartes de géographie qu'on donne à construire par petits morceaux aux enfants, les pièces qui ne trouvent pas leur lieu sont bonnes à jeter et n'appartiennent pas à la carte.

Oui, oui ! ce sont les volumes suivants de M. Sainte-Beuve qu'il faut prendre. Vous y trouverez tout ce que vous cherchez; des sujets au choix, un cadre limité,

et dans ce cadre un détail infini d'idées vraies et fines et de beaux souvenirs de la grande littérature.

Vous aurez vu la mort de M. d'Haubersaërt que nous connaissions tous. Il est mort soudainement. Il avait bien des défauts dans le commerce de la vie, hautain, arrogant, altier, et pourtant plein de déférence pour le grand monde et le faubourg Saint-Germain ; mais, avec cela, honnête, sincère, d'un esprit net, d'une instruction étendue, fidèle à ses amis jusqu'à la rage contre leurs adversaires, ayant mis toute sa volonté originale à se faire une vie d'accord avec ses goûts innocents, ce qui est assez rare, car l'homme manque de force pour faire ce qui a droit de lui plaire, pour peu que les autres fronceut le sourcil. Il laisse une charmante maison, une belle bibliothèque, une fortune qui satisfaisait tous ses désirs, et, quelques jours avant de mourir, il disait : « Je suis parfaitement heureux ! »

LXXI.

A LA MÊME.

Paris, 17 juin 1863.

J'ai vu ce matin Paul ici. Il a l'air, pour la force, d'un petit taureau de Bazan. Il paraît que la mélancolie n'habite pas les cloîtres de Saint-Sulpice. Nous discutons doucement de morale et de théologie et ce n'est plus le temps où je prenais une foule de gants pour parler de ces sujets. Il n'y a point de péril de le rendre sceptique, et, pour lui faire de la peine, comme cela est très loin de ma pensée, je ne lui fais pas de peine, quoi que je dise. Je ne sais rien de plus sot que de se faire les uns aux autres une guerre sourde, ironique et monotone sur les opinions et les croyances.

C'était l'écueil possible de notre relation et j'avais bien résolu de l'éviter depuis qu'il a pris son grand parti.

Vous verrez les *Méditations* nouvelles de M. Guizot. La grande préface qui les précède est tout ce que j'en connaisse encore. Elle est terriblement vague et générale, mais presque toutes les idées sont très vraies. Je me figure que l'apologie des dogmes chrétiens devra faire plaisir, et un plaisir de nouveauté à ceux qui ne sont pas familiers avec tout ce que la philosophie a dit pour et contre. Après tout, c'est un homme d'infiniment d'esprit et de connaissances qui cherche à mettre à la portée des intelligences ouvertes, mais étrangères aux démarches singulières de la métaphysique, les solutions les plus plausibles, du moins à ce qu'il lui paraît, des difficultés morales de la pauvre espèce humaine.

On ne cause donc pas beaucoup à Carra et la vie active et pratique étouffe un peu cette rêverie animée qu'entretient le goût des lettres, et qui est le complément de la vie réelle? Vous avez bien raison et vous dites supérieurement qu'il faut savoir chanter en dedans ou en dehors la beauté des vertus pratiques et des sentiments naturels. C'est dans le cours de ces chants qu'on rattache les incidents particuliers de sa vie à l'ordre universel. Dans *les grands livres* de tous les genres de littérature, on entend, pour ainsi dire, le chœur du genre humain qui s'unit aux sentiments qui nous animent quand ils sont selon les règles, et, dans l'accent de ce chœur, je ne sais quoi qui adoucit les peines et colore les espérances. On se sent dans l'ordre universel et alors, tous les beaux spectacles de la création nous sont comme une garantie secrète que le bien est tôt ou tard victorieux dans ce monde et dans les mondes. Je sais bien que la Religion fait

quelque chose d'analogue, mais, dans l'humidité et l'ombre des églises, la rouille se met sur les grandes images de l'idéal, c'est-à-dire du vrai réel. Il est bon que le soleil de l'imagination naturelle entre même dans les temples, sans quoi les âmes contractent une tristesse qui n'est pas saine. Milton ranime le livre des Psaumes quand on a trop souvent répété les mêmes mots que David croit toujours une nouvelle chanson.

Ah ! mais, l'excellent et spirituel M. Erskine a pourtant tort de ne pas croire qu'il y ait une poésie française. Il est terriblement de son pays s'il dit de ces choses ; mais il est vrai qu'on n'aurait jamais persuadé tout de bon à *Saint-Preux* qu'il y avait une autre aimable personne que *Julie d'Étanges*. Il n'y a pour chacun qu'une langue qui aille au fond de l'imagination et qui sache parler selon le cœur. On dit des belles choses : Cela doit être beau ! Mais il reste toujours un voile autour des lignes.

LXXII.

A M. GUIZOT.

Paris, 24 juin 1868.

Monsieur,

Je suis bien sûr que si madame de Sévigné était encore de ce monde, ce n'est pas le traité d'Abbadie qu'elle relirait sans cesse et dont elle parlerait incessamment, mais bien vos *Méditations*. Presque toutes les apologies du christianisme, même les plus célèbres, ont été conçues sur des idées plus ou moins étroites. Chalmers, lui-même, a subi les préjugés particuliers d'une secte. On se sent dans votre livre en pleine lumière du bon sens le plus hardi et de la métaphysique

la plus élevée. Ceux qui ne se rendent pas sont du moins obligés de dire :

..... si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Je m'arrêterais sur tous vos chapitres pour vous dire les points de vue nouveaux dont on est frappé en les lisant. Je veux me borner à celui que vous avez intitulé : *De l'ignorance chrétienne*. Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses que récèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses dont la liaison nous échappe que tournent les idées claires pour s'étendre, et se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, il ne resterait guère que des géomètres et des animaux intelligents dans ce monde, et encore les sciences exactes y perdraient-elles de cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons et croyons entrevoir par moments. L'inconnu est le plus riche patrimoine de l'homme, et je pense avec Platon, bien ou mal entendu, que tout ici-bas est image et une image affaiblie de toute une économie supérieure. Il me semble même que tout l'effet du beau que nous pouvons voir est de faire penser à quelque chose de plus beau que nous ne voyons pas, et peut-être que la magie des grands poètes, par exemple, n'est pas tant dans les tableaux qu'ils peignent que dans les échos lointains qu'ils réveillent et qui viennent d'un monde invisible encore.

Mais je prends la liberté de réclamer aussi pour une

sage philosophie ce que vous dites si bien des obscurités de la religion.

J'ai peur seulement que ce chapitre ne tourne la tête du Père Gratry et ne confirme en lui la pensée qu'il n'y a rien de tel pour aller haut que de ne pas beaucoup comprendre ce qu'on dit. Il n'a pas l'air d'admettre que si nous n'avions pas d'idées claires nous n'aurions pas les autres. Il n'a pas lu ce passage d'un écrit de l'un de ses prédécesseurs à l'Académie « que l'oiseau a besoin d'un point d'appui pour s'envoler. »

Pour M. Vacherot, il ne devrait pas écrire. Pourtant sa belle découverte que *le moins* produit *le plus* enchante les esprits ouverts et si ouverts qu'ils laissent tout passer à travers leurs doigts. Je crois, en vérité, qu'il vaut encore mieux être une borne qu'une gargouille. Enfin, ce *Cosmos* d'abord stupide qui va à un progrès indéfini et peut-être à la perfection ne laisse pas que d'être plus difficile à entendre que le Dieu absolu ; mais c'est la fantaisie du temps de réconcilier la matière avec l'esprit. Il n'y a pas de sacrifice que l'on ne fasse à ce désir de les voir s'embrasser.

Pardon de ce bavardage. Il me semble qu'il est trop familier.

LXXIII.

A M. PRÉVOST-PARADOL.

Paris, 11 juillet 1868.

Dearest sir, j'ai voulu lire votre livre avant de vous dire combien j'étais reconnaissant de votre bonté. Maintenant que je l'ai lu, j'ai à vous remercier aussi de tout ce qui m'a frappé, instruit et charmé dans ce volume. On fait depuis bien longtemps, on fait tous les jours

encore des systèmes de gouvernement qui ont l'air de châteaux en Espagne où nul ne saurait habiter. Vous bâtissez une belle cité où des hommes de chair et d'os peuvent vivre en toute dignité et en toute sécurité derrière des remparts solides qui semblent élevés par la raison même...

Comme votre sagesse est vive, elle s'échappe souvent en pages que vous seul pouvez faire. L'éclat va bien à la sagesse, même dans la sévérité d'un sujet tel que celui que vous traitez. Il est bon que la sagesse montre qu'elle a des ailes, afin de mettre les imaginations saines de son côté. Il me semble que le passage sur la guerre pourrait être tiré des dialogues de Platon. Le portrait de l'Empereur (l'Empereur de Waterloo et non le Napoléon de Sadowa) aurait donné de la jalousie à Saint-Simon. C'est sa vigueur de trait et d'analyse; mais il n'a pas la pureté du dessin et la société qu'il connaissait ne lui laissait pas si bien voir les traits primitifs de l'âme humaine. Je n'ai qu'une humble remontrance à vous faire ; c'est sur la fin de votre livre : j'aurais voulu que l'examen de la France et de l'Europe s'arrêtât au moment où notre grand mécanicien a rompu le grand ressort. Si la race anglo-saxonne doit tout couvrir de ses eaux débordées, son crime disparaît presque dans ce déluge. Il peut dire alors : « Il est vrai que j'ai mis le feu à la maison, mais les Anglo-Saxons l'auraient aussi bien renversée. »

Mille pardons. Mille remerciements.

LXXIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 23 juillet 1868.

Il me semble qu'il en est comme des jours où je vous écrivais que vous alliez voir tous les gens de la suite de madame d'Haussonville couvrir les hauteurs des Alpes et du Jura. Il vous vient du monde de tous les points cardinaux. Pardon de ce mot *cardinal* en pays protestant. Mais la nature des personnes diminue cet inconvénient d'avoir à faire tête à des régiments ; toute cette société se connaît, se fait naturellement compagnie les uns aux autres et vous permet de vous reposer. Il n'y a de vraiment redoutable que les grands étrangers qu'il faut traiter avec une considération exceptionnelle, et ceux-là, on dit que vous les avez invités seulement à déjeuner ; les nerfs souffrent surtout de l'obligation à heure fixe ; mais, sans eux, il reste ce que les beaux esprits, les grands esprits, nomment les minces détails de l'administration, c'est-à-dire un certain travail pour que chacun soit le mieux possible. Quand on est tracassé par cet idéal on se fait encore du mauvais sang pour les gens les plus faciles à vivre entre eux. M. Royer-Collard disait : « On a toujours des affaires quand on aime l'ordre et que les choses soient bien faites. » J'ai quelque idée que la bonne littérature, et aussi la belle litérature, est celle qui apprend à rattacher les petites choses aux grandes et, pour mieux dire, qui montre comment les petits anneaux se lient aux grands dans l'enchaînement des choses. La fin de l'Héloïse respire ce que je dis là. C'est dommage que vous n'ayez pas pu supporter une

certaine grossièreté qu'a Rousseau par moment, et je conviens qu'il est singulier de le voir assez souvent au-dessous même du vulgaire avec tant d'élévation par moments et par moments fréquents. La beauté de son esprit finit comme la beauté des Néréides, en queue de poisson. Ne mettez pas ce sujet sur le tapis à dîner. Sauf M. de Broglie, personne de ceux qui sont chez vous ne sait juger Rousseau, et Paul, je crois, ne l'a guère lu. Je vous conseillerais, comme un ministre à madame Fesch, de lire en cachette le dernier volume de la *Nouvelle Héloïse ;* mais les femmes délicates ne savent pas braver la vulgarité.

Je ne sais pourquoi je vous fais depuis quelque temps plus de petites prédications littéraires que de coutume. C'est que chacun prêche son saint et que, sans ce saint-là, il y a longtemps, pour mon compte, que je serais mort d'ennui, de tristesse et un peu de rage sur ma très misérable destinée. Il est de toute vérité que j'ai dans cette triste demeure des amis muets qui me parlent selon mon esprit : aussi, si vous saviez avec quel soin je les époussette moi-même avec un beau plumeau, n'aimant pas qu'André ou Louis leur racle le dos !

Victor est donc arrivé? C'était une grande préoccupation et ça été un grand plaisir pour Albert. Cet Américain est un peu noir; il parle; il répond sans humeur aux questions; fume comme le général Grant et a un air de sang-froid et de résolution qu'on prend dans cette vie de tapage, de presse et de témérité. C'est presque avoir fait la guerre.

Lisez-vous quelque chose de *la Lanterne* de M. de Rochefort? Voilà un livre qui doit plaire à votre imagination et à celle de mademoiselle Anna ! C'est dans votre genre à l'une et à l'autre. Ne vous laissez pas

dire trop de mal du livre de M. Paradol. Je sais que ceux qui siègent ou siégeaient aux portes de leurs villes, hochent la tête sur cet écrit; mais on n'est pas tenu d'inventer des nouveautés quand il s'agit de rechercher ce que conseille l'expérience.

Si vous croyez toujours que je ne sèche pas de n'être pas à Coppet, vous avez tort. Dites, si vous voulez, que *j'ai un démon ;* cela peut être ; il me retient même à Paris, en vue de Versailles, et je suis ici dans toutes les misères imaginables. Il souffle un vent féroce aujourd'hui après cette température si violente.

M. Marmier m'a chargé de vous dire qu'il aspirait cette fois à l'Académie et de le dire aussi au duc de Broglie, mais il n'y met pas d'arrogance et a l'air de chercher une petite place comme un homme qui arrive tard à un concert.

Mille tendres respects.

LXXV.

A M. PISCATORY.

Paris, 25 juillet 1863.

Mon cher ami, je ne vous ai pas envoyé le volume de M. Lenormand que vous vouliez bien demander, parce que le duc de Broglie l'a emporté à Coppet. On dit l'ouvrage intéressant, mais pas tout à fait original, en ce sens que la plus grande partie serait plus que mêlée d'un autre écrivain qui a de la renommée en Allemagne ; mais je ne suis pas juge de cette question de propriété et cela ne fait rien ou presque rien au sujet. Quand le volume reviendra au bercail, il vous sera certainement envoyé.

La *Lanterne* de M. de Rochefort éclaire-t-elle les

sentiers de vos paysans? C'est un succès qui dépasse de beaucoup la vogue de Paul-Louis Courier. Ce n'est pas tout à fait le même genre. C'est là qu'il faut reconnaître que le goût du public qui lit est, du moins pour le moment, fort abaissé.

Les dieux ne sont pas ou ne paraissent pas justes. Cette *Lanterne* jette plus d'éclat que le livre de Prévost-Paradol. Vos observations sur l'écrit sont certainement fondées, quoiqu'il ne faille pas demander beaucoup de nouveauté aux principes et aux idées qu'on cherche dans l'expérience, mais enfin, pour moi, la grâce de ce jeune homme hardi et sensé est la plus forte. Il n'écrit pas pour écrire; tout ce qu'il dit lui appartient à bon droit puisqu'il le sent et est tout prêt à le faire. C'est le commencement et peut-être la fin de tout talent et de toute éloquence, que cette sincérité vive. Je crois que Cicéron l'eût pris en grande affection s'il l'avait rencontré dans Rome aux temps d'Antoine, de César et d'Octave, et il en aurait espéré quelque chose de considérable. En attendant, il demeure dans un pauvre petit appartement rue Saint-Georges, aimant mieux encore sa dignité et la raison.

J'ai pris le deuil pour six mois, jusqu'au retour du Corps législatif, parce que M. Haussmann est encore vivant. Pourquoi êtes-vous en deuil? parce que le préfet de Paris n'est pas mort. M. Paradol lui a donné un beau coup de dent avec le froid mépris qu'il excelle à exprimer, mais six mois suffisent pour renverser le reste de Paris et couvrir ses ruines de guinguettes.

Oui, je suis encore ici, fort peu capable de voyager, mais je suis sur la rue et non dans ce cachot qui vous déplaisait.

LXXVI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 28 juillet 1868.

Je suis sûr que depuis que vous n'avez plus de fièvre, votre activité s'étend à tout, depuis Pascal et Bossuet et la *Lanterne* de M. de Rochefort, et les débats de la Chambre, et l'administration de votre maison, et les relations de société, et tout cela dans un ordre et une harmonie pareils au cours des astres. Vous verrez que Gœthe avait aussi le démon de l'activité réglée si vous lisez les quatre volumes de M. Richelot dont la lecture vous sera abrégée parce qu'ils contiennent les *Mémoires*, mais avec des commentaires et des détails d'un grand intérêt pour qui aime les détails. Je me souviens très bien de les avoir recommandés à votre curiosité savante. Pour Shakespeare, il ne faut pas trop vous étonner s'il vous étonne à la première vue. C'est un Anglais, et un Anglais du XVI^e^ siècle. Il faut un peu de temps pour se familiariser avec ces étrangers de siècle et de pays, surtout quand on a le goût délicat et épuré qui hait les dissonances. Les sots qui n'ont pas de goût arrivent plus aisément à l'admiration pour avoir entendu dire avec raison que cela est admirable. La docilité sans personne à la maison pour contrarier rend tout facile. Vous trouveriez dans le *Cours de littérature dramatique* de M. Schlegel de quoi vous orienter dans ce théâtre anglais. Il a fait de belles analyses des grands drames de Shakespeare. Il y a aussi une charmante dissertation sur Hamlet dans le *Wilhelm Meister* de Gœthe, et les préfaces de M. Guizot en tête de la tra-

duction de chacune des pièces donnent un peu la clef des singularités de Shakespeare, et mettent sur la voie pour dégager les beautés de la terre du XVI[e] siècle où elles sont enfouies. M. Victor Hugo aussi a fait un gros livre sur Shakespeare, gros d'emphase, d'exagérations, d'emportements calculés. On y trouve par-ci par-là de jolies choses dont on ne sait pourquoi elles se sont égarées dans ce chaos. Toujours est-il que vous n'avez pas senti tout d'abord la grandeur du poète dont Victor Hugo a dit : *Shakespeare, le condor seul donne idée de ses larges allures, part, arrive, repart, monte, descend, plane, s'enfonce, se plonge, se précipite, s'engloutit en bas, s'engloutit en haut ; il est de ces génies mal bridés exprès par Dieu, pour qu'ils aillent farouches et à plein vol dans l'infini.* Vous n'avez pas l'esprit, chère madame, de voir tout cela. Vous voilà bien avertie, j'espère. Ce M. Victor Hugo est un tapageur gigantesque. Il vaut mieux lire l'ouvrage de M. Prévost-Paradol sur le gouvernement de la France. J'aurais bien quelques remarques à lui soumettre sur quelques pages de son livre, mais quel heureux et singulier mélange de raison froide et d'ardeur! Les superbes disent que les idées fondamentales ne sont pas nouvelles, et il n'est pas étonnant qu'il en arrive ainsi à un auteur quand il entend s'appuyer sur l'expérience. Je suis porté à croire qu'un morceau sur la guerre vous charmera. On le croirait un morceau détaché des beaux dialogues de Platon. Il y a aussi un portrait, incomplet sans doute, mais très vif et très original du premier Empereur. Le second n'y est pas flatté non plus, mais l'auteur est plus préoccupé du bien public que de ses rancunes. M. de Rochefort n'a pas le même style que M. Paradol. Ses brochures du samedi ont une vogue extraordinaire. La hardiesse à tout dire est le trait

principal, mais il est bien singulier qu'un public qui a eu sur les affaires du pays les pamphlets de Courier, de Benjamin Constant, qui a pu lire Swift et Junius, se prenne de passion pour ces clameurs, légitimes il est vrai, mais terriblement vulgaires. On lui sait gré de sa témérité. Ses ennemis mêmes disent que, sans être un sage, c'est un homme incapable de jouer un double jeu et qu'il satisfait simplement sa haine. Il est extraordinaire que le gouvernement qui a une sixième chambre pour châtier même l'innocence ne s'en prenne pas à M. de Rochefort; mais il ne faut pas demander la raison des caprices à qui n'a que des caprices.

LXXVII.

A M. L'ABBÉ DE BROGLIE.

Versailles, 9 août 1868.

Ce n'est plus de mon petit trou donnant sur cette vilaine rue que je t'écris, mais bien ayant en face de mes fenêtres la pièce d'eau des Suisses, qu'il faudrait aujourd'hui nommer probablement la pièce d'eau des *Turcos*, puisque les Français, n'ayant pas pu supporter dans leur armée des hommes tels que M. de Gingins et M. de Châteauvieux, trouvent très bon d'être sous la garde des sectateurs d'Anubis et autres divinités qui n'y regardent pas de très près en fait d'humanité et de civilisation. On dit que vous causez et disputez comme des perdus, à Coppet. Je me demande souvent ce que dirait l'auteur de *l'Allemagne*, si elle entendait ces conversations. Elle serait souvent surprise et triste, et irritée; surprise de ce cours singulier qu'ont pris les idées; triste de voir que la Providence a si peu aidé le bien à faire son chemin dans ce

pauvre monde; irritée contre un certain scepticisme qui regarde tout avec une curiosité froide et avale tout sans laisser le plus petit morceau de pain à grignoter aux misérables. L'imagination, qui est à la mode aujourd'hui, lui prendrait terriblement sur les nerfs. Elle n'aurait pas la même indulgence que nos belles dames pour les passions sauvages qui courent toutes nues à travers notre littérature. Elle était d'un temps où l'on ne racontait pas dans un roman les penchants des hommes, comme Buffon peut raconter les instincts de l'âne ou du taureau, ou, du moins, l'homme étant un animal qui a cette singularité, parmi les autres, de s'occuper, de se préoccuper du bien et du mal, cette disposition se montrait dans tout le jeu des passions humaines, et l'écrivain n'avait jamais l'idée, quand il peignait les sentiments, de tenir, pour ainsi dire, la tête au-dessus du bien et de dire, comme M. de Barante, *non ad probandum, sed ad narrandum*. As-tu jamais lu *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo? Il y a là une certaine mère qui perd son enfant. Sa fureur, après cette perte, n'a rien qui l'égale dans les rugissements d'une lionne ou d'une tigresse à qui l'on a enlevé ses petits. Elle devient vulgaire à force de désespoir. Ce sont les saturnales de la douleur maternelle. On voit que cette femme est d'un monde où ni les instincts, ni les passions, n'ont cet aromate divin qui les règle dans une certaine mesure, et qui est *la dignité*, le *decus*, lequel contient un principe moral. Je dois convenir que la Vierge au pied de la croix a une douleur beaucoup plus noble et cette noblesse vient de la soumission finale des attachements humains à l'ordre général, et, si l'on veut encore, à la volonté de Dieu. Quand les passions ne connaissent plus ce frein, il les faut mettre au Jardin des Plantes, dans la ménagerie,

à côté des léopards et des rhinocéros, et, chose singulière, quand les passions reconnaissent le frein, elles produisent plus d'effet sur le spectateur que les emportements déréglés ; elles annoncent plus de profondeur, et c'est par là que se montre, jusque dans les égarements des affections, l'essence supérieure de l'âme de l'homme.

J'ai bien tardé à t'écrire, mon cher ami ; c'est qu'en vérité j'ai été plus souffrant que je ne puis dire, souffrant réellement, et, de plus, en proie à des fantômes de toutes les couleurs ; la tentation de saint Antoine, non pas en fait de belles dames comme lui, mais en fait de maladie. C'est probablement à l'hypocondrie qu'il faudrait rapporter cette parole : *Il vaudrait mieux que cet homme ne fût pas né*. On dit que vous nous revenez le 21. Pourquoi pas le 15, pour assister au *Te Deum* de la Saint-Napoléon ? Là, on célébrera la Prusse placée au premier rang et maîtresse des nations, Paris détruit et rebâti tout de travers en trois jours, et la France désormais au second rang parmi les peuples d'Europe ; mais cela fait, comme dirait probablement M. Rouher, qu'elle ne tombera pas de si haut.

J'espère que vous avez loué le livre de M. Paradol. Si tous les jeunes Français avaient ces instincts-là, on aurait à remercier Dieu de tout autre chose que de M. de Bismark et de M. Rouher.

Adieu, mon cher ami. Ta lettre m'a fait grand plaisir, et, quoi que tu dises, aucun Nabuchodonosor ne l'eût écrite, même après ou avant les sept mois dont il s'agit.

LXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Versailles, 13 août 1868.

J'ai été dans l'impossibilité d'écrire tous ces derniers jours, chère madame. Ces chaleurs folles ont achevé mes nerfs, et si j'ai tardé à vous répondre, ce n'est pas que je n'aie lu avec le plus vif plaisir les pages que vous avez eu la bonté de me confier. Je trouve dans l'introduction les idées les plus élevées et tout ce que donne une imagination brillante en parfait accord avec les pensées, ce qui est bien rare aujourd'hui où souvent, chez le même écrivain, l'imagination tire dans un sens et l'esprit dans un autre. C'est bien le fond du livre que vous méditez qui est là, mais il y manque l'enchaînement et toutes les vues accessoires qu'une recherche plus exacte et plus prolongée vous fera aisément retrouver en vous-même; peut-être, d'ailleurs, avez-vous commencé par la fin, car une introduction étant un peu le résumé d'un livre, il ne la faut sans doute faire qu'en terminant, malgré la place qu'elle occupe; à présent, le plan ne représente pas tout le détail de l'édifice, ni même tout l'ensemble. Je crois qu'en lisant des livres qui sont de votre sujet, il vous viendra bien des points à traiter qui ne seront pas pourtant dans ces livres et qui étendront votre premier dessein. Pour les esprits féconds, les livres des autres ne donnent pas seulement ce qu'ils contiennent; leur principale utilité est de suggérer d'autres manières de considérer un sujet par une sorte de méditation que provoque la lecture. C'est ce qui fait dire de certains livres qu'ils font penser. Je le crois

vrai de tous, et la lecture n'est peut-être qu'une manière facile de fixer ses pensées sur un objet déterminé. Pendant que l'attention s'attache à la suite des raisonnements ou des récits de l'auteur, il se fait un autre travail dans le fond de l'atelier de l'intelligence, et ce travail, c'est l'invention personnelle et originale.

Les points mentionnés dans votre plan se rapportent en abrégé aux idées qui suivent : que c'est à tort que le luxe emporte avec soi une sorte de blâme ; qu'il y a un luxe qu'il faut repousser et qui a surtout pour but le bien-être, mais qu'il est un autre luxe qu'il est dans l'instinct de l'homme de réaliser dès qu'il est hors des nécessités les plus rudes de la vie ; que celui-là a pour but secret de traduire les soupçons que nous entretenons des choses invisibles, ou, du moins, d'exciter, par les arts, des impressions analogues à celles que nous ressentons dans nos rêveries sur l'invisible ; que Dieu nous donne, pour ainsi dire, l'exemple de ce luxe, puisque, presque partout, il a recouvert l'utile d'un voile de magnificence et prodigué la beauté dans tous les champs, dans tous les recoins de la nature ; que si le luxe de bien-être amollit et abaisse les âmes, le luxe du beau les ennoblit et les attire par des images confuses vers le monde supérieur ; qu'il n'est, enfin, que peu d'âmes d'élite qui, pour avoir vu, dans un monde supérieur, quelque ombre de Dieu dans une sorte d'extase, sortent de cette vue avec une indifférence naturelle pour tous ces rayons déviés que nous nommons le Beau, parce qu'ils ont vu un moment la source du Beau, dans toute sa splendeur et sa pureté. Je passe les rapports du luxe à la richesse et les points d'économie pratique, parce qu'il n'est peut-être pas certain que les tentati-

ves du luxe se rapportant au Beau suivent dans un rapport exact le développement de la richesse et que ce rapport n'est fixe que pour le luxe du bien-être.

Mais, comme je vous le disais en commençant, cette chaîne n'embrasse peut-être ni tout le sujet, ni toutes les questions qui s'y rattachent. Je ne fais qu'entrevoir les difficultés qu'il faut traiter et les développements que vous pourriez ajouter. Je ne peux que vous indiquer quelque chose de ce que j'entrevois, sous peine, si j'allais plus loin, d'être trop long et d'être confus.

Une première difficulté qui vous frappera particulièrement et plus vivement qu'une autre, c'est de décider que, dans un monde où il y aura toujours des misères qui se peuvent soulager par l'emploi judicieux de la richesse, de décider qu'une partie du superflu peut être employée tranquillement à ces images coûteuses du Beau. Il est certain que le Parthénon n'a pas été aussi utile au soulagement des Athéniens pauvres que l'eût été un hospice durant la peste du Péloponèse, et le Munster de Strasbourg est sujet à la même objection. Je crois que la Mère Angélique Arnault n'eût pas hésité sur ce point, ni M. de Sacy, ni M. Nicole, ni Pascal ; aussi ne voyons-nous nul goût même de ce luxe innocent en apparence chez les premiers chrétiens. Les parfums dont il est question dans l'Évangile ne sont qu'une image des droits supérieurs de Dieu sur l'homme, mais de tels sacrifices à l'idée du Beau ne sont assurément nulle part dans l'Évangile.

Je vois une réponse à cela et vous la verrez comme moi, mais il vaut la peine de traiter la difficulté.

Autre chose, par exemple, à examiner dès l'abord.

N'est-il pas vrai que le luxe du Beau peut tromper, que dis-je, a trompé bien des âmes? Quand l'homme a des impressions élevées, il s'en attribue volontiers un certain mérite. Les arts qui l'enlèvent un moment aux préoccupations vulgaires de l'existence, ne peuvent-ils pas lui faire croire qu'il est déjà, par l'état de son âme ainsi exaltée, à l'entrée du sixième ciel? et, pour parler des effets de la littérature, qui sont aussi de notre sujet, n'est-il pas constant qu'un homme ému de la lecture d'un roman ou de la représentation d'une belle tragédie se dit secrètement qu'il y a une certaine élévation d'âme à être touché de ces scènes, de ces tableaux, et que souvent il se contente, au fond de lui-même et en fausse sûreté de conscience, de ce tribut payé en fausse monnaie au Bien et au Beau? On se croit quelque chose de la grandeur des personnages fictifs qu'on admire, pour cela qu'on les admire, et l'âme de l'homme est si peu exigeante qu'elle prend aisément et volontiers ses émotions pour des vertus.

Je sais et vous savez des réponses à cela encore, mais c'est une partie et même une partie curieuse du sujet à traiter.

Vous verrez bien d'autres objections et d'autres solutions se dresser et s'offrir devant vous en entrant dans le détail de votre étude.

Je serais donc d'avis qu'avant d'exécuter le livre vous prissiez des notes, non pas *sur*, mais *à propos* d'un certain nombre de lectures plus ou moins rapprochées de votre objet. Vous verrez ce que la facilité et la richesse de votre esprit vous donneront dans ce petit travail. En attendant plus mûre réflexion, je vous indiquerais :

L'*Essai sur le Beau*, de Burke (il n'est pas digne de

Burke, mais je vous disais que je prends les livres comme une manière de penser autrement qu'eux);

Le livre *Sur le Beau*, de M. Levêque (à parcourir);

Le livre de M. Cousin : *Du Bien, du Vrai, etc.;*

Quelques *Sermons sur le Luxe*, des grands sermonnaires ou de Nicole;

Parcourir la *Richesse des Nations*, de Smith;

La *Lettre de Rousseau à d'Alembert, sur les spectacles;*

Et, pour voir le luxe d'agrément et de bien-être, *le Mondain* et *la Défense du Mondain*, de Voltaire.

Adieu, chère madame, mille tendres respects. J'aurais bien dû vous écrire plus lisiblement, mais vous verrez, par la première page, que j'ai voulu sans y parvenir. Puisque vous souffrez des yeux en ce moment, mademoiselle Aline aura peut-être la bonté de vous déchiffrer ma lettre. Elle y verra que je la trouve bien aimable, mais il n'y a pas grand mal à cela.

LXXIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Versailles, 19 août 1868.

Sans vous, chère amie, je n'entendrais aucun bruit de la famille. Vous êtes probablement la plus fatiguée, la plus occupée et la plus attentive aux ennuis des autres. Je n'ai pas entendu parler de d'Haussonville depuis que j'ai reçu les épreuves de son excellent et brillant travail. Il a un succès considérable et bien mérité. Il a beaucoup de vues et d'esprit et pourtant a su prendre l'attention de ce *tout le monde* qui est dur à la détente en fait d'attention et qui n'aime pas qu'on ait plus d'esprit que lui. C'est presque la per-

fection en fait de talent que d'unir le suffrage des demi-sots à celui des gens distingués par l'intelligence. M. de Rochefort ne va qu'aux sots et M. de Rémusat qu'aux gens d'esprit.

M. Piscatory m'écrit que ses moissons sont rangées selon sa fantaisie ; qu'il a le plaisir de voir la pluie qui tombe sur ses champs où il n'y a plus rien à geler. Il jouit de son bonheur comme agriculteur et se dit avec joie en se couchant qu'il ne rentrera pas dans la carrière ingrate de candidat. Il est comme cette demoiselle de madame de Sévigné qui se sentait si heureuse, en disant ses prières du soir, de n'avoir pas épousé le duc de Ventadour.

Vous aurez lu avec intérêt la petite scène de la Sorbonne quand madame Cavaignac a fait signe à son fils de ne pas aller recevoir un prix des mains du prince impérial. Quoique je trouve la personne charmante, avec son air de reine d'une République, je suis fâché qu'elle ait fait cet éclat inutile. Les coups de force n'ont de dignité que quand ils sont nécessaires, sans quoi, ce genre de démonstration a trop l'air de vouloir provoquer l'attention. Je crois que Cornélie, dans Rome, n'aurait pas fait ce petit tapage, ou n'aurait pas envoyé ses enfants au lycée Charlemagne.

Adieu et mille tendres respects. Je voudrais bien vous voir dans ce Coppet, qui me semble mon lieu naturel. Je renoncerais pour cela à toutes les trompettes de la cavalerie qu'on entend autour du château de Versailles.

Qui a une mauvaise santé n'est bon à rien. Comment faites-vous donc pour être bonne à tout ?

LXXX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 20 août 1868.

Je suis très heureux que le volume du jeune ministre de Saint-Audrews ait eu quelque intérêt pour vous. L'auteur est certainement un homme d'esprit et d'esprit original. Il a même les défauts des hommes qui pensent par eux-mêmes ; il a des longueurs où il se livre à ses fantaisies sans trop chercher si le lecteur a le même goût que lui pour ce qui l'occupe. Walter Scott était sujet à cette faiblesse et aussi madame Sand. Les gens sans originalité et d'un peu de talent ont plus de discrétion. Ils disent aux autres ce que les autres désirent entendre. Les sentiments vifs et forts sont portés au rabachage, justement parce qu'ils sont vifs et forts. Je croyais vous avoir quelquefois recommandé les autres écrits du ministre de Saint-Audrews, ses *Récréations d'un prêtre de campagne*, et ses *Récréations d'un pasteur de la ville*. Ils fourmillent d'observations morales très justes sur la nature humaine ; les bons esprits qui ne se reconnaissent que dans les lieux communs sont capables de lui reprocher quelque recherche et quelque subtilité ; ils diront que cela manque souvent de simplicité et que la saine littérature ne cherchait pas ainsi midi à quatorze heures, à quoi on peut répondre que quand deux ou trois siècles de littérature ont analysé ou peint les grandes roues de la nature de l'homme, il est naturel, pour éviter l'ennui et aussi pour aller plus avant dans les choses, de regarder aux petites roues qui ne laissent pas de s'engrener aux grandes et de faire aussi beaucoup d'ouvrage. Je

n'aime pas extrêmement la disposition qui fait crier au marivaudage, dès qu'un écrivain sort du lieu commun. Il faut être Bossuet ou Pascal pour raviver les lieux communs par une élévation sincère, et je conviens bien volontiers qu'alors les grands traits sont supérieurs à tout le reste.

C'est aujourd'hui surtout que je souhaiterais d'être à Thun, et, il me semble de plus qu'il est bon de courir le monde et de voir le plus qu'on peut des beaux spectacles de notre terre. En mettant le temps bout à bout, j'ai vécu des années dans le canton de Vaud et de là je n'ai guère visité que Fribourg. J'en suis fâché pour moi, car j'ai remarqué que chaque beau lieu qui nous a frappés unit indissolublement son souvenir à tout un ordre de pensées sans rapport direct, mais avec un lien secret, avec ces spectacles de la nature. On dirait que le monde du dehors est comme un livre qu'on lit sans en connaître les mots bien distinctement. On n'en saurait faire le mot à mot, mais on arrive au sens ; comment? Je crois que nous n'en saurons jamais rien.

Je ne sais rien et je crois qu'il n'y a rien à savoir à Paris. Le maître parcourt rapidement son empire en chemin de fer, mais je crois parfois qu'il n'est pas plus occupé que les rois mérovingiens quand un paisible attelage de bœufs promenait dans Paris le monarque indolent.

LXXXI.

A M. GAVARD.

Versailles, 20 août 1868.

Que vous êtes aimable, cher monsieur, de vous souvenir des solitaires malades tandis que vous êtes dans

la plus aimable compagnie et parmi toutes les splendeurs d'un été de Suisse, sans compter les rois et les chambellans à la jambe cassée. J'espère que mes remerciements vous retrouveront encore à Thun. C'est, je crois, le lieu où notre Empereur a fait son instruction militaire (je ne sais pas bien où il a étudié la politique des États). Avez-vous fait un pèlerinage à la maison qu'il a habitée comme officier dans l'armée helvétique? Je compte que la Suisse, en corps de nation, y a fait mettre quelque inscription qui conserve ce grand souvenir. Pour mon compte, cependant, comme je n'ai pas du tout l'esprit qui fait oublier le passé devant l'éclat du présent, je resterais volontiers dans l'hôtel que vous habitez, pour entendre un jeune prince (le duc de Chartres) plein de feu et d'esprit et de hauteur de courage, qui est là comme un cheval arabe attaché au piquet, voyant de loin un gros cheval de brasseur qui se promène lourdement et nonchalamment, qui se promène en maître, écrasant l'herbe sous ses grands pieds.

LXXXII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 2 septembre 1868.

Chère madame, votre lettre est venue à Paris où je n'étais pas ; de là, après un peu d'hésitation, elle est allée à Versailles où je n'étais plus. C'est ce qui fait que je ne vous en ai pas remerciée aussitôt que je l'aurais voulu. Je ne pensais pas que vous vinssiez sitôt dans nos quartiers. Il me semble que vous ne les prenez pas en très bonne part. Vous parlez des environs de Paris, en regard du climat de Montpellier, comme Eudore

quand il comparait la Germanie à l'Arcadie. *Il me prenait*, dit-il, *je ne sais quel désir d'abandonner les aigles ;* mais, comme Montpellier est de l'obéissance des aigles aussi bien que les environs de Paris, je pense bien que vous n'avez pas de ces désirs séditieux.

Quelle belle soirée d'été vous avez donnée à Montpellier ! Je suis sûr que cette fête universitaire avait plus grand air que la solennité du concours général. Le fantôme de la République n'est point apparu chez vous comme il a fait à la Sorbonne. J'ai eu l'honneur de voir une fois ou deux madame Cavaignac ; elle n'a pas du tout l'air d'un fantôme et si la République avait connu la figure de Cornélie, peut-être que les bourgeois de Paris en auraient moins peur. J'avoue qu'au premier moment je n'approuvais pas beaucoup madame Cavaignac. Malgré l'agrément de sa figure et la noblesse de son caractère, je trouvais qu'il y faut regarder à deux fois avant de faire une scène publique qui ne peut avoir de suite ; mais on me dit qu'il y avait peut-être une scène préparée pour que le fils de Caton fût amnistié par le jeune César et alors je comprends que Cornélie ne se soit pas prêtée à cette réconciliation ; et puis, peut-être que tout cela n'est que l'effet du hasard.

Nous autres, gens de l'opposition, nous sommes portés comme Tacite, quoiqu'avec moins de talent, à raffiner sur tout et à trouver des combinaisons savantes et perverses à de pauvres gens qui ont juste le nécessaire, et pas toujours, en fait d'intelligence.

Ainsi, chère madame, malgré tous vos tracas de maîtresse de maison, vous avez pu beaucoup lire et beaucoup écrire. Je serais encore plus curieux de ce que vous avez écrit que de ce que vous avez lu. Je suis

toutefois porté à croire que vous avez sur ce point une invincible discrétion, quoique vous vous accusiez fort à tort du défaut contraire ; mais, pour traiter ce sujet d'une façon désintéressée, je crois qu'il faut écrire même quand on a la manie perverse de n'en rien montrer. L'obligation de donner un corps à ses pensées fait bien plus que les éclaircir et les ordonner ; elle en fait naître d'autres qui auraient dormi à toujours dans le fond de l'intelligence. C'est sans doute un grand plaisir de regarder longtemps à ses impressions et même à ses sensations les plus fugitives, assez longtemps pour en voir se dégager les idées claires qu'elles couvrent et qu'elles enveloppent. J'ai toujours tenu que qui saurait regarder en soi quand l'eau est un peu tranquille y verrait des choses surprenantes et dont il n'a pas conscience, et que c'est dans ce fond sourdement agité qu'est la source de l'originalité de chacun. La difficulté est de mettre le grain de sel sur la queue de cet oiseau toujours inquiet, mais on le peut par la patience et l'attention. C'est un voyage en soi-même comme celui d'Aristée quand il descend sous la mer dans la demeure de Cyrène :

Ibat et ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque Lycumque,
Et caput unde altus primùm se erumpit Enipeus.

Toutes les sources des fleuves sont là, et, quant à ce latin tout étonné de sa hardiesse, il est là, chère madame, pour vous montrer l'excès de votre réserve... Mille tendres respects.

LXXXIII.

A M. CH. GAVARD.

Broglie, 22 septembre 1868.

Savez-vous, cher monsieur, si le roi de Prusse est de bonne humeur? Je vous avoue que, après les bruits qui couraient, je n'osais pas trop sortir de chez moi de crainte de rencontrer quelque légion de ce redoutable monarque. Enfin, si les ministres signataires n'ont pas signé, ils doivent le dire publiquement, sans quoi il les faut fouetter sur cette même place de la Bourse. Quand on prêtait à M. de Fontanes, qui n'était pas Caton d'Utique, des paroles qu'il trouvait indignes d'un honnête homme, il faisait mettre un *erratum* du *Moniteur*, bravant un homme qui ne revenait pas du Mexique, mais bien d'Arcole et des Pyramides et de Marengo. J'ai cherché l'*erratum* de la lettre à la Bourse au *Moniteur* et j'aurais été bien surpris de l'y trouver. Je compte que M***, à la prochaine réunion de la Chambre, interpellera les ministres sur le peu de soin qu'ils ont de notre dignité nationale. Cela ne m'empêche pas de regretter M. Dufaure. J'aurais voulu le voir serrant comme dans un étau l'enflure de M. Rouher. Il excelle à serrer les gens à la gorge. C'est un soin que négligent souvent de très puissants orateurs; quand ils ont secoué vigoureusement leur adversaire, ils le lâchent, et s'il va se cacher pour quelques jours, son insolence ne tarde pas à repousser. Il ne faut jamais réduire les gens à l'absurde en conversation et il faut toujours les réduire à l'absurde dans un parlement. M. Dufaure a tous les outils nécessaires pour ce genre d'opération inhumaine. Je me flatte qu'il arrivera inévi-

tablement aux élections générales, mais qui sait si nous serons demain, et s'il y aura des élections générales ? Le temps est noir comme de l'encre ; or, quand le temps est gros, l'équipage mal recruté, le commandant peu éclairé, les officiers du bord mal choisis, on peut craindre qu'il arrive quelque chose au bâtiment. Je pense toujours, depuis quelque temps, au naufrage célèbre de *la Méduse*, que commandait un M. de Chamarens, homme de bonne famille, mais qui ne savait pas très bien ce que c'était qu'un gouvernail, une vergue, une voile. Il n'est pas aisé de voir ce qui s'est passé en Espagne. On a de la peine à s'intéresser à quelqu'un dans cette région sauvage où l'on ne comprend rien à personne. Toujours est-il que la pauvre Reine qui venait échanger des politesses avec un voisin aura été obligée de retourner chez elle pour faire fusiller un certain nombre de ses sujets. Tout cinquième acte finit ainsi dans cette Espagne et je n'aime pas les mélodrames. M. de Viel-Castel s'annonce ici pour la fin de la semaine. Il nous expliquera ces révolutions qui sont des énigmes... Quand nous en aurons une, si nous en avons une, elle ne sera pas si difficile à expliquer.

Et vous, chèr monsieur, dites-moi quand on peut espérer vous voir dans ces bois ? Je crois que vous êtes repris par quelque mal, puisque vous consultez votre médecin à grande distance. Les médecins devraient être tenus à la résidence, comme les évêques.

LXXXIV.

A M. MASSON.

Broglie, 1er octobre 1868.

Ainsi donc, voilà le trône d'Espagne renversé. Cela ne laisse pas que de faire un trou sur la carte d'Europe. De grands politiques comme M*** ne prennent pas garde à ces petits faits, mais les tatillons comme M. le cardinal de Richelieu et M. Pitt y auraient regardé. Les personnes qui aiment à prévoir l'avenir ont là un beau champ pour leurs spéculations. Quoi qu'il en soit, il se passera longtemps avant que l'Europe puisse chanter un concert et ce n'est pas le temps pour elle de prendre des leçons de M. Viault. Il est certain que le jour n'est pas venu de faire l'éloge de M. Rouher non plus. Nous pourrons dire à son enterrement qu'il était supérieur à ses camarades dans la maison où il servait, et voilà tout. Quant à le nommer le même jour que le cheval de Job, c'est vous qui avez tort, mon cher ami, de faire ce rapprochement. Il ne faut pas parler le même jour de deux êtres si différents.

Si vous ne vous guérissez pas de vos maux, il m'en vient à moi tous les jours de nouveaux; j'ai des rages de dents effroyables après avoir ignoré toute ma vie le mal de dents. J'ai à tous moments l'idée que je vais tomber comme un homme ivre. Enfin, je serais moins étonné que M. Walewski si je tombais d'apoplexie dans les bois de Broglie. Mille amitiés.

LXXXV.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 5 octobre 1868.

Mon cher ami, je ne sais si je vous en écrirai bien long. Je suis dans une crise de santé terrible, attaqué de partout comme un arbre qui aurait deux ou trois bûcherons à son pied avec des haches bien affilées. La liste de mes maux serait trop longue pour un homme qui est dans le mouvement de Paris. Je pourrais la donner à Job quand il était sur son fumier. Voici dix jours que je n'ai pris une plume, parce que la tête me tourne. Il est vrai qu'elle me tourne quand je marche, aussi bien que quand j'écris. Vous n'avez pas idée de la profondeur de mon découragement.

Je ne comprends pas bien, selon la philosophie de l'histoire, la mort de M. Walewski. C'était un homme doux et bienveillant, qui ne donnait, dit-on, que de bons conseils ; qui n'avait guère, je crois, abusé de sa faveur; qui n'était ni avide ni insolent ; qui ne scandalisait point par une fortune déréglée. C'était aussi le dernier héritier direct d'un grand homme, et c'est quelque chose de voir finir une grande race. Chose singulière, on pense moins à sa grande origine depuis qu'il a été mêlé à ce second empire. On en serait bien plus frappé s'il était mort sous la royauté de la maison d'Orléans, colonel d'un régiment de chasseurs. La vraie pourpre brille moins parmi les oripeaux d'une fausse grandeur. Si son convoi plus modeste avait passé, il y a vingt ans, sous la statue de la place Vendôme, on l'aurait suivi du regard avec un intérêt triste, et de

grandes images auraient passé par l'esprit qui auront été dissipées par cette affectation de luxe royal, tous ces conseils, tout ce sénat, tout ce peuple, toute cette armée qui ne pensaient assurément ni à Lodi ni à Waterloo, ni aux plaines de la Pologne, ni à Sainte-Hélène.

La brochure que vous approuvez fait son effet. Elle se vend quelque chose comme 25 centimes, je crois. Il est vrai que c'est encore cher pour les habitudes des Parisiens riches. Je crois qu'on cessera aussi bientôt de lire en Angleterre, quand l'imagination se nourrira des doctrines de Cobden, et que le suffrage universel sera sur son large trône à ras de terre. Mazaniello régnera bientôt partout.

Adieu, mon cher ami; je ne vois pas ce que je vous écris, mais je voulais vous remercier de votre aimable lettre, et de toute votre bonté durant mes derniers jours à Paris. Si vous m'écrivez, ce sera une œuvre de charité.

LXXXVI.

AU MÊME.

Paris, 18 novembre 1868.

Mon cher ami, vous aurez certainement toutes les facilités du monde pour lire le volume dont vous me parlez, mais cela, bien que réglé sur l'expérience, a l'air aussi chimérique que le gouvernement de Salente, quand on regarde ce que nous voyons.

M. A. de Broglie a eu beaucoup de regrets de ne pouvoir assister aux funérailles de M. de Rothschild. Le président du conseil de Saint-Gobain, M. Hély d'Oissel est mort avant-hier et le service funèbre était à onze

heures aujourd'hui, et il fallait, je crois, parler sur sa tombe.

Cette mort de M. de Rothschild est triste de toutes les façons. Il était parmi les puissances de ce monde et cette puissance avait ce caractère singulier aujourd'hui de repousser les alliances et les combinaisons douteuses. On ne saurait donner cette louange qu'à un bien petit nombre de princes établis en autorité à l'heure qu'il est. Il avait été doué plus qu'aucun autre homme, peut-être, du génie des grandes spéculations, et ce génie s'est laissé arrêter par les scrupules de la conscience ou de l'honneur, malgré la contagion de l'exemple, et quand il lui était si facile d'emporter toutes ces eaux bourbeuses dans le torrent de son crédit. On verra, je n'en doute pas, qu'il était comme un frein salutaire aux entreprises extravagantes et malhonnêtes qui sont une des formes de la fièvre qui travaille le monde. Et puis, il est triste aussi de voir ces richesses des Mille et une nuits acquises par la supériorité de l'esprit et par le travail échapper des mains de celui qui en faisait un si noble usage. Dites-moi comment est madame de Rothschild dans ces premiers jours qui sont si terribles à passer.

Bonjour, mon cher ami ; mille et mille amitiés.

LXXXVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 2 décembre 186[illegible].

Mon cher ami, j'imagine que demain personne ne pensera à célébrer à Chérigny l'anniversaire de la mort de Baudin. Nos paysans n'entretiennent pas de ces sentiments séditieux, mais on dit qu'ici le gouver-

nement croit qu'il pourrait bien y avoir du bruit. Si les républicains font cette sottise, ils sont plus fous que nature, mais ils sont bien capables d'être plus fous que nature, et ce ne serait pas la première fois qu'ils l'auraient montré. Quelques malheureux seront tués par un gouvernement armé jusqu'aux dents et qui ne craint pas que ses *turcos* soient arrêtés par des scrupules de politique ou de conscience dans leurs charges à la baïonnette. Cela n'arrive que dans les armées formées par le maréchal Saint-Cyr; et puis, quand une vingtaine de braves gens écervelés seront restés sur le carreau, les bourgeois, dans leur sagesse, prendront peur et maudiront de plus belle les sentiments libéraux. Il faudrait que la liberté eût la vie dure pour durer chez nous où les gens paisibles veulent la tenir dans une glacière et où les républicains ne sont pas contents si on ne chauffe son appartement à cent degrés Réaumur au-dessus du bon sens. Je n'ai jamais vu Paris plus désert des amis qui forment notre petit cercle habituel; le mouvement est à Compiègne. On y tue des lièvres et on y joue aux jeux d'esprit. Je ne sais pas si Bossuet aurait été assez hardi pour dire, dans ses sermons, à l'Empereur dans toute sa gloire: « Quand les princes négligeant de connaître » leurs affaires... ne travaillent qu'à la chasse, comme » disait cet historien, n'ont gloire que pour le luxe ni » d'esprit que pour inventer des plaisirs, alors, etc.. » etc., etc. »

Je ne vois pas à la présente cour de prédicateur en état d'avertir que cette manière de vivre chez les princes *menace terriblement les maisons régnantes*.

Vous voyez que je n'ai pas du tout dessein de vous donner ce que vous nommez le bon exemple, puisque j'allonge ma feuille de papier. Il faut bien causer un

peu. Le moment vient où c'est à peu près le seul plaisir de la vie. Il reste encore à parler des choses et à les juger hardiment, quand on n'y peut rien. C'est quelque chose encore que d'être spectateur, quoi qu'en disent les découragés qui prennent les restes de la vie avec humeur et qui s'ennuient en conséquence.

Aujourd'hui il semble que l'on n'aura pas de train; mais comme il suffit d'un caprice pour l'engager, il faut attendre la fin du jour et allumer une chandelle à la Vierge pour que les partisans de Baudin ne soient pas si fous. Il me semble que MM. Jules Simon, Jules Favre et Pelletan doivent être honteux de commander, je veux dire d'obéir, à ces gens si indociles en bon sens.

De paix ou de guerre on n'en parle plus; probablement nous ne perdrons pas pour attendre. Il est triste de penser que notre sort se décide dans les rêveries d'une tête confuse au milieu des jeux puérils de Compiègne. Heureusement qu'il est dit dans l'Écriture, sur la sagesse et la puissance de Dieu: *Je connais tous les oiseaux des montagnes, et toute bête est à mon commandement;* ce passage montre bien que la Providence tient dans ses mains le cœur des princes de la dernière de nos dynasties, mais il n'est pas dans les habitudes divines de faire beaucoup de miracles. Dieu ne tire que rarement de l'huile d'un mur. Qui donnerait un chef à nos armées? Sans compter que Voltaire disait déjà des armées de la fin de Louis XIV: « Cet esprit de confiance et de supériorité, l'âme des troupes françaises, diminuait déjà un peu. »

LXXXVIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 7 décembre 1868.

Voilà un homme qui ne ressemblait guère à M. *** et dont M. de Sacy va faire l'éloge aujourd'hui dans Augerville. Il y avait dans M. Berryer une réunion de dons et de qualités d'esprit qui le rendait un homme rare. La nature avait tout préparé en lui pour en faire un orateur, ce qu'elle fait rarement pour les modernes. M. Pitt était grêle, M. Fox lourd et embarrassé dans sa démarche, lord Chatham goutteux, M. de Serre malade de la poitrine, etc., etc. ; mais quand la nature s'est mise en frais pour l'extérieur de l'orateur, elle refuse souvent le génie oratoire à ces favoris-là. M. Berryer s'est trouvé avoir beaucoup de Fox et beaucoup de Talma. Ceux qui ne l'ont pas vu et entendu n'ont pas vu quelque chose de ce que rêvait Cicéron pour l'orateur. De plus, il avait l'esprit singulièrement doux, aimable, ouvert à toutes les impressions élevées. Je n'ai nul goût pour le parti dont il était, mais, en l'écoutant, on se prenait d'un certain goût momentané pour l'autorité des vieilles traditions ; on voyait en beau les vieilles cités du passé :

Fluminaque antiquos subterlabentia muros,

et il faut ajouter qu'il a toujours entendu faire régner une liberté honnête et grave dans ces grandes citadelles. Il n'a jamais conseillé les siens que dans ce sens, et, dès sa première jeunesse, il s'est refusé à partager les haines et les violences de ses amis. Le barreau du Midi doit avoir envoyé des députations aux

funérailles, car il avait, plus raisonnables, les opinions du Midi. Votre faubourg Saint-Germain de Montpellier le trouvait-il assez légitimiste ? Mais quelle précipitation l'on met à mourir! Les trois quarts de nos hommes distingués ou illustres s'en sont allés. M. de Lamartine est dans un état de santé lamentable. Sa vie intellectuelle est, dit-on, presque éteinte. Victor Hugo est plus que malade ; il ne dit plus que des sottises dans les journaux; il prêche toutes les douceurs de la philanthropie avec l'accent de 1793. Quelqu'un qui n'était pas doux, c'est l'Empereur que raconte M. d'Haussonville, dans ses rapports avec le pauvre Pape à Savone. Je ne voudrais pas plus être soigné par le médecin qu'on voit là que par l'herboriste du procès qui se juge à Marseille.

Je ne sais que *Werther* qui soit un grand roman en allemand. Je veux pourtant, comme le marquis de Posa dans *Schiller,* ne point oublier les rêves de ma jeunesse, et, je dois avouer que j'ai pris plaisir aux romans d'Auguste La Fontaine. Il est prudent de ne pas relire ce qui a ravi dans l'enfance et dans la première jeunesse. C'est tout ce qu'on rêvait soi-même qu'on lisait entre les lignes. On a dit que la musique abonde dans le sens de ceux qui l'écoutent. Cela est probablement encore plus vrai des premières lectures qu'on fait quand on est curieux et ému sans avoir encore rien vu et rien éprouvé, pour ainsi dire. Plus tard, c'est le contraire qui arrive. On compare ses pensées et ses impressions aux impressions et aux pensées de l'auteur, et on le juge sur la ressemblance ou la différence de ce qu'on voit en soi avec ce qu'on voit dans l'écrivain.

LXXXIX.

A M. PISCATORY.

Paris, 28 décembre 1868.

Le pauvre M. de Moustier est toujours bien malade. Sa démission paraît lui avoir été le coup de la mort; je ne croyais pas qu'on pût mourir aujourd'hui de ces choses-là. Il paraît que les âmes se mettent toujours en équilibre avec leurs gouvernements, et Racine est à Louis XIV comme M. de Moustier est à l'Empereur que nous savons. Les âmes des hommes sont élastiques, je veux dire qu'elles se rétrécissent suivant le besoin des temps. Le monde garde toujours les mêmes rapports, bien que les termes soient plus grands ou plus petits. Et voilà l'application de l'algèbre à la platitude. C'est ce qui fait que les mêmes lieux communs s'appliquent aux révolutions les plus diverses et que M*** peut tenir à peu près le même langage à toutes les dynasties. Quand je dis M***, je veux dire aussi M. Troplong, sorte de Merlin de bas étage, né heureusement pour nous dans des temps plus doux. Il était digne de la belle invention de Merlin que des prêtres qui tâchent de faire des conversions sont coupables d'embauchage, puisqu'ils recrutent pour un gouvernement étranger, à savoir pour le Pape. On prétend que ce tout petit Papinien ayant fait orner sa demeure des chefs-d'œuvre de la peinture, qu'il aurait fait tirer du Musée, a failli l'autre jour nous brûler ces chefs-d'œuvre, le feu ayant pris à sa cuisine qui doit être voisine de son cabinet. Il paraît que tous ces grands tableaux de l'État, qui n'appartiennent qu'à l'État, sont décrochés sans cérémo-

nie pour aller orner les murailles des salons de nos gens établis en autorité. Ce n'est qu'une insolence, mais c'est une grande insolence. Voyez-vous d'ici le tableau des Thermopyles chez ces messieurs qui disent : *Passant, va dire à qui tu voudras que nous vivons ici pour violer les lois et nous moquer de la morale et rire de la bataille de Sadowa et de ceux qui ont quelque tristesse de la grandeur démesurée de la Prusse. Après nous le déluge, et nous nous serons toujours joliment amusés !!!*

Dites-nous quel jour vous arrivez. Nous ne pourrons pas faire orner votre chambre des tableaux du Louvre, mais ce ne sera pas faute d'avoir envie de vous faire fête. Je le crois bien qu'on n'entend pas grand'chose des féeries de Shakespeare ; mais c'est la mode d'y tout entendre et d'y tout admirer.

XC.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 16 janvier 1869.

Je crains bien, mademoiselle, que les gens qui se scandalisent si fort de Marivaux, ne lisent sans les remarquer des livres tout autrement choquants, mais la mode et la vogue purifient tout. Il est certain qu'on aimerait bien à causer de temps en temps avec l'aimable Marianne. Elle a des sentiments confus de toutes les sortes, ce qui donne la grâce, et le lendemain, elle débrouille cet écheveau un peu emmêlé de ses doigts effilés, ce qui donne l'esprit. C'est la fleur de la première partie du XVIII^e^ siècle... la fleur de l'esprit de société, raffiné, mais naturel encore. Le marivaudage de ce temps-là est naturel comme Homère en comparaison des sottises affectées qui farcissent les romans

d'à présent. Je n'ai pas fait grande attention à M. de Climal, mais ce pourrait bien être un fort honnête homme aussi, si nous le comparions à beaucoup de vivants plus ou moins constitués en dignité à l'heure qu'il est.

Je vous trouve un peu froide pour les volumes de madame Riccoboni. Cela est lent et pas vivement coloré, mais les pastels un peu effacés sont quelquefois bien jolis. Ils laissent à l'imagination à remettre çà et là les teintes qui ont pâli.

Oui sans doute, M. Lanfrey est rude comme les sentiments et les opinions de son parti; c'est un procureur général contre le premier Empereur. Ces procureurs généraux s'échappent rarement sur les beaux côtés de leurs ennemis. M. Lanfrey ne se représente pas bien, j'en suis sûr, le jeune général de l'armée d'Italie revenant à Paris après Arcole, n'ayant pas encore la terrible folie de sa toute-puissance, jeune, espérant tout et faisant tout espérer de lui. Les femmes le regardaient toutes tremblantes comme le jeune dieu de la guerre; en le voyant elle croyaient entendre le bruit des canons et des tambours au pied des Alpes dans le soleil d'Italie. M. le maréchal*** ne donne qu'une idée vague des émotions que cause la vue d'un général de vingt-sept ans, rayonnant de gloire, d'esprit, de génie, d'audace. Mais M. Lanfrey n'est pas si frappé des côtés brillants du héros que des derniers actes de la tragédie qui commençait si bien, et il faut convenir qu'il y a de quoi attrister un peintre.

J'ai bien regretté que ma misérable santé ne m'ait pas permis d'assister au mariage de M. votre frère. J'ai songé souvent ce jour-là à ce que cette fête avait de tristesse pour vous, mademoiselle, qui n'avez pas pu y prendre part; mais les soins de M. Chauffart

vous ménageront pour un peu plus tard quelque beau voyage en Italie en compagnie des vôtres et de votre aimable belle-sœur. On me dit qu'elle éblouissait toute l'église par sa grâce et son éclat de beauté.

J'ai trouvé M. Chauffart très aimable, de beaucoup d'esprit et d'une conversation pleine d'intérêt. M. Ch. Gavard, craignant sans doute de l'ennuyer, n'a pas voulu me présenter à lui, mais j'ai tâché de faire mes petites affaires moi-même et je me suis présenté timidement.

Je ne connais que des admirateurs de Bourdaloue. Je sais des personnes de beaucoup d'esprit qui le préfèrent même à Bossuet, pour ses sermons. J'ai toujours trouvé sa logique un peu moins exacte qu'on ne dit. Il paraît bien que c'est le Démosthène du christianisme pour une certaine insistance énergique sur les points importants d'une affaire. Madame de Sévigné en avait la tête tournée. Tout cela donnerait bien envie de l'admirer pour avoir l'air comme il faut dans le grand monde intellectuel.

XCI.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 17 janvier 1869.

Je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'ai reçu cette petite lettre de Gênes, ma chère Marie... Vous avez donc vu Gênes et cela vous aura fait quelque bien. C'est par là que j'ai commencé à admirer l'Italie. J'ai vu de plus grandes choses après, mais tout Gênes m'est resté dans la mémoire. C'est la première *personne* que j'aie rencontrée dans ce pays. Je revois encore cette jolie église de l'*Annunziata*, et les grandes

villas mélancoliques qui regardent la ville et la mer du haut des pentes, et ces petites ruelles formées de magnifiques maisons avec leurs terrasses sur le port et les eaux. J'aurais volontiers fait marché pour ne jamais sortir d'une certaine villa Pallavicini qui a de si grands arbres tristes, de grandes salles tristes et démeublées, et une grande grotte dévastée où l'eau tombe lentement sur des murailles de mousse verte. (Je crois qu'il y a une autre villa Pallavicini plus gaie que je n'aimais pas.) J'aime jusqu'à ces fortifications de Gênes qui ont une si longue et si tragique histoire qui finit presqu'à nos jours. Je crains que vous n'ayez vu aussi tout cela qu'en courant, et le premier désir que donne ce genre de nature et de monuments, c'est de s'établir au voisinage pour n'en plus bouger. On peut porter là les grandes tristesses sans souffrir d'aucun contraste. La mémoire de votre aimable sœur peut vous suivre dans ces beaux lieux où la nature est si vive, mais où les souvenirs sont plus beaux que la vie d'aujourd'hui. L'arrivée de Victor vous aura été un soulagement dans votre triste, triste vie. La princesse Czartoryska est-elle aussi tout à fait dans votre voisinage ? Ce n'est pas trop de tout le monde autour de soi pour conjurer les accablements. Le mouvement fatigue parfois, c'est vrai, mais l'immobilité dans l'anxiété est encore plus terrible.

XCII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 18 février 1869.

Mon cher ami, j'ai grande hâte que ce charmant tableau vous soit restitué. On craint intimement que

de telles figures ne mettent le feu à une maison. Non, non, je n'aimerais pas à voir le modèle de cette altière photographie. Après que les vieillards eurent vu, par hasard, Hélène aux portes de Scée, au dire des commentateurs, ils restèrent, pendant plus de huit jours, assez tristes et très grognons dans leur famille.

Voulez-vous bien mettre, avec tous mes respectueux hommages, mes plus vifs remerciements aux pieds de madame de Rothschild qui vous a permis de me montrer cette brillante image.

Qui aurait cru que la guerre pourrait sortir des rails d'un chemin de fer ? Comment l'Empereur permet-il à ces étourdis de journaux de jouer aux cartes la nuit sur des tonneaux de poudre ? Il y a des gens qui disent qu'il compte faire des élections triomphantes en amenant à Paris, pour le mois de mai, M. de Bismark les mains liées derrière le dos. Ce dessein n'est pas vraisemblable, mais il est vrai que le prince à qui on le prête n'est pas vraisemblable non plus.

Vous sentez-vous bien humilié de tout ce qu'on dit depuis quelques jours, des honteuses faiblesses du roi Louis-Philippe dans sa politique extérieure ? Il est bien vrai qu'il n'est pas allé hardiment au Mexique contre vent et marée, mais il n'en est pas sorti non plus sur un signe menaçant du ministre des affaires étrangères des États-Unis. Il est vrai qu'il n'a pas fait un empereur de ce même Mexique, mais il ne l'a pas aussi quitté au moment qu'on le fusillait à la vue des deux mondes.

Adieu, mon cher ami. Ne perdez pas une lettre qui n'est pas propre à m'assurer une préfecture.

XCIII.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 23 février 186[illegible].

Que vous êtes bonne, chère mademoiselle, de n'avoir pas oublié cette prière pour les photographies. J'ai été charmé de la figure de la princesse Marguerite. Quelle aimable expression, si noble, si fine, et, il me semble aussi, un peu triste ! Je crois qu'on deviendrait orléaniste rien qu'à voir ces charmantes images, et tous les discours de M. Rouher languissent auprès d'elles.

Les revues semblent fleurir comme au printemps. Le *Correspondant* et la *Revue des Deux Mondes* sont singulièrement animés. Elles font bien de redoubler d'esprit, car nous avons maintenant à Paris un autre objet de curiosité qui fait tourner les têtes. Ces leçons de MM. Saint-Marc Girardin, J. Simon, Laboulaye, Albert de Broglie tiennent tout le monde en l'air. On a toute sorte de peine à trouver des places dans le local le plus vaste. Le prix des billets que des spéculateurs offrent à la porte est fabuleux. Le public très mêlé qui assiste à ces leçons entend malice à tout et applaudit dans une parfaite unanimité. On n'était plus accoutumé, à ce qu'il paraît, à entendre parler librement en public, et je tiens qu'un de ces jours le commissaire de police se prendra aussi à applaudir. Il en sera quitte pour n'être pas nommé préfet ou conseiller d'État. Les provinces prennent aussi le goût de l'enseignement libre. On fait venir un orateur de Paris, et le jour où il parle la ville est en émoi et les autorités établies ont l'air soucieux et grognon.

L'autre jour, on n'entendait que des bruits de

guerre. Les journaux du gouvernement s'élançaient vers la Belgique comme pour la dévorer d'un coup de dents, mais ils rentrent au chenil et n'aboient plus pour le moment. Je ne sais si c'est M. Rouher qui les a menacés du fouet. Ils ne poussent plus que de petits gémissements, comme font les chiens obéissants qu'on remet en ordre. C'est une bien mauvaise habitude de menacer ainsi les gens trois fois par semaine pour aller se coucher après sur la paille...

Adieu, chère mademoiselle. Voulez-vous bien dire beaucoup de tendres respects à madame votre mère et me réserver un exemplaire de votre *Voyage en Afrique* si vous le faites tirer à part.

XCIV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 23 mars 1869.

Je voudrais bien avoir un Diderot à ma disposition et pouvoir y marquer pour vous les passages lisibles de *Jacques le fataliste*. Il y faudrait sans doute de terribles coupures, mais je ne sais nul exemplaire à deux lieues à la ronde. C'est fâcheux, car on y trouve des récits d'une vivacité singulière et des traits d'une force qui rappelle les belles gravures à l'eau-forte de certains maîtres rudes et énergiques. Mais ce Diderot est un lion qui n'est pas présentable ; il serait nécessaire de le tondre, de lui couper les ongles, de lui arracher les dents, et ce ne serait plus tout à fait un lion.

Pour M. Longfellow, il n'est pas du tout ainsi. C'est un oiseau des tropiques, peut-être un peu trop doux, un peu trop bleu, un peu trop rouge. Il a plus d'élé-

vation que de force. Il a les grandes pensées qui viennent du cœur, comme le dit Vauvenargues, mais il lui manque l'énergie de l'esprit qui donne bec et ongles à ses pensées. Ne serait-ce pas Berquin élevé au plus haut des cieux que M. Longfellow ? On trouve pourtant de bien jolis vers dans cette Évangéline.

XCV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 avril 1869.

Chère madame, malgré ma *discrétion affectée*, je répondrai avec candeur à la question que vous voulez bien me faire. Non, je n'aime pas qu'on me prenne pour bien portant quand je suis malade... Comme je garde un certain entrain extérieur de conversation, on en conclut précipitamment qu'un homme qui parle et qui écoute est tout propre à courir, à voyager, à écrire, à dîner en ville, à aller au spectacle. Qui ne meurt pas promptement d'une maladie est bientôt accusé de feindre d'être malade. Le monde n'aime pas les gens qui ne marchent pas de son pas. On est porté à croire son prochain bien portant parce qu'on ne souffre pas des nerfs d'autrui.

Je ne sais pas si une charmante notice de M. Cochin sur M. Lincoln est arrivée jusqu'à vous. C'est une vie de M. Lincoln improvisée dans une de ces conférences que M. Duruy n'entendait peut-être pas provoquer quand il a fondé sa belle institution des leçons en plein vent. M. Cochin a une faculté d'improvisation vraiment extraordinaire pour l'abondance, la vivacité, la vitalité, les tours heureux, la liberté d'allure, la fami-

liarité éloquente. Ce portrait de Lincoln est de main de maître. On y voit la grandeur morale dépouillée de tout l'attirail de notre charlatanisme oriental et de tous les oripeaux du Garde-meuble et des Menus-plaisirs. On voit ici un paysan de nature vraiment royale, doux, hardi, généreux, désintéressé, prêt à tout pour faire triompher le bien, droit, modeste, simple, accessible à tous. Quand vous voyez passer Messieurs***, suivant l'Empereur dans un tourbillon de cavalerie, vous n'avez rien devant vos yeux éblouis qui ressemble à cet homme des bois qui ne songe qu'à faire son devoir. Mais je crois que les imaginations françaises seraient peu touchées de ce pur rayon de grandeur morale. Elles ont besoin de toutes les images de la force et de la richesse pour ressentir la crainte et le respect ; il leur faut la voix du canon, la fumée de la poudre, le bruit des chevaux, l'éclat des sabres, la pourpre des uniformes. C'est là ce qui fait venir les larmes aux yeux à la foule. C'est là que les jeunes filles se promettent d'épouser un officier de cavalerie et les jeunes gens de servir à la cour des maîtres qui ont si grand air, et, du haut de leur cheval, de mépriser les petites gens.

Aimez-vous le petit roman polonais de M. Cherbulliez ? Mais je crains que vos mauvais jours de fièvre vous aient à peine laissé le loisir de le lire. C'est dans les écrits de ce jeune homme qu'on voit qu'il n'y a pas que les générations des hommes qui se multiplient et fondent des familles. Les personnages des romans ont des enfants que le monde n'a point connus et qui vivent autrement que nous, avec d'autres sentiments, d'autres usages, une autre raison, d'autres passions. Ces familles sortent comme les mites d'entre les pages des livres. Qui a jamais vu

une dame russe comme la dame qui fait tourner la tête au jeune Polonais? Quand je dis qu'on ne l'a jamais vue, j'entends par là dans le monde véritable, mais je dresserais aisément des généalogies en remontant vers la série de nos romans. Ce sont de singuliers êtres que ces descendants des chimères. Ils sont vêtus comme l'un de nous, et souvent à la dernière mode, et l'on peut se tromper sur leur origine tant qu'on ne les a pas entendus parler ou qu'on ne leur a pas touché la main. Cette main est froide comme la glace, leur vie étant dans les ressorts et non dans les nerfs et le sang ; mais, tout morts qu'ils sont, ils se font souvent imiter par les vivants qui ne sont pas très vivants, et cette imitation qui tient à une partie mimique de la nature de l'homme embrouille nos idées sur la vérité des peintures dans les romans, tant on a rencontré de personnes débiles qui les singeaient. On dit : « C'est bien vrai, car mademoiselle une telle est comme cela. » Mais on oublie que mademoiselle une telle copie les romans à son insu jusqu'à un moment de crise où la force indiscutable de la vraie nature fait rentrer mademoiselle une telle ou monsieur un tel dans la réalité.

XCVI.

A M. GUIZOT.

Paris, 25 mai 1869.

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance et j'ai lu avec beaucoup d'empressement l'introduction au recueil de vos écrits politiques antérieurs à 1830. Est-il possible que moins de cinquante ans nous séparent de ces jours où l'on attendait tant de la raison et où l'on

pouvait croire la force domptée par l'esprit ? Les grandes intelligences avaient là leur vraie place, et il semblait que ce règne ne dût jamais finir ; mais si l'on quitte ce volume et que l'on regarde aujourd'hui devant soi, on voit que vous êtes au Val-Richer et que le mot d'ordre et le cep du centurion ont remplacé toute cette belle économie. Que vous avez bien peint le génie particulier du Roi ! et que vous avez bien montré ce qu'étaient ses volontés, un peu persistantes sans doute, mais qui ressemblaient bien peu à l'entêtement sournois et aveugle que nous avons connu depuis. Ulysse dit quelque part, dans l'*Odyssée*, que c'est une grande duperie à un roi d'être doux et équitable. Il paraît que c'est la fantaisie des peuples, comme de certaines femmes, d'être menés à la baguette. Je crois que la gloire de Bonaparte a été singulièrement accrue par la brutalité audacieuse de ses paroles et de ses actions.

Nous attendions avec anxiété le résultat des élections, et nous en voyons de belles. Les gens sensés et modérés ont pourtant à cette fois fait avec intelligence et persévérance ce qu'il fallait pour conjurer le mal, et nous sommes probablement plus bas qu'en 1863. J'ai cherché M. de Witt avec empressement, et je vois qu'il a eu le même sort qu'Albert de Broglie, M. Paradol, M. Andral, M. Casimir Perier, M. Pasquier, M. de Barante, M. de Ségur. Il est vrai que nous avons Raspail et Bancel et peut-être Rochefort pour nous consoler.

XCVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 31 mai 1869.

J'étais bien loin, chère madame, de vous croire encore si souffrante. Il y avait tant d'entrain et de pensées et d'esprit dans votre dernière lettre qu'il me semblait que cette fièvre s'en allait, mais ce que vous me dites est bien triste. Cette maladie des yeux sur tous les tracas qui vous assiègent est vraiment trop. La nature est très dure quand elle s'y met et on ne peut pas dire qu'en ce genre elle fasse acception de personnes. Il y a des maladies qu'on dompte en y résistant, mais les yeux ne sont pas, d'ordinaire, de si bonne composition, et je l'ai éprouvé quelquefois. Ne point lire est une terrible épreuve. Rien ne ressemble moins à lire que se faire lire ; on dirait un air dont l'accompagnement ne va pas ; chacun a sa manière d'accompagner intérieurement ce qu'il lit. Heureusement vous n'avez pas l'habitude de parcourir les livres et c'est un inconvénient de moins pour se faire lire.

Vous n'avez pas perdu beaucoup à ne pas lire les journaux de ces derniers temps, tout hérissés de circulaires et de chiffres. Ce qui est sorti de ce grimoire n'est pas consolant non plus. Le gouvernement a voulu qu'il n'y eût plus d'opposition modérée dans la Chambre. Il a traqué comme des bêtes fauves des gens éclairés qui ne songent qu'à des réformes, et il a, ou protégé sous main, ou même ouvertement appuyé les hommes qui veulent renverser l'édifice, et sans doute tout édifice, quand il a eu le choix de ces deux classes de can-

didats. Le voilà, selon ses vœux, à ce qu'il paraît, avec un troupeau docile et, à l'entour, une douzaine de loups qui aiguisent leurs dents. Je sais bien qu'il compte montrer ces loups comme un épouvantail à ses sujets afin de redoubler la docilité par la crainte, mais j'ai toujours remarqué que ceux qui passent leur vie à montrer des lions et des tigres et des chacals finissent tragiquement et sont définitivement domptés par les chacals, les tigres et les lions.

Je ne vous conseille pas beaucoup, chère madame, de lire pour vous distraire les derniers romans de M. Victor Hugo. J'en ai lu (dans le *Courrier des États-Unis*, ce qui est bizarre) la moitié d'un volume. Les détails sont à la fois assommants et agaçants ; ils vous prendraient sur les nerfs. Il n'y a, dans le demi-volume qu'une scène assez pathétique, quand un certain *Ursus* recueille deux pauvres enfants abandonnés au froid, à la faim et à toutes les misères humaines, mais ce sont quatre pages et le reste est à faire tourner la tête de malaise. C'est une imagination de boucher, de fossoyeur, mêlée au pédantisme de Trissotin.

Avez-vous lu *Pernette* de M. de Laprade et vous en ai-je parlé? Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la. C'est l'antipode de M. V. Hugo *Largior hic campos Æther*. Quand je dis *largior*, j'ai tort, car il y a plus d'élévation que de largeur; mais c'est le monde idéal qui coïncide avec le monde réel ; la morale parée de toutes les perles de l'Orient, mais avec goût et sans faste et comme habituée à de pareils présents et toujours *simplex munditiis*, comme il lui convient.

Je sais peu de médisances pour le moment ; je veux dire de médisances intéressantes, car je ne mets pas de ce nombre les horreurs des préfets dans les élections, sans quoi je ne finirais pas.

Adieu, chère madame, je prétends vous écrire et que vous ne m'écriviez pas du tout.

XCVIII.

A M. GUIZOT.

Paris, 8 juin 1869.

Il me semble que les sages blâment ici l'Empereur d'avoir convoqué sa Chambre pour le 28. Ils prétendent qu'il devait laisser dormir durant quelques mois les souvenirs que peut avoir gardé l'opposition des procédés sommaires des préfets. Qui sait, pourtant, si l'Empereur n'entretient pas, dans les secrets de sa sagesse, de grands desseins où il aurait à réclamer soudainement le concours du Corps législatif ? Nous avons déjà compris plus d'une fois, et particulièrement en Allemagne, que ses vues ne sont pas nos vues. L'aigle française, à ce que dit M. Rouher, plane dans les nuages bien loin de notre vue et bien au-dessus de notre vaine prudence ; puis elle fond tout à coup sur ce qui nous paraît une sottise, et la terre demeure dans l'étonnement, et il y a de quoi.

XCIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 18 juin 1869.

Je me dépêche pour arriver à Coppet (je veux dire, hélas ! ma lettre et non pas moi), avant que vous partiez pour Nyon. Vous dites : « Des livres ! des livres ! » comme madame de Sévigné disait : « De l'argent ! de l'argent ! » quand elle allait trouver ses fermiers ; mais,

des livres ! c'est bientôt dit. Il y en a tant que vous avez lus ; tant que vous ne voulez pas lire ! De notre temps surtout, qui n'est pas très riche en choses vraiment nouvelles, il faudrait s'accoutumer à un plus grand plaisir que de lire et qui est de relire. On a fini alors avec la fatigue de faire connaissance ; on revoit des lieux qu'on a vus, qu'on a un peu ou beaucoup oubliés et qu'on a plaisir à revoir. Il est bien entendu qu'il faut que ce soient de beaux livres, qui ont des tours, des détours, des petits appartements. Il y a bien des plaisirs dans ces *relectures*. On compare ses impressions passées aux impressions nouvelles qu'on reçoit ; on fait des découvertes ; on en entrevoit de nouvelles dans les pages qui suivent sans être travaillé par cette curiosité ennuyeuse qui dit : « Comment cela finira-t-il ? »

Après ce petit sermon assez pédant, je vous conseille jusqu'à nouvel ordre, de reprendre *la Conquête des Normands*, de M. Augustin Thierry.

Quelques-unes des belles pièces de Shakespeare, comme *Othello*, *Macbeth*, *Hamlet*.

Le récit de la mort de Pierre III, dans les *Révolutions* de Rulhières. Vous le trouverez, je crois, à la fin des *Révolutions de Pologne*, si je ne me trompe. Je sais que vous l'avez déjà lu un hiver, à Coppet.

Les Mémoires de Catherine II, publiés il y a quelques années. Albert dit avec raison que cela a l'air des mémoires d'une jeune panthère. Il y a, sans doute, comme dans presque tous les livres, des choses semées par-ci par-là, qu'on ne lit pas avec édification, mais il faut bien s'endurcir un peu, sous peine de ne lire que son livre de messe, et encore !

L'Histoire des Condés, de M. le duc d'Aumale. Ce sont des batailles souvent, mais ce sont des batailles

pour la religion, qui ne déplaisent point à mademoiselle Anna.

Le Saint Paul de M. Renan, par curiosité et pour voir ce qu'on peut dire contre saint Paul. M. Molh dit qu'il y a du mérite dans ce qu'il a lu.

Prendre dans le *Cours de littérature* de Schlegel les analyses des pièces de Shakespeare que vous lisez.

Les volumes (deux volumes) de Saint-Marc Girardin sur La Fontaine sont une lecture très intéressante et aussi très convenable.

Avez-vous lu les biographies de M. Sayous sur les Français qui ont écrit à l'étranger? Ce sont, pour la plupart, des protestants exilés.

Voilà ce que je trouve pour le moment, chère amie. Je vous en dirai d'autres, s'il m'en vient à l'esprit. J'espère qu'on peut trouver des livres en Suisse, par les chemins et ailleurs qu'à Genève, et ce n'est plus comme au temps où l'on m'offrait, à Vevay, de compléter trois volumes de la *Nouvelle Héloïse* par un quatrième volume de l'*Émile*, qui aurait servi de dénouement.

Je finis, faute de papier.

C.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 22 juin 1869.

Il est vrai, chère madame, que *les petits billets par-ci par-là* fatiguent moins les yeux que la lecture, mais, si on les reçoit avec beaucoup de reconnaissance, on ne les reçoit pas sans scrupule. J'allais dire qu'il vaudrait mieux dicter; à la réflexion, je crains que ce travail de dictée qui est un peu étrange au premier moment ne fatigue les nerfs du cerveau. Vous voyez

que j'ai des instincts de bonne et de garde-malade. Il me semble que, quand on est malade, il ne faut innover que le moins possible dans les habitudes de l'esprit. On est bien obligé de renoncer à ce qui nuit, mais il faut tâcher de garder le plus possible les allures de la santé en ce qui ne nuit pas, afin de se retrouver soi-même et de n'être pas tout à fait dépaysé. Dicter doit mettre l'intelligence dans un état particulier et l'on est déjà assez désorienté par la maladie sans y ajouter ces brusques changements dans la marche et les coutumes de son intelligence. J'ai remarqué, par exemple, que ce qu'il y a de plus pénible dans un malaise profond, c'est que toutes choses, autour de soi, paraissent nouvelles et étranges. L'esprit est comme livré au tangage et au roulis d'un grand vaisseau. On a perdu son centre. Peut-être le grand secret pour se calmer est de garder en soi quelques points fixes qui rappellent la santé. C'est sans doute par une exagération de cette idée que M. Royer-Collard, quand il était parfois très malade, se faisait servir ses repas avec une invariable régularité et sauf à n'y pas toucher, entendant par là, probablement, s'environner du cortège des habitudes de la santé pour se maintenir en ordre et ne pas laisser trop de place au dépenaillement qui accompagne la maladie et qui l'exaspère. J'en conclus qu'il ne faut pas dicter sans nécessité parce qu'il faut faire en soi le moins de révolutions possible; et c'est ainsi que, après avoir donné un avis, je le retire par une longue dissertation. C'est probablement là ce qu'on appelle bavarder dans toute la force du mot. Il reste pourtant un petit bout de sens commun de tout ce que j'ai dit là ; c'est l'importance de garder le plus possible de son ancien soi dans les maux de tout genre, d'abord parce que c'est là le

point d'appui pour lutter et prendre patience, et aussi parce qu'on a l'instinct vague que le jeu régulier d'une portion de l'être rétablit l'ordre dans la portion qui souffre. Je soumettrai cette manière de voir à quelque membre de la faculté de Montpellier qui pense qu'il y a plus de tours et de détours en nous que n'en reconnaît la faculté de Paris.

Je vous croyais un peu trop loin de la mer pour aller la visiter commodément tous les jours. Je vois que vous avez là, comme Platon, des entretiens sur le Sunium. Seulement, les Pères de l'Église qui y figurent n'avaient pas la parole sur le Sunium. Vous discutez donc sur la théologie? On n'a plus du tout cette liberté d'esprit à Paris et il y a des temps infinis que je n'ai vu passer la religion dans la conversation. Chacun suit la mode de son quartier sans en trop parler, de crainte de perdre ses croyances. Probablement il n'en est pas de même dans le pays latin où il n'y a point de *cant*, et où l'on dit toutes les folies qui passent par la tête, mais c'est un feu de paille qui s'éteint dès qu'on est marié, notaire ou sous-préfet, et établi dans sa province. On dit alors et on pense ce qu'il faut penser et dire. Je ne crois pas que les hommes descendent des singes, bien qu'ils aient la disposition de sentir et de penser et de croire au plus profond d'eux-mêmes comme le voisin qui leur paraît le plus comme il faut de l'endroit. Cette servilité instinctive est, peut-être, le plus solide lien de la société. Si chacun avait la force d'être soi, on verrait bien des tours d'esprit curieux et aimables, mais le monde irait, peut-être, plus mal et serait bien difficile à gouverner. Est-ce que ces grands dîners qui ne s'arrêtent pas ne vous fatiguent pas? Songer qu'on est fait prisonnier par la société pour trois ou quatre heures révolte

l'instinct de liberté des malades. En pareille circonstance, j'ai eu quelquefois envie d'en finir tragiquement avec mes voisins.

Que vous êtes méchante de prendre *Pernette* en guignon parce qu'un de vos amis l'a prise en gré !... Je ne doute pas que vous n'aimiez la Grèce. Il vient de paraître deux volumes d'un élève de l'école d'Athènes, M. Gondar, mort récemment et qui s'était déjà fait une sorte de renommée comme professeur. Ses lettres à sa famille racontent presque jour par jour ses voyages par l'Italie, la Sicile et la Grèce. Ses impressions sont sincères sans être originales. Il pense d'après les grands modèles, c'est-à-dire comme le voisin, mais enfin, on revoit pourtant dans ses grandes esquisses l'ombre de ces pays dont on ne se lasse guère d'entendre quelque chose. M. Sainte-Beuve a fait, dans le journal *le Temps*, un article tout plein d'éloges sur ce jeune écrivain. Il y a un passage curieux dans sa correspondance. Il avait été élevé à l'École normale en 1846 et 1847. Il appartenait à une bonne famille de bourgeoisie, de cette bourgeoisie à qui le gouvernement de Juillet avait donné l'empire. Il était d'un bon sens solide, d'un esprit ouvert et cultivé; la société telle qu'elle était faite l'avait choyé de toutes façons quand il partait pour Athènes. M. de Salvandy lui avait dit : « Voyagez à votre aise; parcourez l'Italie, la Sicile à votre fantaisie avant d'aller à votre poste ; on ne vous demande que de vous instruire suivant vos instincts. » Voyageant donc en Sicile, je crois, sous l'égide de ce gouvernement bienveillant pour les lettres et toutes les idées, il apprend la bête et folle révolution de 1848 et il saute de joie sans savoir pourquoi et en s'écriant qu'il voit tomber avec transport un gouvernement qui abaissait la nature humaine !

C'est là un joli trait de folies contagieuses. La mode la plus absurde a une force irrésistible même sur les esprits les plus sensés. Il reste toutefois que, malgré les faiblesses pour la mode et le goût des révolutions démocratiques, on peut s'arrêter à causer avec lui au bord des lacs profonds du Magne, à l'orée des bois de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, où il cherche dans ces belles eaux s'il verra flotter l'image à demi effacée de Sparte. C'est un homme instruit de ce qu'il faut sentir et penser.

Mille tendres respects ; bien ennuyé de vos tristesses.

CI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 7 juillet 1869.

Comme vous peignez bien cette petite montagne de Glyon et la petite maison propre que vous habitez et les noyers qui la couvrent un peu de leur ombre (pas trop, j'espère), et les eaux du lac vers Lausanne? Qu'est-ce qu'il en coûterait à la Providence de donner un peu d'allégresse de santé aux aimables locataires de cette petite maison ? Cette Providence est une mère de famille très économe qui ne donne pas tous les plaisirs à la fois à ses enfants. Elle dit toujours que c'est à cause du péché originel, mais je me prends assez souvent à croire que c'est un prétexte. Ne dites rien de ces sottises à mademoiselle Anna. Elle n'a pas assez vécu dans Babylone pour pardonner à ces mouvements de mauvaise humeur théologique.

Nous voilà dans des eaux inconnues et c'est bien le cas de dire que *le vent souffle où il veut*. Nous pensions

avoir tout perdu avec cette nouvelle Chambre, et cette nouvelle Chambre prend feu comme une allumette. C'est à qui demandera la responsabilité des ministres, le droit d'adresse, le changement des circonscriptions électorales, et, après ce changement, l'immobilité, sauf une loi, la nomination de son président par la Chambre, etc., etc. Cent deux membres, à peu près, ont signé tout cela dans le parti modéré et plus que modéré, puisque M. de Mackau et M. de Mouchy ont signé; et, là-dedans, ne figure pas la gauche qui compte plus de trente membres. Elle est sur la hauteur, comme une réserve qui attend et regarde. Ne demandez pas d'où tout cela est venu. Nul ne peut le dire exactement. Il y a un point de folie que les hommes les plus paisibles ne supportent pas. Le feu est sorti probablement du frottement des élections. L'excès des iniquités a engendré un commencement de justice.

On ne sait trop encore ce que veut ni ce que pense l'Empereur, mais un mur s'est élevé autour de lui et le voilà, probablement, limité de partout et pour longtemps...

CII.

A LA MÊME.

Paris, 15 juillet 1869.

Vous avez vu tout ce que l'Empereur a tiré pour nous du trésor du père de famille. Il nous rend quelques effets qu'il a tirés de notre malle en 1851 ; une botte pour la jambe gauche, un gant pour la main droite, mais tout assez dépareillé. Voilà vingt ans que ces pauvres guenilles sont chez le recéleur. Je suis d'avis qu'il faut les garder, les brosser, les nettoyer

et tâcher de les compléter. Avec un peu d'art et de persévérance tout sert en ménage, et nous finirons peut-être par être vêtus convenablement. Seulement, lundi, l'Empereur avait parlé avec tendresse à ses sujets du Corps législatif et leur avait dit comme quoi il se fiait à eux pour tout et sur tout, mais, dans la nuit qui a suivi ces épanchements, il a ôté les clefs de toutes les armoires et de toutes les portes, et quand le tiers parti est arrivé le lendemain, tout ému de reconnaissance, il a trouvé porte close. Cinquante membres du Corps législatif, dont les élections ne sont pas vérifiées, ne savent eux-mêmes s'ils sont ou ne sont pas... Il est bien vrai que la plupart d'entre eux ne sont pas dignes de beaucoup d'intérêt, mais on doit même aux criminels de les juger vite.

Vous n'êtes probablement plus dans Glyon. On n'est pas plutôt attaché à un lieu qu'il le faut quitter. Vous voilà peut-être à Berne, auprès de madame de Watteville, qui était bien aimable de bonne grâce et de simplicité, il y a trente ans. Quoique les femmes ne vieillissent pas pour moi quand je les vois *à la continue*, comme dit La Fontaine, je ne sais pas ce que peut produire ce grand inconnu de trente ans, quand on y arrive sans transition insensible ; et puis, les maris gâtent les femmes. Les pauvres créatures se façonnent sur ces bêtes fauves de maris par affection, puis par devoir, puis par résignation et pour la paix du ménage.

Paul va bien. J'écoute les leçons de *diction oratoire* que lui donne un professeur, pour lui apprendre à parler lentement et distinctement. On croit être dans la petite école de Coppet, dans cette jolie petite maison dont le dessin orne ma chambre.

Qu'il y a longtemps !...

CIII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 18 juillet 1869.

Y a-t-il du nouveau dans notre situation politique ? Oui, il y a M. Bourbeau. Je n'aurais pourtant pas cru que ce fût là le dénouement de cette grande crise. Si les chefs de la majorité doivent être ministres, selon les règles de M. Duvergier de Hauranne, il faut convenir que la majorité du moment a des chefs bien modestes. Ah ! que si j'étais de l'Empereur, je n'aurais pas lâché M. Rouher. J'aurais mieux aimé céder cinq ou six libertés de plus que de me séparer de cet homme-là. Il n'y a plus personne dans les Tuileries et à qui voulez-vous qu'il crie dans ses embarras ? M. Rouher avait quelque chose du génie de madame la Ressource, qui est, avec les gendarmes, l'essence des gouvernements absolus. Il va sans dire que ce n'était ni lord Chatham ni M. Pitt, mais c'était mieux pour le tempérament de ce gouvernement. Quand il montait à la tribune avec son front d'airain, son grand fouet, sa bourse à la ceinture, sa voix calmait ou intimidait, ou rassurait la majorité, selon les besoins. Il fallait le voir, se retournant vers le portrait de son prince, et montrant la grande figure du libérateur du Mexique, restaurateur de la Prusse, etc., etc. Aussi, je ne veux pas croire encore que M. Rouher soit parti tout de bon. Il est vrai que le Psalmiste dit que les princes sont ingrats et qu'il ne faut nullement se fier à eux. Charles I^er^ a laissé couper la tête à son Rouher et s'en est mordu les doigts ; mais après tout, ce sont les affaires de Charles I^er^, et je n'en parle

qu'avec le goût naturel qu'on a pour voir chacun jouer raisonnablement sa partie.

Je ne sais trop que penser du sort des élections contestées. Il est possible que la droite s'obstine à tout approuver, pour se rassurer par des airs de force. Ils tiendront à nous faire payer le plus cher possible l'apparence du gouvernement parlementaire... Malgré ces douceurs, je crois que l'État fera encore deux ou trois efforts convulsifs pour nous étouffer entre deux portes, et, après cela, il est probable que si nous n'allons pas nous cacher, ses muscles se détendront et sa figure prendra cet air de douceur et de gravité qui annonce la fin : *finis venit, venit finis.* « Elle est tombée, la grande Babylone ! » La voie d'eau est faite et il n'y a ni commandant ni pilote sur le pont.

J'ai parcouru le *Saint Paul,* de Renan. Je n'ai jamais vu, dans un théologien, une si grande connaissance de la flore orientale. C'est un paysagiste bien supérieur à saint Augustin et à Bossuet. Il sème du réséda, des anémones, des pâquerettes pour recueillir l'incrédulité.

Ne dites rien de moi dans Gurcy. *Nolite confidere principibus.* Ne vous fiez pas aux gens qui vivent au large et ont des amis à revendre.

CIV.

*A M. RILLIET.

Paris, 22 juillet 1869.

Cher monsieur, ces dernières semaines ont été toute pleines d'événements singuliers. Dans la Chambre un réveil subit, dans le gouvernement un sommeil bizarre, suivi d'incertitudes inexplicables dans

ses conseils. On dirait que les esprits de l'air se sont mis à travailler des gens qui ne songeaient à rien. Le parti modéré qui demande des réformes a eu une hardiesse de quelques jours ; mais on ne se change pas en un moment. Il faut quelque temps à un ver pour devenir la mouche qui porte un aiguillon. Cette clôture de la Chambre en guet-apens a irrité les faibles sans les enhardir au degré suffisant. On va probablement les coucher comme les marmottes pour deux ou trois mois, mais la fuite de gaz continuera silencieusement, et, quand on rallumera les chandelles, il faudra avoir soin d'ouvrir les fenêtres. Les présents ministres n'ont pas l'air de physiciens bien habiles. M. Rouher ne sera plus là pour parler, rassurer, rallier, menacer les siens. On croyait qu'il se ferait nommer député, mais le voilà immobilisé dans son fauteuil et dans un catafalque. Je ne comprends pas comment l'Empereur s'est privé d'un tel appui, de son seul appui efficace dans le Corps législatif. A sa place, j'aurais donné, pour le garder, une demi-douzaine de libertés de plus.... Sans doute, au Sénat, il pourra encore donner au prince de mauvais conseils, mais les jours de bataille, il ne sera pas là pour inspirer les mauvaises passions. Ami inestimable et que ne remplaceront ni M. Bourbeau, ni M. Gressier, ni M. Forcade, dans toute leur force et dans toute leur gloire; mais il est possible que quand Dieu a des desseins particuliers sur les grands princes, il commence par les désarmer, et je ne m'aviserai pas de lui faire la moindre représentation à cet égard. On annonce, comme vous voyez, un manifeste de la gauche et on dit qu'il sera modéré. Elle a été jusqu'à présent, et durant la crise, immobile dans ses retranchements. M. Thiers ne sort pas beaucoup non plus

de sa tente, entre la plaine et les hauteurs.

Je crois bien avec vous que M. Guizot n'aura pas été flatté de tout l'article de M. Saint-Marc Girardin. Je n'ai pas trouvé cet article suffisamment nuancé dans ses parallèles. Qui n'est pas nuancé du tout, c'est M. Beulé. Il frappe trop fort et à côté. Hors les grands jours, il faut être excessivement modéré quand on veut beaucoup nuire. Je ne sais dans quelle petite pièce une mère dit à son fils qui a perdu sa casquette : « Tu périras sur l'échafaud. » A quoi le jeune homme répond : « Maman, il y a là beaucoup d'exagération. »

Monsieur votre neveu vous est-il arrivé en bonne santé ? Il est bien aimable, quoiqu'il aime encore mieux les sciences que la politique, à ce que je crois. Après tout, il a probablement pris la bonne part. Les sciences grandissent et ne vieillissent jamais. Tout vieillit en politique et même en littérature ; il y a des modes même pour les sentiments.

CV.

A M. POIRSON.

Paris, 6 août 1869.

Mon cher ami, je ne tarderai pas, j'espère, à aller vous rejoindre, et même, si je le pouvais, dimanche ; je ne regarderais pas beaucoup à la petite différence de sécurité, ces choses-là ne me faisant pas grand'chose.

Je suis seul ici depuis mardi, mais je n'en suis pas moins surchargé de petites affaires indispensables à terminer, quoique petites, et ma santé n'est certainement pas bonne.

La duchesse de Mazarin répétait souvent ces vers :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

Les maladies et les infirmités ne s'en vont pas sur l'aile des années.

Enfin, pour vous tenir bien au courant de mon itinéraire, je ne partirai jamais avant une heure de Paris, et, si je peux, je vous avertirai de mon départ, qui ne sera pas retardé, j'espère, plus tard que lundi.

Vous sentez-vous *rectus in curiâ* depuis le Sénatus-Consulte ? Cela a l'air d'un lot de démolitions; toutefois, il y a là-dedans de bonnes pièces de bois avec quoi on peut bâtir quelque chose. Je tiens que l'Empereur a, pour cette fois, pris le parti le plus prudent. Le voilà dans une grande barque, sans beaucoup de connaissances nautiques, à la merci des grandes eaux. Cela vaut mieux néanmoins que de s'enfoncer lentement dans une tourbière comme il est arrivé une fois en Irlande à toute une compagnie de cavalerie à la poursuite d'insurgés. Les pouvoirs absolus cheminent sur des tourbières, qui ont l'air de belles prairies et qui s'ouvrent comme des gouffres sous le voyageur.

Le Sénat doit se sentir comme un porteur de bois, qui en a plus que sa charge, dans un escalier très raide. Cette loi est informe, bien qu'excellente; la langue même de la légalité y est violée partout. Pour le dire en passant, c'est une marque de décadence pour un pays quand on y oublie le beau langage clair, austère et impérieux de la loi. Je vous demande ce que veulent dire ces mots : *les ministres dépendent de l'Empereur*. Il y a là-dedans un reste de prétention d'autocrate qui veut bien rendre son épée, mais prétend garder du moins le ceinturon.

Enfin, j'avais un ami italien qui disait de Ferdinand de Naples : « Le roi, dans sa sagesse, il prit peur. » Notre prince n'a pas peur des balles, comme Ferdinand, mais il fait bien d'avoir peur des grandes marées d'équinoxe. Une digue bien faite à temps sauve bien des choses.

Mille amitiés, mon cher ami, et bien des tendres respects aux autres personnes de l'aimable trinité.

CVI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 8 août 1869.

Oui, chère madame, j'ai été très heureux d'entendre M. Donné sur votre mal d'yeux et votre présente impossibilité de lire sans fatigue. Reste cependant que vous ne pouvez pas lire pour le moment et depuis longtemps, et toute la sécurité des plus habiles médecins n'empêche pas que cette privation ne soit bien odieuse dans le moment présent. La philosophie morale a trois arguments assez sots pour nous consoler de nos maux passés, ou présents, ou à venir. Elle dit des premiers que le passé n'est que songe ; des seconds, que ce qui ne durera pas n'est rien ; et des derniers qu'il ne faut pas se mettre en souci du futur qui est très incertain. Il faut que l'homme ait bien envie de n'être pas ou de ne pas se paraître malheureux pour se laisser dire de pareilles sottises plus ou moins contradictoires, mais on peut me répondre qu'il ne faut décourager qui que ce soit de se payer de mots, vu que c'est encore la plus claire de nos richesses dans ce chien de monde.

Pardon, chère madame, de cet air de mauvaise hu-

meur. Je devrais pourtant être tout joyeux de ce que l'Empereur fait pour nous en ce moment ; mais je ne veux vous en parler qu'avec une certaine mesure, car vous n'avez pas compté, dans une de vos dernières lettres, la politique parmi les sujets d'entretien qui avaient de l'intérêt pour vous. Je crois même que vous l'avez passée sous silence à dessein, afin que je vous en parlasse le moins possible. Je puis me hasarder, du moins, à vous dire que M. de Sacy doit être fort ennuyé de son séjour forcé à Paris à une époque de l'année où il avait coutume de voyager par la France. Je ne sais pas s'il était allé déjà à ses eaux de Bourbon. Le régime constitutionnel, qui tend à se rétablir, ne peut pas faire le même effet que les eaux minérales, et peut-être que bien des sénateurs disent dans leur cœur : *Quelle idée a eue là l'Empereur de devenir libéral au milieu de l'été !*

Si toutes choses sont faites nouvelles en politique, on ne saurait en dire autant en littérature. Si vous vous êtes fait lire le roman *Pierre qui roule* de madame Sand, je suppose que vous ne l'avez pas achevé. Je n'aurais pas cru que le temps pût à ce point affaiblir l'invention et l'imagination dans une intelligence autrefois si féconde. Je tiens même que quand l'imagination est vraie, elle est une des facultés qui résistent le mieux à l'action des années. Les poésies de Voltaire n'ont pris tout leur éclat chez lui qu'entre soixante et quatre-vingts ans. Les *Lettres* de Rousseau à M. de Malesherbes sur sa vie à la campagne sont de sa vieillesse et il n'a rien écrit d'une mélancolie si charmante et si originale. Au déclin de l'âge on dirait que les esprits puissants donnent à leurs ouvrages les plus belles couleurs de l'automne. Il n'y a plus que du gris dans ce dernier roman de madame Sand ; des figures

qu'on ne distingue pas; des aventures impossibles et à grand fracas; des naufrages dans l'Adriatique et des acteurs à qui un prince de Montenegro, qui a fait ses études dans un lycée de Paris, coupe ou laisse couper la tête par jalousie, enfin toutes les péripéties des mauvais romans de l'abbé Prévost, moins un certain naturel qui console de l'ennui dans l'abbé Prévost. Peut-être que vous avez lu le *Saint Paul* de M. Renan? On n'a jamais exposé plus agréablement la doctrine de l'apôtre des gentils. On trouve là de charmantes descriptions des paysages et des grandes villes de l'Asie et de la Grèce. Je crois que saint Paul ne les connaissait pas si bien que M. Renan. Il devait voyager comme saint Bernard qui avait fait le tour du lac de Genève sans le regarder. Il n'est pas douteux non plus que M. Renan ne soit un plus grand peintre et un plus savant botaniste que ne l'ont jamais été saint Augustin, ni saint Thomas, ni M. de Saint-Cyran; de plus, il parle de son héros comme s'il avait passé sa vie avec lui et s'il connaissait ses plus petites habitudes. Cette façon d'écrire l'histoire a l'agrément des romans, mais elle en a aussi les inconvénients en ce qui touche la vérité. Un évêque anglican, qui n'avait pas beaucoup de lettres, disait de l'*Odyssée* : « Cela n'est pas vrai; je n'en crois pas un mot. » Nous pouvons, avec assurance, en dire autant du *Saint Paul* de M. Renan, mais ce n'est pas l'*Odyssée*. Néanmoins, on peut le lire avec plaisir. Le cadre est très large et représente de beaux sites, de belles images d'Antioche, de Thessalonique, de Corinthe, d'Athènes; l'intérieur des petites sociétés juives ou chrétiennes est d'un fini qui fait souvenir de Meissonnier. Tout cela est bien plus beau et a l'air bien plus vrai que les récits de Fleury ou de Tillemont.

J'espère bien être ici, chère madame, quand vous viendrez autour de Paris.

CVII.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 9 août 1869.

Cher monsieur, je ne peux pas vous remercier trop tôt de votre aimable souvenir. La première chose que font les Parisiens en vacances et en voyage, c'est d'oublier Paris et tous ses habitants. Vous n'êtes pas de ceux-là, ni comme cette mélancolique Allemande qui disait : « C'est singulier, les absents me passent de l'âme. » Vous avez pourtant à Ems bien des sujets de distraction. Vous pouvez contempler celui à qui nous avons préparé les voies pour être à peu près le maître de l'Europe. Si Guillaume III avait été aussi bon enfant que nous, Louis XIV aurait fait ce que fera probablement M. de Bismark.

Vous ne perdez pas de temps et vous savez suffire à tout. Vous avez donc déjà vu nos consulats du Rhin. nous n'avions pas des juges si sévères le long du fleuve, quand il y a cent ans, tout ce pays était découpé en petites principautés laïques, ecclésiastiques, catholiques, protestantes. Il ne s'était pas encore trouvé en France un homme assez bête pour faire remarquer que la Confédération germanique était sans force et sans organisation et pour exciter l'Allemagne à l'unité, et le curieux de la chose est que les Français ont trouvé bon qu'on le leur dît et qu'on le dît à l'Allemagne et qu'ils ont, pendant quelque temps, poussé à la roue de cette énorme stupidité. Je me souviens d'a-

voir lu autrefois la correspondance d'un personnage de confiance qui parcourait les bords du Rhin et visitait les familles princières pour chercher une femme à Louis XV. On y voyait tout l'intérieur de ces familles, et les jeunes princesses qui pouvaient aspirer à être reines de France. Il y avait parmi elles des filles d'évêques-électeurs. Nous avions bien des amis pour lors dans ce monde de palatins, de princes ecclésiastiques, de ducs régnants, et qui ne demandaient pas mieux que d'entrer dans les vues de la France. Toutes ces jolies demoiselles ont disparu et il ne nous reste aujourd'hui que des soldats rogues, armés jusqu'aux dents contre nous.

Comment se portent les jolies ruines des châteaux du Rhin? Les environs de Bingen ressemblent bien peu au Trocadero comme l'a fait M. Haussmann. Je vois encore ces grands rochers solitaires, ces ruines qui regardent d'en haut, et les eaux vertes du Rhin qui semblent garder la rapidité qu'elles ont prise aux montagnes. Il y a des jours où je trouve cela plus beau même que les environs d'Amalfi. Mais peut-être n'y faut-il pas mener mademoiselle votre sœur. Je crois qu'il y règne un vent froid. Le vent a peut-être passé depuis 1834 que j'étais là.

Malgré tous les défauts de M. Renan, lisez son *Saint Paul*, si vous ne l'avez lu. Veuillez dire à mademoiselle votre sœur qu'elle n'y trouvera sans doute pas beaucoup d'édification, mais elle y verra de jolies descriptions de Corinthe, d'Éphèse, d'Antioche, d'Athènes, de Thessalonique et de charmants paysages aux environs. M. de Saint-Cyran aurait sans doute trouvé un peu profanes tous ces détails que saint Paul n'a probablement pas regardés, pas plus que saint Bernard n'avait vu le lac de Genève quand il était obligé

d'en faire le tour pour aller je ne sais où; et puis M. Renan a encore d'agréables tableaux des premières familles chrétiennes dans ces églises fondées par son apôtre des gentils. Ce sont des restaurations très hardies, j'en conviens.

CVIII.

A M. PISCATORY.

Versailles, 18 août 1869.

Mon cher ami, que faites-vous dans ces riantes solitudes? On m'écrit de plus d'un côté que personne, en province, ne pense plus de cinq minutes par semaine à ce grand changement qui se prépare. L'amnistie est aussi complète qu'il se peut demander. Elle a compris hardiment les *crimes* politiques, et M. de Rochefort peut se représenter quand il voudra et M. Ledru-Rollin lui-même avec M. Louis Blanc peuvent venir solliciter les voix des électeurs de Paris. Toutefois, je ne sais pas trop si Ledru-Rollin n'était pas compris dans le complot d'Orsini, ce qui le mettrait en dehors de l'amnistie. Qu'est-ce que va faire la liberté publique entre des gens qui depuis vingt ans ont l'habitude du despotisme et d'autres gens qui ne se soucient pas d'elle?

Le pauvre maréchal Niel ne verra pas tout cela. A voir le choix qu'elle a fait dans le ministère, la mort s'attache au mérite. En partant ce matin pour Versailles, j'ai vu passer ce grand cortège. C'était toutes les pompes militaires réunies. On ne fait pas toujours les funérailles d'un maréchal de France, ministre de la guerre en exercice. Ces grands convois funèbres de soldats ont quelque chose de singulièrement imposant. Toutes les images de la force, les chevaux, les

drapeaux, les canons, autour d'un cercueil font une étrange impression. Je ne sais quel air des clairons, vif, triste et monotone, tout à la fois, semblait un rappel des soldats à l'âme de leur chef égarée dans des lieux inconnus. Je me demandais pourquoi tous les clergés du monde et tous les cardinaux autour de ce corbillard ne sauraient produire cette impression. C'est peut-être que l'Église paraît trop sûre de son affaire, et que ces cris confus des clairons redisent mieux les sentiments confus de l'homme à la vue de la mort.

Qui sera ministre de la guerre? On parle beaucoup de M. le maréchal Bazaine. Cette triste expédition du Mexique est pourtant bien difficile à porter. On retrouvera avec peine l'activité éclairée du maréchal Niel.

Je ne sais si je resterai longtemps ici. J'ai des crampes d'estomac qui se sont jointes à toutes mes misères. Je ne saurais pas commander le 1er corps d'armée. Il est vrai qu'on ne me le propose pas.

CIX.

A M. MASSON.

Versailles, 21 août 1869.

Eh bien, mon cher ami, le cœur vous bat-il vivement en songeant que vous allez entrer dans cette auguste assemblée du conseil général de l'Orne? Vous me direz que vous avez déjà eu cet honneur, mais c'était dans de petits temps, si je puis parler ainsi. La France était au vert, pour lors ; elle n'avait ni frein ni selle. Aujourd'hui, elle porte encore de beaux harnais plaqués d'or et d'argent, aux extrémités du mors de belles N bosselées et où s'est épuisé l'art du gra-

veur sur métaux ; elle est bien rênée, afin qu'elle porte la tête droite, et bien sellée afin que son cavalier y soit à l'aise. Les pouvoirs publics ont en éclat ce qu'ils avaient alors en solidité. Nous allons, à la vérité, mettre tout ce clinquant sous la remise, mais la bouche gardera longtemps l'empreinte du mors et les marques de la selle resteront aussi sur le poil usé par le frottement. Nous serons quelque temps comme les nègres après leur affranchissement et qui ne savaient que faire de leur liberté. Je crois même que les bourgeois de France s'intéressent moins à leur sort politique que ne faisaient les nègres. Le Sénat est curieux à regarder. Il a pris des airs de réflexion et de maturité comiques. On dirait d'un enfant qui fait semblant de s'appliquer. Nous sommes loin des jours où M. le général X*** s'écriait aux applaudissements de l'Assemblée : « Fions-nous à l'Empereur ; c'est l'homme le plus fort du moment ! »

Le Sénat n'en finit pas. Il me tarde pourtant d'entrer en jouissance. Ces affaires-là doivent être menées très vite. Toute constitution doit être bâclée sous peine de la vie ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

L'Empereur ne me paraît pas se remettre bien vite. Qu'a-t-il donc ? L'Impératrice va bien tard aussi à Ajaccio. Un anniversaire doit se célébrer à sa date précise et le deuxième siècle a déjà commencé depuis six jours pour le protecteur de la Confédération du Rhin.

Il ne faudra pas avoir de vertiges sur la crête étroite de rochers où nous aurons à cheminer, et encore que nous serons poussés à droite et à gauche par les fous et les pervers.

CX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 25 août 1869.

Il ne vient pas beaucoup de bruit de Coppet. J'avais écrit à Paul pour l'agacer et le faire causer, mais je crois qu'il était satisfait d'être en règle, puisqu'il m'avait écrit, et qu'il aime mieux évangéliser ceux de Versoix que de s'entretenir avec une manière de philosophe, dans la mauvaise acception du mot.

Vous savez tout ce que nous savons du Sénat. Il a bien tardé à finir une chose qu'il fallait bâcler. Il importe bien peu que ce fragment de constitution que nous attendons soit bien ou mal tourné, bien ou mal agencé ; c'est dans la pratique que ces germes de charte libérale s'achèvent et se développent.

On dit que l'Empereur n'est pas si bien portant, à beaucoup près ; que ce n'est pas seulement de rhumatisme qu'il souffre ; mais il se peut que ce soit d'inquiétude. C'est bien dur pour les princes que leur santé soit cotée à la Bourse. Cela doit leur donner un singulier agacement de nerfs, les jours où ils se réveillent mal en train. Se tâter le pouls et se dire : « Ah ! mon Dieu ! les fonds vont descendre ! » — ou encore, quand on est malade, voir les fonds tomber et se dire : « Je suis vraiment assez mal ! » Je plains ce pauvre Empereur. Je crois qu'il est assez seul dans sa maison et qu'il n'y est pas tout à fait le maître. Il se croyait du génie et voilà que le Mexique et Sadowa lui répètent sans cesse qu'il n'en est rien. Il avait donné son gouvernement comme une découverte ; il croyait sincèrement avoir inventé cette poudre-là, et on lui

montre que nulle pièce de son invention ne peut tenir, et il lui faut retourner au régime parlementaire..... Il avait cherché des distractions dans l'étude et tous les journaux de son empire lui ont dit que tout ce qu'il écrivait était médiocre et son imprimeur lui laisse voir qu'il fait avec lui une mauvaise affaire. L'Impératrice va se promener en Orient pendant qu'il rumine tristement sur tout cela. Je trouve un peu dure cette Impératrice que j'admirais. Je crois que quand la reine de Saba fit son excursion en Palestine, elle était veuve ou célibataire; elle ne laissait pas un mari malade, soucieux et humilié. Le mariage est pourtant pour le pire comme pour le mieux, et pour Sadowa comme pour Solferino. Avez-vous jamais pensé que cet homme malheureux est votre prochain?

Vous avez donc renoncé à Sainte-Beuve? Paul dit que vous tourniez à l'ennui de cette lecture. Je n'en suis pas encore là et j'ai une faculté idiote de relire, mais je conçois qu'on ait besoin de changer d'air. Regnard vous amusera, mais cette gaieté prolongée et à heure fixe vous fatiguera aussi. Il est toujours bien difficile de s'amuser de propos délibéré. Il n'y a de solide dans la vie que l'inattendu ou les habitudes.

De vos connaissances, je n'ai laissé à Paris que M. Galos et M. X. Marmier. Galos va bientôt dans la Gironde, dans une assez grande vigne, avec une jolie maison que son ami, mort l'an dernier, lui a laissées; Marmier se promène dans ses rêveries, ce qui est une vigne aussi.

CXI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 2 septembre 1869.

Mademoiselle,

Je suis bien reconnaissant de votre bonté et M. votre frère est bien bon de se souvenir de moi parmi toutes les nouveautés qu'il visite en ce moment. Je ne croyais pas que son voyage en Allemagne dût se prolonger autant. Les consuls de mon temps n'étaient pas accoutumés à voir apparaître ainsi chez eux les affaires étrangères en personne. Ceux qui font bien en seront bien aises. Quand M. Gavard nous revient-il de ces longues pérégrinations? Je lui envie sa faculté de voyager sans trouble avec une santé délicate.

J'ai vu beaucoup de mois de septembre à Paris et la solitude y est terrible. Mais heureusement vous n'êtes point dans la solitude. Seulement vous ne verrez pas passer sous vos fenêtres de la rue de Rivoli autant de rois et de principautés que vous en rencontriez à Ems dans vos promenades. Il me semble que les Tuileries doivent être un peu tristes. L'hôte principal est malade, l'Impératrice et son fils sont loin. Un brouillard froid environne ce palais et de gros nuages planent sur le drapeau qui flotte au sommet de l'édifice. Ce ne sont plus les beaux jours de Solferino où l'on régnait sans contradiction, où l'on songeait à fonder des empires au delà des mers et à gouverner l'Europe par l'ascendant du génie. Il a fallu renoncer à tout cela et même au génie. Il y a bien de quoi fournir à un peu de mélancolie, et puis je plains beaucoup ces princes qui ne peuvent pas être malades.

L'inquiétude et la curiosité publiques sont là à les épier. Les mouvements de la Bourse doivent agacer les nerfs déjà malades et ces malheureux rois ne peuvent pas même obéir à l'instinct des oiseaux qui vont se cacher quand ils souffrent. Il faut que l'Empereur fasse effort pour se promener à Saint-Cloud ; qu'il dise et qu'il se dise qu'il ira au camp de Châlons quand il aurait envie de se coucher ; il faut que l'Impératrice, probablement inquiète, paraisse rayonnante de sérénité aux gens d'Ajaccio et de Toulon. Vraiment je crois que nous ne les plaignons pas assez, bien qu'après tout, ces pauvres gens soient pour le moins notre prochain.

Les *Mémoires d'outre-tombe* méritent certainement d'être lus quoiqu'ils soient fort longs. On y voit bien des choses et particulièrement les défauts de la manière de l'auteur que l'âge, la négligence et le décousu de la composition ont mis à découvert. C'est la tapisserie vue à l'envers et on y reconnaît tout l'artifice des Gobelins. De temps en temps les pages troublées de la vieillesse se fixent et s'éclairent et vous retrouvez des pages charmantes, surtout sur la jeunesse de l'auteur. Tout le château de Combourg a bien de la grâce et de la vérité, mais ailleurs on rencontre des traits d'une méchanceté impuissante et embrouillée qui font de la peine dans l'auteur des *Martyrs*. Il vaudrait la peine de relire en regard de ces Mémoires les deux volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand, tout pleins de renseignements et d'éclaircissements curieux. On y voit autrement et mieux toute la société de M. de Chateaubriand. Cette grande lecture peut remplir ce vaste et triste mois de septembre à Paris.

CXII.

A M. PISCATORY.

Versailles, 7 septembre 1869.

Mon cher ami, j'ai vu votre nom dans les journaux à l'occasion de cette triste cérémonie pour la pauvre madame Dosne, mais je suppose que vous êtes rentré à Chérigny. J'ai bien peur que ce malheur de famille ne trouble beaucoup la vie politique de M. Thiers. A son âge surtout, il faut être heureux chez soi pour avoir l'entrain nécessaire au dehors. Je crois que madame Dosne était le bon génie de ce foyer domestique pour ses filles et pour M. Thiers.

Nous voilà donc équipés comme il faut ; nous avons le cheval, le casque, la cuirasse et l'épée, c'est à nous de faire notre chemin. Le plus difficile, malheureusement, est de bien monter le cheval et de bien manier l'épée. Nous serons la risée de l'Europe si nous ne défendons pas notre citadelle ; mais Voltaire dit quelque part : *Cet esprit de confiance et de supériorité, l'âme des troupes françaises, diminuait déjà un peu.* Je tiens que l'esprit libéral est comme ces troupes françaises de la fin de Louis XIV. Il faut avoir le diable au corps pour fonder un bon gouvernement, et on ne saurait dire que les Cent-Seize et leurs semblables dans la France aient précisément le diable au corps. Enfin, si nous n'en venons pas à nos fins, c'est une messe des morts qu'il faudra faire chanter à Notre-Dame. Pour cette fois, je n'ai pas trop le courage de critiquer le prince Napoléon, mais ce sera pour un autre jour. Alors je dirai que ce gros bon sens est

vraiment trop gros pour un prince. Je ne recherche pas ses motifs d'avoir du bon sens dans cette occasion, mais l'idée de prince ne va pas avec cette rudesse et cette langue de la rue et ces sentiments sans noblesse. C'est le bon sens de la halle.

Est-il vrai que vous allez abandonner vos champs et ces meules de paille qui témoignent de votre bonne agriculture, pour aller à Rome, à l'époque du concile? je serais assez curieux de revoir Rome, même en ce temps-là; je suis curieux aussi de savoir ce qu'on y fera, c'est le premier concile, depuis Nicée jusqu'à Trente, où l'on ne sait pas d'avance de quoi il s'agira, et Pie IX est probablement le premier Pape qui se soit créé des affaires quand il n'en avait pas.

L'Impératrice devrait aller à ce concile pour arranger encore mieux les choses. Je crois que son voyage en Corse n'avait pour but que de rassurer les esprits sur la santé de l'Empereur. Il lui sera mal aisé de renoncer au voyage d'Orient; le Sultan lui a fait, je crois, élever un palais, et toutes les routes sont dans l'attente. Je crois qu'elle agit en bonne femme et dans l'intérêt du ménage, mais il est probable aussi qu'elle n'est pas fâchée de gagner les cœurs pour les cas imprévus ou prévus. Elle a la tête trop près de son joli chapeau pour faire une régente à la façon de la reine Blanche de Castille. Probablement l'état de son esprit est bien confus et bien mobile, et elle change de vues, de plans, de résolutions comme elle change de robes selon la mode et les saisons et le caprice. Peut-être faut-il être née parmi les rois, pour être reine ou régente. Un homme peut apprendre ce rude métier; cela a l'air impossible pour une femme. Si Catherine II n'avait été qu'une petite baronne allemande en commençant, elle n'eût pas été à beaucoup près la Sémiramis

du Nord. Il faut être née dans les coulisses pour savoir de quoi il retourne et n'être pas éblouie des feux de la rampe et savoir que ce qui est du carton est du carton. Je ne consentirais pas à abolir la loi salique pour cette aimable personne, bien qu'elle soit charmante, à ce qu'on dit.

CXIII.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 17 septembre 1869.

J'ai reçu votre charmant petit mot de Kzzezzoura. Je n'aurais pas pu faire entrer le nom dans un sonnet pour vous en remercier, ma chère Marie, mais je vous aurais écrit plus tôt si l'on ne m'avait dit qu'après vous avoir vue du côté de la Vistule, on vous avait rencontrée aussi du côté de Poitiers... J'ai peur que nous ne vous paraissions terriblement terre à terre et bourgeois. Les rêves mêlés du Nord et de l'Orient, les tombeaux de Kosciusko et de Sobieski, *la pâle silhouette de Cracovie sur un ciel pâle*, toute cette poussière brillante de la Pologne ressemble bien peu à la *casa nostra*. Vous devez être un peu harassée d'émotions, et plus fatiguée d'avoir vu passer toute cette cavalerie de souvenirs héroïques que de la longueur du voyage. Annette craint beaucoup que *Mademoiselle* ne se soit surmené l'imagination,

Par un instinct trop fort dans l'infini lancée.

Quand on sort du pays des fées, c'est la réalité qui fait l'effet d'un rêve. Il faut vous reposer, lire et relire

mes lettres. Je crois qu'il faudrait la force de Samson ou d'Hercule pour supporter longtemps le trouble d'imagination que donne la vue des grandes choses, quand cette imagination est émue tout de bon; car il ne faut pas toujours se fier aux poètes, du moins à tous les poètes, qui souvent ne sont pas autrement agités de ce qu'ils peignent avec une émotion apparente. Souvent leur sensibilité est d'un côté et leur talent de l'autre. Ils sont émus de sang-froid, si l'on peut parler ainsi. Je ne serais pas surpris si M. de Chateaubriand avait pensé à son dîner du soir tout en criant dans la plaine de Sparte: *Léonidas! Léonidas!* Cette race singulière est doublée d'airain. Mais Shelley serait probablement mort de ses émotions s'il ne s'était noyé. Les choses lui pesaient, à lui Shelley, directement et personnellement, et il n'avait pas une chambre à part où se faisait la musique, sans réveiller toute la maison. Chez la moitié au moins des artistes, peintres, poètes, etc., l'épée ne touchant presque pas au fourreau, ne saurait l'user.

Vous n'avez pas idée de la tristesse de Paris par le temps qui court. Il n'y a pas une âme et pas une nouvelle. L'Empereur est tristement malade dans Saint-Cloud. Le pauvre homme est malade pour la première fois quand pour la première fois il a fait une chose raisonnable. Ces manières de la Providence ne sont pas encourageantes. Il devrait se faire un peu plus de bruit dans Paris, car le monde est sans doute dans une grande crise. Ce qui suivra ne ressemblera plus à ce que nous avons vu, mais c'est tout ce que nous en pouvons dire. Les classes moyennes ont encore une fois leur sort dans leurs mains, mais ce ne serait pas la première fois qu'elles le laisseraient tomber.

On dit que l'Impératrice n'a pas eu beaucoup d'a-

grément dans son voyage et que, sauf l'enthousiasme officiel, tout a été très froid et il n'y avait pas de fleurs jonchées par les chemins.

Adieu, chère mademoiselle. Je ne vous dis pas combien j'ai trouvé vos lettres charmantes. Cela va sans dire de *Mademoiselle*.

CXIV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 20 septembre 1863.

Mademoiselle,

Quel long voyage fait là M. Gavard ! Avait-il emporté un Shakespeare pour s'entretenir avec Hamlet à Elseneur ? Probablement ces illustres morts, qui n'ont pourtant jamais vécu, tiennent plus de place en Danemark pour le voyageur que les vivants d'aujourd'hui ! On dit cependant que la cour de Danemark est très aimable, qu'on y a le goût des lettres et la passion de l'esprit. Nous ne sommes pas tournés pour l'instant à ces goûts relevés. Je suis charmé que ces pauvres Danois ne veuillent pas parler la langue de M. de Bismark. Nous n'aimons plus grand'chose depuis que ces haines nationales s'éteignent dans ces ennuyeux congrès de la paix.

Je vous avoue, mademoiselle, que les ours de M. Mérimée m'effrayent un peu. Cette conception est bien bizarre et cela est singulier de la part d'un écrivain d'un esprit si net et d'un talent si vrai. Ce n'est pas là l'auteur de *Colomba* ou de 1572. Il fallait qu'il laissât ces peintures et ce sujet à ce terrible Victor Hugo qui vit à l'aise et en familiarité avec les monstres.

Pour les deux volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand, je ne sais rien de plus curieux. Indépendamment des belles pages sur le génie de M. de Chateaubriand et la forme particulière de cette imagination, il n'y a pas de valets de chambre de grand homme qui puisse louer ainsi. Je crois, pour les taquineries du livre, que M. Sainte-Beuve avait eu beaucoup à souffrir à l'Abbaye-aux-Bois de l'esprit chagrin, et hautain et insolent et enfant gâté de l'auteur des *Martyrs*. Il avait pris patience par égard pour madame Récamier. Il faut pourtant que les biographies aient un peu de vérité.

Ah ! que c'est vilain à madame Beecher-Stowe ! Les amis de Lady Byron pensent en effet qu'à la fin de sa vie elle n'avait pas l'exacte possession de ses souvenirs. Le chagrin avait brouillé sa mémoire. On devrait très peu se mêler de débrouiller des mystères de famille quand on est d'un autre pays, d'une autre société, d'une autre civilisation. J'ai eu l'honneur de voir à Paris madame Beecher-Stowe, avec sa jolie figure et son air de douceur et de bonne éducation. Je ne l'aurais pas crue capable de jeter avec tant de témérité un pavé à la tête du *Giaour*, de *la Fiancée d'Abydos*, de *Childe-Harold*. Quand on a écrit le charmant roman de *la Fiancée du ministre*, comment est-on capable de si vilains procédés envers un homme de génie ? Je suis fâché que ce fond de barbarie reste aux compatriotes de Franklin, de Washington, de Lincoln, de Longfellow, de Prescott, de Ticknor.

Je ne suis point à Broglie, et je languis ici dans ma très mauvaise santé.

CXV.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 10 octobre 1869.

Chère mademoiselle, vous ne dites que trop bien, et Paris est fort désert dans ces temps-ci. Je crois que tout le monde a fait comme l'Impératrice et s'en est allé au grand Caire.

Vous avez bien tort de vous tant refroidir pour les romans anglais, et de prendre parti contre eux pour les romans allemands. Nous nous retrouvons *at home* avec l'imagination des Anglais. Nous entrons aisément dans leurs sentiments, dans leurs impressions, dans leurs rêveries. Il n'en est pas de même, à beaucoup près, avec le génie particulier de l'Allemagne. Sauf *Werther*, je n'ai jamais bien entendu les romans de Goethe. On s'oriente péniblement dans ce monde étranger qui semble avoir d'autres étoiles. Ce que j'en dis n'est pas par haine pour M. de Bismark.

N'avez-vous pas la bonté d'être un peu inquiète, pour ceux qui restent à Paris, de tout ce que va faire M. Raspail le 26 octobre ? Ce serait, jusqu'à présent, d'amener deux cent mille hommes avec lui aux portes du Corps législatif et de les renvoyer en silence, comme des enfants bien sages, après avoir fait sa protestation. Le bon sens l'étonne habituellement et il écoute tout ce que ses collègues peuvent lui dire de sensé avec un dédain farouche. J'espère qu'il ne sera pas donné à ce pauvre fou de gâter nos affaires, qui ne sont pas déjà si florissantes. Si nous avions si peu d'émeute que ce soit, cela suffirait pour faire dire aux gens prétendus raisonnables qu'on voit bien que le

gouvernement parlementaire recommence, et qu'il n'en a jamais fait d'autres.

CXVI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 13 octobre 1869.

Voilà le pauvre M. Sainte-Beuve mort après une lutte singulièrement courageuse contre le mal qui l'assiégeait depuis des années. Il n'a pas cessé un moment ni de garder l'activité et la sérénité de son esprit, ni de travailler comme aux premiers jours de sa jeunesse. Quand M. Cousin fut mort, il me semblait qu'il manquait, à tous les événements considérables du monde, le spectateur passionné, éloquent, intarissable en commentaires originaux et inattendus, que nous avions connu. Tout de même pour M. Sainte-Beuve. Il ne paraîtra pas un livre digne d'attention qu'on ne cherche des yeux le juge qui ne sera plus là. Il n'a été égalé par personne pour une réunion de dons qui ne vont guère ensemble : le savoir littéraire le plus solide dans presque tous les domaines, le goût le plus sûr jusque dans sa plus extrême subtilité, l'imagination ouverte à tout avec un tour original qui montrait ce qui échappait à tous les yeux ; peintre exact comme la photographie avec la couleur et le sentiment de l'idéal, charmant dans la conversation, ayant bien des vertus qu'on eût plus volontiers reconnues sans les haines dangereuses auxquelles il se laissait aller. J'ai regretté beaucoup qu'un différend que je ne pouvais ni ne voulais éviter ait troublé les relations qui avaient duré sans nuages entre nous, jusqu'à il y a deux ans à peine.

Je ne sais pas si, le 26, M. Raspail déchaînera la *sainte canaille*. Ses collègues de l'opposition ont beau lui parler raison, il écarte la raison avec un farouche étonnement.

CXVII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 octobre 1869.

Nous avons perdu le pauvre Sainte-Beuve. Il est mort avec un courage tranquille, et, jusqu'à la fin, il a fait du travail ce qu'on fait de l'opium pour endormir les maux et les troubles du corps comme de l'esprit. M. Paradol, qui a été un peu rude, comme il l'est quelquefois, au début de son article d'hier a bien peint cette fermeté que les anciens connaissaient mieux que nous pour des raisons qu'il est facile de déduire. Sainte-Beuve a, dit-on, fait un usage très sage de la petite fortune qu'il laisse, uniquement en actes de bienveillance affectueuse. Je ne crois pas qu'il ait rien destiné à la rue des Postes, ni au petit séminaire d'Orléans. Il reste que personne ne l'a égalé pour une réunion de qualités d'esprit et de caractère qui ne vivent pas volontiers ensemble : le labeur d'un bénédictin avec l'imagination pénétrante d'une femme nerveuse ; la hardiesse à tout dire en gardant toutes les nuances de l'équité ; le goût de l'exactitude et la passion du vrai de Courbet, avec le sentimeut de l'idéal d'Ingres lui-même dans la critique des grands écrivains ; un prodigieux savoir dans toutes les branches de la littérature, et parfois le vol léger d'un oiseau sur la surface des choses ; bien des vertus d'homme privé que les haines dangereuses où il s'est laissé aller feront méconnaître ; indépendant, quoique sénateur ;

comprenant toutes les subtilités comme tous les grands élans de la piété dans Port-Royal et prêt à dire, en mourant, de son curé :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.
. . . . . .

CXVIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 6 novembre 1869.

Voici le temps qui s'avance sans devenir plus gai, chère madame. J'ai quelque espoir que vous n'en êtes plus à employer toutes les ressources de la science moderne pour chasser le froid qui vous persécutait. J'ai connu ces froids-là par le plus fort de l'été, et sans que le médecin y vît de fièvre, en quoi il se trompait peut-être, mais toujours est-il que ce n'était pas le signe précurseur d'une maladie. Ce n'en est pas moins une sensation insupportable.

Vous vous moquez assez inhumainement de mes ennuis dans le désert de la rue de Solferino, et vous voulez bien me dire que quelquefois vous prenez plaisir à vous faire une solitude volontaire. Je comprends très bien, en effet, qu'on aime par moments le désert quand on n'a qu'à dire un mot pour faire arriver une société aimable, mais il y a ici la différence d'être en prison ou de ne pas sortir par choix. Le père Lacordaire se faisait dire par ses admirateurs et amis les paroles les plus blessantes pour se dresser à l'humilité chrétienne, et il s'étonnait de n'être pas plus blessé de ces injures de comédie. Une dame racontait à son confesseur qu'elle aimait et désirait les humilia-

tions, sur quoi le confesseur, la voyant le lendemain bien assise à l'église et étalant les falbalas d'une belle robe, dit à une pauvre femme : « Allez marcher sur la robe de cette dame là-bas, » et la pauvre femme, s'y étant hasardée, reçut un soufflet de la dame qui aimait tant les humiliations. L'exercice de la volonté est comme la lance d'Achille, il guérit presque toutes les blessures qu'on se fait à soi-même en le voulant bien. Du reste, me voilà sorti de cet isolement que vous n'avez pas voulu plaindre. Non seulement toutes les maisons de mes alentours sont peuplées, mais ma propre demeure est redevenue vivante avec l'hiver. Je cause toute la journée pour me dédommager d'un silence d'à peu près trois mois : *Grande mortalis ævi spatium* en fait de silence.

Nous entrons dans ce mois de novembre qui se réchauffera du mouvement de la politique. Les folles élections à Paris vont bientôt commencer. Je crois qu'il n'y a rien à attendre des électeurs à en juger par leurs assemblées préliminaires. Qu'il est singulier de voir l'une des plus belles villes du monde s'attacher avec passion à M. de Rochefort ! Je trouve, par moments, chère madame, que vous avez bien raison de mettre vos pensées ailleurs que dans la politique et son bruit tumultueux et assourdissant.

Huc ades : Insani feriant sine littora fluctus.

Pour le dire en passant, il est bien rare que les femmes entendent clairement le latin, mais il me semble que ce latin prend plus d'agrément quand on le voit entendu par elles. Vous me direz quand il vous fatiguera les yeux.

Ainsi vous serez assez bonne pour ne pas brûler

Paris, même si vous avez grand froid ? Ces jours-ci ont été assez doux, mais on sent de plus en plus dans l'air la pointe des épées.

Lisez-vous *Autour d'une source* dans la *Revue des Deux Mondes?* Cela n'est pas d'un goût irréprochable, mais la femme avec ses travers, et ses soucis et son ton hardi, y ressemble fort au beau monde du moment. Peut-être que ce beau monde va changer de manières après les tragédies dont nous avons à peine vu la fin. Ces grands coups de sabre et d'épée ne paraissent par appartenir au temps de la chevalerie.

CXIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 9 novembre 1869.

Vous devez entendre de Coppet le bruit de nos élections et les applaudissements qu'a reçus M. de Rochefort. Cela a tout l'air de la fête des Fous, et il est bien probable que les quatre élections à faire à Paris ne donneront que quatre fous à lier. Ce n'est pas bien effrayant pour le moment, mais cela n'est pas fait pour donner au troupeau des bourgeois de Paris un grand goût pour le retour du gouvernement parlementaire. Les autorités du moment tolèrent tout et laissent tout dire et tout écrire, n'étant pas fâchées d'effrayer les faibles par le spectacle d'une si incroyable licence... Il ne faut pas demander quel cours prendront nos affaires quand la réunion de la Chambre aura lieu. La tranquillité publique, pour cette année, est très certaine, mais, hormis ce point, tout est problème. Nul ne sait ce que veut l'Empereur, ni s'il entend garder ses ministres, ni s'il les renverra de-

main. On ne sait guère plus le parti que prendront ces fameux Cent-Seize dont vous avez tant entendu parler, ni s'ils ont perdu ou gagné en courage. Le probable, cependant, est qu'ils ont déjà perdu quelque chose de leur calorique. Quelle place prendra M. Thiers dans cette bagarre d'incertitudes ? il est difficile de le prévoir exactement.

Je vous ai envoyé hier la *Revue des Deux Mondes*. Il y a un petit roman, *Autour d'une source*, dans cette revue. Vous en ai-je dit quelque chose pour votre instruction ? Il vous déplaira par beaucoup de points, mais il est instructif sur le ton, et les idées et le tour d'imagination du monde d'aujourd'hui. Je voudrais bien que vous ne fussiez pas, à cette heure, dans un fauteuil et qu'il vous fût loisible de vous promener par Coppet dans ce demi-hiver.

CXX.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 23 novembre 1869.

Avez-vous bien peur pour nous en lisant l'orage de nos élections de Paris ? Toutes ces passions et tout ce langage sont d'une odieuse vulgarité. Cette aube du gouvernement parlementaire n'est pas pour encourager les bourgeois de Paris et de province à prendre parti pour les libertés publiques, mais ils auront tort de s'effrayer pour si peu. Dans les contes de fées, toutes les belles princesses habitent des châteaux environnés d'abîmes et qui ont des monstres pour concierges. Je ne sais pourquoi la Providence a mis ainsi tous les biens les plus précieux de ce monde sous la garde de fantômes menaçants. Je conviens que M. de

Rochefort est un des fantômes les moins agréables qu'on puisse rencontrer sur les routes du bien et du beau. J'ai toujours été scandalisé de l'approbation qu'on donnait à son misérable journal. Si vous ne venez que le 2 décembre, vous ne verrez pas l'ouverture de la Chambre, mais je crois que nous serons encore parmi les vivants le 2 décembre, quand bien même M. de Rochefort sortirait de la séance impériale pour appeler à lui

La grande populace et la sainte canaille.

Pardon de ce vers, mais il est, comme vous savez, d'un académicien.

Un autre académicien à qui je suis forcé de rendre justice, c'est M. l'évêque d'Orléans. Je ne suis pas sûr que le prince de Condé lui-même, tout hardi qu'il était, fût de cette hardiesse-là. M. Veuillot n'a osé ni mordre ni même aboyer. Il est couché dans sa niche avec l'air d'une humeur massacrante. Victor est allé à Rome voir huit cents évêques assemblés. On les met dans une petite chapelle de Saint-Pierre, où ils seront très à leur aise même avec leurs secrétaires et leurs théologiens.

Vous avez donc froid à Fumel? Ce pays souffle donc le trop chaud et le trop froid? Étioles était plus égal. J'ai tort de parler du passé, mais il est plus aimable que le présent, sans comparaison. Avez-vous remarqué que les gens qui n'aiment pas le passé ne valent pas non plus les quatre fers d'un chien? Ce sont les souvenirs un peu arrangés sous une certaine optique surnaturelle qui civilisent et perfectionnent les hommes. Je sais bien qu'à ce titre les légitimistes devraient être les plus aimables des mortels et il n'en est pas tou-

jours ainsi, mais je ne parle d'ailleurs que des souvenirs personnels à chacun.

CXXI.

A M. PISCATORY.

Paris, 23 novembre 1869.

Eh bien, mon cher ami, voilà ce grand Paris, si fier de sa civilisation, de son urbanité, de son élégance, de la délicatesse et de la forme de son esprit, de ses grandes facultés d'invention, etc., etc., le voilà représenté dans le plus puissant corps de l'État par l'auteur de la *Lanterne*. Il est vrai qu'il y avait, même dans le beau monde, des beaux esprits qui admiraient la *Lanterne*. Je me rends cette justice qu'elle m'a ennuyé et dégoûté dans ses plus beaux moments. J'ai idée que ce représentant finira mal et qu'il lui arrivera quelque catastrophe avant la fin de la session. Il se tiendra pour obligé de faire ou de dire quelque sottise énorme, et le genre donné, il y est tenu pour être quelque chose.

Nous sommes tout fiers d'avoir échappé aux Barbès et aux Pyat. Nous regardons MM. Arago et Crémieux comme des nôtres. L'esprit des hommes est ainsi fait; il n'est pas exigeant, et c'est bien heureux. Il ne compare le lendemain qu'à la veille. S'il était dans la boue jusqu'aux genoux, il se trouve fort aise de n'en avoir que jusqu'à la cheville, et, au fond, c'est la vraie philosophie pratique.

Voici venir ce fameux lundi 29 novembre, où nous allons doubler le cap et entrer dans les grandes eaux. Chaque député ignore, jusqu'à cette heure, ce que fera le tout qui est composé de ces chacuns. Il y a des

lois très compliquées qui régissent les grandes assemblées. La saison, l'heure, la couleur du jour, le dernier événement; quelquefois, mais rarement aujourd'hui, le dernier article d'un journal, la figure d'un député ennemi, tout cela et l'air général du temps, fait le génie complexe d'un corps politique. Il y a des jours où une réunion de pleutres devient d'un esprit d'entreprise extraordinaire ; des jours où Caton d'Utique, et Brutus, et Dolabella, et le prince de Condé, et le maréchal Bugeaud, sont sans force et sans vertu. Les horoscopes qui dépendent de l'état rotatif de toutes les étoiles du ciel à un moment donné sont d'un travail très difficile, à ce que disent les astrologues. Ce qui est certain, pour le moment, c'est que l'Empereur qui abandonne assez volontiers les choses tient aux personnes avec acharnement. En attendant on s'est fort amusé à Compiègne. Les Cours ont souvent varié de mœurs et de manières; mais elles n'avaient pas encore eu cet air mêlé d'estaminet, de tapis franc et de luxe oriental. Les despotismes sont rarement vulgaires et on ne se représente pas aisément un sultan en goguette.

CXXII.

AU MÊME.

Paris, 20 décembre 1869.

Mon cher ami, il doit vous sembler qu'on vous néglige en vous donnant si peu de nouvelles de ce Paris qui paraît devoir reverdir comme au printemps, par ces jours de crise ; mais les beaux jours qu'on attend ne viennent toujours pas... Toutes les heures on annonce un ministère qui se fait, dit-on, et puis se défait.

On a une telle idée du bon sens de ce principal personnage qu'on nomme monsieur Ollivier, qu'on raconte de lui qu'il aurait donné à l'Empereur une esquisse de sa politique étrangère qui consisterait à fortifier les États de Prusse et d'Italie et à rayer l'Autriche de la carte de l'Europe. Je ne sais pas s'il a dit ces choses; mais il faut qu'il soit bien avant dans l'absurdité pour qu'on les lui prête. L'Empereur lui-même, dit-on, aurait été assez étonné de cette diplomatie qui semble la sienne.

Quant à la Chambre, il faut avouer qu'elle est supérieure à toutes ses sœurs pour la tranquillité avec laquelle elle boit l'iniquité.

Vous ne regardez pour le moment qu'à la politique. Vous ne me dites rien ni de l'isthme de Suez ni de *Froufrou*. J'espère que l'Impératrice nous fera un récit de son voyage en Orient. La reine d'Angleterre, qui est encore une plus grande dame, ne rougit pas de raconter ses voyages en Écosse. Plusieurs femmes de la maison des César, Agrippine entre autres, avaient écrit leurs mémoires. Je compte qu'elle nous racontera les diamants, les perles, les émeraudes, les tissus de cachemire, les tapis de Perse avec qui elle a fait connaissance par les routes. Elle dira sans doute aussi quelque chose des parfums des harems qu'elle a visités. La tête de cette aimable personne doit être pleine de ces apparitions d'orfévreries et de bijouteries. C'est probablement comme un bel écrin; mais ces brillantes idées ne suffisent pas pour gouverner les empires. Elle fait bien de faire mettre dans les journaux qu'elle ne gouverne pas du tout, et il est criminel de dire publiquement qu'elle prétend à tenir le gouvernail. C'est comme cela que, par un jour de tempête, on a fait jeter à la mer irritée la pauvre reine Marie-Antoinette, et bien que les

temps soient plus doux, nous avons toujours des Marat avec nous.

Voilà, mon cher ami, un petit supplément à ma lettre d'avant-hier, que je trouvais un peu courte pour une lettre adressée à un solitaire. Je ne vous en dis pas beaucoup plus aujourd'hui, mais on ne saurait tirer de l'huile d'un mur ni des nouvelles d'une ville où personne ne se décide à rien.

Adieu, mon cher ami, donnez l'histoire de vos champs, elle vaut pour le moins la nôtre.

CXXIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 1er janvier 1870.

Je ne vous dirai donc rien, chère madame, de l'*Histoire de l'Orient* de M. Lenormand. Cette lecture est intéressante; on y voit ramassées en deux petits volumes toutes les nouvelles découvertes que les érudits, armés de pioches, ont faites sous terre dans les pays de Nemrod, de Sennachérib, de Nabuchodonosor, de Sésostris, etc.; seulement, M. Lenormand a des querelles avec ces érudits qui lui reprochent de les transcrire dans ses ouvrages avec une exactitude minutieuse dont il n'avertirait pas assez le public; mais les érudits tiennent toujours qu'on les vole et ils ont tous, plus ou moins, quelque chose du génie d'Harpagon. Je crois qu'il en est assez de même dans les domaines des sciences. En littérature, la forme étant le fond, et cette forme frappant vivement les esprits quand elle est belle, il est plus difficile de changer la marque de fabrique et de se parer des plumes du paon. On entend

rarement Virgile ou M. de Lamartine se plaindre qu'on leur ait pris :

Domus alta sub Ida
Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum,

ou bien,

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans l'aspect de tes bords, etc.

S'il ne fallait pas être bref un jour de l'an où l'on est sans cesse interrompu, je voudrais causer un peu à l'aise sur cette *forme* qui est le vrai fond et vous demander votre sentiment sur ce sujet qui a tant fait rêver Platon. J'avoue que je prends l'air un peu sinistre quand j'entends quelqu'un qui prend l'air grave et qui prétend distinguer dans la littérature la forme du fond.

Ce n'est pas de cela que s'occupe M. Ollivier. Il n'a jusqu'à présent trouvé ni le fond ni la forme de son ministère, mais il est bien probable que le *Moniteur* en donnera un ce soir, tiré du centre droit. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous plaindre et l'an dernier, à pareil jour, un homme sensé n'en pouvait tant espérer pour aujourd'hui. Le bon sens qui dormait d'un sommeil comateux depuis bien des années s'est enfin réveillé. Malheureusement, dans cette convalescence, il n'a pas encore, pour l'animer, le cortège des bonnes passions, des passions désintéressées qui forment les partis dans les pays où la liberté est acclimatée. On ne se remet pas tout à coup, quand on a eu surtout les pieds et les mains fortement liés durant une vingtaine d'années. Je crois que la vérification des élections est le dernier vilain spectacle que nous devions voir de quelque temps. Les députés de la majorité sortis de ces vilaines élections étaient dans

cette triste situation où nul n'ose jeter la première pierre de crainte qu'elle ne revienne sur soi. Nous sommes à la fin des saturnales, en tout genre.

Oui, chère madame, après bien des tours et des retours, on en est revenu à prouver que M. Daru pourrait bien être ministre avec M. Ollivier et M. Buffet. Il a paru à la Cour, dans son entretien avec l'Empereur, d'une exactitude constitutionnelle qui n'est pas pour plaire aux gens de cour. Ces petits froissements nécessaires sont passagers. Ces premiers jours de liberté font, sur les tempéraments faibles, le même effet que les premiers jours de gelée sur les gens qui vivent dans des poêles. On ne s'en porte que mieux après. On n'a pas de nouvelles bien détaillées du concile. Je crois que la majorité y est animée de sentiments excessifs qui ne sont pas selon la sagesse... Après cela, c'est peut-être de ma part un jugement purement mondain. La minorité sensée n'est pas si opprimée dans ce genre d'assemblée que dans un parlement. On ne compte pas seulement les voix ; on les pèse d'une certaine manière et l'opposition n'est pas sans voix au chapitre.

Mille tendres respects.

CXXIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 26 janvier 1870.

Mon cher ami, nous n'étions pas assez inquiets des suites de cet accès de goutte. La faiblesse qu'elle a amenée a déterminé un spasme du cœur et toute la lutte a été finie en un quart d'heure, hier à 9 h. 1/2 du soir[1].

1. Mort de M. le duc de Broglie (Victor).

Je n'ai pas le courage de vous en dire davantage. Adieu, je vous écrirai plus au long. Soignez-vous par ce froid dangereux. Mille amitiés. Albert vous écrirait si je ne vous écrivais pas.

CXXV.

AU MÊME.

Paris, 30 janvier 1870.

Mon cher ami, votre médecin a été bien sensé en vous conjurant de ne pas vous exposer à ce terrible voyage par un temps si dur. Nous le remercions d'avoir exigé de vous de vous en abstenir. Albert me charge de vous le dire... Votre affection n'a pas besoin de se prouver en vous exposant inutilement à un véritable danger.

Je vous écrirai mieux quelque autre jour. Je n'en ai aujourd'hui ni le temps, ni la force. Que cette fin a été rapide et inattendue ! Albert et moi nous avions quitté M. de Broglie à neuf heures au moment qu'il allait se coucher. Rien ne donnait lieu à aucune appréhension bien que Béhier disait souvent que tout était grave à cet âge. Nous avions causé de toutes les choses du jour, et en nous retirant, nous n'emportions qu'un peu de tristesse inquiète sur un je ne sais quoi d'un peu changé dans le ton de M. de Broglie, non que les idées ne fussent parfaitement liées et raisonnables, mais elles étaient autrement liées qu'à l'ordinaire. Nous n'étions pas au salon depuis dix minutes que la garde effrayée arrive pour nous avertir d'une crise soudaine. Le sang s'était engagé tout à coup dans le cœur et coupait la respiration. En dix minutes, toute

espérance avait disparu et les médecins arrivés dans ces dix minutes, n'ont plus eu qu'à constater la fin.

La consternation a été générale et bien des gens qu'on ne soupçonnerait pas ont montré qu'ils avaient le sentiment qu'une grande âme et un grand esprit étaient sortis de ce monde et de ce pays.

Adieu, mon cher ami, vous n'avez pas besoin d'être ici pour qu'on sache que vous prenez votre part dans ces malheurs... Ayez quelque soin de vous. La nature est si terriblement dure et inexorable qu'il ne faut pas lui donner de prise inutile.

CXXVI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 31 janvier 1870.

J'ai prié M. votre frère de m'excuser auprès de vous de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'en ai été très touché et très reconnaissant.

J'espère que M. Gavard ne sera pas fatigué de ce voyage vers une bien mélancolique demeure. Il l'avait visitée l'an dernier sous d'autres impressions. Désormais tout un brillant passé que rien ne saurait reproduire et qui n'aura bientôt plus de témoins va tomber dans cette ombre si triste où les souvenirs ne tardent pas à s'obscurcir et à s'éteindre. C'est sans doute le train des choses, mais le train des choses est fort dur.

CXXVII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 22 février 1870.

Mademoiselle,

Vous êtes mille fois bonne et ce roman de *Phinéas Finn* a bien des détails agréables, mais je l'avais lu, il y a quelques mois, et le temps n'est pas encore venu de le relire, bien que *relire* soit beaucoup plus agréable que lire. Il y a dans la première curiosité que donne un livre inconnu une petite impatience assez pénible, comme quand on attend le mot décisif à la fin des replis d'une longue phrase allemande.

Il est vrai que *Phinéas* a dans les commencements une ambition assez vulgaire qui ne fait pas attendre un dénoûment romanesque à son existence ; mais peut-être qu'il faut un certain temps aux âmes moyennes pour sentir la vanité des pompes du monde, particulièrement aux âmes de province, et, quand le vide s'est fait sentir, les goûts simples reprennent leur empire, et l'on revient aux rêves de sa jeunesse, leur trouvant encore plus de solidité qu'au clinquant très friable des vanités des grandes capitales.

Pour *Dominique*, il me semble que c'est un bien joli tableau, avec des traits de lumière à travers les arbres dont on se souvient longtemps, sans savoir pourquoi. Est-ce que toutes ces tristesses ont été réellement dans la vie de M. Fromentin ? Je ne sais rien de lui, si ce n'est que sa conversation a plu à des amis à moi qui ont de l'esprit. Monsieur votre frère ne trouve pas, je pense, que les emportements du cheval de Madeleine ne sont pas assez accusés ?

Est-ce le vrai voyage en quatre volumes in-4° de Jacquemont que vous lisez, mademoiselle? Il y a bien des détails techniques à sauter, mais des pages très vives et très vraies ; entre autres, si je m'en souviens bien, un certain tableau du réveil de la nature chaque matin. On dirait que c'est Lucrèce qui a peint cela dans ses jours de désespoir plus noir que de coutume. C'est le profil féroce de la nature, de cette nature qui a pourtant d'aimables sourires, mais le profil annonce un mauvais caractère.

CXXVIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 24 février 1870.

Chère madame, j'étais retombé depuis un mois dans toutes les misères de nerfs qui m'ont rendu quelquefois la vie insupportable, et cet état a été même plus grave qu'à l'ordinaire. C'est ce qui fait que j'ai tant tardé à vous répondre et à vous remercier de toute votre bonté. Nous vivons ici bien tristement depuis que le grand arbre est tombé. Que vous dites bien tout le trouble profond que fait la perte d'un chef de famille, surtout quand il tenait une si grande place par l'élévation de l'âme et la supériorité de l'esprit! On se reprend vingt fois le jour à le croire encore là pour lui parler de tout ce qui arrive, de tout ce qui traverse l'esprit, et l'idée de la mort ne pénètre que bien lentement et l'on se dit, par une invincible habitude : *Que dira-t-il?* quand il n'y a plus de réponse à attendre.

Madame de Staël a été terriblement ébranlée et la soudaineté du coup a ajouté encore quelque chose au malheur. Sa force d'âme lui est pourtant comme

une garde dans ce trouble profond. Elle revient peu à peu à cet état de santé qui n'est malheureusement pas la santé, car elle est bien faible. Le plus court entretien l'épuise et des souffrances aiguës viennent encore, par moments, s'ajouter au sentiment pénible de l'épuisement.

Le duc de Broglie s'était vivement intéressé aux changements récents de notre politique intérieure. Il n'en aura pas vu les suites. Le dernier discours de M. Daru a eu un grand succès et semble avoir réuni tous les partis; mais ces émotions de tribune passent rapidement. La première Révolution a vu de ces rapprochements soudains qui ne duraient que vingt-quatre heures. Dieu veuille qu'il n'en soit pas de même à cette fois! M. Daru est très digne par son caractère et son esprit sage et ferme de présider à ces grands changements; seulement, jusqu'à de nouvelles élections, il n'a, pour l'aider à renverser les châteaux forts qui nous cernaient de toutes parts, que ceux qui les ont construits de leurs mains. Il n'est pas impossible que les hommes changent du tout au tout, mais cela n'est pas arrivé souvent dans l'histoire.

Quoique je n'écrive pas bien au long, je voudrais que ma lettre vous parût mériter un mot de réponse sur votre santé. Pouvez-vous lire avec quelque suite? La fièvre ne revient-elle plus?

CXXIX.

*A M. RILLIET.

Paris, 25 février 1870.

Cher monsieur, je savais bien l'impression que vous laisserait la perte du duc de Broglie. Il était de

ceux qui manquent à qui les a bien connus. Il avait en lui une réunion de qualités presque contraires dont on se dit qu'on ne la verra probablement qu'une fois dans le monde. Il avait l'invincible fermeté de l'âme et l'énergie de la volonté, et pourtant il ne connaissait ni l'ambition, ni les ressentiments ni aucune des passions dangereuses où les hommes publics puisent communément une partie de leur force. Son esprit, accoutumé à suivre la plus rigoureuse logique dans ses démarches les plus hardies, les a toujours contrôlées par les notions du bon sens et de la raison instinctive. La méthode la plus sévère n'empêchait pas, chez lui, une imagination émue de se mêler à ses méditations, à ce point que ses discours, dans les assemblées publiques, d'un enchaînement si rigoureux, gardaient la chaleur et la vivacité de l'inspiration. Je citerai, par exemple, le discours sur les lois de septembre où se rencontrent tant de qualités qui se partagent, d'ordinaire, entre les orateurs. C'était vraiment là un homme, animé comme si le sentiment le gouvernait tout seul, et pressant dans ses raisonnements comme s'il n'obéissait qu'à la logique. Cette richesse de nature se retrouvait dans tout. Il n'apportait que de la bienveillance, sans observation maligne dans ses relations de société, ce qui n'empêchait pas, qu'à son insu même, pour ainsi dire, il pénétrait plus avant que personne dans le caractère de ceux avec qui il s'entretenait, et on ne le remarquait, quelquefois, qu'après des années, quand le hasard l'amenait à juger finement et profondément des hommes qu'il semblait n'avoir regardés qu'en passant.

Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce genre de remarques où l'on se plaît tristement quand il ne reste plus que des souvenirs. M. Guizot

prépare une grande biographie qui nous rendra, j'espère, ces traits d'une originalité si frappante et si forte.

Vous voyez de loin nos affaires politiques, mais, comme nous n'avons rien de caché, vous les jugez sans doute comme nous. La révolution, dans le bon sens qui s'opère chez nous, échouerait-elle parmi tant de courants qui poussent sur les récifs ? Il n'est pas aisé d'en décider. Généralement, la Providence ne laisse pas dénouer des embarras si compliqués, et il est dans ses habitudes de couper les nœuds par des coups imprévus, mais enfin il vaut bien la peine de tout tenter pour ne pas tout rompre. Le ministère a vraiment les meilleures intentions, une honnêteté irréprochable, et, pour le plus grand nombre de ses membres, une prudence qui n'est pas sans hardiesse ; mais pourront-ils tenir en crainte et en respect les deux détestables partis extrêmes qui nous assiègent de leurs mauvais desseins ? Il y faudra beaucoup de bonheur et aussi d'habileté. Je crois l'Empereur décidé à ce rôle soudain d'un Auguste constitutionnel. Il est, sans doute, fatigué de l'exercice d'une volonté sans contrôle qui n'a pas fait de miracles à beaucoup près. Son affection pour son fils le ramène à modérer l'action de son gouvernement pour en assurer la durée. Il n'est pas incapable d'être touché de la seule gloire à laquelle il puisse aspirer désormais, celle de partager un pouvoir qu'il a trouvé trop difficile à manier tout seul. Il a peut-être été plus romanesque encore que pervers et, avec l'âge, il peut se dégoûter des romans politiques et rentrer dans les droits chemins du sens commun. Je n'espère seulement pas que sa cour et ses anciens amis l'encouragent dans ses voies nouvelles.

Adieu, mon cher monsieur, ne vous laissez pas rebuter par cette lenteur bien involontaire que j'ai mise à vous remercier; vos lettres me font un vrai plaisir et je voudrais vous accoutumer à un petit commerce réglé. Ne me jugez pas d'après les temps troublés que la mauvaise santé a encore rendus plus décourageants pour moi.

CXXX.

*A M. DE LA RIVE.

Paris, 25 février 1870.

Cher monsieur, il me tardait bien de vous remercier de tout ce que vous avez eu la bonté de m'écrire après le triste événement qui a frappé cette maison, mais j'ai été assez violemment repris par des maux qui me poursuivent depuis longtemps. J'ai lu et relu ce que vous dites si vivement et avec tant de vérité du caractère, de l'esprit, de la vie de M. de Broglie. Sous cette apparence de tranquillité et quelquefois d'indifférence, personne n'a plus travaillé à poursuivre le but sérieux de la vie, le perfectionnement moral et la recherche de la vérité. Il m'a dit bien souvent qu'il ne voyait pas commencer le jour sans une joie secrète de tout le travail qu'il avait devant lui pour la journée. Il trouvait dans l'étude, dans la réflexion, des perspectives toujours nouvelles devant lesquelles il aimait à s'arrêter en silence. Son plaisir était de rechercher de nouvelles raisons et d'admirer l'ordre du monde, et ces raisons donnaient pour lui une couleur particulière à l'examen. Nul peut-être n'a eu au même degré, toujours, à tout âge et sans défaillances, la conviction que tout était sous la garde

d'une sagesse infaillible. La lecture du dernier ouvrage du duc d'Argyle, qui poursuit les mêmes vues, a charmé ses derniers loisirs. C'est dans cette foi qui ne négligeait nulle démonstration qu'il avait puisé sa sérénité dans les heures toujours assez sombres de la vieillesse. Il aimait à redire que la vie était bonne et qu'il en recommencerait volontiers le cours, malgré les épreuves qui ne l'avaient point ménagé. Il rapportait toutes les souffrances et toutes les traverses à une bienveillance sévère de la Providence et quand, dans la liberté de la conversation, je lui représentais quelquefois les côtés sinistres de la nature et la discipline inexorable de sa marche, il abondait en raisons profondes pour tout ramener à un plan et à des conseils souverainement sages et qui vont au bien de tous. La douceur de l'âme et aussi son inébranlable fermeté, la grandeur de l'esprit, l'oubli paisible des choses qui passent, les joies saines de l'étude et des affections naturelles, en ont fait un être à part, plus singulier encore dans les temps où il s'est développé et où il a vécu, parmi les révolutions, au milieu des contradictions violentes des partis, des triomphes scandaleux de la force et du découragement presque universel de toutes les idées élevées.

Vous savez bien, cher monsieur, quel vide laisse un tel homme pour ceux qui ont vécu longtemps près de lui.

Mille remercîments encore de votre bonté. Quand paraîtra la notice sur M. Verdet? Quelle fuite des grands esprits et des belles natures !

CXXXI.

A M. MASSON.

Paris, 2 mars 1870.

Mon cher ami, je savais un peu que vous aviez traversé Paris ces jours-ci, mais en grande hâte, ainsi je ne vous accusais nullement de négliger vos amis. Un petit royaume de plus d'un million d'hommes ne donne pas les loisirs de la principauté de Monaco. Tracassin est toujours à guetter les pauvres gens. Quelle idée perverse de vous rendre malade au début de votre gouvernement. J'espère que l'Empereur ne juge pas les hommes comme faisait son oncle, qui disait volontiers pour expliquer ses choix : « Il n'est jamais malade. » D'ailleurs, puisque vous donnez des bals, on ne vous reprochera point de ne pas marcher. Vous prouvez le mouvement en faisant danser les autres.

Il est certain que l'expérience que nous tentons de faire toutes choses sans révolution est périlleuse, mais, comme le jeu en vaut bien la chandelle, il faut se tenir en espérance. Nous ne sommes pas découragés depuis nos dernières conversations avec vous. Il y a de petits froissements dans les ministères, mais il y en avait dans les ministères les plus triomphants. Il y a un mauvais parti, même deux mauvais partis qui grincent les dents, l'un, pour avoir le pouvoir absolu où l'on fait ses orges, l'autre, la démagogie, où l'on a le plaisir de tout casser; mais le bon sens public s'est réveillé, sans beaucoup de vivacité dans ses allures, sans beaucoup de sentiments généreux; il trouve pourtant qu'il faut mettre un terme

à l'ère des folies et à l'ère des sottises, et il regarde de travers et avec une certaine résolution les mauvais conseillers des princes et les mauvais conseillers des peuples. Je suis porté à penser que l'Empereur n'est pas insensible au plaisir nouveau d'entrer dans cette belle économie du bon sens qui est le gouvernement que nous tentons avec lui ; il a essayé des romans politiques et il en a senti durement la vanité. Il rentre chez lui fatigué, revenu des chimères, repris par les sentiments naturels de famille, de conservation, heureux peut-être de n'avoir plus un monde sur les bras ou sur le dos, comme Atlas, et de pouvoir se reposer de temps en temps en rêvant la gloire sensée d'être du petit nombre de ceux qui, dans l'histoire, ont limité volontairement les pouvoirs dangereux qu'ils avaient entre les mains. Je me figure que c'est là sa disposition présente, mais nous pouvons faire des sottises qui le cabrent. Le parti Duvernois peut, par un jour de malheur et d'humeur, le ramener du côté des précipices ; le parti démocratique et aristocratique peut décourager ce bon sens bourgeois qui tient maintenant sa route entre les extrêmes et par là réveiller la peur et nous ramener un moment au passé. Qu'y faire ? que se défendre de son mieux dans ce train de guerre qui est la liberté raisonnable.

Adieu, mon cher ami; madame Masson s'accoutume-t-elle à tous ces menus détails de l'administration du monde qui ne laissent pas le temps de penser à autre chose ? C'est le monde qui est une hydre ; les têtes lui repoussent sans cesse. Quand on a rendu dix visites, on trouve en rentrant dix autres cartes, c'est-à-dire dix autres têtes de l'hydre.

CXXXII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 15 mars 1870.

. . . . . M. de Montalembert est mort, et sa fin, qu'on devait attendre depuis des années, a surpris péniblement tout le monde. A minuit, le jour de sa mort, il retenait la lampe que sa garde-malade voulait éteindre, pour achever la lecture d'un écrit politique du jour. Depuis des années, il disputait à la dureté de la nature la liberté et la sérénité de sa pensée et il restait le maître dans ce combat difficile. Sur une barque assaillie par les quatre vents du ciel, il causait, travaillait, méditait paisiblement et regardait sans se troubler les eaux qui devaient l'engloutir. C'est comme une vertu militaire que tant de sang-froid et de discipline intérieure gardés au milieu de périls si pressants. Quelle nature singulière ! Une âme violente et réglée pourtant, capable de se porter à toutes les contradictions de la pensée, non cependant sans une forte unité dont la marque est sur toute sa vie. Il a rempli quarante ans le monde de ses invectives contradictoires et de son éloquente inquiétude, et aujourd'hui qu'il meurt, il est bien peu de ses ennemis mêmes qui ne se prennent à regretter un esprit si vivant, si riche et si courageux.

CXXXIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 9 avril 1870.

Il est certain, mon cher ami, que nos petites affaires ne vont pas sur des roulettes. On ne saurait être plus dans le provisoire, et nous voilà comme les Hébreux, sans Moïse, vivant en camp volant sans rien savoir du lendemain. Le char de l'État a tout l'air d'un char de déménagement tout encombré de commissions, et de projets de lois. La cité politique ne diffère pas beaucoup de la cité de Paris quand M. Hausmann en faisait sauter les murailles et les toits et commençait tout sans rien finir. Nous voilà avec la perspective d'un tumultueux plébiscite né d'une fantaisie d'un ministre que nous n'avions certainement pas choisi dans cette espérance. Nous sommes loin de savoir encore si ce plébiscite sera préalablement délibéré par les trois pouvoirs ; nous ignorons également encore si l'Empereur consentira à ce que ces trois signatures soient à l'avenir nécessaires à la présentation de ces sots plébiscites ; et nous sommes à peu près sûrs qu'en tout cas ce prince aura toujours le droit de consulter familièrement son peuple, quand les scrupules de sa conscience le lui suggéreront.

Le ministère qui se trémousse en ce moment, sans presque rien faire, nous ne l'avions pas dorloté en commençant, dans l'idée qu'il allait tirer logiquement et judaïquement les conséquences rigoureuses de chaque article de la Constitution de 1852, ce qui ne sera pas autre chose que l'application de l'algèbre à la bêtise. Descartes avait fait mieux que cela. Tous les

gens de bon sens entendaient qu'on allait raisonnablement étouffer cette vilaine poule malade sans la faire crier, et que le Sénat se chargerait de cette facile opération ; qu'il le voulût ou non, qu'il le fît de bonne volonté ou de mauvaise grâce, il n'importait guère. C'était la seule occasion qu'eût, depuis bientôt vingt ans, cet animal parasite de rendre un vrai service à la société politique. Au lieu de tirer ce parti du Sénat, on le détraque et on l'inquiète sur tous les détails de son existence, et on en fait une seconde Chambre quand il était sur le point d'être efficace en tant que Sénat. On s'adresse à ce grand papa *Pypos*, le vrai Pypos d'Aristophane, qui va faire un bruit du diable, au lieu de dire à cette vieille tante de Sénat : « Ma tante, il faut pourtant que vous nous rendiez un petit service et que vous disiez, par-devant notaire, que nous agissons suivant la loi et que nous ne violons quoi que ce soit ni qui que ce soit en jetant par la fenêtre un tas de vieux oripeaux qui ne sont bons qu'à brûler de crainte de peste ; si vous ne le faites, notre commerce ira mal, et du diable si nous pourrons vous payer votre pension viagère. » La rhétorique a été faite pour dire ces choses-là convenablement et intelligiblement, et le patriotisme a été fait aussi pour enseigner à un Sénat qu'il faut, en pareil cas, faire ce qui est bien à tout risque d'être mal interprété.

J'ai tort de donner à ce que je dis-là un air cynique, car ce n'est pas le bon sens lui-même ; mais nous ne paraissons pas dans les voies du bon sens. Il en faudrait beaucoup pourtant à la veille d'une crise générale que semblent méditer les ouvriers de tous les métiers et de toutes les régions de France ; à la veille d'une véritable querelle légale dans toutes

les villes et tous les villages du pays sur les bases mêmes des sociétés. Le ministère refusera, dit-on, ces assemblées préalables au plébiscite, mais ses ennemis dans les Chambres et ailleurs lui accorderont-ils ce silence contre lequel il y a tant d'arguments plausibles pour les gens de mauvaise foi ? Et puis, le suffrage universel lui-même n'aura jamais été à pareille fête. Toutes les fois qu'il a été en exercice, le pouvoir l'a mené à la bataille avec le mors et l'éperon et le fouet, et il faut bien avouer que ce cheval puissant et fantasque ne peut guère être conduit autrement. Aujourd'hui l'honneur même ne permettra ni aux ministres ni aux préfets ces façons cavalières. Il le faut monter à cru, tout au plus avec un simple bridon. Que fera cet animal aveugle, étonné et piqué par les mille taons de tous les partis ennemis ? Jamais on ne l'avait vu sortir ainsi seul de son ééurie. Y rentrera-t-il tranquillement et sans avoir foulé tout de ses monstrueux sabots ? Les ministres mériteraient bien qu'on les fît monter sur son dos pendant ce jour de liberté, sans frein et sans selle et sans étriers et sans cravache.

CXXXIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 27 avril 1870.

Le monde politique ne marche plus guère que par secousses, et la vie privée de chacun s'en ressent à tous moments. J'en reviens à ce que je vous disais, je crois, qu'on a bien tort de ne pas s'occuper de politique, attendu que la politique s'occupe inévitablement de vous. M. Ollivier va donner à la France

neuf jours de fièvre dont elle se serait bien passée. On n'a jamais fait tant de questions à neuf millions d'hommes qui ne sont pas tous également préparés à répondre. Il me demande de lui dire en bloc si j'aime le coup d'État du 2 décembre, et la liberté, et le Sénat, et le droit qu'a l'Empereur de choisir Pierre ou Paul pour successeur, et l'autre droit de faire faire par le peuple ce que les Chambres ne voudraient pas faire ou, au contraire, de faire défaire par la foule ce que les Chambres auraient fait. C'est comme si le maire demandait : « Monsieur, voulez-vous prendre pour femme Christine, Françoise, Charlotte, Julie ? » A quoi je réponds que la polygamie est un cas pendable. Nous avons là un garde des sceaux bien curieux et bien téméraire. Nous allons, de plus, assister à de belles conversations durant ces huit jours, où il sera bien difficile à un commissaire de police de trouver à redire à quoi que ce soit, puisque, tout étant en question, on sera toujours dans la question. Je ne crois pas qu'il sorte quelque chose de bien redoutable de cette agitation gratuite où l'on nous met, mais un sage ministre ne doit pas braver sans raison le péril le plus éloigné ; c'est bon pour un joueur. Heureusement, le suffrage universel n'est pas bien rétif à l'heure qu'il est. Ce n'est pas la cavale indomptée de M. Barbier dans ses ïambes. L'animal aura plus d'envie de retourner à l'écurie après une petite promenade, que d'emporter son cavalier à travers champs... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas grand mal à M. Ollivier, et je ne songerais pas à lui faire une opposition bien violente, si j'étais établi en autorité quelque part. Nous devons apprendre depuis quelque temps à nous contenter de peu. Il est probablement encore ce que nous avons de mieux à notre

portée dans le moment présent, mais la brusquerie de ses mouvements ne donne pas beaucoup de sécurité. C'est avec lui qu'il faut s'attendre à l'imprévu.

Si vous vous intéressez à Sixte-Quint, il vient de paraître deux volumes faits d'après les pièces du Vatican et de toutes les archives de l'Europe, qui ont bien de l'intérêt. L'auteur est un Allemand, homme d'esprit, qui écrit agréablement le français, M. de Hübner, ancien ambassadeur d'Autriche. Ce terrible Sixte-Quint, tout pape qu'il est, ne veut pas de la politique de Philippe II et prend le parti d'Henri IV. On est toujours étonné de trouver du bon sens dans les caractères violents et inhumains comme Sixte-Quint, mais les hommes ne sont pas faits tout d'une pièce, à beaucoup près.

CXXXV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 2 mai 1870.

Il est bien vrai, mademoiselle, qu'il n'y a pas beaucoup de livres nouveaux à lire pour le moment. M. Ch. Gavard vous aura pourtant recommandé les deux volumes de *Sixte-Quint*, par M. de Hübner. Cela fait plaisir de voir un pape énergique et sensé qui ne se laisse pas étourdir par les compliments ni par les menaces, même quand ce pape est un peu sanguinaire pour les brigands de la campagne de Rome. Je tiens que la polémique de M. Veuillot lui aurait déplu, et je ne sais pas trop ce qu'il eût ordonné de lui, dans un moment d'humeur, s'il l'eût surpris à se mêler de

ses affaires et à prendre l'air soumis d'un fils respectueux qui mène son père par le nez.

Le cours de M. Villemain sur le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles, mais surtout sur le XVIII^e^ siècle, est le comble de la perfection ; mais il fallait entendre tout cela inspiré sur place, tout étincelant de moqueries, d'épigrammes, d'allusions aux choses du temps, et avec ce feu d'esprit, ce sentiment si profond de la beauté et de l'élévation dans les choses littéraires... La critique a pris aujourd'hui d'autres chemins qui mènent à d'autres points de vue ; mais ces vastes tableaux, d'un dessin si vrai et si noble, ces beaux horizons qui font rêver à tout ce qui est grand, personne probablement n'en entreprendra plus de tels. C'était le temps de la moisson : nous glanons à cette heure.

J'ai lu M. Jung avec beaucoup d'intérêt. Il a découvert bien des choses curieuses et il a le véritable instinct de la critique historique, mais il n'est pas assez long ; il se fie trop à l'intelligence des lecteurs ; il suppose aussi que l'on a présentes à l'esprit toutes les assertions hasardées de son adversaire. Peut-être fallait-il les reproduire, chacune à son rang, et les faire suivre de la réfutation détaillée. Chaque petit combat partiel devient ainsi intéressant, parce que le lecteur a sous les yeux tout ce qui lui est nécessaire dans le moment pour décider.

Que vous traitez mal M. Ollivier ! C'est pourtant le premier garde des sceaux qui ait chanté sur sa musette dans l'exercice de ses fonctions ; ajoutez que, dans cette bergerie, c'est le plus hardi des hommes. Il déchaîne avec calme le suffrage universel, sans nulle crainte de ce qui arrivera. Il y avait un Anglais qui suivait de ville en ville un certain Carter, dompteur de bêtes féroces, pour voir quand et comment il se-

rait mangé ; et Carter fut mangé, sans trop tarder, sous les yeux de l'Anglais ; et l'Anglais disait : « Je n'en attendais pas moins ! »

Je ne suis pas comme l'Anglais. Je pense que c'est encore ce que nous avons de mieux malgré ses imperfections. Il va au bien en zigzag. Je conviens seulement qu'il peut se casser et nous casser le cou dans les détours de ce zigzag. Un ministre doit suivre la route royale et ne pas s'exposer à s'embourber dans les chemins vicinaux, surtout par les intempéries.

CXXXVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 10 mai 1870.

Vous voyez, la Providence ne prend grand soin ni de nous ni de M. Ollivier. L'enflure de sa vanité va tourner en hydropisie sous la chaleur de ce grand soleil de 7,500,000 votes. Tous les gens de mauvaise droite vont crier : *Dieu le veut, Dieu le veut !* et, dans toute occasion, on nous dira d'un air menaçant, comme on fait aux petits enfants : *Si tu n'es pos sage, je vais appeler M. Plébiscite !* et ce ramoneur du suffrage universel viendra montrer complaisamment sa face noire qui épouvante les bourgeois. Voilà un beau gouvernement représentatif qui pose sur une trappe communiquant à un grand trou noir. En un tour de clef, le grand mécanicien en chef nous mettra dans ce trou, selon son bon plaisir; d'ailleurs, n'en jouât-il pas souvent, nul n'aime à se sentir porté sur un parquet qui peut s'effondrer à toute minute. L'homme naturel ne se trouve bien que sur le plancher des vaches. Pour moi, je me lave les mains de ces *oui*

monstrueux, et j'ai porté modestement un *non* de mon écriture la plus soignée, la plus lisible et la plus reconnaissable au besoin, car le papier perçait. La plupart de mes amis ont préféré un bulletin blanc, mais cela n'est pas lisible, tandis que *non* se comprend sur-le-champ. On m'a dit qu'en disant *non* je votais avec d'infâmes drôles, à quoi j'ai répondu qu'il y a certainement d'infâmes drôles partout.

Voilà encore un grand nom effacé de la liste des vivants. M. Villemain est allé vers ceux qui valaient mieux que le temps présent. Quelle vie malheureuse et éclairée par quel éclat d'esprit ! Il avait la supériorité d'esprit dans le sens le plus noble, car il sentait aussi ce qu'il pensait, et il y avait les vrais sentiments d'un homme dans ce grand homme de lettres. Malgré ses faiblesses et ses bizarreries, il était sincèrement ému en peignant toute cette belle histoire de la grandeur morale propagée par les lettres et l'éloquence. La critique a pris après lui d'autres chemins; elle a pratiqué de nouveaux sentiers dans des lieux moins connus; mais, après lui, vous ne verrez plus les horizons tranquilles et lumineux du monde de l'imagination et de l'intelligence qui faisaient comme le fond de ses tableaux du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle ou du siècle de Périclès. On avait souvent, en le lisant, l'impression que donne la fin d'un beau jour d'été : une lumière ardente et paisible, des bruits doux et harmonieux, un sentiment vif et triste devant cette lumière qui va s'éteindre comme s'éteint aussi le génie et toute grandeur. Personne n'aura plus ces coups de pinceau d'un goût pur, savant et ému. Il avait, dans ces derniers temps, mené la vie la plus malheureuse qui se puisse imaginer. La folie se mettait comme le feu dans sa famille autour de lui; lui-

même se défiant de ses propres facultés, sentant une supériorité d'esprit que les autres ne pouvaient plus qu'entrevoir par éclairs, traqué par la souffrance, par le malheur, par les fantômes, voyant tout crouler jusqu'à sa renommée. Ces chambres si tristes de son logement à l'entresol ressemblaient à un théâtre dressé pour une pièce de Shakespeare.

On va probablement faire un ministère où l'on mêlera de la droite et de la gauche de seconde qualité, des opinions timides et opposées conduites par un hanneton entreprenant. C'est un bataillon qui ne fera pas de grandes choses, à moins que le hasard ne s'en mêle ; c'est l'entrepreneur du moment.

Tout cela est fort triste. Encore s'il y avait des hirondelles en l'air ; mais cet air a un fond d'aigreur qui fait que les martinets ne sont pas gais et qu'on n'entend pas leur cri aigu. Quel temps avez-vous, mon cher ami, en dedans et en dehors ?

CXXXVII.

A M. MASSON.

Paris, 28 mai 1870.

Il est certain, mon cher ami, que vous ne sauriez, pour le moment du moins, sauter avec la même agilité que montraient quelques dignitaires de l'Empire quand ils faisaient la roue devant la cour ; mais je dis, matériellement, la roue. Consolez-vous. Pline l'Ancien avait plus grand air quand il se faisait porter chez l'Empereur en palanquin. Je crois néanmoins que ce même Pline, ni son neveu, n'allaient voir, dans leurs tournées, *le Chandelier* d'Alfred de Musset, joué par les personnes les plus séduisantes de l'Empire. Si vous vous étiez

fait faire, comme eux, la lecture devant un dîner solitaire, faisant prendre des notes par votre secrétaire sur le cirque gallo-romain, par exemple, il y a tout à parier que vous seriez entré à Lille dans votre voiture, et que vous auriez pu même rentrer chez vous de votre pied léger. L'*Imitation* a bien raison de dire : *Claudicat homo qui deambulat non suspiciens cœlum sed ad Alfredi Musseti candellarium spectat.* Enfin, vous voilà hors de peine. Détournez, à l'avenir, vos yeux des feux errants d'Alfred de Musset : *A sagittâ volante in nocte et a Dœmonio meridiano*, comme on dit à vêpres.

Je ne peux pas vous cacher que je n'approuve pas au même degré que vous le discours de l'Empereur. Il m'a paru du ton d'un prince qui entre dans Paris par la brèche de sept millions de voix. C'est plutôt le langage d'un monarque magnanime qui veut oublier nos torts, que celui d'un roi constitutionnel qui entend compter avec tout le monde ; mais il est bien possible aussi que ce soient là des gaucheries de style. Il se peut que ce soient là les traces de la plume altière et étourdie de M. le garde des sceaux. Je suis tenté de croire que c'est lui qui a fourni ce tour de phrase d'où il résulte qu'il sera pardonné à ceux qui n'ont pas voté *oui*. On ne dit pas à quelqu'un, sur des sujets où le dissentiment est permis : « Je veux oublier que vous n'avez pas été de mon avis. » Mais, encore un coup, tout cela n'est rien, si le gouvernement tend à à entrer dans la voie droite. Il a l'air d'hésiter sur ses jambes comme un homme qui sort du cabaret. Nous verrons bien. Jusqu'à ce jour, il y a tant de poussière en l'air qu'on ne saurait juger de rien.

Vous avez convoqué les électeurs des conseils généraux, sans dire gare. Vous n'avez pas même accordé

les délais qui sont dans la coutume, s'ils ne sont pas dans la loi. Ces airs pressés et ahuris ne vont pas à la gravité d'un gouvernement; sans compter que ces à-coups sont très favorables aux candidats déjà en possession et qui ont, dès longtemps, leurs batteries armées sur leurs petits remparts. Aussi la Chambre, qui est le nid des conseillers généraux, n'a-t-elle fait aucune plainte; seulement, elle va encore se reposer cette quinzaine, après n'avoir rien fait. Je ne sais qui disait, en s'étirant les bras : « Ce n'est pas tout de bien boire, de bien manger et de bien dormir, il faut aussi se reposer. » C'est le génie de cette assemblée.

Bonjour, mon cher ami. Je ne pense presque rien encore du nouveau gouvernement, et j'attends.

CXXXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 juin 1870.

M. Necker racontait volontiers qu'un de ses amis de Genève, d'un naturel prudent, lui répondait durant tout le feu de la révolution de 93 à la question : « Qu'y a-t-il de nouveau ? — Mais rien, rien de nouveau. »

Je vous dis la même chose, mon cher ami, mais avec plus de raison, je pense. L'écheveau est embrouillé ; on tire à droite, on tire à gauche et les nœuds se multiplient. Il y faudra un jour quelques petits coups de ciseaux. Pour le moment, personne n'a cœur à l'ouvrage, sauf M. Ollivier, toujours. Celui-là n'a pas l'air embarrassé. Il a la tête pleine de solutions ; tandis que les autres doutent de tout, il se confie en soi, mais il ne dit son secret à personne. Suffit qu'il ait foi en lui, comme Galilée dans le mouvement de la

terre; aussi je lui conseille d'avoir pour devise : *et pourtant elle tourne*, avec sa propre tête pour corps de devise.

Lisez-vous le livre de M. le duc d'Orléans? Ses fils vous l'auront certainement adressé. Ce que j'en ai lu a de certains mérites de style et de composition bien appropriés à ces récits de guerre, ce style qui doit avoir la simplicité un peu triste d'une belle citadelle où tout tend à l'utilité, sauf quelques beaux arbres sur les remparts. J'ai lu avec un grand plaisir l'introduction de M. le duc de Chartres. Il me plaît et je suis charmé de lui voir de l'esprit et un bon esprit ; il est vif, hardi, actif, doux, curieux. On ne peut pas être plus aimable qu'il ne l'est pour madame de Staël qui a été l'amie de sa mère, et aussi M. le comte de Paris.

Où en est votre convalescence? Pouvez-vous lire tout votre soûl? C'est la seule consolation que je connaisse. Aussi je crains que la destinée qui est douce ne m'arrache les yeux. Quand Luther entra au couvent, il emporta avec lui un Platon et un Virgile. Le goût des lettres est une marque de grande origine. On ne l'a pourtant pas dans le faubourg Saint-Germain. C'est singulier.

CXXXIX.

A M. SCHERER.

Paris, 9 juin 1870.

Mille et mille remercîments, mon cher ami. C'est le comble de la perfection pour un premier avertissement au public. M. Albert de Broglie vous dirait tout cela, s'il n'était dans les défilés du conseil général. Quelque tuile lui tombera probablement sur la tête, du haut de la préfecture, au dernier moment.

J'ai lu avec un grand plaisir et à ma grande instruction votre article étymologique, mais si je meurs, et si je meurs riche, je fonderai un prix sur la question dernière des langues que vous traitez si brièvement et si bien, le rapport des sons aux choses et aux idées. On dira bien des sottises vralsemblablement pour obtenir mon prix, qui sera de vingt mille francs, mais la solution les vaudrait bien. On en trouverait les acheminements dans les effets de la musique, si les rapports des sons aux paroles peuvent être surpris, dans une certaine mesure.

M. Ollivier est musicien, mais il n'excelle pas ces jours-ci dans la musique de chambre. Je compte qu'il nous dira quelque chose de ce secret des langues dans son discours à l'Académie française.

CXL.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 20 juin 1870.

Quoique vous ayez la bonté de me comparer à un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, je n'ai guère de nouvelles littéraires à vous donner, ni de livres à vous soumettre. Je ne crois pas que vous aimiez beaucoup les récits de guerre un peu techniques, sans quoi, je vous indiquerais les *Guerres d'Afrique* de M. le duc d'Orléans. Je suis frappé de la clarté et de la vivacité du récit, et du souffle généreux qui anime le livre tout entier. Les gens de guerre en pensent encore plus de bien. Les généraux d'Afrique de ces premiers temps ont une physionomie particulière. Ils ont la fierté, les instincts de liberté, un désintéressement romanesque parfois, la patience de tous les jours, et l'intrépi-

dité de toutes les occasions. Peut-être sont-ils un peu incultes, et les beaux uniformes de la garde ne font pas tant songer à eux que les habits déchirés des officiers de l'armée du Rhin. Ils ont l'air parents des lions qui habitent non loin d'eux, les vrais lions à la crinière négligée, non pas les lions héraldiques qui ont l'air si comme il faut. On n'eût pas été très étonné de les entendre rugir en société et avec cela l'esprit cultivé, et, dans beaucoup, la douceur et l'élégance des mœurs.

L'introduction de M. le duc de Chartres est charmante d'entrain, de clarté, de rapidité. Toute cette famille d'Orléans a le don d'écrire, mais je crois qu'il leur vient de qualités plus précieuses, une sorte de génie actif qui ne sait où se prendre et qui écrit faute d'avoir mieux à faire. C'est ainsi que l'empereur Napoléon s'est trouvé un écrivain de premier ordre dans sa prison de Sainte-Hélène. Le feu intérieur sert à tout; quand il ne peut pas lancer les bombes, s'il est bien gouverné, il échauffe paisiblement le foyer de la famille; on en fait des torches ou des flambeaux, selon le besoin, mais il faut avoir en soi *semina flammæ*.

Vous n'entendrez plus guère la voix de M. Paradol. Le voilà ministre à Washington. Les Américains sont étranges. Ils ne sont pas flattés du tout qu'on leur envoie un homme d'un esprit rare et d'un talent supérieur. Ils auraient préféré un prince ou un marquis. Les marquis, quels qu'ils soient, ravissent aisément le cœur des jeunes Américaines, qui les épousent très volontiers, sans trop regarder à leur figure. Il y a de singuliers secrets dans les instincts des démocraties les plus altières. M. Cooper, l'auteur oublié des *Mohicans*, a peint merveilleusement tous ces tours et ces détours de l'esprit démocratique dans d'autres ro-

mains inconnus et ennuyeux comme le *Siège de Boston*, etc. Il vaut la peine de s'ennuyer pour découvrir de singuliers portraits d'après nature.

Adieu, madame. Êtes-vous dans *votre cabane* au bord des grandes eaux? Avez-vous apporté dans cette retraite tout le luxe de la civilisation? Vous devez en avoir moins besoin qu'une autre, ayant l'imagination pour compagne, mais, aujourd'hui, qui n'a pas un palais comme dans les *Mille et une nuits* a l'air d'un pauvre, et pourtant Macaulay a eu bien tort d'aider à cette disposition qui ne cherche que le bien-être et le luxe matériel. Il a dit insolemment : *Un acre de terre dans Middlesex vaut mieux qu'une principauté en Utopie.* Il n'y aurait pas assez d'acres de terre dans ce monde pour remplacer les principautés en Utopie.

CXLI.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 21 juin 1870.

Je n'aurais pas attendu treize jours pour remercier *Mademoiselle* de ses bontés, si je n'avais eu à peu près treize jours de migraine. Je suis charmé que ce *Dominique* vous ait beaucoup plu. Il fait songer à tout ce qu'il ne dit pas. C'est le grand secret du talent. Vous êtes un peu sèche sur la pauvre Madeleine. Je l'avais trouvée aimable à la première vue et cette course éperdue à cheval fait qu'on ne peut guère y penser sans émotion. Il me semble qu'il faut bien peu décrire l'objet de ces passions profondes comme elle l'est pour Dominique. Trop de précision empêche le lecteur de partager les sentiments du héros. Il n'y faut qu'une esquisse que chacun achève à la manière

de sa sensibilité particulière. Quand on écrit, il faut profiter de la faculté d'indiquer seulement qu'ont les paroles et que n'a point la peinture. Il est singulier qu'un peintre ait si bien senti qu'en littérature il ne fallait rien achever. Enfin, il y a dans tout le roman un parfum léger et doux comme l'iris, qui vous rappelle tout et rien. Voilà un écrivain à mettre à l'Académie.

Vous avez mille fois raison sur ce bonheur triste auquel se résigne Dominique, mais il est visible qu'il n'est pas fait pour dire comme Desaix à Bonaparte : *Voilà une bataille perdue, mais on peut en livrer une autre!* Le sort l'a achevé en un coup, et il se trouve trop heureux d'endormir son malheur.

Ainsi, *Mademoiselle* brûle tous les livres avec tant de promptitude, qu'ils ne suffisent pas à son activité. Elle est commode pour le boulanger. Le remède est peut-être de faire plusieurs choses à la fois.

Walter Scott dit, dans ses Mémoires, qu'il n'a jamais pu rêver au travail qu'il avait à faire, sans se mettre en même temps à autre chose, comme à une lecture étrangère à ses occupations. Les pensées sur son propre travail lui venaient à travers les lignes du livre étranger qu'il lisait : *I cannot compare this process of the mind at any thing save that of a woman to whom the mechanical operation of spinning serves as a running bass to the songs she sings or the course of ideas she pursues*... Ce qui vous arrive est le contraire, c'est-à-dire, encore la même chose qu'à Walter Scott.

Avez-vous lu l'introduction aux *Vues sur le gouvernement de la France?* Ce sont des armes du plus pur acier où la raison n'a pas laissé une paille. C'est cette épée dont il est dit : Elle est aiguë afin qu'elle perce; elle est affilée afin qu'elle tranche. Ce froid de l'acier

ressemble à la passion; c'est même aussi de la passion.

Nous allons ici tellement quellement dans nos voies politiques. Personne n'ose rien et ne veut rien bien fort. C'est l'équilibre non par des forces, mais par des faiblesses. Albert a été nommé avec à peu près autant de mauvais vouloir de l'administration que par le passé. On lui fait, aujourd'hui qu'il est nommé, une querelle d'allemand sur une lettre composée mal à propos pour sa candidature par des amis. Dès qu'Albert en a eu vent, il s'est emparé de l'édition tout entière, et l'a mise sous clef dans un cabinet où elle est encore. Il n'est sorti de ce paquet que les quatre exemplaires que la loi permet de déposer à la Préfecture et au parquet avant toute publication. C'est là seulement qu'on a pu prendre cette lettre et la colporter dans les journaux de droite, en la mettant à la charge d'Albert. Il n'est pas impossible que l'affaire, cette sotte affaire, aille au conseil de préfecture, puis au conseil d'État. Albert a établi ses tentes à Broglie sans nécessité, mais par ennui de Paris.

CXLII.

* A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 25 juin 1870.

Chère mademoiselle, nous sommes loin d'être fatigués ici de comédies, de bals et de toutes les pompes du monde. Il n'y a personne à Paris. Nous sommes dévorés, dans nos solitudes, par un soleil ardent. Le bavardage assez vide des Chambres n'est pas pour nous ranimer. Voici quinze jours que je suis vraiment malade, sans quoi je vous aurais déjà dit com-

bien je suis reconnaissant de votre lettre. Il n'est pas bien agréable d'être malade sans personne à qui parler, mais il faut s'accoutumer à n'être pas content. C'est tout au plus si j'ai pu lire. J'ai pourtant commencé le *Lothair* de M. D'Israëli. Je ne suis pas accoutumé à lire ces romans anglais dans ces beaux volumes de l'édition originale, et cependant tous ces beaux dehors ne m'ont pas séduit au livre lui-même. Les bras me sont tombés du peu que j'ai trouvé dans l'ouvrage d'un homme à qui personne ne conteste pourtant beaucoup d'esprit, de connaissance du monde et d'art pour conduire, c'est-à-dire pour comprendre les hommes. Je n'ai vu que des lieux communs, les plus communs, de conversation; des lieux communs, les plus communs, de discussion théologique ou politique; des lieux communs de prêtres, de cardinaux, d'esprits forts, de fanatiques, de démocrates; des descriptions puériles; des détails inutiles de société qui ne frappent plus personne tant ils sont usés; point de caractères, point de drame, point d'intérêt, point de suite. Reste le style, dont je ne suis pas juge. Maintenant, il se peut que tout ce monde soit à l'image de certaines personnes connues en Angleterre et que, quand on a la clef de tous ces pseudonymes, cela pique un peu la curiosité; d'ailleurs, il faut être très réservé sur les écrits d'un autre pays. Il m'est arrivé bien souvent de ne pas comprendre un mot des jugements que les Anglais portaient sur nos romans ou sur nos poètes; enfin, vous seriez bien aimable de me dire si ce Lothair a du succès en Angleterre et pourquoi. En tous cas, si les portraits sont d'après nature, ils ne sont pas vivants.

Je désire bien être encore vivant au mois de juillet quand vous passerez à Paris, mais la température

torride hier et glaciale aujourd'hui ne me fait rien espérer de bon.

J'admire assez Dickens, mais dites-moi pourquoi le Dean Stanley l'a placé à Westminster? Le pauvre Walter Scott n'y prétendait pas, et pourtant! mais vous êtes trop jeune pour aimer beaucoup Walter Scott et le mettre à Westminster.

Je n'ai vu ici que des admirateurs des *Campagnes de l'armée d'Afrique*, et ces admirateurs ont bien raison. Mille et mille tendres respects et à madame votre mère.

CXLIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 10 juillet 1870.

Mon cher ami, je vous ai écrit vers le 23 juin, et, quand je compte les jours, je trouve qu'il est contre vos habitudes de donner si peu de vos nouvelles. Je suis donc en souci de votre santé, quoique je vous approuve fort de ne pas écrire quand vous êtes fatigué, et les mieux portants auraient droit d'être fatigués par cette température d'Afrique.

Il s'est passé bien des choses dans ces quinze jours derniers.

M. le duc de Gramont a éclaté comme une bombe à la tribune. Je n'ai pas été accoutumé dans ma jeunesse à cette diplomatie à la hussarde. Je vois d'ici Desages recevant la nouvelle que le maréchal Prim proposait le prince Léopold de Hohenzollern pour le trône de Philippe V. Il aurait mis la lettre dans sa poche et y aurait rêvé trois fois vingt-quatre heures, et regardé venir les nouvelles avant d'aller prendre la Chambre pour confidente de ses ennuis. Je crois

qu'honorablement nous ne pourrions pas supporter cette insolence d'un colonel prussien régnant sur les revers des Pyrénées, mais encore faut-il savoir au juste si on veut nous l'imposer ; si les Cortès n'enverront pas promener le maréchal Prim. Avant de savoir la part de M. de Bismark dans ce complot, s'il y a complot, avant de connaître les dispositions de la partie de l'Europe qui n'est pas directement intéressée à l'affaire, il faut causer avant de crier, et ne pas commencer une tragédie par le cinquième acte. Il me paraît qu'il n'est pas bien mesuré de débuter par une demi-déclaration de guerre devant toute l'Europe attentive, avant d'avoir donné aucun autre signe de mécontentement, et, en vérité, tout cela est fort ridicule, à moins qu'on ne veuille absolument la guerre; et encore, dans cette résolution fixe et finale, faut-il s'arranger pour avoir l'air d'avoir raison et ne pas donner à des résolutions si graves la forme d'une querelle de corps de garde. On dirait vraiment des enfants qui jouent à la diplomatie et à la guerre, et qui ont hâte de dire ces mots à effet : *La France ne consulte que son honneur*, etc., etc. Je ne puis donc voir dans cette façon de conduire des affaires aussi graves qu'une bêtise, à moins que ce ne soit une querelle d'allemand en français. Plusieurs tiennent que c'est une querelle d'allemand ; qu'on veut la guerre pour secouer les ennuis du régime parlementaire, et qu'on a l'idée qu'il faut noyer les avocats dans les eaux du Rhin et de la Sprée. On croit que le souvenir de Sadowa devient insupportable et que le bruit du canon tout seul peut couvrir cette profonde et secrète humiliation pour son auteur. Quoi qu'il en soit, nous sommes assurément dans une grande crise. Dans l'autre plateau de la ba-

lance sont tous les intérêts de l'Europe si engagés les uns dans les autres par l'esprit de commerce et d'entreprise. Ces intérêts vont sans doute crier comme des aigles et peut-être plus haut que les aigles. On me dit pourtant que, jusqu'à ce moment, ils se bornent à un silence étonné, du moins en France.

Lisez-vous beaucoup de journaux du gouvernement? Dans leurs diverses nuances, presque tous sont pour la guerre et enveniment de leur mieux les griefs.

Ceux qui sont ou qui font les entendus dans les choses de guerre disent que nous avons une vingtaine de jours d'avance sur les Prussiens pour nos préparatifs et qu'il est du bon sens de se mettre en route sans plus tarder.

Sans compter les gens hardis, tous les gens timides sont pour la guerre. Vous souvenez-vous du temps où nous disions d'un grand homme d'État qu'il *tremblait* la guerre. Le pauvre homme est mort depuis longtemps, mais de son temps nous n'avions pas occasion de compter sur nos doigts et de nous demander si les Prussiens ne pourraient pas, par hasard, être à Paris dans un mois.

Quoi qu'il en soit, la fortune en veut au gouvernement parlementaire; dès qu'il fait mine de commencer à se tenir sur ses pieds, elle lui jette un bâton dans les jambes et lui donne un coup de massue sur la tête.

CXLIV.

A M. LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Paris, 1er août 1870.

On ne dit rien ici de précis sur ce qui se prépare aux frontières. On croit qu'il n'est pas question de troupes de débarquement dans la mer du Nord ou dans la Baltique, mais, d'un autre côté, on n'a pas vu M. le général Trochu, dans Paris, depuis trois jours... Il faut, assurément, que M. Benedetti ait la main trop docile pour écrire ainsi sous la dictée de M. de Bismark des choses qui lui font horreur. Je crois, en vérité, que si le même M. de Bismark lui eût dicté : « *La Lorraine et l'Alsace seront réunies à la Prusse*, » il aurait couché cela en coulée comme autre chose sans y attacher d'importance. M. de Talleyrand, à Vienne, n'aurait jamais voulu prendre ces airs d'expéditionnaire tout à fait désintéressé devant M. de Metternich. L'Europe lira ces malheureuses explications avec quelque mépris, et il n'est pas bon de faire rire l'Europe à cette heure. M. Benedetti n'aurait-il pas fait aussi, simplement pour rire et amuser M. de Bismark, une certaine carte qui a couru en Prusse, il y a quelques années, et où la France commençait à la Loire ? Les hommes d'État font naturellement entre eux de ces plaisanteries qui scandalisent les pauvres diables qui ne connaissent ni les cours ni la diplomatie.

CXLV.

A M. POIRSON.

Paris, 7 août 1870.

Mon cher ami, je ne sais pas si le *Journal officiel* vous sera parvenu. Jusqu'à présent nos affaires ne sont pas brillantes sur la Sarre. Le maréchal de Mac-Mahon et M. le général Frossart ont dû céder à l'ennemi, qui est sur le territoire français. Paris est en état de siège, et les Chambres convoquées pour jeudi. J'espère que ces mesures extrêmes n'annoncent pas un péril extrême. Les ministres ne sont pas incapables de perdre la tête mal à propos.

Je comptais partir demain, et je partirai si les événements publics ne sont pas ici trop menaçants, auquel cas je resterai pour donner des nouvelles de l'armée à ceux qui y ont leurs enfants.

CXLVI.

AU MÊME.

Paris, 22 août 1870.

Nous sommes depuis le 18 sans nouvelles du maréchal Bazaine, et sans doute la rupture des fils du télégraphe explique la chose. On ne peut s'empêcher néamoins d'être troublé de ce silence. Les lettres des officiers qui racontent l'affaire du 16, montrent que le roi de Prusse est bien peu véridique en s'attribuant la victoire. Les Français ont fait là des prodiges de hardiesse et traité les Prussiens comme aurait fait l'Ange exterminateur. Nous avons perdu beaucoup

de monde, mais infiniment moins de monde qu'eux. Qu'est-ce qui suivra ces batailles de lions ? Nul n'en sait rien. Paris a un très grand air de calme et de résolution. Il va être armé, ainsi que ses forts, de pied en cap.

Nous avons de bonnes nouvelles du jeune officier [1] jusqu'au 17. Il a été à tous ces combats des 14, 15, 16, 17, et a chargé avec son escadron qui fait partie de l'armée à présent. Mais il n'y a pas beaucoup de sécurité pour le lendemain dans ces extrémités. Il y a, dit-on, une vallée étroite de ce pays tragique où les morts sont restés debout, faute de place pour tomber !

J'ai écrit à Saint-Marc Girardin que notre jeune soldat avait vu Barthélemy certainement le 14. Les lettres qui viennent de là se perdent si aisément que Saint-Marc peut être sans nouvelles longtemps, comme on l'avait été ici.

Nous voilà donc avec une invasion, la perspective et peut-être la nécessité d'un changement de pouvoir, et vraisemblablement aussi une sorte de guerre civile contre la classe spéciale de gredins dont parle l'ordre du jour du gouvernement de Paris.

Il y a deux mois, nous étions dans un vrai paradis en comparaison, et il a suffi d'une demi-douzaine de misérables flatteurs, et d'autant d'idiots, pour nous jeter dans ce trou sans fond. J'ai toujours dit qu'il est bien difficile de faire une philosophie de l'histoire.

Dites-moi, mon cher ami, si vous restez comme l'an dernier jusque vers le 20 septembre. Ceci n'est pas pour retarder ; car je pars dès que je serai en état de braver un courant d'air. Les pauvres soldats du Rhin n'ont pas peur des courants d'air !

1. Le prince Amédée de Broglie.

CXLVII.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Paris, 25 août 1870.

Chère mademoiselle, nous sommes, depuis un mois, dans des jours si tristes qu'on n'a guère le courage de parler d'autre chose que des affaires publiques. On aurait presque honte de causer d'autre chose que des journaux, quoique ces mêmes journaux nous apprennent, depuis le 17, bien peu de ce qu'on y cherche avec anxiété. On a ici des nouvelles d'Amédée jusqu'à ce 17 et, je crois, le 17 au soir. Il n'a manqué à aucun combat depuis le 14. Ce 16, comme il était d'escorte, le maréchal les a envoyés reprendre des canons qui étaient un moment aux mains des Prussiens ; ils sont partis quatre-vingts et revenus soixante seulement, mais avec les canons. Voilà donc sept jours pleins qu'on est sans nouvelles de ce jeune officier. Dans sa dernière lettre, il était gai comme un pinson et finissait en disant : « Je vais joliment dormir. »

Emmanuel d'Harcourt a déjà la croix de la Légion d'honneur pour une action d'éclat. C'est un diplomate qui avait en lui le démon de la guerre. Il court comme un enragé partout où il voit du danger. Il a ramené au feu une compagnie qui hésitait un moment.

Paris n'est ému que de colère et ne pense pas aux dangers d'un siège. Il se hérisse, avec une activité tranquille, de canons et de soldats. Ces fortifications dont on a dit tant de mal autrefois sont aujourd'hui une perle de grand prix. Si les Prussiens se hasardent dans le réseau de boulets, entre les forts et les rem-

parts, beaucoup d'entre eux, j'espère, ne reverront ni le Rhin, ni la promenade *sous les tilleuls* de Berlin.

Victor de Broglie s'exerce et exerce sa compagnie de mobiles. Il n'y a point encore d'ordre de départ pour cette compagnie.

Vous traitez bien mal les ménagères de Hollande. Vous les réduisez à frotter des meubles jusqu'à extinction des meubles. Ce ne sont pas là les aimables intérieurs de maisons qu'on retrouve dans les grands peintres flamands. C'est une poésie à part plus vraie que la poésie académique de certaines grandes écoles; mais l'éclat du beau monde rend les meilleurs esprits un peu insensibles au charme d'une certaine sérénité triste des mœurs vraiment bourgeoises.

CXLVIII.

A M. CÉLESTIN DOUDAN.

Paris, 8 septembre 1870.

Mon cher ami, j'ai été plus sensible que je ne saurais dire à l'offre si cordiale que tu as bien voulu me faire, pour le cas où je devrais quitter Paris durant le siège. Si des devoirs ne me retenaient ici et si ma santé me permettait de voyager si peu que ce fût, j'aurais accepté ton aimable et bienveillante proposition avec un vif plaisir, comme je la reçois avec beaucoup de reconnaissance.

Nous voici dans la crise politique la plus terrible que la nation ait connue : une invasion après d'horribles défaites, une révolution d'État qui n'en est pas moins périlleuse bien qu'elle fût indispensable, et enfin la fermentation des instincts les plus pervers qui

peut faire éclat au milieu des plus grands périls de la guerre.

J'espère que vous avez quelque sécurité derrière vos remparts, que je vois si nettement en souvenir. Les bastions où je grimpais dans mon enfance pour aller chercher des violettes, malgré les gardes d'artillerie, doivent être aujourd'hui hérissés de canons.

Je me hâte de finir. J'étais pressé ce matin et j'envoie d'abord cette lettre de crainte que demain il soit tard pour les rails de chemins de fer.

CXLIX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 7 février 1871.

Mademoiselle,

Il me semble qu'il s'est passé cent ans depuis quatre mois. J'avais déjà eu, en petit, cette impression-là à la révolution de 1848 qui n'était pourtant qu'un bouquet de roses en comparaison de ce que nous avons vu et de ce que nous voyons et de ce que nous verrons. On trouve souvent dans la Bible le mot *trésor de colère* et visiblement la Providence y a puisé à pleines mains dans ces derniers temps. Reste à savoir pourquoi ces Allemands qui ne sont pas du tout des saints, qui donnent un air romanesque à leurs vices dans la vie privée, qui donnent un air de système scientifique à la cruauté et au pillage dans leur vie militaire, pourquoi ces Allemands sont chargés de nous châtier ; je n'en sais rien.

Je voudrais bien avoir de Trollope des romans que vous n'ayez pas lus. On ne peut guère lire que les

romans de Trollope pour ne pas lire les sottises et les énormités courantes.

Outre la liste que vous voulez me donner des romans de Trollope, j'ai à vos ordres : *The vicar of Bullhampton*. Ce dernier ne vaut pas grand'chose, quoique avec de jolis détails. Il y a trois actions diverses qui n'ont presque pas de rapports entre elles. Cela vient de la nécessité de faire de longs romans, quand on n'a que de petits tableaux dans l'imagination : on fait une galerie au lieu d'une grande peinture.

CL.

* A M. DE LA RIVE.

Paris, 8 février 1871.

Cher monsieur, il faut bien vous rendre les armes. Il est de votre droit, assurément, de décider en ces matières, car c'est de votre propre empire qu'il s'agit. Vous démontrez d'ailleurs, par les faits, ce que nous devions admettre sur votre simple affirmation. Vous avez, dans notre petit différend, ce que Cicéron nomme *exemplorum vis*, l'abondance des *illustrations*, pour parler latin et anglais coup sur coup. Après les explications que vous avez la bonté de me donner, et comprenant mieux à présent dans quel rang élevé vous placez M. Verdet, je n'ai plus rien à objecter. Je voudrais seulement qu'une partie de votre dernière lettre passât dans la biographie de notre ami, et que les considérations générales sur l'esprit dans les sciences précédassent et expliquassent le jugement que vous portez sur la nature de ses travaux. Je crois bien entendre maintenant les trois classes où vous

rangez les hommes qui se sont fait un nom dans la science :

D'abord, une phalange disciplinée, instruite à tous les arts de l'investigation et de l'induction, gardienne de toutes les découvertes accumulées par ses devanciers, marchant sur la foi de l'expérience et de la logique à la conquête réglée de vérités nouvelles. On dirait la légion décrite par Végèce, qui s'avance en pays ennemi avec les précautions prescrites par les traditions de la guerre, connaissant et évitant les défilés dangereux, les hauteurs tenues sur les cartes pour inaccessibles ; et cette belle troupe conduite par des capitaines habiles qui joignent au courage la prudence qui est aussi de leur métier.

Au-dessus de cette légion qui s'avance à pas comptés, planent des aigles, non pas celles des drapeaux, mais des aigles qui regardent de leurs yeux perçants les démarches de ces soldats, qui voient toutes leurs routes, mais qui connaissent les chemins de l'air, devancent cette sagesse armée, et vont s'abattre au delà sur les montagnes. N'est-ce pas là M. Ampère et M. Fresnel, comme vous les entendez, cher monsieur ?

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.

Là aussi, non loin de ce corps de bataille, des volontaires intrépides, légers d'espérance et de bagage, ignorant les dangers et les obstacles, courent dans leur imprudence où des généraux habiles n'auraient pas voulu engager leurs troupes. C'est eux, probablement, c'est-à-dire M. Foucault et M. Faraday par exemple, que regardait M. de Chateaubriand quand il disait dans les *Martyrs* : *Tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts ; vous les*

croyez encore au pied de la citadelle, qu'ils sont au haut du retranchement emporté.

C'est que les savants proprement dits, s'ils trouvent des routes dans les vraies lois, rencontrent des barrières dans les fausses lois qu'ils se laissent imposer par leurs traditions. Les téméraires passent à travers sans s'en douter, et les génies supérieurs passent au-dessus.

Vous me direz, cher monsieur, si j'entends exactement la leçon que je dois à votre bonté. Je vous dirais d'autres idées qui me traversent dans ma témérité d'ignorant et d'ignorant vulgaire, mais je suis encore bien malade. Mille sentiments dévoués et affectueux et mille remerciements de tout ce que m'a appris votre lettre.

CLI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 11 février 1871.

Voici les *Garstangs*, mademoiselle ; vous y trouverez de bien jolies choses quoiqu'il y ait trop de monde dans ces deux volumes, mais chacun y est agréable en son air. Pourtant tous ces gens-là qui sont parfaitement vrais et par là d'une certaine originalité ne vivent pas longtemps dans la mémoire, comme font certains personnages des romans célèbres. Je ne sais ce que ces derniers ont de plus que les autres qui fait qu'ils ne meurent pas et qu'ils ont même la vie plus dure que beaucoup de vrais vivants, même de ceux qui sont célèbres dans l'histoire. Cicéron, qui n'était pas plus romanesque que son temps, dit quelque part : « L'arbre qu'a planté le poète vit plus longtemps

que celui qu'a planté le laboureur à la borne de son champ. » On dirait que les poètes et les romanciers ne connaissent plus ces bois-là. Les êtres créés par l'imagination moderne ont une petite vie passagère comme celle des bourgeois de Paris. Ils sont vrais, mais ce sont des bourgeois du monde de l'imagination. Il leur manque, pour se conserver, l'aromate de l'idéal mêlé au réel dans une certaine proportion. Mais cet idéal est le grain de sel sur la queue de l'oiseau. Si on en met trop, on fait de pauvres académies ; si on n'en met pas assez, on n'a que des êtres passagers qui s'en vont avec les générations et du même pas qu'elles. J'entrevois bien pourquoi nous n'avons plus ce secret, mais ce serait un long détail et on ne peut songer à cette philosophie des arts tant que les troupes d'Attila sont campées sous nos murs.

Je ne sais rien de l'auteur de l'histoire grecque, M. Curtius. C'est probablement l'helléniste distingué, auteur d'une grammaire grecque qu'aura peut-être étudiée le barbare Bismark. Pour Aspasie, je crois qu'elle était une beaucoup plus grande dame dans Athènes que mademoiselle de Lenclos dans Paris. Du reste on ne comprend rien très clairement à la condition des femmes mariées en Grèce à l'époque de sa plus grande civilisation. On voit bien mieux ce qu'étaient Andromaque et Pénélope dans leur ménage. J'avoue qu'Hélène est un peu moins aisée à expliquer quand on la retrouve, dans l'*Odyssée*, une maîtresse de maison pleine de gravité et l'objet de tous les égards de Ménélas ; mais pour madame Socrate, madame Platon et ses demoiselles, on ne saurait s'en faire une idée. On ne sait jamais rien sur un peuple ancien des choses que tout le monde savait de son vivant. C'est ainsi que nous ignorons comment se

recrutait le sénat de Rome, ni comment il était héréditaire et à quelles conditions. Pour nous qui écrivons tout dans nos constitutions, nos almanachs royaux, nos romans, quand nous serons devenus l'antiquité des races à venir, il sera très aisé de nous refaire. Avec du bois, du cuir et des ficelles on fera un préfet, un procureur général, un sénateur, un conseiller d'État, un membre du Corps législatif, et le ménage de tous ces messieurs, femmes et enfants. Je mets des ficelles parce qu'assurément ils n'ont pas de ressorts.

Vous avez trop raison, mademoiselle, sur M. de Saint-Arnaud. Sainte-Beuve aurait dû voir qu'il était fort au-dessous du capitaine Dalghetty dans la *Légende de Montrose* de Walter Scott. Son genre d'esprit me déplaisait encore plus que son caractère, ce qui n'est pas peu dire; beaucoup ont admiré ces lettres qui sont, comme vous le dites à merveille, l'essence de tous les vices militaires qui ont miné l'armée de France. C'est une légèreté pesante et malsaine que le peu d'esprit qui les anime; des poisons vulgaires sous la forme de bonbons de Tolu.

Je ne m'étonne pas que les bonapartistes tournent à la République démocratique et à tout, selon le besoin. Au fond et d'abord, un bonapartiste est un jacobin en décomposition.

Il est vrai, madame de Tencin est devenue ennuyeuse, mais c'est l'effet du temps. De très beaux yeux ont pleuré sur ces lamentables aventures. Les yeux se sont éteints et ce genre d'intérêt aussi.

La liste de Paris qu'on entrevoit n'est pas pour rassurer les faibles. On n'aimerait pas à la rencontrer au coin d'un bois. Je ne sais pas si le maire d'un arrondissement qui vient d'emporter la caisse figure

dans les 43. C'est sur ces caisses-là qu'ils battent le rappel pour leurs prises d'armes. Beaucoup de bonapartistes qui ont décidé la guerre de Prusse avaient aussi des caisses de cette sorte sur la conscience. Ils disaient comme dans le *De profundis : Quelle terreur s'il fallait passer en jugement !* La guerre permettait de détourner les dossiers ou, comme on dit à la police, les *sommiers*.

Pardon de ce bavardage décousu ; il a pour but de vous empêcher de tousser par ce froid. Il est vrai qu'on tousse durant les sermons ennuyeux.

CLII.

A M. CÉLESTIN DOUDAN.

Paris, 18 février 1871.

Mon cher ami, je n'ai reçu qu'hier au soir, 17, ta lettre du 6 février, mais c'est le train ordinaire dont vont les lettres pour le moment, et je crois qu'elles circulent encore plus difficilement de Paris dans les départements que des départements dans Paris.

Mille remerciements de ton aimable lettre et de l'offre que tu veux bien me faire de me ravitailler dans nos détresses. On a, à présent, le nécessaire en fait de vivres, mais il est sûr que, dans ces derniers mois, l'existence a été assez rude. Nous avons connu là à peu près tout ce que l'on peut rêver en fait de calamités ; la famine qui s'avançait à pas comptés mais assurés ; les maladies, et parmi elles la petite vérole, qui emportait quatre ou cinq mille personnes par semaine ; le bombardement, qui en écrasait un certain nombre tous les jours et toutes les nuits ; la chance, à tout moment, d'une lutte armée dans l'in-

térieur ; cette enceinte sinistre de Prussiens qui nous cernait; l'absence absolue de toute relation avec le dehors, et tout cela rendu plus tragique, durant les nuits, par la profonde obscurité des rues de Paris.

Mais peut-être que notre sort est pire, aujourd'hui que la vie matérielle est plus tolérable. Qu'allons-nous voir après ce que nous avons vu ? Que sera la guerre ou la paix qui va suivre ?

Bien des tendres amitiés à Amélie. Georges a-t-il été dans ces gardes mobiles dont nous n'avons eu ici qu'une partie qui s'est très bravement conduite, et nous aurait sauvés s'il y avait eu une chance pour nous ?

J'ai cherché, par le peu de journaux de province qui nous parviennent, à voir si Douai avait été attaqué par les troupes allemandes. Je n'ai rien trouvé. Il me semble revoir ces grandes murailles et ces grands ouvrages que je voyais fortifier, en 1815, contre une autre invasion.

Mille remerciements et mille amitiés.

CLIII.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Paris, 22 février 1871.

J'ai voulu vous aller voir hier, mais le froid soudain, avec le peu d'habitude que j'ai de l'air extérieur, m'a suffoqué. J'ai été suffoqué aussi de la liste de Paris. Elle ferait croire que Paris est la caverne du capitaine Rolando. Les gens sensés et honnêtes qui y figurent par hasard feront bien de se munir de vinaigre des quatre voleurs..... Les gens de bon sens qui ont le haut du pavé dans Paris doivent être bien bêtes pour

se laisser mettre en minorité. Il est vrai qu'ils ne savent plus même compter des bulletins de vote. Jérémie dit quelque part : *Il n'y a plus personne dans Jérusalem*, voulant dire par là que les Blanqui, les Delescluze, les Clémenceau et les Mottu étaient seuls assis aux portes de la ville.

La province a l'air moins Cour d'assises dans ses choix.

CLIV.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 24 février 1871.

Chère Mademoiselle, votre lettre du 17 a cheminé à travers les lignes allemandes avec une rapidité inconnue jusqu'à ce jour. C'est des lettres qu'il faut dire : « L'une sera prise et l'autre laissée, » et, en effet, la destinée du moment se nomme M. de Bismark. Que fait et qu'a fait Bertrand par ce temps d'orage ? Vous ne voulez m'en rien dire.

Pour Victor, il est dans le Calvados commandant des mobiles. M. de Broglie n'a fait que passer ici pour se rendre en Angleterre. On est pressé, on ne saurait avoir d'affaires plus pressées que celles que nous avons maintenant sur les bras. Il n'a eu que le temps de jeter un coup d'œil sur la Chambre de Bordeaux. La composition en est excellente, en général, seulement, une bande de *Sioux* erre autour de ces gens sensés et civilisés qui tiendraient aisément le haut du pavé. Albert a vu là *** qui est bien durement jugé pour le moment. L'homme est dur à ses semblables. On voit bien qu'il est fait de la même main que les corbeaux qui se jettent avec fureur sur leur camarade, dès qu'il est malade ou blessé. Quand je dis l'homme, je parle

des enfants du diable qui sont assez nombreux sur la terre, quoiqu'ils ne soient pas la majorité. Ces aimables enfants cherchent leur supériorité où ils peuvent, et quand leur ami est blessé, il leur semble que leur force à eux s'en accroît, du moins par comparaison. C'est un vilain genre d'émulation. Quoi qu'il en soit, presque tout le monde a été au-dessous de sa tâche dans cette tempête. Seulement, il faut reconnaître que le vent qui a soufflé sur nous n'était plus en proportion ni des forces, ni de l'industrie humaines. Qu'aurait fait le général Bonaparte, dans toute sa vigueur en 1800, si les combles des Tuileries s'étaient effondrés sur sa tête ? Toutefois, tout cela dit, sauf la hardiesse à se faire tuer, les hommes n'ont pas la taille moyenne d'autrefois.

Autrefois ! Ce qu'on peut faire de mieux, c'est de se réfugier dans le souvenir du passé. Vous autres, de la recrue du printemps, vous êtes des impertinentes d'être jeunes et de pouvoir regarder à l'avenir et à l'avenir lointain. Pour chacun de notre génération :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Il ne dépend pas des Prussiens de changer cet Argos, cet immuable passé. Argos, c'est aussi Étioles, quand une aimable petite fille m'y montrait les plantes qui croissaient autour d'une fontaine, à deux pas du perron, derrière des arbres, dans le jardin. Tout cela est sans doute bouleversé aujourd'hui, mais tout cela demeure aussi doux, plus doux peut-être dans le souvenir qu'il n'a jamais été.

Pour le présent, que savez-vous de vos amis de Pologne, et de votre brillante amie, la princesse Hélène Sanguszko ? Nous voilà, à notre tour, comme la triste Pologne : *finis Poloniæ.*

Nous ne savons absolument rien des paroles qui s'échangent à Versailles entre M. Thiers et M. de Bismark. Je crois, en effet, que le silence durant ces sinistres opérations est ce qui convient. M. Thiers a eu bien raison de demander à l'Assemblée de suspendre ses séances durant ces jours d'attente.

CLV.

A M. LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Paris, 28 février 1871.

Mon cher ami, nous allons avoir demain au matin trente mille Prussiens cantonnés entre la Seine et l'Élysée. C'est un tonneau de poudre à côté d'une chandelle. Des esprits déréglés, des gamins de Paris, un seul coup de pistolet peuvent amener des catastrophes. Heureusement, cela ne durera pas longtemps, car je n'imagine pas que la Chambre de Bordeaux fasse beaucoup attendre les conclusions de la paix.

Il y a bien quelque agitation dans les bas-fonds de Paris. Les gens de Belleville ou autres ont fait main-basse sur une vingtaine de pièces de canon qu'ils gardent et le gouvernement, ahuri par la multitude de ses soucis et de ses préoccupations, ne semble pas leur disputer bien nettement cette dangereuse possession. Il est vrai que ces bandits, qui voudraient se faire passer pour des patriotes indignés, n'ont probablement pas de gargousses.

Ces mêmes patriotes ont bien réellement noyé un pauvre diable sous prétexte qu'il appartenait à la police. Vingt mille spectateurs, sans beaucoup d'exceptions, n'ont montré qu'une curiosité indifférente à cette scène qui a duré des heures. Le gouvernement

ne me paraît pas encore assis sur son siège, ce qui est assez naturel par ce temps.

Sa main sur ses chevaux laisse flotter les rênes.

La réprobation publique pourrait contenir ces excès et ces crimes et ces folies, mais dans l'irritation que cause cette terrible et inévitable paix, les tièdes sont du côté des séditieux, par paresse, par humeur, par sottise. Or, ces misérables tièdes qui disent : « Je ne me battrai pas aujourd'hui, » sont le chœur qui autorise les violents par un certain chant criminel *sotto voce*. On entend la basse de ce chœur dans toutes les catastrophes publiques depuis quatre-vingts ans.

Paul vient coucher ici ce soir pour dire sa messe demain chez le nonce. Il veut qu'Emmanuel lui voie dire sa messe. C'est une fantaisie qui n'est pas bien répréhensible.

On tient que l'Assemblée reviendra s'établir à Paris dès la conclusion et la signature de la paix. Il paraît que le séjour de ce théâtre de Bordeaux est intolérable.

Je ne parle pas bien longtemps. Les lettres sont trop comme des lettres imprimées dans le journal. Elles sont ouvertes à toutes les nations et cette publicité ôte l'envie de causer.

CLVI.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 28 février 1871.

Vous êtes vraiment trop aimable, cher monsieur ; vous avez la bonté de me donner quelques moments de vos très courts loisirs, dès votre arrivée à Londres

et au milieu de tant de préoccupations et d'affaires pressantes. Vous n'en serez pas récompensé dans le monde, parce que la justice n'y règne certainement pas, même de l'aveu des théologiens.

Les Prussiens seront donc demain dans Paris. On m'assure que votre n° 240 de la rue de Rivoli n'entre pas dans le périmètre qui leur est laissé pour quelques jours. D'ailleurs, il est impossible que la discipline draconienne dont ils se vantent ne soit pas étalée dans toute sa rigueur en pareille occasion. Ils savent bien que pour l'instant tout l'univers, qui a les yeux sur eux, les verra ici, de plus près.

Il est bien vrai que les hommes de Belleville et lieux voisins ont dérobé, je ne sais où, 27 pièces de canon qu'ils gardent au grand soleil, sans que personne leur fasse d'observations... C'est pourtant un droit régulier que la possession des canons. Il est vrai que les Mottu, les Clémenceau, les Blanqui sont bien au-dessus des rois, et ils ne se croient tenus ni de rendre compte, ni de rendre des comptes à personne. Ce n'en est pas moins dommage de mettre des canons dans les mains de personnes paisibles qui n'aiment pas les armes à feu, du moins en batailles réglées. Le canon n'est pas de mise dans un guet-apens.

Je suis surpris de cette insistance à rester dans Paris... Il est singulier que pas une étincelle de la magnanimité qui traverse tout vainqueur à un moment ou à un autre n'ait animé personne, même pour un moment, dans ce camp qui regorge de succès et de biens. Il était si aisé de montrer ou d'affecter des égards aux vaincus. C'est le mouvement naturel du vrai soldat après la bataille... Le prince Noir s'épuisait en égards avec ses prisonniers et cela dans des temps d'une effroyable rudesse. L'empereur Napo-

léon, de si rude mémoire, a voulu avoir une scène de générosité à propos de M. de Hatzfeld. Je n'ai jamais vu dans l'histoire ce ric-à-ric d'un juif d'Alsace dans la signature d'une paix. Enfin, nous avons vu Shylock à la tête d'une armée victorieuse. Qui jugera Shylock? Relisez le *Marchand de Venise.*

Adieu, mon cher ami, je ne fermerai ma lettre que demain après l'entrée des Allemands dans notre pauvre ville.

1er mars, 4 heures.

Toutes les boutiques de Paris sont fermées. Cela a l'air de la Toussaint ou du jour des Morts. Il n'y a cependant que trop de gens qui vont voir ce petit camp ennemi. On me dit que les petits garçons crient après eux et se font refouler pas trop rudement jusqu'à cette heure. On ne sait rien des faubourgs vers la Bastille. On croit que rien de grave ne s'y prépare.

CLVII.

A M. LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Paris, 6 mars 1871.

Paris n'est plus sous les Prussiens, et c'est assez pour faire trouver le reste léger, mais notre état est singulier. Des misérables des faubourgs s'emparent paisiblement et insolemment des canons, des gargousses, des boulets, des cartouches, etc. Ils emmagasinent audacieusement toutes les provisions de guerre civile, sans que le gouvernement fasse autre chose que pousser quelques petits gémissements dans le *Journal officiel*, mais il se peut qu'en ce moment il ne puisse que gémir. Ces mêmes gens qui forcent

ou tentent de forcer, toutes les nuits, tantôt une prison, tantôt des dépôts publics, ils ont tué, très certainement, un agent de police parce qu'il était agent de police ; ils en ont probablement tué ou estropié plus d'un autre ; ils attaquent les chefs de gare dans les chemins de fer quand ils ne trouvent pas leurs mesures conformes à leurs fantaisies, et le gouvernement pousse de petits cris d'une indignation discrète. En vérité, on ne peut pas supporter longtemps un état si dangereux et si contagieux. Voici pourtant le général d'Aurelle de Paladines et M. Roger qui vont prendre la conduite de la garde nationale ; voici les régiments du général Chanzy qui entrent dans Paris. J'espère qu'ils vont panser ces plaies gangrenées avec le fer et le feu s'il est nécessaire. Les émotions nous ont, en vérité, trop affaiblis ; mais il ne faut pas vous représenter cet état que je vous raconte comme un grand désordre intérieur ou une fièvre chaude. Paris a l'air très paisible ; même dans les foyers d'insurrection lymphatique, il n'y a ni cris, ni foule, ni mouvements violents. Ces misérables veillent nonchalamment sur leurs canons ; ils les accumulent avec gravité ; comme gardes nationaux, ils refusent doucement l'obéissance à leurs chefs réguliers, disant pour leur raison qu'ils ont, pour le moment, d'autres chefs.

Personne, parmi les hommes raisonnables et les bons citoyens, n'a l'air très surpris ni d'avoir grand peur. Quelques-uns seulement font remarquer que l'on jouissait de cette sorte de calme un peu sinistre avant les journées de Juin, de terrible mémoire. Quoi qu'il en soit, et quoi que les autres en pensent, j'ai l'impression qu'on éprouve par un orage qui se prépare, un certain désir d'entendre le tonnerre et de

voir la grêle et quelque avalanche d'eau. -M. d'Haussonville est paisible, bien qu'il parle gravement de ces signes de tempête ; Viel-Castel est irrité et inquiet ; et voilà à quel point nous en sommes. Peut-être n'arrivera-t-il rien du tout. Par ce temps singulier, les pommiers ne portent pas nécessairement des pommes. Le gaz a rééclairé Paris ; hier, toute la ville se promenait avec femmes et enfants du pas dont on doit se promener au *Prater* de Vienne. On aurait entendu une mouche voler tant tout était paisible partout.

Vous avez vu la mort du pauvre Masson. Il était miné depuis deux mois par une irrémédiable *consomption ;* l'apoplexie foudroyante est venue par-dessus. La malignité du sort est singulièrement acharnée sur les pauvres diables que nous sommes. Le pauvre Masson arrivait au moment où il aurait trouvé sa place dans les affaires publiques dont il avait un besoin inquiet. Il aurait travaillé comme un ouvrier intelligent pour réparer quelqu'une de nos ruines, mais la sentinelle n'a jamais qu'un mot : *On ne passe plus !*

Pour vous parler du logis après toutes ces tristes, tristes choses, mademoiselle Marie remet l'ordre dans la maison ; on nettoie les vitres ; on met les rideaux ; on refourbit la grande cuisine ; on aère les couloirs ; on fait remettre les serrures en état. La maison perd son air de casemate humide et tout cela ressemble à un passé récent, quoique ce passé ne doive plus revenir. Paris tout entier lisse aussi les plumes qui lui restent. On voit les autres plumes au casque des Prussiens qui s'en vont.

CLVIII.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 7 mars 1871.

Cher monsieur, quoique le silence soit d'or, comme vous le dites, je trouve votre lettre du 3 d'un métal supérieur à cet or du silence. Il me semble que le temps vient, et qu'il est peut-être déjà venu, où les Prussiens ne prendront plus communication de nos lettres, mais prochainement, ce seront sans doute les gens de Belleville qui auront cette insolente curiosité ; à la vérité, ceux-là ne savent pas lire aussi couramment que les Allemands. Toujours est-il qu'ils s'établissent paisiblement en armes, obéissant à un gouvernement particulier qui ne dit pas son nom, et qui nous apprend seulement qu'il est né pour garder et sauver au besoin la République. Sauf un ou deux gardiens de la paix assassinés et quelques dépôts de munitions pillés, ils ne font aucun désordre. Ils laissent passer par les guichets de leurs barricades ; ils ont l'activité silencieuse des Prussiens ; ils ne menacent, ni ne crient, ni n'annoncent qu'ils veuillent en venir prochainement à la violence. M. le général d'Aurelle regarde tous ces apprêts en fronçant simplement le sourcil, tandis qu'il lui arrive chaque jour quelque nouveau régiment. La plupart de nos amis tiennent que ces nuages se dissiperont d'eux-mêmes ; ils font remarquer que les séditieux d'une espèce particulière n'ont pas beaucoup d'ardeur ; qu'ils mettent du prix à dire qu'ils ne veulent pas la guerre et encore moins le pillage ; qu'ils veillent simplement au salut de la sainte République ; ils veillent au lit d'une mère en

convalescence et voilà tout. Nos mêmes amis optimistes ajoutent que dans ces quartiers qui leur sont des citadelles, beaucoup d'habitants ne sont pas du tout de l'avis de ces républicains à tous crins et qu'il y a déjà des querelles de maison à maison ; qu'en tout cas, c'est une armée qui peut bien se défendre quelques moments chez elle, mais qui ne saurait avancer hors de ses retranchements. Les personnes constituées en autorité, que je puis avoir l'honneur de connaître, paraissent partager cette sécurité. Du reste, les gens qui visitent les grands repaires des arrondissements excentriques disent qu'on n'y voit aucune trace de désordre prochain et qu'un étranger pourrait s'y croire dans un séjour de paix. Pour moi, sans craindre rien d'immédiat, je ne puis réprimer une certaine irritation à la vue de ce ramas d'idiots et de malfaiteurs qui obéissent à des scélérats inconnus et qui regardent les pouvoirs réguliers d'un air de défi. Après avoir traité, et à quelles conditions ! avec les Prussiens, il est pourtant désagréable d'avoir à traiter avec les passions mêlées d'un bagne et d'une maison de fous. La patience est difficile, mais les sages disent qu'elle est nécessaire et qu'on pourra conjurer cette peste bovine sans tuer les bœufs. Je le veux bien.

Sachez que c'est à Versailles que va s'établir l'Assemblée de Bordeaux. M. Picard est allé reconnaître les lieux hier. La salle des séances sera encore un ancien théâtre, le théâtre de la Cour. Les Prussiens quitteront toute la ville à la fin de la semaine.

M. Thiers n'est pas encore à Paris. Personne ne peut me dire s'il reviendra prochainement. Quelques-uns pensent qu'il attend qu'il y ait dans Paris une force suffisante pour commencer à parler raison avec

M. Mottu, M. Flourens et M. Delescluze. Peut-être aussi que l'Assemblée de Bordeaux va agiter des questions où il jugerait bon d'intervenir, mais personne non plus ne m'a dit cela.

M. de Sahune est du jury. On ne le voit plus. Il envoie en droiture aux galères tous les pauvres diables qui ont pris le bien d'autrui sans être protégés par une infanterie et une artillerie suffisantes. Adieu, cher monsieur. Je dis tout ce qui me passe par la tête, comme vous voyez, et je crains d'abuser de votre temps par mon bavardage et de vos yeux par ma mauvaise écriture.

CLIX.

AU MÊME.

Paris, 10 mars 1871.

Cher Monsieur, avez-vous reçu une lettre de moi du 7 mars ? Par ces temps de Prussiens errants et de confusion administrative, il faut entre soi garder l'exactitude d'un négociant. Rien n'a marché depuis lors. Nous en sommes toujours avec les gens du drapeau rouge à des menaces affectueuses. Pour moi dont la patience est naturellement longue, je suis pourtant d'avis que le moment de fouetter cette jeunesse est arrivé. Mais j'admets qu'on doit attendre les verges. Elles viennent peu à peu. Les pauvres régiments éclopés arrivent en boitant. En résumé, on a beau n'être pas très fort, il n'est pas bon de se laisser insulter trop longtemps, l'insolence étant une maladie particulièrement contagieuse.

Nous ne savons plus si c'est à Versailles que viendra l'Assemblée. On dit que les provinciaux ont hor-

reur même du voisinage de Paris, et que si M. Thiers obtient le déménagement ce ne sera pas sans peine. La Chambre se refroidit pour lui quand il insiste pour faire voyager la dame qui craint toujours d'être un peu violée à Paris ou dans ses environs. La vérité est pourtant que ce va-et-vient entre l'administration centrale et la Chambre est impraticable à de grandes distances; il faut un domicile conjugal.

Quand j'ai reçu votre *dernière du* 8, j'avais déjà écrit à M. Calmon pour le prier de me dire le meilleur moyen d'obtenir que Victor, des mobiles de l'Eure et Amédée, du 2e hussards, revinssent le plus tôt possible au logis paternel, vu l'état de paix et l'inutilité de traîner dans les garnisons quand il n'y a plus personne à tuer; je n'ai point encore sa réponse; et en vérité on ne peut pas exiger une grande promptitude de pauvres diables de ministres qui ont le monde et quelque chose de plus sur les bras.

Bossuet avait donc raison quand il disait : *l'Angleterre a tant changé qu'elle ne se reconnaît plus*. Si lord Chatham rencontrait M. Gladstone, il lui en dirait de belles. Dites-lui, je vous prie, de lui envoyer un exemplaire de son livre sur Homère, à M. Gladstone. Il y brille une fausseté d'esprit très rare et qui doit se retrouver dans le personnage politique. L'Angleterre ayant épousé M. Cobden en dernières noces, les enfants ont un petit air commercial qui n'a rien du duc de Wellington, ni de Nelson, ni de Collingwood, ni de Pitt. C'est *la maladie du bien-être vulgaire* qui nous a tous perdus.

Lisez dans le *Journal des Débats,* en citation bien entendu, un article de M. Pyat sur M. Thiers. On a été régulièrement pendu pour des crimes fort au-dessous de cette odieuse malpropreté. On comprend

comment dans les temps un peu plus rudes que le nôtre on faisait tuer par son bravo un misérable qui vous insultait de cette manière. Cet homme doit sortir des galères et y avoir fait son éducation littéraire et morale. M. John Lemoinne a peut-être eu tort de donner cette pièce d'anatomie pathologique, quoique ce fût pour en appeler à l'indignation publique. Il faut jeter ces misérables débris dans la fosse où l'on met les suppliciés.

Quelle vie menez-vous à Londres, cher monsieur? Allez-vous beaucoup dans le monde? Un pauvre Français doit avoir un premier moment d'embarras quand il entre dans un salon parmi ces gens à qui rien n'est arrivé de pareil depuis les invasions des Danois et encore!

Adieu, mille remerciements de votre aimable lettre, de vos aimables lettres. Nous vous envoyons du plomb pour de l'or, mais il n'y a plus d'or à Paris, comme vous le savez bien.

CLX.

AU MÊME.

Paris, 21 mars 1871.

Je ne sais pas, cher Monsieur, si ma lettre vous parviendra, car on dit qu'il ne part pas de courrier de chemin de fer aujourd'hui de Paris; je n'ai pas pu encore vérifier le fait. En tout cas il faut hasarder bien d'autres choses qu'une lettre par le temps qui court. Nous pouvons nous vanter de voir des choses que nos devanciers n'ont jamais vues.

Paris est au pouvoir des gens de Belleville et Montmartre. Il est difficile jusqu'à présent de voir ce qu'ils

feront dans les jours rapides qui leur sont déjà comptés, mais ils peuvent faire encore beaucoup d'abominations. Il n'y a rien de nouveau depuis la mort du général Clément Thomas et du général Lecomte, du moins rien que nous sachions, mais cela peut compter, malgré la légèreté avec laquelle en parlent les rédacteurs du *Journal officiel* de Paris.

La séance d'hier de l'Assemblée nationale qui siège à Versailles ne me plaît pas beaucoup. On n'y sent pas ce courant puissant qui rompt les obstacles.

C'est drôle d'être dans un monde où il est bien difficile de reconnaître la main du grand géomètre, et où les hommes du moment ne témoignent pas de beaucoup plus de dessein visible. Les volontés sont si faibles, qu'on dirait que c'est le hasard qui les pousse. *Non consilia a casu differo.*

CLXI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 17 mai 1871.

Je ne saurais vous dire, mademoiselle, combien je suis touché de votre bonté et de toute la peine que vous avez prise pour me faire parvenir des nouvelles de François[1], par ces temps lamentables, où l'on peut tout craindre et tout ignorer. Ces nouvelles sont vraiment un grand bienfait, après un si terrible coup. Heureusement notre jeune blessé est d'une santé très forte, d'un calme très rare et il est entouré de soins admirables. Je ne sais rien encore de son pauvre père.

1. Le prince François de Broglie, blessé devant Paris, pendant la Commune.

J'ai écrit en Angleterre, mais les lettres passent capricieusement, à travers plusieurs intermédiaires. J'ai su seulement de Lady Holland qu'il était rassuré dans une certaine mesure sur l'état de François.

Peut-être est-il à Versailles à l'heure qu'il est.

J'aurais bien voulu savoir quelque chose par Londres de M. Ch. Gavard. Une lettre de madame de Staël, d'une ancienne date, me dit qu'il est une Providence pour la petite colonie des voyageurs malades, mais ce n'est pas là une nouvelle.

J'ai été retenu ici par la fièvre. Ce n'est pas un séjour où l'on s'arrête volontairement.

J'ai dû changer de quartier, l'air était malsain dans le mien. Je suis chez un ancien et excellent ami, de ceux qu'on trouve rarement dans les difficultés de la vie. Nous causons de toutes choses, quand nous ne sommes pas dans des accès de rage et nous ne prenons pas grand souci d'un certain nombre de bombes dont les éclats viennent frapper à notre porte.

Comme je ne veux pas abuser de la bonté de la personne qui se charge de ma lettre et qui me croit peut-être un ami de la Commune, je ne veux pas vous dire ce que je pense de cette même Commune.

Adieu, chère mademoiselle, je ne saurais vous dire toute ma reconnaissance. Tous les vôtres, si ce n'est le voyageur à Londres, sont certainement auprès de vous et j'espère qu'ils sont bien. M. Georges Gavard est, sans doute, pour sa part aussi dans les bombes qui nous visitent.

Voilà la colonne Vendôme et la maison de M. Thiers renversées; je n'entends pas dire que l'on ait encore fait sauter ni Notre-Dame et toutes les églises, ni le Collège de France, ni la Faculté des lettres et des

sciences, ni qu'on ait brûlé la Bibliothèque royale, mais Dieu n'a pas créé le monde en un jour. De même, il est encore un certain nombre de personnes qui ne sont pas arrêtées.

CLXII.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Versailles, 13 juin 1871.

Je vois que vous reprenez assez souvent le chemin de l'agréable rue Marbeuf, où nous avons tant enragé sous le joug de ces détestables brigands. Maintenant qu'on jouit de sa liberté, qu'on peut parler en assurance selon sa pensée, et qu'on revoit sur notre terre les images de la force au service du bon sens, il doit vous être très doux de parcourir vers sept heures du soir ces chemins où vous n'entendiez que les hurlements des loups, où vous ne rencontriez que leurs ignobles traces sur les murs comme au coin des bornes. Le Dante a préparé quelque part dans son Enfer une place très appropriée à cette férocité bête, malpropre, ignoble qui n'avait pas encore fait sur l'histoire des taches si larges et si dégoûtantes. Vous retrouverez chez notre ami le même agrément de conversation, le même empressement aimable d'amitié, non plus dans une prison, mais avec un bel horizon de liberté tout aux alentours. Si dorénavant les Parisiens sont assez bêtes pour se laisser reprendre dans cet odieux cachot, il faudra les planter là et s'en aller loin d'une vaste maison de fous, où tout peut arriver à tout moment.

En attendant, pour n'être plus dans les menottes des voleurs de grand chemin, notre situation n'est

pas riante. Nous voilà comme Robinson le soir de son naufrage, sans sou ni maille, sauvé des eaux il est vrai, mais légèrement inquiet du lendemain dans le creux de son arbre où il s'endort de fatigue ; toutefois, nous pouvons dire à peu près comme Fontenelle : *Si nous avons mauvais visage, c'est déjà beaucoup d'en avoir un.* L'armée semble se refaire à vue d'œil. Cette sombre victoire qu'elle vient de remporter lui rend, sans doute, une sorte de fierté, et elle reprend avec quelque plaisir le joug de la discipline qui l'a rendue capable du coup qu'elle a frappé dans Paris, mais en la regardant dans ce retour de force, je songe tristement à ces paroles mélancoliques de Voltaire, après les premiers échecs de Louis XIV : *Ce sentiment de supériorité, l'âme des armées françaises, commençait à s'affaiblir.* Les journées d'Alsace et de Lorraine sont bien autre chose que les premières défaites de Louis XIV. Enfin, les plumes reviendront-elles comme aux aigles, selon les paroles de l'Écriture, à l'armée de Sedan? Il faut bien longtemps pour remettre de telles secousses.

Ce qui me paraît instant, c'est de traquer l'*Internationale* par tout l'univers. C'est le lieu du *delenda est Carthago.* Pour la première fois, l'univers civilisé est l'objet d'une conjuration dont les complices sont partout, armés d'une certaine science de destruction, habiles au maniement de tous les engins dangereux. Je suppose que tous les États de l'Europe seront assez d'avis de s'unir pour la ruine radicale de la terrible engeance, mais je ne sais quel sot pédantisme de l'Angleterre prévaudra probablement, et son opposition donnera cœur à l'ouvrage aux vrais ennemis du genre humain.

M. Jules Favre, dans sa lamentation très honnête,

n'a pas sondé aussi profondément qu'il le croit les causes de la funeste et honteuse maladie qui nous travaille, ni cherché bien attentivement les remèdes à y apporter. Il est vrai que, pour le moment de crise où nous sommes, les remèdes ne sont pas dans une physiologie bien savante, mais dans le fer et le feu appliqués avec mesure et justice, et dans une extrême tension de tous les nerfs de la surveillance de police.

Mais pour les causes du mal, il est curieux et peut-être utile aussi d'étudier comment s'est formé ce faux sens commun étroit, brutal et en même temps romanesque, d'où sont sorties et les plaintes et les espérances des classes inférieures de la société. Vous savez si je suis peu clérical, pourtant je ne puis pas m'empêcher de considérer que, tant que les croyances dogmatiques ont eu quelque empire sur les esprits communs, elles y gardaient, sous des formes régulières, mais pressantes, les sentiments primitifs et délicats qui font la nature morale. Dans l'extrême besoin d'évidence et de clarté que les révolutions, ou les évolutions, comme on dit à présent, de l'intelligence ont amené les esprits supérieurs, eux-mêmes ont eu quelque peine à conserver en soi ces aromates subtils qui gardent l'âme contre la corruption et que ne connaît pas la rigueur vulgaire de l'observation matérielle. Vous connaissez, du reste ce que le dix-huitième siècle a fait de ces éléments précieux sans lesquels l'homme n'est vraiment pas homme.

Par là, et peu à peu, le bon sens est devenu plus épais et plus méprisant de tout ce qui n'est pas accessible au toucher, pour ainsi dire. Il est devenu comme saint Thomas, voulant, pour croire, mettre le doigt dans la plaie. Tout le monde pensant est rentré plus

ou moins dans cet ordre d'idées. Comme toujours, les classes inférieures n'ont eu même que les épluchures de ces doctrines étroites et dangereuses. Alors s'est formé parmi elles une sorte de raisonnement arrogant et exigeant qui n'a tenu compte que de la moitié des données de la nature humaine et des lois de la société, et, qui aurait vu dans l'âme d'un Delescluze aurait pu surprendre comment se font les monstres au physique par la suppression accidentelle d'une loi parmi toutes les lois qui forment l'harmonie d'un corps et son jeu régulier. Et voilà ce qui arrive, quand la logique prédomine dans de petites cervelles qui méconnaissent la moitié des axiomes, et voilà pourquoi aussi votre fille est muette.

CLXIII.

A M. L'ABBÉ DE BROGLIE.

Versailles, 15 juin 1871.

Oui, mon cher ami, nous sommes sortis de cette fosse aux lions, ou mieux, de cette fosse aux crapauds et aux chiens enragés sans compter les harpies les plus laides du monde. Il est sensible que si tu n'avais pris le parti de quitter les bords de ce gouffre malpropre, tu étais condamné à y tomber avec le pauvre Mgr Darboy et M. Deguerry. Le monde ignorait encore ce mélange d'enfer, de caverne de voleurs et d'estaminet sur une aussi vaste échelle. Jamais une si honteuse canaille n'avait eu à sa disposition tous les appareils d'une puissante armée, toutes les ressources d'une immense capitale et pour repaire les murailles qui venaient de défier un demi-million des troupes les plus redoutables de l'Europe. J'ose es-

pérer, sans en être certain, que la triste et sotte bourgeoisie de Paris ne recommencera pas, dans sa stupidité, à préparer le retour de ces horreurs. Peu s'en est fallu que la France tout entière ne passât par les mêmes flammes. Si *** n'avait pas été arrêté un peu dans ses projets, il allait à Lyon, à Nantes, à Marseille, à Toulouse, à Lille préparer une Commune universelle, et nous en eussions eu pour dix ans jusqu'à ce que cette abominable confédération mourût de désordre, d'ivresse et d'inanition, et que M. de Bismark prît son parti de nous garder comme on maîtrise une maison de fous.

Pour le moment, en fait de gouvernement, je ne regarde qu'aux restes de la Commune et à cette Internationale qui couvre l'Europe de son réseau. L'univers entier n'avait jamais, non plus, été attaqué ensemble par une telle conjuration. Les chasseurs feront bien de ne plus s'amuser aux loups, aux tigres et aux pauvres renards. Ils ont un plus digne objet de leurs exercices. L'Angleterre, avec sa pédanterie d'apparent libéralisme, va faire la renchérie sur les mesures si nécessaires et si pressantes à prendre, et son opposition sera comme un encouragement à ceux qui ne méditent pas moins, et à la lettre, que la destruction de la race humaine, si la race humaine ne veut pas se ranger à leurs criminelles utopies.

J'ai quelque idée que l'Angleterre aussi verra ses journées en Irlande et nous saurons si elle continuera à dire que nous sommes bien durs quand nous avons la fantaisie de n'être pas écrasés ou brûlés vifs ou empoisonnés par des vivandières. Je crois que même le dur génie de lord Chatham eût été plus ému de ces horreurs que le philanthrope savant et rêveur et calculateur qui croit que les scènes d'Homère se sont

passées vers le pôle nord, et qui n'a qu'un sourire hautain pour le comble de nos misères. Il pourrait bien avoir aussi sur lui la marque de ceux qui perdent les empires par une sécurité insolente et béate et qui mènent perdre leurs peuples d'un air sérieux et profond.

Pardon d'envoyer de pareilles choses à votre ambassade où je sais que l'on admire les grandes facultés de M. Gladstone, mais je ne suis d'aucune ambassade et j'ai une humeur de chien quand on me dit qu'il y a du bon dans Delescluze et Félix Pyat.

Est-il bien vrai que ton excellent ami de Charonne ait été fusillé par ceux que le *Times* trouve seulement un peu vifs? Je ne l'ai vu sur aucune liste un peu officielle. On échappe parfois dans ces grands désordres et l'on croit les gens morts en vertu des probabilités.

Quelle vie menez-vous à Londres? Elle ne doit pas être bien facile et la dignité doit être froissée par moments. Madame de Staël dit que tu es d'un grand secours pour elle et pour Emmanuel.

Ici, nous vivons dans un camp. Les princes ont été accueillis à merveille et ils se sont dirigés avec leur tact et leur dévouement habituels. Ils n'ont laissé partout que d'excellentes impressions. Le pauvre comte de Chambord, qui est surchargé des souvenirs de dix siècles et qui s'en croit responsable, aurait probablement eu moins de désinvolture dans les mouvements.

Je n'ai pas trouvé que M. Jules Favre ait bien profondément étudié la cause et les effets de notre dernière convulsion. Je crois que ces *nova monstra* se sont formés suivant la théorie de Geoffroy Saint-Hilaire sur les monstruosités physiques. Il s'est produit dans

les masses un faux bon sens qui manque de deux ou trois lois qui habitaient autrefois l'intelligence humaine et la régissaient en harmonie avec les autres. La religion les donnait sous une forme étrange à mon sens, mais enfin elle les gardait.

François allait bien jusqu'à hier soir où finissent mes nouvelles. Il y a des lieues entre nous.

CLXIV.

A M. EMMANUEL DE BROGLIE.

Versailles, 16 juin 1871.

Mon cher Emmanuel, je vois que tu vis parmi les princes de ce monde et que tu t'es accoutumé à la pourpre, aux lambris dorés, aux magnifiques galeries de tableaux, et généralement à tout ce que brûlent les communards. Il n'aurait pas fallu montrer ces goûts-là dans Paris quand les démons qui représentent tous les péchés capitaux siégeaient à l'Hôtel de ville. Il est bien difficile d'aimer son prochain sous la forme d'un communard, mais les dames communardes surtout étaient peu avenantes, et je te conseille de n'en épouser aucune, si riche qu'elle soit de ses économies sur le pillage. Ceux qui ont pressé ton oncle Paul de ne pas attendre une seconde visite de ces janissaires du diable ont eu la prudence du serpent. Je suis pourtant fâché que tu n'aies pas vu l'infanterie de Versailles se répandre le premier jour, dans le quartier des Champs-Élysées où j'habitais pour le moment. Ils ne marchaient pas musique en tête, mais bien comme des chasseurs en quête d'une bande de loups; mais, quand ils eurent bien reconnu les lieux, un flot régulier de régiments, de canons, de caissons, a passé

comme un fleuve dans la rue François Ier, et on a abrité les caissons du mieux possible dans cette rue. Alors les aimables communards ont commencé à lancer, des Tuileries, une grêle d'obus pour tâcher de faire sauter les caissons qui étaient dans notre voisinage; mais les obus n'ont rien fait sauter du tout dans le parc d'artillerie et se bornaient à entrer indiscrètement dans les maisons particulières. Les projectiles n'étaient pas bien lourds et ne perçaient guère qu'un étage, ce qui fait que nous dînions tranquillement dans une jolie salle à manger, située à l'ouest, tandis que les obus venaient de l'est. On s'accoutume aisément à ce bruit de grandes chauves-souris à quoi ressemble ce genre de boulets dans sa course en l'air. J'en ai même pris un, qui passait devant la fenêtre de mon cabinet, à l'est, pour une hirondelle. Cela n'était qu'un petit péril pour chacun, car l'espace est grand et les boulets petits. Ce qui était vraiment dangereux dans Paris, c'étaient les arrestations et pour nous, à dater du 22 mai, nous vivions au milieu de nos amis les soldats de Versailles; mais il n'en était pas de même, par exemple, dans le quartier du faubourg Saint-Germain qu'il a fallu reprendre à la baïonnette. André te racontera les combats de la rue de l'Université et de la rue de Solferino et aussi les incendies d'une partie des maisons voisines. Son fils, du côté de Belleville, a été prendre au milieu des balles un drapeau rouge, sur une barricade. Madame André garde ces étendards de la révolte. C'est le contraire d'une relique.

On me dit, mon cher ami, que tu seras probablement mardi à Paris; c'est donc à Paris que je t'écris pour te remercier de ton aimable lettre. On dit aussi qu'on te verra bientôt à Versailles. Tu trouveras un

beau parc au n° 61 de l'avenue de Paris, fort négligé depuis longtemps, car le propriétaire est malade, mais ce parc a les grâces de l'inculte, au lieu des agréments de l'ordre. La nature se tire toujours d'affaire. Bien des amitiés, mon cher petit.

CLXV.

A. M. LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Versailles, 14 juillet 1871.

Qui est-ce qui pense encore au 14 juillet? et si quelqu'un y pense par hasard, il ne voit pas assurément l'événement sous cette couleur de pourpre et de rose qu'il avait aux yeux d'André Chénier. Qui, hors de chez vous, sait que madame de Staël mourait ce jour-là, en 1817? *tanquam hospes unius diei.*

Tout va à merveille ici. Les chirurgiens sont contents de la plaie, si on peut parler ainsi. Le pauvre petit soldat a reçu la visite de son colonel qui venait, à sa première sortie, après une blessure reçue devant le Panthéon, lui apporter un ordre du jour de l'armée où le sous-lieutenant François de Broglie est cité très honorablement.

M. de Falloux est venu hier voir François. Il parle du plus grand sens des nouveaux devoirs du parti légitimiste. Il me semble croire que la majorité d'entre eux suivra le parti de la raison. Je crois qu'il a eu une prise à dîner chez M. Thiers, sur ses alliances et sur les règles à suivre pour remettre l'ordre dans la cité politique.

Je ne vois pas que le gouvernement songe à traiter le malade. Il le fait vivoter en lui passant ses fantaisies quand elles ne sont pas trop dangereuses selon lui. Il

ne paraît pas songer à le cautériser après qu'il a été mordu par les chiens enragés. Il m'a plutôt l'air de lui faire faire des neuvaines et de le conduire à la chapelle de Saint-Hubert.

Quelles élections de provinces que ces élections ! et quels votes que ceux de l'armée ! Si ces bourgeois et ces paysans étaient hardis quand les crises communistes arrivent, je ne dirais presque rien, mais jouer avec le pétrole dans des maisons de bois quand on se sauve, lorsque l'incendie éclate, c'est beaucoup de sottise.

Connaissez-vous des amis assez intimes de M. le comte de Chambord pour expliquer l'état d'esprit qui lui a dicté sa lettre ? C'est lui qui n'entend pas qu'on puisse discuter des couleurs. Je n'aurais jamais cru que le *blanc* fût un dogme. Si j'étais un casuiste, je lui ferais remarquer que le drapeau rouge était celui de saint Denis et de saint Louis. Il prendrait ainsi les communards et les pétroleurs d'un coup de filet.

Comment la Providence ne lui a-t-elle pas inspiré d'abdiquer et de s'envelopper lui et sa vertu dans un drapeau blanc ? Il aurait fait une belle action qui aurait eu sa grandeur.

CLXVI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 19 juillet 1871.

Chère Mademoiselle, je ne sais pas si l'on écrit encore à Paris ou à Versailles. La température est d'une férocité extraordinaire, comme tout ce que nous avons vu dans cette redoutable année. Je crois que, par ce temps d'aujourd'hui, les communards n'au-

raient pas eu le courage de mettre le feu à Paris. Je crois que les conseils de guerre ne se sentent pas non plus la force de juger. Si on n'écrivait pas de très aimables lettres de Londres, je serais tenté de croire que le monde va s'arrêter sous le poids de la chaleur.

François de Broglie ne paraît pas, jusqu'à présent, en souffrir beaucoup. Les médecins continuent à être fort satisfaits de son état. Sa blessure va diminuant d'étendue, d'un petit progrès continu. Il mange volontiers. Il ne dort pas trop mal. Il n'aime pas encore beaucoup les visites des inconnus; mais peut-être qu'il faut à tous une grâce d'état particulière pour se plaire aux visites des inconnus.

Je crois que vous aimerez cette Angleterre qui ne nous aime pas beaucoup ; vous ferez revenir les Anglais de leurs préjugés superbes. Vous voyez la réalité des romans, pourtant assez *réels* déjà, de Trollope. Mais ce qu'on apprend en étudiant sur place une nation, c'est ce que sous-entendent ses écrivains, et ils ne le sous-entendent que parce que c'est pour tous les nationaux un lieu commun et pour les étrangers souvent les traits les plus originaux et les plus inattendus du pays par rapport aux autres. Quant à l'arbre du rendez-vous, c'est, je pense, une plante fort connue en botanique et qui croît dans toutes les contrées.

Quoi qu'il en soit, après avoir vu dans Londres les belles fleurs, les belles dames et les beaux tableaux, il doit être curieux de chercher comment la nation de lord Chatham et de M. Pitt est devenue l'élève soumise de messieurs les utilitaires, et pourquoi elle paraît devoir préférer dorénavant l'art de faire un bon dîner, à bon marché, à toutes les gloires de Nelson, de Collingwood et du duc de Wellington. C'est comme ce qui est arrivé, mais seulement pour un moment,

à lord Byron quand il devint avare et peut-être un peu gourmand. Un jour ou l'autre l'Angleterre sentira les griffes de ces chats sauvages, les communards, et elle verra qu'il est aussi difficile d'engraisser en paix et de s'enrichir en tranquillité que de commander à Lahore, et d'aller à Trafalgar, et de régler le grand ménage de l'Europe.

J'ai la manie de prêcher les journaux de voyages et même les journaux où chacun noterait les incidents de la vie. Je vous ai probablement déjà ennuyée sur ce sujet, mais je n'en répète pas moins qu'il serait beau à vous de donner un quart d'heure à noter ce que vous avez vu et pensé, surtout ce que vous avez vu, et je voudrais savoir pourquoi ce n'est pas une coutume française que ce genre de journal privé. Tout autour de Paris, durant la guerre, on ramassait des boisseaux de journaux allemands. Suivant notre coutume, nous ne nous sommes arrêtés qu'aux passages ridicules des notes de quelque soldat illettré, mais je suis sûr qu'en cherchant on aurait trouvé, dans les souvenirs de ces pauvres morts, beaucoup de traits intéressants de passages mélancoliques, en suivant le cours de ces petits ruisseaux qui allaient se perdre dans le grand gouffre... Il est vrai que je ne serais pas d'avis qu'on les publiât si on les avait conservés à l'état-major, parce qu'on a des devoirs même envers ses ennemis, même envers les communards, ce qui peut paraître étrange.

On me dit que les débris des communards qui ont échappé au marteau de l'armée ne laissent pas que d'être encore assez insolents et assez menaçants. Il est très clair que le jour n'est pas loin où il faudra recommencer à poursuivre ces bandes de loups; mais ce sera la faute du présent gouvernement si on

les laisse de nouveau s'armer jusqu'aux dents. C'est une faute possible, car, huit jours avant le 18 mars, de graves personnages qui occupaient un rang dans l'État prenaient la liberté de se moquer un peu de nous quand nous trouvions qu'il était peut-être dangereux de laisser cinq cents pièces de canons à ces enfants terribles... La bourgeoisie française ne craint le danger que de près... Il est bien entendu que la peur qui succède à la témérité folle se nommera prudence parmi les sages citoyens.

Avez-vous lu, chère mademoiselle, une brochure attribuée à M. Alexandre Dumas fils, sous forme de lettres et signée *Junius?*... Il y a là, dit-on, des portraits assez heureusement tracés de M. de Bismark, de Napoléon III, de la reine Augusta de Prusse... L'entreprise est de ne paraître juger les augustes personnes que d'après leur photographie, comme le fait M. Ampère des empereurs romains sur leurs bustes et leurs médailles.

CLXVII.

A M. CH. GAVARD.

Versailles, 23 juillet 1871.

On me dit que vous êtes non pas accablé, mais pressé d'un travail incessant. Où est le temps où la vie de représentant à l'étranger était un petit train de douce oisiveté parmi le luxe et l'éclat d'une société tranquille? Aujourd'hui on marche dans un perpétuel *train express*, exposé à toutes les rencontres et à tous les déraillements. M. Barillon ou M. d'Avaux, qui n'avaient pourtant pas vécu en Angleterre dans des temps paisibles, trouveraient insupportable la vie que vous menez. Et encore si tous ces troubles étaient une affaire de temps!

mais j'ai l'idée que le monde en a pour longtemps de ses convulsions, et que ses accès d'épilepsie iront se rapprochant de jour en jour. A regarder les lenteurs de notre gouvernement dans des moments si pressants, on voit un certain tremblement maladif dans le corps de l'État qui n'annonce pas un retour à la santé. Les bêtes de proie continuent à rugir autour des villes comme les loups dans les hivers rigoureux. Un de ces jours probablement, l'Angleterre verra le mariage des Fenians avec la Commune, chacun apportant pour corbeille et pour trousseau des cruches de pétrole, des boîtes de picrate de potasse et un peu d'arsenic à mêler dans l'eau-de-vie des pauvres soldats. On a dit des jésuites qu'ils étaient une épée dont la poignée était à Rome et la lame partout. Les internationaux sont de bien autres jésuites avec une bien autre épée. Et ceux-là n'ont pas de casuistique, vu qu'ils ne connaissent apparemment pas les scrupules. L'Europe n'a eu que des maladies légères jusqu'à présent, en regard de ce qui nous travaille et de ce qui nous menace. Il est singulier que l'adoucissement des mœurs ait produit le déchaînement de toutes les perversités. Mais, quoique singulière, la chose n'est pas inexplicable, et il en faut seulement conclure que l'homme naturel est un animal indécrottable et inguérissable.

Soyez assez bon pour me dire quand on publiera le travail de M. Gröte sur *Aristote*. Je suis fâché que cet homme soit mort; il avait de mauvaises opinions, mais dans un très bon esprit et très ferme et très capable de suivre la subtilité de Platon, bien qu'il eût les manières de voir de Bentham. Il était aussi pour les communistes d'Athènes. On voit bien qu'il n'avait pas connu M. Ranvier ni M. Delescluze. Phi-

dias aurait reculé d'horreur à l'approche de ces figures d'une détermination ignoble, stupide et violente ; il n'avait vu que les furies qui étaient en comparaison de jolies demoiselles un peu malicieuses.

CLXVIII.

A M. EMMANUEL DE BROGLIE.

Paris, 25 juillet 1871.

C'est vrai, mon cher Emmanuel, Saint-Simon a des chapitres sur l'étiquette, soit en France, soit en Espagne, qui ne sont pas pour réveiller les sens par la chaleur qu'il fait présentement. Je crois pourtant que les savants, curieux des détails, y trouveront un jour de quoi refaire le squelette complet de la monarchie française et de l'espagnole, à un temps donné, comme M. Cuvier faisait avec les petites dents de lait des animaux antédiluviens. Quant aux belles parties de ce même Saint-Simon, il est triste qu'elles soient infectées d'erreurs et peut-être de petits mensonges. Depuis quelque temps, les érudits sont occupés à faire cette chasse dans Saint-Simon, et on ne sait plus que croire. Si nous venions à découvrir que, dans Tacite, beaucoup de traits qui peignent Tibère ou Néron sont de pures inventions, ce vin de la colère prendrait un petit mauvais goût qui nous ferait de la peine.

Pour M. Sainte-Beuve, je trouve les *Causeries du Lundi* bien inférieures aux *Nouveaux Lundis*. Dans les premiers, il n'avait pas encore pris son parti de dire aux gens la vérité et toute la vérité. Il y est encore plein de câlineries pour M. Cousin, qu'il détestait, pour M. Villemain, contre qui il entretenait une

sourde colère. C'était encore alors un chat civilisé qui faisait patte de velours. Dans les *Nouveaux Lundis*, à peu d'exceptions près, il a dit tout ce qu'il avait sur le cœur et, sans doute, du fond de sa petite maison du Mont-Parnasse, il prenait plaisir à regarder l'effet des jugements sans égards sur les amours-propres qui sont naturellement sans limites.

Mille et mille amitiés.

CLXIX.

A MADEMOISELLE MARIE DE SAINTE-AULAIRE.

Paris, 27 juillet 1871.

Je suis toujours bien souffrant et cloué à Paris encore pour une dizaine de jours au moins. Nous sommes ici comme des poissons qu'on vient de sortir de l'eau et presque comme des poissons dans la poêle. C'est ce ramas de misères qui fait que j'écris peu ou pas, que je ne remercie pas quand je suis si reconnaissant de votre bonté, et que je ne vous parle pas non plus de votre aimable petit secrétaire. Si j'eusse été son directeur (les pauvres n'en ont guère), je lui aurais dit: Ne vous mariez pas sans entraînement, sans quoi on se trouve, après quelques jours, au bout de ses rêves, comme les poissons sur la paille. Mais je reconnais que je n'ai jamais donné que des conseils romanesques. La bonne femme de raison pratique bien d'autres discours. Elle représente que tout ce dédain des lois pratiques de ce monde finit par l'isolement.

La Chambre s'en va, comme votre jeune fille, faire une promenade à Saint-N... Elle s'en va triste, avec

le sentiment de son impuissance à faire une majorité efficace, tirée par les fous de l'extrême droite et les scélérats de l'extrême gauche ; ces deux partis-là auront un fier compte à rendre au bon Dieu du sort de notre pays. Cette droite a toujours préféré qu'on coupât l'enfant en deux plutôt que de le laisser à des mains habiles et attentives qui ne lui plaisent pas. Ils ont fait le pouvoir de Bonaparte en 1851 et préparent de nouvelles communes en 1872. C'est dommage qu'ils soient si dangereusement maniaques, car ils se sont conduits très noblement durant la guerre. Quant au parti opposé, il n'aime de la guerre que le pillage.

Vous avez donc été en grande loge à l'opéra d'Angoulême ? Sinon pour les acteurs, du moins pour les loges, cela doit ressembler beaucoup à Paris. Je ne suis pas de ceux qui disent : Comment peut-on être de la province ? Je n'ai jamais passé par une petite ville de province, quand on voyageait en voiture, sans me dire : Il y a là dix personnes qui ont autant et plus d'esprit que moi. Vous me direz que cela n'est pas bien flatteur pour la ville en question.

CLXX.

A M. GUIZOT.

Versailles, 29 juillet 1871.

J'ai bien peur que nous n'en ayons fini de longtemps ni avec cette odieuse Commune, ni surtout avec sa terrible mère, l'Internationale. C'est la première fois que la Providence permet au nombre de menacer partout la civilisation ; jusqu'à présent elle semblait le tenir en bride comme la mer. Quel singulier commentaire du livre de La Boëtie ! Il n'a certaine-

ment pas été écrit dans l'idée d'amener ce que nous voyons. On dirait que tous les brigands de la terre lisent à rebours le *un contre tous*, comme les sorciers lisaient la messe à l'envers quand ils la célébraient en l'honneur du diable. Je prends la liberté de trouver que les pouvoirs publics ne sentent pas assez ces dangers si pressants; qu'ils vivent en plaine devant un ennemi plus redoutable que les Prussiens et tous leurs alliés. Il me semble pourtant qu'il n'y a pas de remparts assez hauts, ni de fossés assez profonds, ni d'armes assez sûres et assez promptes pour conjurer de si grands périls. L'Europe aussi en saura bientôt quelque chose, si on ne se hâte d'appeler les médecins et même les chirurgiens.

François de Broglie va bien, heureusement, et contre toute attente... Nous vivons campés dans une maison où l'on a accueilli François avec beaucoup de bonté, mais loin de tout. C'est *Tadmor au désert*.

CLXXI.

A MADEMOISELLE DU PARQUET.

Versailles, 29 juillet 1871.

Chère Mademoiselle, vous avez été bien bonne de songer à moi quand je perdais un de mes plus anciens amis [1], et de ceux qui ne changent pas à travers les changements du temps qui mine et aussi emporte, d'ordinaire, les amitiés comme le reste.

J'aurais déjà répondu à votre aimable lettre si je n'avais souffert d'accès de fièvre tous ces jours derniers. J'ai quelque idée que le séjour des bois, loin de

1. M. Poirson.

presque toutes les habitations, n'est pas si sain qu'on le dit. Versailles m'a l'air un peu comme Rome. Les lieux habités et trop habités, comme le Ghetto des juifs, y sont très salubres et les beaux déserts du Pincio sont hantés par la fièvre.

Mais il est vrai que la fièvre de plus ou de moins ne tient pas grande place dans un temps de pétrole, d'obus, d'incendies et de fusillades. Je tiens que nous n'en sommes pas plus loin pour l'avenir que dans le passé. Les communards, que l'infanterie qui est entrée à Paris le 21 mai n'a pas mis directement à la raison par ses baïonnettes ou la prison, sont aussi insolents que jamais. Je crois que ce n'est pas la peine de se quereller sur les dynasties ni de dire des injures à ses amis pour la différence du tricolore au blanc, et il se pourrait bien que M. le comte de Chambord, contre son désir, mourût à l'ombre du drapeau rouge.

En attendant, l'Assemblée de Versailles ne s'occupe pas de ces minces détails, mais bien de la question de savoir si le pape, pour lequel nous ne pouvons rien dans notre misère, a droit de régner sur Foligno et sur Bologne et sur Ancône. Je ne sais pas pourquoi, par ces jours d'été, les députés ne remplissent pas leurs séances par un petit cours de botanique ou d'horticulture. Cela ferait passer une heure ou deux, et c'est toujours autant de pris sur l'ennemi, jusqu'à ce qu'on entende le tocsin et qu'on aille aux bains de Lucques ou de Castellamare pour ne plus entendre parler de M. Ranvier ou de M. Delescluze, d'autant plus que la conversation avec ces amis des pauvres et des délaissés n'était pas des plus agréables. La fois prochaine, s'il y a une fois prochaine, je donnerai ma voix à M. de Florian. L'auteur d'*Estelle et Némorin* et de *Numa Pompilius* aura sans doute plus

de résolution, de prudence et de sévérité, et surtout d'activité, que n'en montrent MM.*** et presque tous leurs collègues. Ce sont les plus hardis des hommes. Ils dorment en plaine, sur les deux oreilles, pendant que les loups, les chacals, les hyènes se promènent autour d'eux dans la nuit, sous la conduite du berger Gambetta.

J'ai assez passé de temps en tête-à-tête avec la Commune. Je ne retournerai pas dans Paris si le pouvoir exécutif ne s'y promène pas d'un air menaçant avec douze licteurs portant la hache et les faisceaux et ne s'arrête pas, de temps en temps dans sa promenade, pour faire une morale effective et efficace sur la voie publique; mais les sages disent qu'il suffira d'instituer de bonnes écoles pour les enfants et les adultes. Je suis sûr que M. Jules Simon croit qu'un de ses discours aurait fait plus, dans la dernière semaine de l'insurrection, que le cercle de feu des canons du maréchal de Mac-Mahon. Je ne sais ce qui l'a empêché de venir essayer ce remède de la parole.

Adieu, chère mademoiselle. Je suis un peu enragé, ce qui ne m'empêche pas de vous dire mille tendres respects.

CLXXII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Versailles, 2 août 1871.

Chère Mademoiselle,

Je réponds bien tard à la très brillante et très aimable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Mon excuse est que j'ai eu *les fièvres*, c'est-à-dire quelque chose qui rend à peu près incapable de tout. J'ima-

gine que je dois ce petit présent aux grands bois et à la belle nature qui nous environne. J'ai toujours remarqué, malgré ce qu'en disent les médecins et les physiologistes, que les grands espaces inhabités sont malsains (heureusement, pas pour François); mais, en général, la fièvre a besoin de grands espaces mélancoliques. Elle est assise, comme une bergère, parmi les fleurs de la villa Pamphili, et se garde bien de mettre les pieds dans le Ghetto des Juifs, à Rome. C'est peut-être une preuve que l'homme bien portant est fait pour vivre en société.

Au milieu de *mes fièvres*, j'ai eu l'apparition d'un charmant ménage, de M. et madame Georges Gavard. Si ce n'était familier, je vous dirais que j'ai trouvé M. Georges bien aimable et à madame G. Gavard un grand air d'esprit et de simplicité noble qu'on voyait sans doute plus souvent à Athènes qu'on ne le rencontre à Paris. Il est bien beau à M. votre frère d'être allé sans hésiter à la rencontre de l'artillerie prussienne, quand il laissait une si aimable personne dans sa maison. Je crois que, à sa place, j'aurais donné ma démission, et on aurait dit de moi ce qu'on eût voulu.

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés, en France, qu'au moment de votre départ. La Chambre marche à pas de tortue quand il ne faudrait rien moins que des charges de cavalerie. Je crois qu'on s'en remet à M. Jules Simon et au progrès des lumières pour ramener les peuples à l'ordre. Les élections municipales de Paris donnent une Assemblée qui pourra dans un peu de temps, et avec un peu de pression, recommencer quelque chose comme les journées d'octobre et de janvier derniers. Beaucoup de ces conseillers municipaux reconnaîtront la trace

de leurs bottes sur le tapis vert de la table d'où ils menaçaient le général Trochu. Je plains M. Say d'avoir à présider cette cohue dangereuse et je lui conseille d'avoir sur son bureau, non pas une sonnette, mais une pièce de campagne servie par des huissiers sortant de l'artillerie. C'est un ensorcellement que ce sommeil des gens de Paris. J'ai quelque envie de ne jamais retourner dans ce Charenton. Il est vrai que la France tout entière n'a pas l'air beaucoup plus sensée. Je ne vois guère que les ballons où l'on puisse être en sûreté.

Je n'ai pas les mêmes objections que vous, chère mademoiselle, à ce que M. Gladstone soit placé quelquefois au bas bout de la table ; je le mettrais même volontiers à la petite table, pour lui apprendre à détruire, pièce à pièce, le génie particulier de son pays. On en voit de belles quand on substitue aux forces naturelles l'esprit de système. C'est par là que la France ne se reconnaît plus et ne sait plus où elle en est.

Voulez-vous me permettre de vous demander s'il y a quelque nouveau livre à lire en Angleterre ? Il y a un sort pour les livres. Ce n'est pas le mérite d'un ouvrage qui lui fait passer l'eau. La vogue d'outremer dépend de plus d'une cause dont le charlatanisme est une des plus efffcaces sans doute, mais ce n'est pas la seule. On recommande à chaque nation ce qu'on croit convenir à son genre d'imagination, et il suit que ceux qui n'ont pas ce tour d'esprit de la communauté n'entendent point parler des écrits qui seraient à leur usage et de leur goût. Je ne doute pas qu'il n'y ait en Angleterre, sur les rayons de toute bonne bibliothèque, des centaines de volumes sur lesquels je me jetterais volontiers et dont le nom même n'est pas venu jusqu'à Boulogne.

François reprend son air accoutumé à vue d'œil. Il aura bientôt repris sa désinvolture militaire de l'année dernière.

CLXXIII.

A M LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Versailles, 4 août 1871.

Mille remercîments de votre lettre du 1er, mon cher ami. J'ai lu votre discours au lord maire. Je l'ai trouvé du ton le plus juste, et vrai et vif, et parfaitement adapté aux circonstances des deux pays. Il a ici le plus grand succès et je crois que M. Gladstone a dû le louer aussi dans sa réponse.

Victor nous a envoyé un petit extrait de journal qui vous accuse de mener perdre la République française, puisque vous donnez à dîner à M. le comte de Paris. Il faut pourtant bien que les princes dînent quelquefois, et, s'ils dînaient chez M. de Bismark, on le trouverait également mauvais.

Les esprits ne sont pas à la sérénité. Les communards ne sont pas, à beaucoup près, dans la crainte et l'humilité où ils devraient être réduits. Paul se plaint que, dans son quartier de Charonne, ils jettent bien encore de temps en temps des pierres à tout ce qui a l'air clérical. Les élections municipales sont un grand sujet de controverse. Les optimistes aiment à croire que la majorité y sera excellente. Au jugé, sans les connaître en détail et aussi parce que je n'en connais pas un, j'en conclus que bois dur et bois flexible, ce sera du bois dont on ferait aisément une Commune dans un moment d'ébranlement.

On dit, pour nous tranquilliser, que nous avons un

gouvernement de transition, mais un gouvernement de transition doit être le plus actif des êtres. Je ne peux pas nommer transition un temps d'arrêt indéfini sur la grande route. Je ne vois pas venir les locomotives de renfort. Le sommeil de la Belle au bois dormant n'était pas une transition. Au jour du réveil, nous serons encore au 29 mai, en supposant que nous n'ayons pas dévié jusqu'au 22, jour de l'entrée des troupes à Paris.

Madame d'Haussonville et Mathilde s'annoncent pour le 15 juin à Coppet. Peut-être que les nouvelles de la rue de la Pépinière modifieront cet itinéraire. D'un autre côté, Victor semblait croire qu'il y aura bien encore deux mois d'ici au mariage. J'aime ces mariages américains où un ministre prend à part deux jeunes gens dans un salon, les mène dans un petit coin et les marie gravement, sans plus de cérémonie, d'appareil, de chevaux, de corbeilles, de trousseaux, de voyages aux extrémités du monde. Mais qui se croirait ici marié, sans le bruit, et le trouble, et le luxe, et le tumulte ? Adieu, mon cher ami, bien des tendres amitiés.

CLXXIV.

A MADAME DONNÉ.

Versailles, 10 août 1871.

Je suis bien en retard, chère madame, pour vous remercier de votre bonté. J'ai été poursuivi par la maladie, le chagrin, l'inquiétude et, sur tout cela, quelque chose qu'on nomme *les fièvres* par excellence, et que vous ne connaissez que trop bien. On ne sait plus rien, d'ailleurs, sur votre santé. On n'entend plus rien à rien dans ce fracas de calamités, de soucis

généraux, de colères sur le train des choses. Je vis au désert depuis six semaines; aux portes de Versailles, il est vrai, mais en réalité, loin de tout et de tout le monde, les voitures hors de portée, les journaux arrivant irrégulièrement, et aussi les lettres.

Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'il y a six semaines. Nous vivons, au propre, dans le provisoire, c'est-à-dire en tâchant de tuer le temps au lieu de l'employer. Les castors font leurs digues à temps et ne dissertent pas au lieu de travailler; mais nous ne songeons guère à empêcher le génie de la Commune de tout disposer pour recommencer ses abominations sur quelque point du territoire. Nous sommes à cette heure comme les Hollandais, nous avons la mer suspendue sur nos têtes. Il y a à peine assez d'ingénieurs, assez de bois, de pierres et de ciment, et surtout de temps pour élever les barrières nécessaires, et on se promène, regardant nonchalamment monter les eaux déchaînées et plus insolentes que jamais. On dirait que nous n'avons pas été noyés, il y a moins de trois mois.

Il paraît que ce qui presse, c'est de savoir si Versailles deviendra Washington. Du train dont vont les choses, il importe assez peu de savoir si l'on sera pendu à Versailles ou à Paris. Pour moi, si je pouvais me passer mes fantaisies, je m'abonnerais au *Journal des Débats*, et j'irais à Smyrne ou à Zante pour lire avec quelque tranquillité la triste suite de l'histoire de notre triste France. S'il y avait quelque part chez nous quelque volonté, quelque esprit de suite, quelque activité vers un but, il vaudrait la peine d'y rester et de pousser à la roue, chacun selon son espèce; mais attendre dans l'inaction si on ne va pas mettre le feu à votre maison, si l'ennemi

parmi lequel on vit ne va pas saisir l'occasion de vous emmener à la Roquette, ou ne va pas faire sauter le Panthéon ou les égouts, c'est une manière de vivre par trop misérable. J'ai vécu à Paris pendant la Commune, ayant la sottise de n'être pas fort inquiet, mais j'ai maintenant une horreur rétrospective de tout ce à quoi on était exposé dans ces malheureux jours.

Êtes-vous tranquille à Montpellier, chère madame ? On me dit que le fond du Midi a un esprit détestable. C'est probablement le *dæmonium meridianum* dont parlent les Écritures. Il a envoyé à la Chambre plus d'un membre qui serait mieux à sa place dans une cellule de Mazas.... Les personnes qui n'ont jamais pensé que du mal des classes inférieures en prennent bien à leur aise. Elles triomphent aujourd'hui et disent en hochant la tête : *Je vous l'avais toujours bien dit.* Il serait bien singulier que la Providence tînt à nous démontrer que le grand nombre est l'ennemi de la civilisation,

> Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

Je ne le peux absolument pas croire, et je veux respecter *les rêves de ma jeunesse;* mais la tentation est bien forte par moments. Duclos disait des esprits forts, ses amis : « Ces gens-là en feront tant qu'ils me feront aller à la messe. » Il ne faut, sans doute, pas aller à la messe dans ce sens-là, mais on a des mouvements d'humeur à combattre, assurément.

Le pauvre M. Arago, revenant un jour de l'Hôtel de ville, en 1848, après une épouvantable émeute, disait tristement à l'un de ses aides de camp au ministère de la Marine : « En vérité, ces gens-là ne sont pas rai-

sonnables. » Il est bien difficile aujourd'hui de rester dans cette tristesse modérée.

Madame de Staël est à Coppet. Elle y a sa nièce, madame d'Haussonville, et sa petite nièce, Mathilde d'Haussonville, que la Commune tenait beaucoup à mettre à la Roquette pour lui apprendre à avoir fait du bien aux pauvres dans tout le faubourg, vers la rue de Reuilly.

CLXXV.

A M. E. DE SAHUNE.

Versailles, 12 août 1871.

Voici, mon cher ami, la voix de l'exacteur qui se fait entendre. Vous songiez, avec une joie secrète, que vous m'aviez répondu et que, grâce à Dieu, vous étiez quitte et tranquille, et pourtant vos ennuis vont recommencer. Il va falloir se rapprocher de la plume et de l'encre, noire invention d'un démon, comme dit Homère, à propos d'une lettre irritée qu'écrivait Achille, de son cabinet, à Agamemnon en son quartier général. Job dit, quelque part, que ce n'est qu'au cimetière qu'on n'entend plus la voix de cet exacteur.

On dit qu'à Gurcy, comme vous êtes des gens qui faites profession de sagesse et de profondeur en politique, vous nous trouvez bien exagérés quand nous entretenons encore quelque crainte du monstre communard et que nous croyons probable que cette plus que bête du Gévaudan reparaîtra prochainement dans quelque partie, sinon dans toutes les villes et villages de France. Si c'est faiblesse que d'entretenir ces pensées, j'avoue que c'est la mienne. Si j'ai tort, si l'animal est blessé à mort, pourquoi M. Thiers a-t-il

tant de ménagements pour beaucoup des proches parents de la Commune (et ces parents-là sont capables de tout) ? Je suis porté à croire que ces complaisances pour cette terrible famille ont pour but d'amadouer la bête féroce, dont il sait qu'elle a gardé presque toute sa force, bien qu'elle ait été assez grièvement blessée à Paris, entre le 22 et le 29 mai. Partout éclate l'insolence de ces criminels, et devant les conseils de guerre même, ils m'ont tout l'air de savoir qu'on lève pour eux de nouvelles armées et que leurs ménagères sont déjà à la cave emplissant leurs cruches des flots limpides de l'huile de pétrole. Après le 29 mai, je croyais que, de longtemps, pas un des drôles qui avaient connivé de près ou de loin avec la Commune n'oserait nous regarder en face, et voici qu'ils nous jettent des pierres dans nos rues, à la vue des gardiens de la paix ; et, comme l'aurait dit Tertullien, ils votent dans nos assemblées, ils siègent à l'Hôtel de ville, ils sont assis au banc des juges dans nos tribunaux, ils sont partout ! Je ne sais pas comment on supporte, je ne sais pas comment je supporte un état si humiliant.

Comme il n'y a rien à lire de nouveau, assurément, par un temps où chacun vient d'enterrer ses morts ou bien a ses dernières dispositions à faire, je reviens à Homère, qui n'a pas connu les Ranc et les Pyat ; mais que c'est un plaisir toujours nouveau de relire, au XXII^e^ livre, le beau dîner qu'Ulysse sert aux prétendants pour la dernière fois dans la salle à manger !

Νῦν ἐμῖν καὶ πᾶσιν ὀλέθρον πείρατ' ὑφῆπται.

Ah ! quel maître de maison respectable ! Quelle exactitude à rendre à ses hôtes ce qui leur est dû, et

avec quel soin assidu son aimable fils l'aide à bien recevoir son monde ! Quelle promptitude, quelle vigilance, quelle vivacité de repartie ! Mais où sont Ulysse, Télémaque et Eumée ? Si l'humble Eumée était encore de ce monde, c'est à lui que je donnerais les clefs de la maison. Ces braves gens font plus de besogne en un jour que tous nos pouvoirs constitués n'en feront en dix ans. Il est vrai que ces pouvoirs font, eux, le travail de Pénélope qui brodait, de ses belles mains, un suaire pour les membres de sa famille qui en auraient besoin.

CLXXVI.

A M. CH. GAVARD.

Versailles, 10 septembre 1871.

Hélas ! oui, cher monsieur, je suis malade, je suis malade ; je passe mes journées et mes nuits dans les misères de la fièvre et des détraquements nerveux.... Je regarde avec tristesse les lettres que j'ai là et auxquelles je voudrais répondre et je suis incapable de bouger ni pied ni patte. Soyez assez bon pour expliquer cela au duc de Broglie et à Emmanuel. Mais je ne peux pas ne pas vous remercier de votre bonté si attentive pour moi, au milieu de tant d'affaires qui vous poursuivent.

Oui, on paraît avoir fait un nouveau bail avec une demi-sécurité... Chacun se prépare à deux mois de repos... M. Thiers va visiter les forteresses de la République et on se flatte de désarmer bientôt la garde nationale de Lyon et autres cités rebelles.

Lire, je ne lis et n'ai à lire ici que *Werther* et Homère ; ce sont deux genres de livres qui ne piquent

pas beaucoup la curiosité des petits crevés d'aujourd'hui. J'ai fait aussi demander à l'Institut le livre de M. Gladstone... Ce sont des notes laborieusement composées sur les textes et négligemment enfilées sous forme de livre. Mais je m'intéresse à cette lecture qui nous remet aux beaux temps de Casaubon ou de Bentley, avec plus de largeur et aussi moins de rigueur d'esprit.

Dites au duc de Broglie, je vous prie, qu'il y trouvera, à la fin du IIe volume, une dissertation sur cette condition supérieure des femmes dans l'âge héroïque de la Grèce. Qu'il en cause avec M. Gladstone ; on ne sait jamais si une conversation de ce genre avec un auteur ne peut pas aplanir vos difficultés commerciales...

Voici venir l'automne avec son surcroît de tristesse et la dispersion des hommes sur la face de la terre durant les vacances. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de visites dans nos quartiers de l'avenue de Paris même pendant les séances du Parlement, mais enfin on sait du moins qu'il y a du monde aux environs, et cela tient presque compagnie quoiqu'une compagnie peu animée.

J'ai vu avec grand plaisir M. de Barante qui a pris la peine de m'apporter votre lettre... Il a des traits de son grand-père qui m'ont reporté bien loin de ces jours-ci auxquels on ne prend plus de plaisir.

Adieu, cher monsieur, je voudrais mieux savoir le détail de votre vie à Londres... Je sais que vous êtes terriblement occupé, mais, pour vivre, il faut chaque jour quelque plaisir dans la vie, sans quoi l'homme tourne à la férocité. Vous n'avez plus votre petit cercle de mère et de sœur qui ne se remplace pas, toutefois il faut que quelque part une lampe brille

dans un petit salon agréable où l'on raconte ses ennuis et ses affaires. Autrement, ce n'est pas la peine de vivre.

Bien des amitiés. Vous êtes bien aimable pour vos amis, et les gens bien aimables pour leurs amis sont rares, très rares.

CLXXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 1er octobre 1871.

Au milieu de votre propre chagrin, comment avez-vous laissé M., madame et mademoiselle Bertin ? On ne peut pas penser à leur douleur sans avoir le cœur serré. On a beau dire, même dans l'ordre des affections, la supériorité de l'esprit rend les hommes, pour ainsi parler, plus vivants et leur perte en est plus amère. Cette mort de M. Édouard Bertin est un sujet de vifs regrets même pour ceux qui n'avaient pas eu l'honneur de vivre dans son amitié. Il était l'un des derniers d'une race qui disparaît dans le monde des lettres et des arts ; d'une trempe plus forte, plus fine que les générations nouvelles.

Comment avez-vous retrouvé votre pauvre Chevreuse, chère madame ? Les Prussiens l'ont-ils traité comme ils ont fait dans tous ces environs de Paris ? Quand pourrons-nous penser comme à des malheurs éloignés des Prussiens et des communards ? Il est bien probable que depuis le commencement de l'année dernière quelque mauvais esprit a eu d'en haut la permission de saccager le monde pour un temps. On voit de ces permissions données dans les Écritures, comme pour le pauvre Job, par exemple. Nous ne

ressemblons pas mal à Job, avec cette différence qu'on ne nous rendra vraisemblablement pas comme à lui tout ce qu'il avait perdu durant la malédiction. J'ai toujours regardé avec étonnement les historiens philosophes qui nous expliquent à livre ouvert le gouvernement de notre petit monde.

Je suis resté à Versailles, ou plutôt dans les bois de Versailles avec ce jeune officier blessé. Il va mieux et bien mieux, quoiqu'il faille encore des mois pour son complet rétablissement. Je ne sais pas trop si je ne serai pas obligé d'aller passer quelques jours en Normandie. Je me figure que ce que vous voulez bien me dire de votre petit séjour à Paris à *la fin du mois* s'applique au mois d'octobre ; j'espère bien être à Paris pour ce temps-là. Il me semble qu'il y a mille ans que je n'ai vu l'hôtel des ministres. Je ne crois pas qu'il ait été brûlé par les amis un peu exaltés de M. Gambetta, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Si nos élections de conseils généraux tournent au rouge, la Chambre pâlira singulièrement et perdra courage, et celle qui suivra n'aura sans doute pas figure humaine. C'est pour lors qu'il faudra visiter ses pompes et crémeler sa maison de ville et sa maison des champs.

CLXXVIII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 4 octobre 1871.

Mon cher ami, pendant que vous regardiez tristement la marche d'une invasion et d'une épizootie, bien que nous ne soyons pas bien gais, nous assistions à d'aimables mariages[1] le 26 et le 28 du mois dernier.

1. Celui de mademoiselle d'Armaillé avec le prince Victor de

Après plus d'un an de calamités de toutes sortes, on est tout surpris de voir des spectacles agréables. A cette vue nouvelle, la tête tourne un peu comme quand on se lève pour la première fois après une grande maladie. Le peu de beau monde qu'il y avait à Paris était, bien entendu, à ces deux noces ; je n'y ai point vu de communards ni de pétroleuses, et tout au contraire, il y avait là deux princes de la maison d'Orléans, M. le duc de Nemours et M. le prince de Joinville. On se sentait étonné de les voir en France après si longtemps, et, probablement, ils avaient quelque sensation du même genre. Je me prenais à craindre instinctivement que la police d'un Bonaparte ne leur mît la main sur le collet, ou qu'un peloton de bandits de l'Hôtel de ville ne les vînt happer pour les fusiller dans la cour prochaine. Toutes ces figures de Piétris ou de pétroleurs errent encore avec quelque raison dans nos imaginations, comme vous le pensez bien. On vous aura dit combien mademoiselle d'Armaillé est aimable; *Candida Naïs*, très jeune, très décidée, très douce, avec un air vif et intelligent. Pour mademoiselle de Biron, avec la grâce et je ne sais quoi de plus frêle qui est moderne, elle pourrait être la petite cousine du roi d'Argos ou

Voir jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux.

En la voyant, on se dit qu'une pareille figure vous rendrait légitimiste et catholique à sa volonté. C'est *Monime* ayant fait un mariage d'inclination. On ne la traîne pas en effet dans un *climat barbare* en la conduisant dans la famille d'Harcourt.

Broglie et celui de mademoiselle de Biron avec le comte Bernard d'Harcourt.

Vous me semblez mieux que par le passé, dans votre lettre, cher ami. Ce n'est pas que vous parliez beaucoup de votre santé, mais vous paraissez plus en train sur les choses humaines en général. Quand je dis *en train*, ce n'est pas d'espérances, et il n'y a pas de quoi en effet. Il est bien probable que notre pauvre pays est mortellement atteint ; seulement, les grands corps, comme l'empire romain, mettent longtemps à mourir. On dit longtemps à leur porte : *Monsieur a été mieux cette nuit; monsieur a fait une petite promenade au soleil.* Nous avons sans doute la maladie qui a emporté lentement Sylla, la maladie que les médecins nommaient, je crois, *vermiculaire* ou plutôt *pédiculaire* à cause des communards qui nous travaillent depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds. Je crois que, si l'on avait usé d'un savon un peu chargé de potasse, on aurait retardé les effets du mal, mais on a mieux aimé faire des frictions à la glycérine et à la fleur d'oranger qui ne sont bonnes que pour le teint délicat des belles dames. Qui aurait dit après Lens, après Zurich, après Austerlitz, après Bossuet, après Montesquieu, que la France serait mangée par la vermine ? C'est bien là ce qu'on appelle mourir à l'hôpital, et cela avec un poste de gardes nationaux communards à la porte et des vierges du pétrole pour gardes-malades !

Voilà que le *Journal des Débats* a perdu M. Édouard Bertin. Il était de sa race avec quelques faiblesses. Il était d'un métal fin et dur. Quoiqu'il eût le goût de la littérature bohème et qu'il lût Ponson du Terrail, il avait ce qu'il faut de bon sens et de goût au fond de son esprit. C'était un arbre et non une herbe folle comme celles qui font aujourd'hui le pré de la littérature, sans compter les chardons et les herbes vénéneuses.

Je suis tout seul dans cette grande maison tout en désordre des changements qu'on va y faire pour l'adapter à la jeune mariée. On voit sortir du fond des armoires des débris de toutes les dates, livres, gravures, vêtements, papiers,

Apparet domus intus.

Je pense que la maison de Priam était mieux rangée. On voit dans l'*Odyssée* que les Grecs et les Orientaux avaient leurs affaires très ordonnées.

CLXXIX.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 6 octobre 1871.

Cher monsieur, je vous ai écrit, sans reproche, le 8 septembre, et si je mentionne ce petit fait, c'est par défiance de l'exactitude de nos communications quand nous habitions la lisière des bois du côté de Viroflay. Ne voyez aucune insinuation dans cette crainte d'une lettre perdue ; votre bonté s'est toujours tenue enavance avec moi, et d'ailleurs on n'a pas beaucoup de loisirs quand on est chargé de régler le ménage de la France à soi tout seul.

Emmanuel m'écrit de Broglie que son père n'a point de concurrent pour le conseil général. Il est donc probable que vous aurez un ambassadeur conseiller général. Plaise à Dieu que toutes les nominations soient dans ce sens ! J'en doute très fort pour mon compte. Pour n'avoir plus tant de fusils, les esprits pervers n'en restent pas moins armés de leurs très insolentes espérances. Partout le crime et la

sottise se sont rencontrés et se sont embrassés ; cela fera dans quelques mois de jolies familles. On me raconte qu'un brave fermier, très exact d'ordinaire à payer ses fermages, a avoué d'un air narquois à son propriétaire qu'à cette fois il attendait pour voir s'il y aurait encore des propriétaires. Je sais qu'il ne faut pas prendre des saillies pour des chaînons de l'histoire, mais je remarque partout une attente de mauvais augure qui ressemble aux hurlements des loups quand ils voient passer un voyageur dans la neige par une nuit d'hiver.

En attendant, on va donner à Broglie un bal dans l'orangerie en l'honneur de la mariée. Peut-être qu'il y aura parmi ces danseurs rustiques des gens dignes de l'orangerie de Versailles ; mais on dansait la veille du déluge, et en vérité on faisait bien, vu la misérable condition de l'humanité. Où diable danserait l'homme, s'il ne dansait pas au bord des abîmes ? C'est la salle de bal arrangée d'en haut.

Vous n'avez probablement pas le loisir de lire les *Notes sur l'Angleterre* que M. Taine fait insérer dans le *Temps*. On y voit, comme dans le trésor du père de famille de l'Évangile, des choses vieilles et des choses nouvelles. Le procédé d'exposition est singulier ; c'est la minutie des dissections d'amphithéâtre. Les Anglais, s'ils daignent s'enquérir des jugements de la France à cette heure, doivent mal accueillir ces éloges mesurés, et leur orgueil pourrait bien ne pas s'accommoder de ce scalpel qui travaille dans leur face auguste. Pour moi, j'aime les minuties, trouvant que les grandes choses sont une harmonie de petites choses. On lit ces notes ici avec plaisir et curiosité. D'ailleurs je ne vois plus que M. Taine qui écrive. La terre se repose terriblement chez nous ; reste à savoir

si quelque moisson gigantesque sortira de ce grand loisir. Selon les vraisemblances, il ne sortira de terre que de petits communards habillés des morceaux d'habits pillés sur les classes aisées. Ce seront les œuvres complètes de Cadmus Ranc et de ses acolytes.

J'ai des lettres d'Alsace de M. de Sahune. Sa principale récréation est de voir des colonnes prussiennes qui surveillent les progrès de l'épizootie bovine et font abattre les bêtes malades. M. Thiers n'est pas si sévère aux animaux enragés.

CLXXX.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 octobre 1871.

Comprenez-vous quelque chose à ces conseils généraux, mon cher ami? Qui peut se flatter de connaître trois mille inconnus? Ce qui est sûr, à voir les abstentions, c'est que les peuples n'entendent pas se donner la moindre peine pour éviter de tomber dans le puits de l'abîme. Quand Drury-Lane brûlait, Shéridan, qui en était le directeur, regardait cela tranquillement et disait: « Je me chauffe au coin de mon feu; » seulement, ces marauds qui s'abstiennent n'ont pas l'esprit de Shéridan, mais ils finiront comme lui à l'hôpital ou pis que l'hôpital. La nation périra sans doute par le pétrole et le jury dira : *morte par la visitation de Dieu.* Voilà l'excellent M. Lambrecht mort soudainement. Il y a quinze jours que mon médecin me disait de lui : « Il est encore plus nerveux que vous. » Il y paraît bien, le pauvre homme ! C'était un de ces hommes dont il semble que la Providence devrait les garder pour leurs vertus.

Pendant ce remue-ménage politique on a fait danser à Broglie, en l'honneur du mariage de Victor, tout le beau monde du suffrage universel, *diræ facies;* mais il paraît que le lion populaire avait l'air doux et content et qu'il dansait de bon cœur.

A propos des choses du Sénat, savez-vous que la très belle bibliothèque de M. Mérimée, dans sa maison du coin de la rue de Lille et de la rue du Bac, a été brûlée jusqu'au dernier volume? Il l'avait léguée à l'Institut. Vous savez que je ne mets pas cela sur le compte de la Providence qui d'abord n'avait pas de motifs pressants de brûler la bibliothèque de M. Mérimée, puisqu'elle n'a pas songé à jeter au feu les bouquins de M. Rouher, s'il en a, et qui, d'ailleurs, a la parfaite résolution de ne pas paraître dans la conduite des affaires de ce monde. C'est probablement pour n'être pas importunée de sollicitations par les gens sensés. Si je vous dis toujours la même chose sur ce point, c'est que c'est toujours la même chose, comme disait cet autre.

Vous écrivez, mon cher ami, que les loisirs de la campagne prennent impérieusement tout votre temps; mais permettez-moi de vous dire que tout dans l'univers conspire à manger votre temps si vous ne le défendez *unguibus et rostro*. Sans une vigilance inquiète, les termites dévorent silencieusement le temps et l'argent et la santé, et généralement tout l'homme. Ce que j'ignorais dans ma jeunesse, c'est que le hérisson est l'image de la sagesse en ce monde bien plus que la chouette d'Athènes. Il dresse ses pointes en boule, qui est la plus parfaite des figures, afin de répondre aux attaques qui lui viennent de tous les côtés à la fois. La nature est une mère attentive qui travaille incessamment à réduire le nombre de ses enfants et à

détruire le bien-être de ceux qui restent. J'entends me faire faire un cachet qui représente un hérisson sous les armes avec cette devise un peu longue : Qui s'endort dans les bras d'un père doit y regarder à deux fois. La nature est *marâtre en ces affreux climats*, et partout ailleurs aussi ; mais voilà que je me mêle de prêcher.

J'aime vos lettres, cher ami ; vous répondez et vous causez. Que faites-vous cet automne ? Ne me répondez pas que les lettres de M. Benedetti sont curieuses. Mille amitiés.

CLXXXI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 23 octobre 1871.

Je ne comprends que trop bien, chère mademoiselle, que M. Chauffard ne veuille pas entendre parler de ces ascensions de quatre étages quand tous les vents sont déchaînés dans mon triste escalier. Vous voyez que je sais prendre parti contre moi-même et que je ne suis pas comme M. Cremer et M. ***, qui trouvent que tout ira mal en France, s'ils ne sont généraux, maréchaux ou présidents de la République.

Pourquoi semblez-vous toute triste d'avoir à lire les *Provinciales* ? On pourrait y prendre plaisir sans que Boileau nous en donnât l'ordre, mais, comme le sujet a perdu de son intérêt, il est bien de s'orienter dans le Port-Royal de M. Sainte-Beuve, qui a de longs et intéressants chapitres sur l'histoire des *Provinciales*. C'est dans *Pascal* que vous trouverez pour la première fois en France la raillerie sinistre et tragique aiguisée et affilée comme un poignard : c'est la

comédie et la tragédie tout ensemble. Vous y trouverez peut-être des longueurs, parce que le temps a emporté la jeunesse de toutes ces haines; mais, en se remettant à l'époque, autant qu'on le peut, on devient méchant avec la mère Angélique Arnauld, M. Nicole et M. de Sacy, et l'on prend plaisir à la chasse des jésuites comme on part, en Angleterre, à la chasse du renard. Seulement, dans l'histoire de Port-Royal, c'est le renard qui l'emportera à la longue et les pauvres jansénistes finiront mal.

M. Ch. Gavard n'est pas dans une sinécure, à beaucoup près. Il faut écrire, causer, haranguer, dîner. Heureusement M. Say n'a pas mené avec lui ses chiens barbets et hargneux et tenant du chien de boucher qu'on nomme Mottu et Bonvalet. Mais peut-être que les Anglais les auraient pris pour les mettre au Jardin zoologique avec les chacals et autres vilaines bêtes. Ce serait leurs invalides, à ces malheureux-là.

CLXXXII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 19 octobre 1871.

Je vis ici, mon cher ami, comme saint Antoine au désert, sans en avoir les tentations... Me voilà, depuis des semaines, dans ma petite prison, le soir. Si l'air du soir ne me donnait pas des maux de tête, j'irais voir M. Mohl, qui a la jambe malade; donc, il faut mener la vie de Robinson, mais Robinson avait un chat et même des chats. M. Marmier a un petit chien-loup qui me donne envie d'en avoir un pareil. Comme, dans cette demeure patriarcale, on passe les lettres sous la porte, le petit chien va les chercher, une à

une, et les rapporte exactement à son maître avec des mouvements de joie de se sentir si intelligent. Il est vrai qu'un chien semblable n'aurait pas beaucoup de lettres à m'apporter. Nous vivons à petit feu ici, en attendant le retour de la Chambre. Il n'y a rien de considérable à attendre d'ici au 4 décembre. Je ne sais pas si les bonapartistes tenteront quelque mauvais coup d'ici là! Ils en sont bien capables moralement, mais leur plus jeune chef n'a pas montré en Corse beaucoup de persévérance dans ses entreprises. Pour les communards, les personnes qui fréquentent par vocation les mauvais quartiers disent que les fureurs y sont les mêmes que durant nos mauvais jours et qu'elles peuvent éclater d'un moment à l'autre. J'avoue que je ne crois à rien d'aussi prochain.

M. Thiers a été reçu l'autre jour à merveille à l'Institut. Un bataillon d'infanterie formait la haie à son entrée; on stationnait dans les cours de la pacifique Académie. J'approuve cet appareil militaire qui inspire le respect aux uns et la crainte aux autres. La France n'a pas assez le sens commun pour honorer son chef dans la simplicité de Washington. Il lui faut les images de la force, des chariots de guerre et des chevaux fougueux qui lui écrasent un peu les pieds. La raison a besoin d'être armée jusqu'aux dents pour n'être pas insultée dans les rues et même pour être estimée dans les salons.

Nous avons vu dans les journaux d'aujourd'hui une phrase de M. Thiers recommandant *la clémence*. Cela veut dire, sans doute, qu'il n'y aura point d'exécutions par suite des jugements des conseils de guerre. J'en suis bien aise. Il est trop tard pour être sévère et il n'est pas bien de l'être capricieusement et

par voie de décimation. On aurait aujourd'hui, en sévissant après tant d'hésitations, le plus mauvais air du monde qui serait de frapper par crainte de l'opinion. Si on a, dans le commencement, exagéré la douceur, il reste à tirer parti de cette douceur sur le théâtre, je veux dire dans les discours à l'usage des peuples.

Lisez-vous l'histoire de la reine Marie-Amélie par M. Trognon? La note est juste, les nuances sont presque partout gardées et le récit est intéressant. Quelquefois il est pathétique. Je vous en ai peut-être déjà parlé, mais le commerce par lettres est si saccadé, d'ordinaire, qu'on est exposé à bien des redites. J'ai toujours rêvé une conversation complète et suivie par lettres. C'est sans doute une manie de ma part. Je n'ai jamais pu y amener personne. Qui l'eût cru, cependant? le pauvre Piscatory, avec son esprit impétueux et fantasque aussi, avait cette vertu qui est une perle de grand prix.

Ici, on gèle. Des jours sombres, glacés et solitaires, ne donnent pas envie de rire, je vous assure. Mon aimable et savant voisin, M. Chauffard, ne m'abandonne pas, mais, je ne sais, je ne suis pas en train de consulter les médecins. C'est de bien mauvais augure pour moi qu'un pareil changement. Ces révolutions dans les instincts annoncent une mort prochaine. Adieu, mon cher ami. Rassurez-moi sur vous en aussi peu de mots que vous voudrez.

CLXXXIII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, 11 décembre 1871.

Mon cher ami, il y a des siècles qu'on ne vous a vu. Il est vrai que vous vivez dans un train de guerre, et il est probable que cela durera longtemps sur ce pied de guerre. Je ne sais pas si ce monsieur des catacombes qui avait fait mettre sur son tombeau qu'il était bien malheureux de n'avoir plus rien à faire, trouverait agréable la besogne de ce temps-ci.

Voulez-vous accueillir, comme l'un de nos amis très particuliers, M. de Viel-Castel, auteur de l'*Histoire de la Restauration*, qui est candidat pour une de vos quatre places vacantes? Il ira vous chercher un de ces jours. L'un des derniers entretiens du duc de Broglie avec M. Guizot avait roulé sur le désir de le voir à l'Institut, c'est-à-dire à l'Académie française. C'est un esprit et un caractère d'une rare élévation. Son savoir est extraordinaire; il lira Homère et Sophocle avec vous, comme Virgile et Cicéron, comme Pope, Addison, Calderon et le Dante, dans leurs langues. Son *Histoire de la Restauration* est d'une fidélité, d'une indépendance, d'une sagesse de vues qui n'ont pas été égalées. Elle a douze volumes et il a à peu près autant écrit sur des sujets de politique, d'histoire générale, de biographie, dans la *Revue des Deux Mondes* et vous en aurez lu des parties qui vous auront certainement frappé pour la clarté, la sagacité et l'étendue des connaissances. Vous seriez bien aimable de me dire un mot des chances que vous voyez à cette candidature.

Adieu, cher ami. J'ai vu à Versailles votre jeune sous-préfet. Je serais pour le maintien des sous-préfets, s'ils étaient sur ce modèle.

CLXXXIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 11 décembre 1871.

Chère Madame, je vous ai vue partir avec beaucoup de regrets, mais je suis pourtant très heureux de vous savoir dans ce paradis du sud, tandis que nous habitons l'enfer de glace. Je ne sais trop de quelle substance il faudrait avoir les nerfs pour résister à ce supplice de chaque minute et qui dure depuis un mois. Je voudrais bien être dans votre jardin à la place de la fille d'Édouard Young. Si je ne suis pas mort ici, je suis du moins malade depuis des semaines. Je ne comprends pas comment on peut être député à Versailles qui est plus glacé encore que Paris. Il faut que M. Ordinaire soit bien robuste pour être si insolent par une pareille saison. Si j'eusse été le président de la Chambre, je lui eusse interdit le feu et l'eau, et surtout le feu, car la grande démagogie ignore l'usage de l'eau, sauf quand il faut noyer les sergents de ville; c'est pourquoi ils ne font usage que de pétrole dans leurs pompes à incendie.

M. Thiers vous a donné de nos nouvelles par son message. Je ne sais pas s'il a raison sur l'organisation de l'armée, mais il y a pourtant plaisir à s'entendre rendre compte de ses affaires par un esprit si clair et d'un bon sens si séduisant. Ce discours n'en est pas moins un sujet de commentaires assez aigres dans beaucoup de partis. On se plaint de ce qui s'y trouve

comme de ce qui n'y est pas. Les malades ne sont satisfaits d'aucun aliment et nous avons bien de la peine à vivre et à revivre. Nous avons pour nous soigner deux gardes-malades qui ne sont pas pour nous remettre en santé, à savoir le beau génie des Bonaparte et les bonapartistes d'une part, et l'esprit doux des démagogues. Quelle affreuse maladie et quel horrible hôpital !

Si vous tombez dans les anciennes *Revues des Deux Mondes* (du mois dernier, peut-être), veuillez lire deux articles de M. de Montégut, sur l'idée de patrie pour les pays de suffrage universel. Cela est fait de main de maître ; mais peut-être y a-t-il trop d'idées et trop de vues. Cela fait foule, et une foule pressée, et l'on ne voit pas assez les couleurs. Les grands tableaux n'ont qu'un petit nombre de figures espacées, sauf le *Jugement dernier* de Michel-Ange qu'il est prescrit d'admirer.

Comment vous trouvez-vous à Montpellier ? Après tant d'agitations, on retrouve avec un singulier plaisir les petits pénates qui gardent le foyer et le chœur silencieux des habitudes, si l'on peut parler ainsi, et la mémoire du passé. Bien que l'*Imitation* dise : *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit*, je crois que, si le grand moine qui a écrit cette *Imitation* rentrait dans sa cellule après avoir séjourné quelque temps à Mazas, sous les clefs de M. Raoul Rigault, il trouverait qu'il n'avait pas tort de se faire de loin une image charmante de sa petite retraite paisible avec ses livres, son prie-Dieu et peut-être son chat, si la règle permettait un chat.

Il est vrai, chère madame, que, pour vous, vous ne vivez pas dans une cellule, et que probablement le monde recommence à circuler dans votre salon et ne

vous laisse pas jouir de votre repos. De toutes les mauvaises herbes, le monde est celle qui a la vie la plus dure ; il pousse dans les ruines, parmi toutes les tristesses ; je suis persuadé que, dans un mois ou deux, il sera aussi vivace à Paris qu'il l'était en 69, mais je crois que vous savez vous bâtir une haute retraite que vous défendez résolûment partout où vous êtes et que vous vous faites, par exemple, un rempart de livres que les importuns ne franchissent pas aisément. C'est un bon système de fortifications et la vue d'un livre cause toujours un certain respect timide à un Français moyen.

Nous ne savons trop encore si l'Assemblée reviendra à Paris. Pour le moment la majorité est aheurtée à rester à Versailles, mais la vie d'hiver, à la longue, pourra y être intenable. Le lieu est plus froid qu'à Paris, les logements y sont devenus rares et chers. Beaucoup de députés vont et viennent tous les jours de Paris à Versailles et de Versailles à Paris. Il est bien dur, après une longue séance, de revenir chercher son feu et son dîner par le chemin de fer. Les ministères ont leurs papiers épars entre les deux villes. Il pourra donc prendre, à l'user, une certaine mélancolie à tout le monde d'acheter un peu plus de sécurité par tant de tracas. C'est dommage qu'il n'y ait pas à Paris une vaste forteresse hérissée de canons où l'on pût loger tous les députés et toutes leurs familles et tous les ministères. Enfin, il est nécessaire de s'accoutumer à tout, même à être fusillé de temps en temps par les communards. Fontenelle, à propos de je ne sais quels périls inévitables, disait : *Cela montre combien il est dangereux d'être homme*. C'est aussi le penchant de l'homme de ne pas acheter longtemps la tranquillité par l'ennui.

CLXXXV.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 13 décembre 1871.

Vous ne dites que trop bien, chère mademoiselle, sur la facilité à se perdre en politique parmi nous. Personne ne peut durer, parce que le génie du Français d'aujourd'hui est de prétendre à toutes ses aises du fond de la misère. Il veut des gens parfaits pour le gouverner, sinon il leur tord le cou. Il est bien insolent aux petits bourgeois, qui sont l'élite de la nation, de prétendre à toutes les vertus dans les autres quand ils sont eux-mêmes incapables de passer décemment un mauvais quart d'heure. On demandait à un enfant gâté ce qu'il voulait de bonheur et il répondait : « *J'en veux trop!* »

Mais il n'y a pas de mal à s'amuser de la lecture de *Gil-Blas*. Lesage est un peu parent de Molière, un parent pauvre, peut-être, mais d'une grande famille. Ce qui est singulier pour le goût du temps, ce sont ces nouvelles romanesques et monotones mêlées à ce récit si vif et si vrai de la nature humaine. Cervantes a fait de même. L'homme ne se contente pas du réel, mais il faudrait que l'idéal de ces nouvelles fût plus animé. Séraphine est ennuyeuse. N'avez-vous pas remarqué dans les lettres entre Boileau et Racine qu'ils ne se permettaient pas de toucher à l'idéal pour leur compte. Ils se croyaient obligés à des sentiments bourgeois. La poésie était une affaire à part. De notre temps, M. de Lamartine, par exemple, entendait en faire passer quelque chose dans sa propre vie, du moins les premiers jours de sa jeunesse. Au dix-

septième siècle, les poètes gardaient les diamants de la couronne de l'humanité, mais ils n'auraient pas osé mettre la plus petite pierre précieuse dans les cheveux de leurs femmes. Avez-vous jamais pensé aux cheveux blonds ou bruns de madame Racine? Avait-elle des cheveux?

CLXXXVI.

A LA MÊME.

Paris, 18 décembre 1871.

Oserai-je vous demander, mademoiselle, pourquoi vous avez renoncé soudainement à la politique? C'est pourtant bien le moment de lui porter quelque intérêt. La pauvre dame n'est pas dans une grande prospérité, et puis il a été dit avec justesse (je crois par un parent de M. W. de Mérode : « Vous avez beau ne pas vous occuper de politique, la politique s'occupe de vous tout de même, » et une femme, au général Bonaparte, qui disait rudement qu'il n'aimait pas que les femmes se mêlassent de politique : « Quand on coupe la tête aux femmes, il est assez naturel qu'elles veuillent savoir pourquoi. » Or, il n'y a pas plus de six mois que la Commune donnait fort à songer aux dames.

Sans doute, chère mademoiselle, il serait dommage de ne pas lire les poésies de Voltaire. C'est la plus vive image de l'esprit français quand il avait la grâce, la rapidité, la limpidité et le bon sens délicat, mais de temps en temps on pique ses jolis doigts à de vilaines épines. C'est un mauvais moment à passer; mais on ne peut pourtant pas se réduire aux volumes défigurés de la Société des *Bons livres* (ou quelque titre pareil), qui a mené ce livre de Voltaire au lavoir, puis

lui a coupé les ongles, arraché les dents et peigné proprement la crinière et mis des papillotes. Cela fait un animal étrange, un petit agneau sournois et désagréable à voir. Mais je conviens que Voltaire est une arme dangereuse et qui part dans la main sans qu'on puisse s'y attendre.

M. Cuvillier-Fleury recevra M. Duvergier de Hauranne, qui succède au duc de Broglie. Il doit recevoir aussi le successeur, quel qu'il soit, de M. de Montalembert. Si c'est M. le duc d'Aumale, il aura l'embarras, que nous disions l'autre jour, de parler de ses amis. Si vous le permettez, je le rassurerai sur cette difficulté en lui montrant votre lettre.

J'ai grande peur que notre ami M. de Viel-Castel échoue à cette fois dans sa candidature. Il n'a pas pris ses mesures à l'avance. Il a assurément la politesse du monde, mais il n'a pas ces arts du monde par lesquels on enlace de longue main chaque académicien de mille petits fils, comme il est raconté dans *Gulliver* des habitants de Lilliput. Il se tirerait cependant d'affaire, s'il portait un chapeau tyrolien, des guêtres de peau de chamois, une paire de pistolets et un coutelas à sa ceinture et qu'il arrêtât les passants sur le grand chemin de la littérature. Mais il vit aux montagnes et d'une vie paisible sur ses hauteurs. M. About a quelques chances, mais pour des motifs, ou des considérations, ou des craintes, ou des faiblesses diverses, il est probable que les quatre élus seront : M. le duc d'Aumale, M. Littré, M. de Loménie et M. Camille Rousset.

CLXXXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 28 décembre 1871.

Chère madame, je négligeais autrefois de souhaiter la bonne année à mes amis, mais les temps sont si durs qu'on devient superstitieux et je vous prie d'agréer tous mes souhaits pour que vous ne voyiez rien de semblable à 1870 ou 71. Le ciel est encore terriblement noir, les esprits horriblement incertains parmi les honnêtes gens. Chacun se lamente et personne ne met la main à une pierre pour faire des retranchements contre les loups qui hurlent et qui menacent.

Je ne vous avais point parlé des discours de l'Académie, chère madame, parce que, sauf au moment où on les lit, on ne pense à rien, pas même à la Chambre, à l'armée, aux élections, quand il y a, par-ci, par-là, des élections. Pourtant, je fais grand cas de la disposition à s'occuper d'autre chose que de ses malheurs. César dit quelque part : « Sous ma tente, au plus fort de la guerre, j'ai toujours eu du temps pour penser à bien d'autres choses. » L'esprit devrait s'accoutumer à se promener dans tous les temps par la gelée, l'orage ou la pluie, parmi les pensées désintéressées. *Penser à autre chose*, comme on dit, est peut-être le secret de la force. Je me vante d'avoir lu très paisiblement Tacite pendant que Versailles et la Commune tiraient tour à tour sur la maison que j'habitais ou sur les alentours. Je crois que, la fois prochaine, je serai moins de sang-froid, ayant eu occasion de voir ce que font les obus quand ils tombent sur quelqu'un. Voulez-vous que je vous

envoie ces deux discours académiques? Vous y verrez des jugements divers sur Lucrèce, sur Milton, sur Virgile. Il y a des pages brillantes de M. Cuvillier-Fleury sur Lucrèce, mais je ne crois pas comme lui que Lucrèce ait beaucoup contribué à répandre l'épicuréisme en France, même parmi ceux qui peuvent le lire. La nature lui apparaît sous des formes si grandes et si vives qu'elle n'inspire, quand on voit ses tableaux, que des idées élevées. Dans les intelligences poétiques, le matérialisme de doctrine ne fait qu'une chose; il met dans le monde extérieur toutes les grandeurs que Port-Royal mettait en Dieu, et c'est aussi pour cela que Port-Royal, par un effet contraire, n'est point touché de la nature, voyant tout en Dieu comme il fait.

Puisqu'il faut penser à autre chose, je me demandais l'autre jour si vous aviez lu cet *Obermann* dont M. Sainte-Beuve a tant parlé. C'est un livre singulier dont il n'est pas aisé de suivre l'enchaînement, probablement parce qu'il n'y a pas d'enchaînement, mais, par-ci, par-là, dans des plaines mornes, on trouve un bel arbre ou un beau lis, au bord d'une mare qui donne envie de s'y jeter la tête la première. Mais il est possible que vous vous en soyez déjà ennuyée depuis longtemps. Il n'y a pour le moment que des récits de nos guerres qui aient quelque vogue, et encore ne sait-on qui croire ni à qui entendre.

CLXXXVIII.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 6 janvier 1872.

Cher monsieur, il est encore temps, le jour des Rois (le siècle n'aime pas ce nom, à la vérité), il est

encore temps de vous souhaiter la bonne année avec compensation pour les deux qui viennent de s'écouler; mais la nature ne paye pas volontiers les arrérages. La Providence l'avait fait visiblement pour Job; c'était sans doute par exception. Ces gens d'Orient ont toujours été mieux traités que nous autres Occidentaux, et il ne serait pas impossible que Dieu fût d'ailleurs dégoûté de l'homme par la suite des temps. En revanche, M. Littré s'est dégoûté de l'idée de Dieu et Mgr l'évêque d'Orléans s'est tout à fait fatigué à son tour de la charité envers M. Littré; c'est la petite pièce des dernières semaines.

Vous savez comme moi ce qui se passe sur un plus grand théâtre, celui de Versailles. Les acteurs ne semblent pas avoir beaucoup de cœur à l'ouvrage,

> Les harpes détendues
> Languissent suspendues,

sauf pourtant la harpe de M. Victor Hugo qui ne rend pas de très beaux sons, comme vous pouvez l'entendre. Pour nous, nous marcherons au son de la flûte de M. Vautrain. J'aime les gens doux et sensés, et c'est un berger d'Arcadie en regard de l'auteur des *Travailleurs de la mer* et de l'*Homme qui rit*. Ces poètes n'ont pas beaucoup de logique et, s'il est nommé député pour Paris, il sera prudent de quitter Paris, de crainte d'être étouffé dans les embrassements de son égalité et de sa fraternité. J'aimerais mieux Horace, ou Virgile, ou Tibulle pour représentant.

Je vous plains bien, cher monsieur, de mener une vie pressée et d'avoir sans cesse derrière vous la nécessité qui vous dit : *Marche, marche*. J'espère que, du moins, vous pouvez faire comme le vainqueur

d'Arcole et malheureusement l'oncle de son neveu ; il se vantait de ne penser qu'à une chose à la fois, ce qu'il appelait savoir fermer ses tiroirs. Cette disposition d'esprit permet le repos même dans les plus pressantes occupations et les plus multipliées. Quand on ne l'a pas, on est toujours comme j'ai vu un jour notre ami G***, sortant de la Chambre des députés avec un paquet de lettres, mémoires et réclamations de ses électeurs. Le vent prit le paquet en flanc et fit tourbillonner tous ces papiers autour de la tête de notre ami qui ne savait comment rassembler cette meute en insurrection.

CLXXXIX.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 9 janvier 1872.

Chère Mademoiselle, je rapporterai mot à mot toutes les aimables paroles d'un prince très aimable à qui de droit. Il faut espérer qu'elles figureront un jour dans un recueil volumineux comme celui des lettres d'Henri IV et de l'empereur Napoléon. Pour le dire en passant, avez-vous jamais lu les six volumes in-4° des Lettres d'Henri IV? beaucoup sont charmantes. On y entend comme le galop de son cheval et le bruit des armes. C'est la *furia francese* dans le genre épistolaire avec un fond de sagesse qui ne va pas toujours avec cette *furia*. La correspondance de Napoléon n'a pas du tout cet agrément, qui est la marque de beaucoup de qualités morales.

Qui donc vous a fatiguée dimanche de l'éloge de Voltaire? Il n'est pas très à la mode aujourd'hui que M. Mottu lui a donné le coup de pied de l'âne avec sa

misérable statue. Pourquoi le nom de M. Littré est-il venu avec celui de Voltaire? On ne saurait moins se ressembler que ces deux académiciens.

Ah! vous avez été grondée par M. Ch. Gavard pour avoir applaudi à la *Conversion de Louise*. On pourrait gronder plus mal à propos.

Votre jeune amie a bien de la prévoyance en songeant déjà à s'assurer une place à la réception de M. le duc d'Aumale. Je doute que les filles de Noé en montant dans l'arche aient retenu une loge à l'Opéra pour la plus prochaine représentation. Je n'ose d'ailleurs pas espérer un billet pour une pareille cérémonie. C'est la majorité de la Chambre qui aura sans doute toutes les places. Je n'en ferai pas moins l'impossible puisque vous et votre amie le souhaitez.

Je n'ai pas du tout entendu dire que M. Barbier eût voté contre M. le duc d'Aumale à l'Académie. C'est quelqu'un qui venait de lire ses *Iambes* qui aura imaginé cela par induction. Mais M. Barbier n'a pas la férocité de ses ïambes.

CXC.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 15 janvier 1872.

Cher monsieur,

Il devrait être défendu d'écrire des lettres particulières aux personnes qui ont la conduite des affaires publiques. Ce pourrait être le sujet d'un projet de loi à la Chambre. On devrait ménager vos heures de repos et les tenir à l'abri des importuns. Vous voyez que je fais comme les autres et que je vous écris,

trouvant d'ailleurs qu'il n'est pas discret de vous écrire.

Il me semble, et voilà déjà longtemps que je le crains, il me semble que la Providence a des desseins sinistres et définitifs sur notre monde. Il n'est pas impossible que son but soit d'anéantir l'Angleterre par la main des Américains, pour livrer l'Europe à M. de Bismark qui l'arrangera d'abord à sa fantaisie ; après quoi, il sera dévoré lui-même par les compatriotes de M. Longfellow et de Ticknor, qui ne sont ni des Longfellow ni des Ticknor et qui traitent nos pauvres pays comme ils ont longtemps traité les nègres. Ce sera le premier acte de la fin du monde. Restera aux gens du nouveau monde à s'entre-tuer, ce à quoi ils ont une propension naturelle. Nos affaires présentes ne sont qu'une bagatelle en vue de ces vastes plans à quoi travaille la sagesse éternelle.

Tant qu'on survit, il faut s'occuper dans son petit coin. J'attends donc avec curiosité l'arrivée de M. Rouher à la Chambre. On verra et dans ce qu'il dira, et dans la manière dont la Chambre le recevra, quelles sont les espérances du parti bonapartiste et quels égards on croit lui devoir encore. Il est probable que l'ancien ministre de l'Empire entre à l'Assemblée avec le ferme propos d'être prudent et mesuré. Mais le naturel et l'habitude l'emporteront et il ne tardera pas à hasarder quelque chose dans le goût de sa circulaire. Ce serait le moment alors de le ramener à l'ordre et de lui jeter comme un seau d'eau froide la honte de son passé sur la tête. Mais qui fera cela avec éclat ? Il y a peu d'animaux de combat dans la Chambre. Si un chien de guerre tel que M. Brougham était là, il lui sauterait à la gorge comme le chien de Montargis ; si M. de Serre revenait au monde, il le ferait pleu-

rer de confusion en lui remontrant tous ses crimes contre le pays; mais qui pourrait faire cela à cette heure? M. Thiers, chef du gouvernement, ne saurait s'en charger, et je ne pense pas que M. de Belcastel ou M. Ordinaire s'en acquittassent avec l'autorité requise.

Les pauvres excellents députés du parti légitimiste modéré travaillent à blanchir un nègre et même plusieurs nègres qui pensent fortement des sottises à l'ombre de l'ombre du drapeau blanc... Si le docteur Blanche et le docteur Esquirol faisaient partie de la Commission, peut-être trouveraient-ils quelque palliatif qui ne durerait guère, mais c'est prêcher aux poissons que de parler raison à ces hommes polis et dangereux comme don Quichotte dans ses plus mauvais moments; c'est à peine si les infirmiers ne prendront pas la maladie en prêchant les malades; après quoi je suis d'avis qu'on fait bien d'essayer de tout plutôt que de se ronger les ongles et se tordre les pouces à regarder brûler sa maison.

Vous ne me dites rien de votre vie intérieure?

CXCI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 25 janvier 1872.

Chère Mademoiselle, j'ai voulu me faire raconter votre dîner d'hier, mais je n'ai pu tirer que ces mots: *très aimable*, *charmant*. Après quoi, comme le Juif errant, le député est parti pour Versailles. C'est une terrible affaire que ces courses sans fin. Peut-être qu'il vaudrait mieux être un peu égorgé à Paris que toujours ainsi par voies et par chemins.

Emmanuel est allé passer quelque chose de son *jeudi* avec François. M. Guyon n'ira que samedi à Versailles. Je compte qu'il le trouvera en meilleur train que la dernière fois.

Vos lectures parcourent rapidement toute la rose des vents, *Vanity fair*, *la Vie du prince Eugène*, *Molière*, *les Soliloques* de saint Augustin peut-être aussi. Il faut en effet varier ses lectures.

Reste à savoir si dans cette variété il faut comprendre les livres repréhensibles, comme vous le conseillent des casuistes un peu relâchés. Je ne suis pas du tout du sentiment qu'ils vous prêchent qu'il est bon de faire connaissance avec le mal. Il me semble que saint Paul dit de ce genre de science *que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous*. J'imagine qu'il étendait ce précepte à autre chose que la conversation et qu'il n'aurait pas conseillé à son amie la marchande de pourpre, de lire l'*Affaire Clémenceau* de M. Dumas fils, supposé qu'il y en eût des exemplaires à Thyare où résidait cette dame. On n'a pas trouvé de Rabelais dans la bibliothèque de Fénelon, et je tiens de madame de Lafayette que la princesse de Clèves n'avait pas même voulu lire *Montaigne ;* enfin, quand mademoiselle Virginie de Latour est partie sur le *Saint-Géran* pour revenir, pauvre belle ! au Port-Louis de l'île de France, elle n'emportait pas les *Contes de Voltaire* pour tromper les heures et *connaître son siècle dans ses laideurs.*

CXCII.

A LA MÊME.

Paris, 31 janvier 1872.

Voulez-vous me dire, chère mademoiselle, pourquoi la Providence, qui règle sans doute les grandes lignes de l'histoire, a donné un si prodigieux et si dangereux entêtement de leurs erreurs aux deux représentants des deux principes qui étaient comme les trous de rubis sur quoi tournaient toutes les roues du monde ancien? Je crois, pour mon compte, que ces deux personnages qui ont l'air de l'ancienne roche ne sont, au contraire, que trop modernes. Leurs prédécesseurs n'avaient point cette manie de la logique à toute outrance. Il était bien rare d'entendre Richelieu ou Louis XIV parler d'un principe et de ses conséquences, et la cour de Rome était célébrée dans le monde pour une souplesse savante et raisonnable qui tenait compte de tout et voyait au besoin des exceptions à tout ; mais la rigueur étroite du raisonnement est précisément la maladie de notre temps. Elle est la mère du suffrage universel et la grand' mère de toutes les doctrines audacieuses et bêtes qui désolent le monde et ont mis le feu à Paris. Cette manie furieuse travaille à abolir les grandes lois confuses du bon sens et les instincts les plus délicats de la nature humaine. Le diable dit quelque part dans l'enfer du Dante ; *Ah! ah! je suis logicien aussi!* et ce prince des erreurs se sert de sa prétendue logique pour mener les autres principautés à leur perte. Il les fait monter à cheval sur un principe et donne un bon coup de fouet à la monture qui emporte son cavalier

loin de toutes les données du sens commun et dans l'abîme qui est au bout des erreurs obstinées.

Henri IV n'avait pas une boîte à principe dans sa poche, mais un panache blanc à son casque, et il ne disait pas aux siens : Suivez mon raisonnement et vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur.

C'est singulier que l'héritier de Benoît XIV et le descendant de saint Louis souffrent du même mal que les ouvriers qui déraisonnent avec rigueur sur la société dans leurs clubs.

Quand un homme me dit : *Partons d'un principe*, je deviens d'abord tout triste et je me dis, à raison de la complication des choses humaines : *Pourquoi pas de deux ou trois principes ?*

CXCIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 13 février 1872.

. . . . . Il y avait autrefois une fête des fous. C'est celle-là que nous célébrons depuis longtemps, et il est probable qu'elle finira comme finissent ces saturnales quand elles se prolongent. M. de Bismark doit regarder tout cela de l'air de Méphistophélès. Notre ancien maître de Sedan s'imagine probablement aussi que tout va pour le mieux parce que tout va mal. Il se dit modestement et avec quelque vérité qu'il pourrait bien redevenir, aux yeux des peuples, un pis aller couronné, et il est vrai que, pour les bourgeois de France, tout s'oublie vite, même Sedan. Un millier de beaux esprits, depuis quatre-vingts ans, ont persuadé aux classes moyennes qu'elles devaient aimer et qu'elles aimaient le gouvernement parle-

mentaire. Ils se le sont laissé dire, comme ces enfants qui veulent faire les grandes personnes en mangeant des huîtres d'un air capable et avec un grand mal de cœur ; mais on voit vite revenir le naturel quand la liberté parlementaire est en péril. Ils la défendent du bout des lèvres et du bout des doigts. Ce qu'ils aiment réellement, c'est l'ordre dans la rue ; et ils auraient bien raison s'ils ne bornaient la leurs désirs; mais c'est, je crois, leur seule passion en fait de gouvernement, et ils acceptent le bienfait de l'ordre de toute main, même sans se demander si c'est pour longtemps. Un grand ami de la liberté, regardant les Français avec tristesse, m'a dit bien souvent qu'après tout, ce qui convenait le mieux à notre pays, c'était un gouvernement comme celui de M. Turgot, une monarchie absolue avec des conseillers comme M. Turgot. C'était bien la peine de couvrir le monde des débris de toutes les nations et de nos débris, pour retourner à ce que nous avons détruit en 1789. Pour M. le comte de Chambord, il est visible qu'il n'est pas de ces rois d'avant 89, lesquels raisonnaient peu sur leurs droits et ne les poussaient pas à toute extrémité. C'est un raisonneur de ce temps-ci qui pousse à l'abîme un cabriolet attelé d'un seul cheval, ou, si l'on veut, d'un seul principe. Je dois me répéter beaucoup par ce temps-ci où l'on ne peut pas ne pas parler sans cesse de la même chose. Il est vrai que cette même chose est à peu près une affaire de vie ou de mort.

On doit pourtant chercher à faire changer d'air à ses pensées, les promener et leur donner des spectacles nouveaux, sans quoi nous deviendrions maniaques. Vous ne me dites pas nettement si vous lisez les *Lamentations* d'Obermann, ou si vous les aviez

lues déjà. C'est pourtant curieux de chercher dans un livre, même ennuyeux, comment il a pu tourner un moment la tête à des gens de l'esprit d'Ampère et de Sainte-Beuve. Je vois bien que vous ne voulez pas quitter Bossuet, mais cette grande musique, et la plus noble de toutes les musiques, ne répond plus exactement à toutes les cordes de notre esprit. Il faut bien quitter l'église dans la journée, du moins par moments.

CXCIV.

A M. LE DUC DE BROGLIE (ALBERT).

Paris, 20 février 1872.

Le lamentable drame dont le dénoûment ne saurait nous laisser indifférents manque pourtant de l'intérêt qu'ont les bonnes tragédies. On s'attend à tout des choses, c'est-à-dire du cours aveugle des événements, mais on n'attend rien de personne. Ordinairement, dans l'histoire et les romans, on regarde à quelqu'un dont on attend le dénoûment, mais ici on dépend des vagues et du vent et des grands courants. C'est aussi triste et aussi ennuyeux que *le Secret de lady Audley*. Ce sont les purs hasards de la guerre sans Marceau, ou Marlborough ou Wellington. On peut mettre au bas des décrets : *Fait à Versailles, la deuxième année du règne de la gravitation, au palais des destins, rue du petit bonheur*, et pour armes *des dés*, avec la devise *Fata viam invenient*. Malgré cette agitation, on languit. *Pallentes ruminat herbas*. On rabâche; on prédit; on se lamente, et pourtant la rivière coule emportant le radeau. Où va-t-elle ? Probablement à la mer, où va toute personne qui ne se défend pas ou

qui ne peut se défendre. Le naufrage de la *Méduse* est un triste tableau !

M. Rouher ne fait pas encore de bruit. Personne n'a d'instincts de guerre.

CXCV.

AU MÊME.

Paris, 13 mars 1872.

Vous voyez comme les flots de la Chambre sont émus. Les eaux n'ont point de pente et le caprice du vent fait ce qu'il veut. M. Vitet et M. Saint-Marc Girardin n'étaient point à leur aise à la barre et ils auraient, sans doute, bien voulu que M. Grévy n'eût pas l'ombre de grippe. M. le prince de Galles devait assister à ces séances. S'il se trouvait là, il aura vu un spectacle peu fréquent en Angleterre depuis les Tudor et les Plantagenet. C'est bien la peine d'avoir comme nous inventé l'ordre et la règle dans le gouvernement des hommes et des choses. Peut-être M. le général Changarnier n'aurait-il pas dû jouer avec le feu. Peut-être qu'il eût mieux valu laisser encore le jury acquitter ces forcenés et en profiter après pour s'armer du règlement que propose M. Jaubert; et puis, il est bien possible que rien ne calme cette fureur de chiens enragés. M. le Président de la République a manqué le moment au mois de juin pour faire vomir aux communistes

Les restes enflammés de leur rage expirante.

Il faudra, sans doute, voir de nouvelles batailles rangées et d'autres Mac-Mahon contre d'autres Ranc, ou le même contre les mêmes. Il y a désormais en

France deux nations qui se feront et veulent se faire plus de mal que les Prussiens et les Français.

Vous retrouverez tout à la même place dans la République quand vous reviendrez. On ne fait pas un pas, à moins que ce ne soit un pas en arrière. Il est vrai qu'on paye les Prussiens, ce qui est bien quelque chose, mais les Prussiens de l'intérieur s'enhardissent et ceux qu'on remet en liberté reviennent pleins d'une rage sourde, et qui n'est sourde que parce qu'ils n'ont pas d'armes.

François va bien, mais il garde de la défiance contre Paris.

CXCVI.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 25 mars 1872.

Le temps n'est pas beaucoup à la correspondance avec ses amis, cher monsieur. L'hiver nous a pris à la gorge quand on nous annonçait les hirondelles. Nous vivons comme les ours au mois de janvier; nous ne mettons que rarement le nez hors de notre tanière et seulement pour pousser quelque grognement sur les affaires publiques. C'est là qu'on trouve partout six pieds de neige sur une glace qui cache cent pieds d'eau glacée. Le dégel sera probablement plus lamentable encore que cette gelée du provisoire inerte où nous vivons. Mais peut-être que vous ne songez plus à nous et que vous vous êtes endurci le cœur dans les plaisirs de l'Angleterre. Vous finirez par oublier le ponton sur lequel nous vivons pour suivre les jolis canaux d'Oxford et de Cambridge volant comme des oiseaux sur votre Tamise; et il est certain qu'un

étudiant des universités anglaises a meilleur air qu'aucun communard qui ait mis le feu à Paris dans ces derniers temps. L'université théologique a donc été battue sur l'eau par l'université scientifique. M. Veuillot dira que c'est pour punir les hérésies d'Oxford. Il est vrai que le Pape ne gagne pas non plus le prix des régates, mais ce raisonnement ne touche pas les têtes solides de l'*Univers*.

Ici donc on ne se dispute pas le prix de la course. Nous vivons dans l'état le plus étrange peut-être que le monde ait connu, dans un malaise tragique qui fait pousser de gros soupirs à tous et à toutes les minutes, et il semble que nul ne soit disposé à faire un effort énergique pour sortir du bourbier. Je ne sais dans quel roman de lady Morgan j'ai lu autrefois l'histoire d'un régiment de dragons engagés, dans les marais d'Irlande, à la poursuite d'insurgés ; les boues dangereuses du marais arrêtent tout à coup la troupe au galop. Les chevaux s'enfoncent peu à peu, puis les hommes, puis les casques, et on ne voit plus rien que l'eau trouble qui a dévoré lentement tous ces pauvres diables de soldats. On croit sentir quelque chose en France qui annonce un dénoûment du même genre.

Je ne vous dis rien de la perte de M. Cochin. C'était un homme tellement à part dans ces temps-ci qu'il n'en faut pas parler en même temps que de nos misères et de nos travers. Il y a bien peu de gens qui n'aient été sensibles à cette mort. Il avait tant de vertus aimables qu'on lui pardonnait les dons très rares de son esprit. Il semblait que tout lui fût promis dans la vie publique, et il aura passé sans avoir donné la mesure de son talent et de son esprit. Il est bien probable qu'il a succombé au travail immense de

tous ces minces détails de l'administration. Quoiqu'il eût toujours été très actif, il n'avait sans doute pas pris l'habitude de ce pénible labeur et de cet ennuyeux et incessant tracas de l'administration qui ne se tait ni nuit ni jour. Il faut y avoir été rompu jeune, et non seulement le gouvernement de l'empire, par sa culture des mauvaises herbes, a étouffé dans leurs germes les bonnes plantes, mais en tenant dans l'inaction les hommes qui avaient échappé à sa corruption, il les a empêchés de se préparer par l'habitude à ce dur métier du gouvernement.

Adieu, cher monsieur, vivez-vous un peu en famille à l'ambassade, ou bien êtes-vous forcé de courir le monde tous les soirs ? Je ne sais qui a dit : *La perspective d'une douce soirée embellit les heures difficiles.* La perspective de dix visites dans le beau monde anglais par soirée n'est pas faite pour embellir les heures difficiles.

CXCVII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 5 avril 1872.

Chère Mademoiselle, il y a pourtant de bien jolies choses dans cette vie de M. Ampère, et je trouve que vous l'avez lue avec un peu de froideur. Je vois que vous n'aimez pas le génie en habits percés. Ç'a été cependant son uniforme assez longtemps. Il y a dans ce pauvre grand esprit de M. Ampère un mélange d'élévation, de délicatesse, de candeur et de gaucherie qui pouvait toucher une femme. C'est peut-être aussi dans une expérience qui a amené la découverte du télégraphe électrique qu'il a brûlé ce pantalon

dont il lamente la perte. La misère du petit ménage qui vit de si nobles pensées et n'a pas d'autre chose à mettre sous la dent fait songer à ces misérables cabanes qu'on rencontre dans les vallées des Alpes: une pauvreté propre au dedans, tandis que de la fenêtre on voit la ligne sans fin des montagnes et ce Mont-Blanc qui semble rêver à l'infini.

Pour madame Schelling, ce n'est pas tout à fait la même chose, malgré son grand nom, ou plutôt ses grands noms. J'ai connu son second ou troisième mari, M. W. Schlegel, qui était un homme de beaucoup d'esprit et de plus de vanité encore. Quand je l'ai vu à Bonn, sa maison était solitaire, on ne voyait dans sa grande cour déserte qu'un beau paon qui aurait pu figurer dans les armoiries du maître de la maison. Il n'est pas impossible que madame Schlegel ait eu des raisons de s'attrister dans cette demeure plus belle que celle de M. Ampère, assurément.

CXCVIII.

A LA MÊME.

Paris, 7 mai 187?.

Il se peut que M. Charles Gavard n'ait plus avec un nouvel ambassadeur des conversations infinies, et c'est là-dessus que je compte pour renouer connaissance avec lui. Quand il n'aura plus autant à qui parler, il reviendra à ceux en qui il trouvait des correspondants reconnaissants.

Quelqu'un qui parle bien, c'est en effet M. Pasquier. Ce genre de puissance dans la parole est à peu près inconnu en France. Il est sans parure d'aucune sorte, comme les lutteurs de l'antiquité. La Chambre n'avait

sans doute jamais entendu ce langage un peu démosthénique qui court au but sans autre souci que son affaire ; le mode cicéronien a toujours été plus en usage dans nos assemblées et même aussi dans le Parlement d'Angleterre. L'effet immédiat de cette rude et savante simplicité est plus grand surtout dans une Chambre telle que la nôtre qui n'a pas beaucoup de besoins littéraires ; mais peut-être que l'effet à la longue sera moins puissant que les sentences de M. Royer-Collard, écrites sur le marbre. Malgré ces frivoles remarques, je suis tout prêt à élever une statue à M. Pasquier où on le verrait regardant en face les fripons de toute espèce, les nommant intrépidement par leur nom et leur montrant du doigt le chemin du pilori. Je tiens que c'est la première fois que l'on fait en France une chose si nettement hardie, et il faut louer aussi dans ce discours un heureux mélange de loyauté et tout ensemble de prudence politique. L'orateur se promène la torche à la main parmi des tonneaux de poudre, mais sa main est si ferme qu'il ne donne aucune inquiétude sur l'événement.

Puisque M. Pasquier nous met sur le chemin des grands orateurs, avez-vous lu quelques-uns des discours de M. Pitt, de M. Fox, de M. Canning ou de M. Sheridan ? Ce serait le cas de lire de ce dernier son invective contre Warren Hastings. Vous pourriez vous orienter dans le procès en lisant l'article de lord Macaulay sur W. Hastings ; seulement je dois dire que M. Pasquier l'emporte pour la simplicité, la sobriété et la mesure savante. La colère de Sheridan est plus ornée et plus asiatique, comme disaient les anciens quand ils trouvaient trop d'ornement dans un discours.

CXCIX.

A M. CH. GAVARD.

Paris, 16 juillet 1872.

Cher monsieur Gavard, je sors des limbes et je vous avertis qu'on y est fort mal. Je n'ai donné depuis un mois aucun signe de vie à mes amis, malgré toute leur bonté et leurs aimables lettres. C'est la première fois dans ma vie que je suis réduit à cette prostration physique et morale et intellectuelle. Mademoiselle votre sœur m'excuse, j'ose l'espérer, sur mon silence qui a l'air de l'ingratitude ; mais, même aujourd'hui, je ne pourrais que l'ennuyer de lamentations pareilles à celles de Jérémie, moins l'éloquence. Vous avez dû voir, dans votre ambulance des Affaires étrangères, de pauvres diables réduits à mon état et dont l'esprit ne pouvait remuer ni pied ni patte. M. Chauffard, dont l'obligeance est inépuisable comme sa science, ne me trouve pourtant pas très malade. J'ai probablement un démon qui est caché dans les nœuds des réseaux nerveux et qui ne se montre qu'au malade lui-même, comme la *Nonne sanglante* de Lewis qui ne se laissait voir au pied de son lit qu'au misérable qu'elle poursuivait. J'ai quelque fantaisie de me faire exorciser, bien que cette cérémonie ne soit plus guère en usage dans l'Église. Aujourd'hui, c'est l'homœopathie qui a remplacé l'exorcisme, mais, par malheur, je n'y crois pas.

Soyez bon et donnez-moi de vos nouvelles comme si j'étais encore de ce monde et qu'il y eût quelque agrément à s'entretenir avec moi. Vous ne m'avez rien dit de votre nouvelle situation. Je voudrais savoir si

vous avez un commerce agréable avec votre nouvel ambassadeur. Il me semble qu'il faut être l'ami de son ambassadeur, sans quoi le poste de premier secrétaire doit être extrêmement mélancolique. Tout ces temps-ci je n'ai vu la marche des affaires publiques qu'à travers un brouillard. Il ne m'en semble pas moins que nous suivons la pente des eaux qui va sur les récifs, dont on ne sort pas. Je vois d'ici les radeaux de la *Méduse*, et c'est nous qui serons certainement mangés, ayant peu l'habitude du meurtre.

Adieu, mon cher ami. J'espère, quand je serai présentable, d'ici à quelques jours, dire toute ma reconnaissance et toutes mes excuses à mademoiselle Gavard. Comment est-elle par ces intempéries, et aussi madame votre mère?

CC.

A M. LE BARON L. DE VIEL-CASTEL.

Paris, 17 juillet 1872.

Je ne vaux pas beaucoup mieux que quand vous êtes parti, mon cher ami. Le mal de gorge s'est établi fortement dans le larynx et j'ai perdu le dernier plaisir qui reste aux malheureux, celui de dire librement des sottises sans tousser et sans se sentir le cou serré par la Providence.

Pour l'interdiction des banquets, je pense que le calcul a été fort simple et tout à fait aussi du goût de M. Gambetta. Il ne faut pas épouvanter les oiseaux au moment de tirer le filet sur eux. Il est besoin d'une main prudente dans ces moments décisifs. Si la tourbe socialiste s'était mise en goguette, elle eût inévitablement scandalisé les faibles.

Les chefs connaissent leurs soldats et les savent capables de tout dans l'intempérance d'un festin. Ils ont craint que la France n'entendît avec quelque frisson des paroles malséantes...

Adieu, mon cher ami. Faites quelque grande lecture, croyez-moi, qui vous dépayse de nos misères. Suivez le conseil de Sainte-Beuve qui voulait qu'un jour à la campagne on lût tout madame de Sévigné, par exemple. On y voit tout commencer de ces beaux temps et tout finir, les belles dames, les grands hommes, les beaux esprits et madame de Sévigné elle-même. Quand finira l'*ochlocratie*? Jamais, probablement, le mal dure et le temps passe; c'est la loi de la nature.

CCI.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 19 juillet 1872.

Chère Mademoiselle, voici deux mois, ce me semble, que je n'ai pas pu vous écrire, que je n'ai même pas pu vous répondre. J'ai là vingt lettres que j'ai laissées aussi sans réponse, mais elles me faisaient moins de peine que les deux aimables lettres de Londres qui méritaient tant et de si vifs remercîments. J'ai été retranché depuis longtemps du nombre des vivants. M. Chauffard, qui a été la bonté même, me trouvait, je crois, peu patient, mais le démon des nerfs est pire que tous ceux dont il est parlé dans l'Évangile, et je m'étonne que les premiers Pères de l'Église ne parlent pas de ce terrible fléau, eux qui ont si bien connu toutes les misères humaines. Je n'ai pas trouvé M. Charles Gavard trop fatigué après une année si laborieuse, où il a vécu non seulement dans

un travail incessant, mais au milieu de soucis, de tracas, d'incertitudes. Et puis, l'apparition de nouveaux visages dont on ne sait ce qu'ils seront et avec quoi il faudra vivre dans une quasi-intimité forcée, et puis, entendre de loin le grand bruit de notre machine politique qui crie comme si elle allait rompre et dont il n'est pas sûr qu'elle ne déraille pas au premier jour. Nous pourrons nous vanter d'avoir vu en ces deux ans les pages les plus tragiques qu'il soit donné aux hommes de voir dans l'histoire, sans compter que nous attendons un supplément dont il est impossible de dire s'il sera plus ou moins effroyable que la Commune ou les Prussiens. J'ai toujours cru depuis bien des mois qu'il nous restait à voir l'établissement de communes indépendantes et également furieuses à Paris, à Lyon, à Marseille, à Avignon, à Lille, à Toulouse. Ce serait le cas de prolonger votre séjour en Angleterre où M. Gladstone, bien qu'il ait de l'activité, n'a pas encore amené les choses à ce point.

Je ne vous dirai point de nouvelles. Il n'y a plus de Paris. Tout le monde est à Versailles. Le jeune ménage n'a pu y tenir... Ils viennent de partir pour loger dans un petit trou, rue Saint-Antoine, auprès du duc de Broglie. J'ai été si malade que je n'ai pas pu voir l'aimable petite fée, bien qu'elle ait habité ici durant un mois, mais on entendait quelques bruits de pas, de voitures ; à présent tout est rentré dans le plus grand silence, et je me fais l'effet de demeurer dans un mausolée, comme certains paysans dans la campagne de Rome. Seulement, ces paysans ont plus ou moins une famille, tandis que j'en suis réduit tout le jour à entendre une perruche du voisinage qui crie : *va-t'en, vilain!* et qui ne sait que cela.

Voilà l'été qui s'enfuit. Moi qui prends plaisir aux longues journées sereines et chaudes, j'ai passé mon temps à dire mentalement des injures à la nature pour sa dureté envers les pauvres gens. M. Gavard me dit que vous ne sortez guère non plus, chère Mademoiselle, que vous vous promenez devant votre maison quand il fait beau. Mais vous avez madame votre mère et monsieur votre frère, cela vaut bien les montagnes d'Écosse et les lacs et les bois.

CCII.

A LA MÊME

Paris, 28 juillet 1872.

Chère Mademoiselle, nous nous étions flattés de la nomination de M. Edmond Blanc et nous avons été bien loin de compte. Ses amis sont très irrités et en particulier M. Saint-Marc Girardin. L'extrême droite n'a pas été dans tout cela aussi brillante que sur les champs de bataille.

Quelle tragique histoire que cette mort du jeune duc de Guise! Tant de coups répétés sur une même famille! tous ces pauvres jeunes gens semblent mourir de travail et dans l'effort qu'ils font pour se rendre dignes de leur pays, tandis que leur pays ne pense guère à eux, et ne pense même à rien qu'à vivre au jour le jour entre *Rabagas* et les jeux de bourse. Cette apathie est un bien mauvais symptôme. Quand un pays n'est plus capable ni de guerre ni de politique et qu'il ne sait pas même défendre les saines lois de son commerce, on peut bien craindre que ses jours dans l'histoire ne soient comptés. Il est vrai que les em-

pires meurent lentement, mais il n'en est pas moins triste de se voir mourir.

Profitez-vous, chère Mademoiselle, de votre séjour en Angleterre pour lire les livres qui, sans qu'on sache pourquoi, ne passent pas l'eau? On doit faire d'agréables découvertes en ce genre dans chaque pays.

Il en est de ces livres comme de ces gens distingués de province, qu'on découvre par hasard, dont on n'avait jamais entendu parler et qui valent tout ce qu'on connaît. A la campagne, dans les vieux châteaux et parmi les familles lettrées, on doit faire de ces heureuses trouvailles, quand on y séjourne un peu de suite.

Ici, on ne fera pas de découvertes dans le catalogue des livres nouveaux. Sauf les tristes récits de guerre, il n'y a pas une herbe dans le jardin. La *Revue des Deux Mondes* elle-même semble épuisée, malgré l'activité désespérée de M. Buloz. Le *Temps* a néanmoins donné, il y a peut-être un mois, trois ou quatre articles de M. Scherer sur Gœthe qui ne sont peut-être pas très équitables, mais qui restent bien distingués.

La politique de M. Scherer aussi a son originalité. Il donne le spectacle inconnu de blâmer les fautes de son propre parti avec une hardiesse qui suppose le même courage que celui du champ de bataille. Aussi son parti, pour récompenser sa vertu, dit avec sans façon qu'il est sans doute vendu à l'ennemi.

CCIII.

A LA MÊME.

Paris, 7 août 1872.

Chère mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour dire à M. Gavard que j'ai écrit sur le *block-note: M. Gavard est la bonté même* et que, grâce à la beauté du papier et à la finesse du crayon, mon écriture avait là le meilleur air du monde.

Vous avez bien raison d'obliger M. votre frère à apprendre la langue usuelle de l'Angleterre dans les romans. Il me semble que j'entendrais assez bien un sermon anglais sur l'infaillibilité du Pape, mais je ne saurais rien à qui m'expliquerait dans cette langue la manière de faire des bulles de savon. Je vois avec peine que M. Gavard n'aime point le détail des choses. Il me semble que le général n'a pas grand prix sans le particulier. Augustin Thierry n'a donné tant de charme à son *Histoire de la conquête d'Angleterre* que parce qu'il est entré dans la chambre de tout le monde et qu'il décrit minutieusement la vie extérieure et intérieure de ces gens du XI^e^ siècle. Donnez cela à écrire à Robertson, qui est de l'école sobre et qui ne tient compte que des faits importants, et vous ne pourrez peut-être pas finir son volume, si court et si substantiel qu'il soit. La nature n'est pas si dégoûtée que l'école ascétique de M. Gavard. Elle entre dans tous les détails, sans s'ennuyer, probablement parce qu'elle sait que tout se tient. Je suis assez du sentiment de Rousseau qui disait de Fénelon : *J'aurais voulu être son valet de chambre.* Je ne savais pas les vertus de M. Disraëli ni la nature héroï-

que de madame Beaconsfield. M. Gavard veut-il qu'on néglige dans l'histoire *le doigt coupé dans la portière de la voiture* ? Je n'aurais jamais cru qu'un homme si aimable eût d'aussi *maigres* doctrines littéraires. L'histoire ne doit pas être un squelette, dites-le-lui, je vous prie, et un roman encore moins.

CCIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 12 août 1872.

Chère Madame, j'ai eu la tête si malade tous ces jours de juin et de juillet, que je ne savais pas comme à l'ordinaire ce que je disais ni ce que je faisais. J'aurais donc dû vous dire que ce livre de M. Mézières sur Gœthe est excellent, et, à mon avis, mieux composé et plus riche de faits et d'idées que le Pétrarque. Ce n'est plus, sans doute, l'éternelle beauté entrevue dans le miroir des eaux de Vaucluse. Gœthe rêve peut-être comme Pétrarque, mais il ne rêve pas longtemps à la même Laure. On dirait parfois que l'idéal de Don Quichotte a été mêlé avec le bon sens de Sancho dans ce grand homme de lettres. C'est Sancho que l'aimable petite Frédérique des environs de Strasbourg a vu dans son dernier entretien avec Gœthe. M. Mézières a vu tout cela, et dit tout cela, mais avec plus d'égards pour la mémoire d'un grand homme qui est presque encore vivant pour l'Allemagne. Ce livre est la jeunesse de Gœthe, et c'est une jeunesse pleine de maturité, assurément. Il aime à connaître les passions, mais il est sobre et n'en veut pas faire excès. Vous verrez, dans le livre de M. Mézières, beaucoup de détails curieux. On dirait qu'il a

passé sa vie dans l'intimité de Gœthe, et il n'a nul charlatanisme, mais au contraire beaucoup de scrupule, et toutes les vertus d'un historien sévère à lui-même.

Hélas ! chère Madame, je suis bien incertain sur ce que je deviendrai pendant ces derniers mois d'été. Mon médecin me pousse par les épaules hors de Paris, et je ne me sens pas de force à faire cent pas. La nature n'est pas bienveillante pour moi et le sort ne m'a ménagé aucun désagrément ni aucun chagrin depuis quelque temps. On dit que c'est ainsi qu'il arrive à ceux qui vieillissent, et c'est de ces contretemps-là que M. de Chateaubriand avait tort de dire, dans ses dernières années : *Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi !*

Adieu, chère Madame; j'étais pressé de m'excuser et de vous remercier de votre bonté, mais je suis bien souffrant aujourd'hui.

FIN.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME

LETTRES

1866

Pages.

I. A madame Donné, Paris, 26 février..... 1
II. A M. Piscatory, Paris, 3 mars..... 3
III. Au même, Paris, 9 mars..... 6
IV. Au même, Paris, 24 mars..... 8
V. A madame Donné, Paris, 4 avril..... 12
VI. A M. Piscatory, Paris, 18 avril..... 15
VII. Au même, Paris, 10 mai..... 18
VIII. Au même, Paris, 19 mai..... 21
IX. Au même, Paris, 12 juin..... 25
X. Au même, Paris, 30 juin..... 27
XI. A madame Donné, Paris, 7 juillet..... 32
XII. A M. Piscatory, Paris, 9 juillet..... 34
XIII. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 2 juillet..... 39
XIV. A M. Piscatory, Paris, 18 juillet..... 41
XV. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 24 juillet..... 43
XVI. A M. Piscatory, Paris, 31 juillet..... 45
XVII. A M. E. de Sahune, Broglie, 4 août..... 46
XVIII. A madame Donné, Broglie, 9 août..... 49
XIX. A M. de la Rozière, Broglie, 21 août..... 50
XX. A madame la baronne A. de Staël, Broglie, 21 septembre..... 52
XXI. A M. Piscatory, Broglie, 22 septembre..... 53
XXII. Au même, Broglie, 5 octobre..... 55
XXIII. A M. Masson, Broglie, 6 octobre..... 57

Pages.

XXIV. A madame Donné, Paris, 26 octobre..... 59
XXV. A M. Piscatory, Paris, 6 novembre..... 61
XXVI. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 6 novembre..... 65
XXVII. A M. Piscatory, Paris, 18 novembre..... 67
XXVIII. Au même, Paris, 2 décembre..... 69
XXIX. Au même, Paris, 17 décembre..... 72
XXX. Au même, Paris, 30 décembre..... 75

1867

XXXI. A madame Donné, Paris, 9 février..... 76
XXXII. A M. Piscatory, Paris, 15 février..... 77
XXXIII. A madame Donné, Paris, 11 mars..... 80
XXXIV. A M. Piscatory, Paris, 1er avril..... 81
XXXV. A madame Donné, Paris, 12 avril..... 84
XXXVI. A M. Piscatory, Paris, 13 avril..... 86
XXXVII. A M. de la Rozière, Paris, 15 avril..... 88
XXXVIII. A. M. Piscatory, Paris, 29 avril..... 89
XXXIX. Au même, Paris, 29 mai..... 91
XL. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 5 juin. 93
XLI. A M. Piscatory, Paris, 11 juin..... 95
XLII. Au même, Paris, 17 août..... 97
XLIII. A M. le comte d'Haussonville, Versailles, 21 août..... 99
XLIV. A M. Piscatory, Paris, 1er septembre..... 100
XLV. Au même, Broglie, 21 septembre..... 103
XLVI. A madame Donné, Broglie, 22 septembre..... 104
XLVII. A madame la baronne A. de Staël, Broglie, 27 septembre..... 106
XLVIII. A M. de la Rozière, Broglie, 9 octobre 108
XLIX. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Broglie, 18 octobre..... 110
L. A M. Piscatory, Broglie, 20 octobre..... 113
LI. A M. le comte d'Haussonville, Broglie, 22 octobre..... 115
LII. A M. l'abbé de Broglie, Broglie, 26 octobre.. 117
LIII. A mademoiselle Gavard, Broglie, 27 octobre... 119
LIV. A madame la comtesse d'Haussonville, Paris, 6 novembre..... 121

Pages.
LV. A M. E. de Sahune, Paris, 13 novembre..... 123
LVI. A M. Guizot, Paris, 29 décembre..... 125

1868

LVII. A M. de la Rozière, Paris, 14 janvier..... 126
LVIII. A madame Donné, Paris, 21 janvier..... 128
LIX. A M. Piscatory, Paris, 22 février..... 130
LX. A madame Donné, Paris, 26 février..... 132
LXI. A M. Masson, Paris, 27 février..... 134
LXII. A M. Piscatory, Paris, 14 mars..... 137
LXIII. A mademoiselle Gavard, Paris, mardi 16 mars. 139
LXIV. A M. Piscatory, Paris, 2 avril..... 140
LXV. Au même, Paris, 6 avril..... 143
LXVI. A madame Donné, Paris, 8 avril..... 145
LXVII. A mademoiselle Gavard, Paris, 22 avril..... 147
LXVIII. A M. Piscatory, Paris, 26 avril..... 148
LXIX. A madame Donné, Paris, 29 mai..... 151
LXX. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 4 juin. 153
LXXI. A la même, Paris, 17 juin..... 156
LXXII. A. M. Guizot, Paris, 24 juin..... 158
LXXIII. A M. Prévost-Paradol, Paris, 11 juillet..... 160
LXXIV. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 23 juillet..... 162
LXXV. A M. Piscatory, Paris, 25 juillet..... 164
LXXVI. A madame Donné, Paris, 28 juillet..... 166
LXXVII. A M. l'abbé de Broglie, Versailles, 9 août..... 168
LXXVIII. A madame la marquise d'Harcourt, Versailles, 13 août..... 171
LXXIX. A madame la baronne A. de Staël, Versailles, 19 août..... 175
LXXX. A mademoiselle Gavard, Versailles, 20 août... 177
LXXXI. A M. Ch. Gavard, Versailles, 20 août..... 178
LXXXII. A madame Donné, Paris, 2 septembre..... 179
LXXXIII. A M. Ch. Gavard, Broglie, 22 septembre..... 182
LXXXIV. A M. Masson, Broglie, 1er octobre..... 184
LXXXV. A M. de la Rozière, Broglie, 5 octobre..... 185
LXXXVI. Au même, Paris, 18 novembre..... 186
LXXXVII. A M. Piscatory, Paris, 2 décembre..... 187

Pages

LXXXVIII. A madame Donné, Paris, 7 décembre..... 190
LXXXIX. A M. Piscatory, Paris, 28 décembre..... 192

1869

XC. A mademoiselle Gavard, Paris, 16 janvier..... 193
XCI. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 17 janvier..... 195
XCII. A M. de la Rozière, Paris, 18 février..... 196
XCIII. A mademoiselle du Parquet, Paris, 23 février.. 198
XCIV. A mademoiselle Gavard, Paris, 23 mars..... 199
XCV. A madame Donné, Paris, 26 avril..... 200
XCVI. A M. Guizot, Paris, 25 mai..... 202
XCVII. A madame Donné, Paris, 31 mai..... 204
XCVIII. A M. Guizot, Paris, 8 juin..... 206
XCIX. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 18 juin. 206
C. A madame Donné, Paris, 22 juin..... 208
CI. A madame la baronne de Staël, Paris, 7 juillet..... 212
CII. A la même, Paris, 15 juillet..... 213
CIII. A M. E. de Sahune, Paris, 18 juillet..... 215
CIV. A M. Rilliet, Paris, 22 juillet..... 216
CV. A M. Poirson, Paris, 6 août..... 218
CVI. A madame Donné, Paris, 8 août..... 220
CVII. A M. Ch. Gavard, Paris, 9 août..... 223
CVIII. A M. Piscatory, Versailles, 18 août..... 225
CIX. A M. Masson, Versailles, 21 août..... 226
CX. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 25 août..... 228
CXI. A mademoiselle Gavard, Versailles, 2 septembre. 230
CXII. A M. Piscatory, Versailles, 7 septembre..... 232
CXIII. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 17 septembre..... 234
CXIV. A mademoiselle Gavard, Paris, 20 septembre.. 236
CXV. A mademoiselle du Parquet, Paris, 10 octobre. 238
CXVI. A madame Donné, Paris, 13 octobre..... 239
CXVII. A M. E. de Sahune, Paris, 13 octobre..... 240
CXVIII. A madame Donné, Paris, 6 novembre..... 241
CXIX. A madame la baronne A. de Staël, Paris, 9 novembre..... 243

Pages.

CXX. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 23 novembre..... 244
CXXI. A M. Piscatory, Paris, 23 novembre..... 246
CXXII. Au même, Paris, 20 décembre..... 247

1870

CXXIII. A madame Donné, Paris, 1er janvier..... 249
CXXIV. A M. Piscatory, Paris, 26 janvier..... 251
CXXV. Au même, Paris, 30 janvier..... 252
CXXVI. A mademoiselle Gavard, Paris, 31 janvier..... 253
CXXVII. A mademoiselle Gavard, Paris, 22 février..... 254
CXXVIII. A madame Donné, Paris, 24 février..... 255
CXXIX. A M. Rilliet, Paris, 25 février..... 256
CXXX. A M. A. de la Rive, Paris, 25 février..... 259
CXXXI. A M. Masson, Paris, 2 mars..... 261
CXXXII. A madame Donné, Paris, 15 mars..... 263
CXXXIII. A M. Piscatory, Paris, 9 avril..... 264
CXXXIV. A madame Donné, Paris, 27 avril..... 266
CXXXV. A mademoiselle Gavard, Paris, 2 mai..... 268
CXXXVI. A M. Piscatory, Paris, 10 mai..... 270
CXXXVII. A M. Masson, Paris, 28 mai..... 272
CXXXVIII. A M. Piscatory, Paris, 3 juin..... 274
CXXXIX. A M. Scherer, Paris, 9 juin..... 275
CXL. A madame Donné, Paris, 20 juin..... 276
CXLI. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 21 juin..... 278
CXLII. A mademoiselle du Parquet, Paris, 25 juin... 280
CXLIII. A M. Piscatory, Paris, 10 juillet..... 282
CXLIV. A M. le duc de Broglie (Albert), Paris, 1er août. 285
CXLV. A M. Poirson, Paris, 7 août..... 286
CXLVI. Au même, Paris, 22 août..... 286
CXLVII. A mademoiselle du Parquet, Paris, 25 août.... 288
CXLVIII. A M. Célestin Doudan, Paris, 8 septembre..... 289

1871

CXLIX. A mademoiselle Gavard, Paris, 7 février..... 290
CL. A M. A. de la Rive, Paris, 8 février..... 291

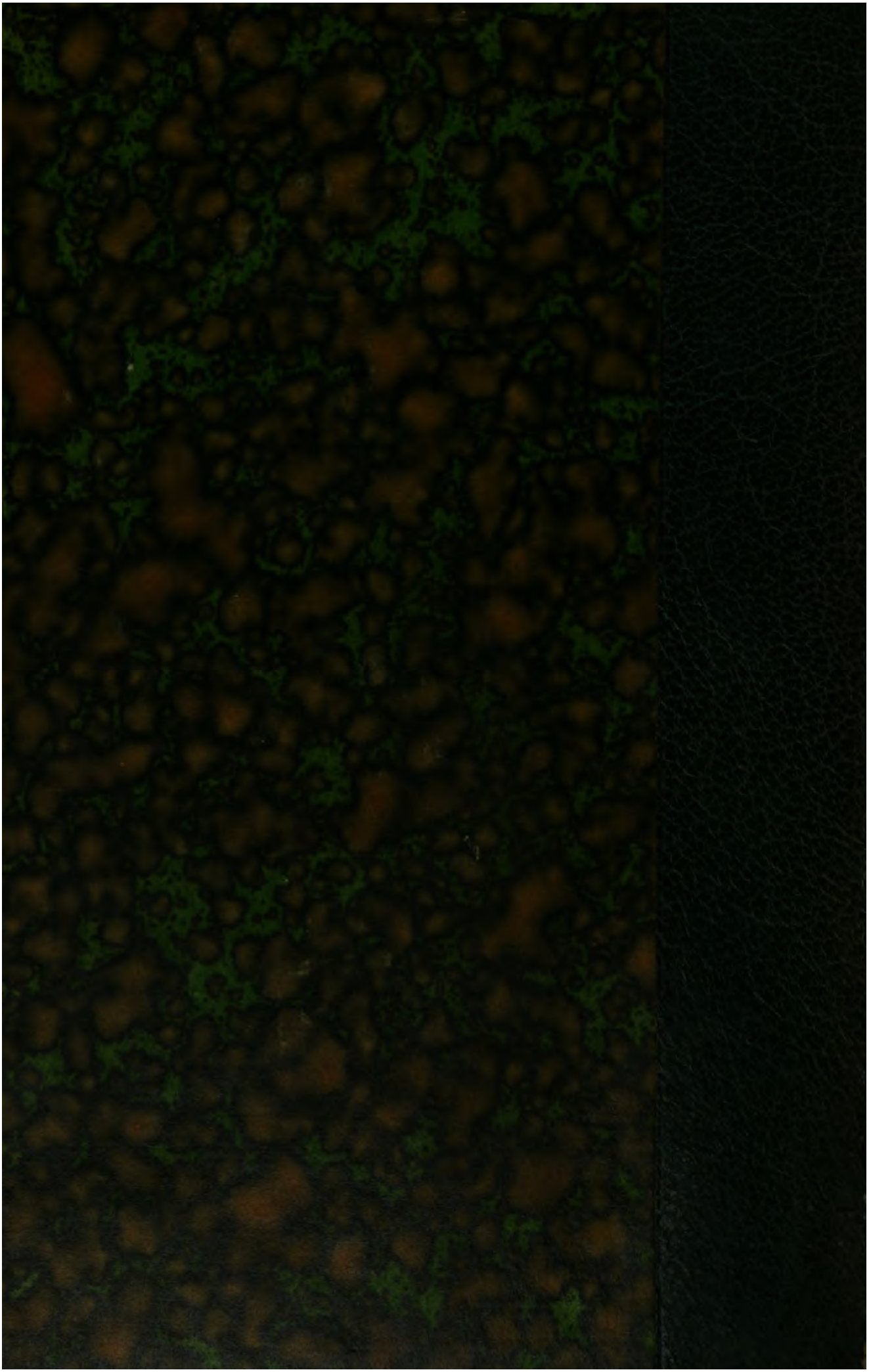
Pages.

CLI. A mademoiselle Gavard, Paris, 11 février..... 293
CLII. A M. Célestin Doudan, Paris, 18 février..... 296
CLIII. A M. le baron L. de Viel-Castel, Paris, 22 février..... 297
CLIV. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 24 février..... 298
CLV. A M. le duc de Broglie (Albert), Paris, 28 février..... 300
CLVI. A M. Ch. Gavard, Paris, 28 février..... 301
CLVII. A M. le duc de Broglie (Albert), Paris, 6 mars. 303
CLVIII. A M. Ch. Gavard, Paris, 7 mars..... 306
CLIX. Au même, Paris, 10 mars..... 308
CLX. Au même, Paris, 21 mars..... 310
CLXI. A mademoiselle Gavard, Paris, 17 mai..... 311
CLXII. A M. le baron L. de Viel-Castel, Versailles, 13 juin..... 313
CLXIII. A M. l'abbé de Broglie, Versailles, 15 juin.... 316
CLXIV. A M. Emmanuel de Broglie, Versailles, 16 juin. 319
CLXV. A M. le duc de Broglie (Albert), Versailles, 14 juillet..... 321
CLXVI. A mademoiselle Gavard, Versailles, 19 juillet. 322
CLXVII. A M. Ch. Gavard, Versailles, 23 juillet..... 325
CLXVIII. A M. Emmanuel de Broglie, Paris, 25 juillet. 327
CLXIX. A mademoiselle Marie de Sainte-Aulaire, Paris, 27 juillet..... 328
CLXX. A M. Guizot, Versailles, 29 juillet..... 329
CLXXI. A mademoiselle du Parquet, Versailles, 29 juillet..... 330
CLXXII. A mademoiselle Gavard, Versailles, 2 août.... 332
CLXXIII. A M. le duc de Broglie (Albert), Versailles, 4 août..... 335
CLXXIV. A madame Donné, Versailles, 10 août..... 336
CLXXV. A M. E. de Sahune, Versailles, 12 août..... 339
CLXXVI. A M. Ch. Gavard, Versailles, 10 septembre... 341
CLXXVII. A madame Donné, Paris, 1er octobre..... 343
CLXXVIII. A M. E. de Sahune, Paris, 4 octobre..... 344
CLXXIX. A M. Ch. Gavard, Paris, 6 octobre..... 347
CLXXX. A M. E. de Sahune, Paris, 13 octobre..... 349
CLXXXI. A mademoiselle Gavard, Paris, 23 octobre.... 351
CLXXXII. A M. E. de Sahune, Paris, 29 octobre..... 352
CLXXXIII. A M. Saint-Marc Girardin, Paris, 11 décembre. 355

Pages.
CLXXXIV. A madame Donné, Paris, 11 décembre..... 356
CLXXXV. A mademoiselle Gavard, Paris, 13 décembre.. 359
CLXXXVI. A la même, Paris, 18 décembre..... 360
CLXXXVII. A madame Donné, Paris, 28 décembre..... 362

1872

CLXXXVIII. A M. Ch. Gavard, Paris, 6 janvier..... 363
CLXXXIX. A mademoiselle Gavard, Paris, 9 janvier..... 365
CXC. A M. Ch. Gavard, Paris, 15 janvier..... 366
CXCI. A mademoiselle Gavard, Paris, 25 janvier..... 368
CXCII. A la même, Paris, 31 janvier..... 370
CXCIII. A madame Donné, Paris, 13 février..... 371
CXCIV. A M. le duc de Broglie (Albert), Paris, 20 février..... 373
CXCV. Au même, Paris, 13 mars..... 374
CXCVI. A M. Ch. Gavard, Paris, 25 mars..... 375
CXCVII. A mademoiselle Gavard, Paris, 5 avril..... 377
CXCVIII. A la même, Paris, 7 mai..... 378
CXCIX. A M. Ch. Gavard, Paris, 16 juillet..... 380
CC. A M. le baron de Viel-Castel, Paris, 17 juillet, 381
CCI. A mademoiselle Gavard, Paris, 19 juillet..... 382
CCII. A mademoiselle Gavard, Paris, 28 juillet..... 384
CCIII. A la même, Paris, 7 août..... 386
CCIV. A madame Donné, Paris, 12 août..... 387

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

5694-79. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.